N° 27 JUILLET-AOUT 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO........ **Un franc**

Abonnements:

France.	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS....	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LES ACTIONS ET RÉACTIONS CONCORDANTES [1]

Le Thaï-Chang-Kan-ing -pien, ou le Livre Kan-ing de Taï-chang est le dernier et le mieux compréhensible des textes traditionnels du taoïsme primitif. Malgré M. Stanislas Julien et autres grands savants en sinologie, qui étudièrent la Chine depuis le pont des Arts (c'est-à-dire

(1) Jusqu'à ce jour, le *Livre des Sanctions* a été traduit quatre fois : par M. Rémusat, en 1816, — par MM. Klaproth et Heumann, en 1828, — par M. Stanislas Julien, en 1835 ; — par M. Pauthier, vers 1856. De ces diverses traductions, la dernière seule est acceptable et loyale; malheureusement, elle est, comme presque tous les ouvrages de Pauthier, introuvable. Il y aurait, je crois, avantage pour ceux qui font de la sinologie à faire une nouvelle édition de ce texte, en ayant bien soin d'éviter de l'expurger, de le refondre et de le revoir, suivant la coutume chère aux bibliomanes et aux exécuteurs testamentaires.

en membres de l'Institut, et point du tout en aveugles, comme pourraient l'insinuer quelques irrévérencieux), je suis obligé de déclarer tout de suite que ce texte n'est pas de Laotseu, du moins en ce sens immédiat que ce n'est pas Laotseu qui en a composé les caractères.

On peut le prouver par une observation philologique, qui doit être d'un grand poids sur les esprits occidentaux, puisque c'est une science occidentale. On dit et on écrit : le livre de Thaï-chang, comme on dit et on écrit : le Tao de Laotseu, ou le Te de Laotseu. Or, Thaï-chang est un surnom de Laotseu, qui en eut maints, comme tous les fils illustres du Ciel. Thaï-chang est en réalité un suffixe qualificatif qui signifie exactement le *Plus Elevé*, et par lequel on a coutume de désigner Laotseu, exactement comme on désigne le Dieu des chrétiens en l'appelant *le Très-Haut*.

Mais les Chinois, traditionnels et formalistes, qui ont fait, pour l'enseignement de la courtoisie et des usages, un code des Rites plus vénéré et plus infrangible que n'importe quel code législatif, civil ou pénal, les Chinois ne donnent pas à tort et à travers leurs surnoms. Et notamment, ils n'appellent jamais Thaï-chang une personne qui est en vie. Par suite, le qualificatif Thaï-chang, appliqué à quelqu'un, indique immanquablement qu'il est mort. Donc, par le fait que le Kaning est de Thaï-chang (ou, pour parler juste, *du* Thaï-chang Laotseu), c'est que Laotseu était mort lorsque son *Kan-ing* fut écrit en caractères.

Laotseu n'en est pas moins l'auteur direct d'une partie du Kan-ing, et l'inspirateur de la totalité de l'esprit de ce texte. Il convient de rappeler ici la fréquence,

la toute-puissance et l'intacte pureté de la tradition orale chez les peuples jaunes et surtout chez les races à écriture idéographique. — Une tradition ne se conserve pas rigidement, si elle n'est conservée que dans le fonds de la pensée ; il faut aussi, et d'une sorte absolue, qu'elle soit conservée et transmise dans la forme dont le maître l'habilla. Dans les langues alphabétiques, si l'oreille ne retient pas la sonance des lettres, la mémoire individuelle et la transmission successive déforment les textes et les transmuent par l'usage, inconscient mais inévitable, de synonymes et d'à peu près. Dans leslangues à écriture idéographique, on ne retient pas le mot, mais l'idée, et l'idée n'a qu'un seul mode de transcription. La tradition orale, même à travers plusieurs générations, demeure donc parfaite ; et elle est ainsi fréquemment employée.

Il est donc absolument certain que la portion du Kan-ing qui remonte à Laotseu a été écrite telle que celui-ci l'avait pensée et enseignée, sans oubli et sans allitération d'aucune sorte,et il est de même certain que cette transcription n'a été faite qu'après la mort de Laotseu : nous ignorons d'ailleurs les motifs de cette attente ; ils durent être puissants et logiques, mais il est préférable de ne pas faire d'hypothèses, à l'occasion de raisonnements et de faits qui ont échappé pour toujours à l'attention des hommes.

Mais le Kan-ing, de l'aveu même de ses écrivains et de ses commentateurs primitifs, n'est pas tout entier de Laotseu. Presque entièrement même, il appartient à des docteurs taoïstes relativement modernes, qui avaient hérité de son esprit, ou qui le croyaient, et desquels la multitude le croyait. Et on peut croire que l'enseigne-

ment inclus au Kan-ing était si court, que le maître le jugea inutile à transcrire, et bon pour la mémoire auditive. On ne retrouve nulle part, dans les propositions du Kan-ing l'idée précise, cadencée, réciproque et apophtegmatique du Tao ou du Te. Surtout on ne retrouve pas la tenue impersonnelle, métaphysique et ascétique du Maître. Et les préceptes moraux qui illustrent, plus ou moins adéquatement, le dogme taoïste, sentent leur modernisme et l'influence des foules, de la civilisation, et de la société bouddhiques.

Ces préceptes moraux sont appuyés d'un certain nombre — un trop grand nombre, puisqu'elles atteignent le chiffre de quatre cents — d'histoires légendaires, dans lesquelles on voit des rois et des savants punis pour n'avoir point suivi les règles du Kan-ing, et des paysans et des mendiants récompensés poury avoir obéi : cette littérature grossière est tout à fait indigne du taoïsme traditionnel ; elle témoigne d'un besoin d'étonner le public, et aussi de le distraire, qui est la caractéristique du prosélytisme le plus médiocre. M. Rémusat traduisit seulement seize de ces histoires, et il eut bien raison ; M. Julien s'infligea la traduction et infligea à son public la lecture des quatre cents histoires au complet, ce qui est d'une conscience vraiment exagérée ; mais on excusera M. Julien, en se rappelant qu'il traduisait pour la joie de traduire, sans grand souci des idées et des systèmes. Quoi qu'il en soit, il importe tout à fait de démêler ici, une fois pour toutes, ce qui, dans le Kan-ing, est de Laotseu, et ce qui est de ses disciples, plus ou moins lointains et plus ou moins bien inspirés.

La douce et louable morale dont le taoïsme moderne,

en se défigurant, s'imprègne, fait sans doute un devoir de transcrire fidèlement les « commandements » du bien et du mal, par quoi se distinguent en ce monde les fidèles et les oublieux de la *Voie*. Mais nous ne les ferons suivre d'aucun commentaire : leur énoncé seul suffit à leur importance philosophique et traditionnelle,

Tout au contraire, nous éclairerons le très court texte du maître d'explications assez longues: car il avait y une raison profonde à ce que le Kan-ing fût si court, soit dans la tradition orale, soit dans la transcription idéographique : c'est que l'enseignement taoïste en cette matière est secret, et du meilleur secret qui existe, c'est-à-dire de ce secret que l'homme qui le possède ne peut découvrir à l'homme qui ne le possède pas, attendu que celui-ci ne le comprendrait pas venant d'un autre, mais qu'il le découvre seul, et comme un axiome, le jour même où il est, non seulement capable par sa science de le comprendre, mais digne par sa vertu de jouir des avantages de sa découverte. Nous pousserons donc l'explication aussi loin qu'il sera possible sans tomber, non pas dans l'indiscrétion, mais dans des ténèbres incompréhensibles, satisfaits d'avoir averti le public que ces ténèbres deviennent lumière pour les yeux habitués à regarder et à voir sans le secours du soleil extérieur, et en tenant, comme dit le Phan-Khoa-tu, les paupières fermées.

***

Et maintenant, il nous faut déclarer que, dans aucune traduction du chinois en français, l'imagination occi-

dentale ne s'est donné un cours aussi libre et aussi fantaisiste que dans les diverses traductions du Kan-ing. Que l'on se rassure d'ailleurs : je ne me perdrai ici, non plus que pour les autres textes taoïstes, dans ces fastidieuses discussions de philologie où nul intérêt ne s'attache,si ce n'est celui de satisfaire l'insupportable vanité des dissertateurs, et leur ardeur aux polémiques enfiellées. Au commencement du XIX[e] siècle, l'idée seule de traduire des textes extrême-orientaux était d'une si louable hardiesse,qu'elle doit, pour la postérité, suffire à compenser toutes les erreurs et à excuser toutes les ignorances. C'est ici la seule déclaration que j'aie le temps et le goût, et que je me reconnaisse le droit de faire. Et je passe rapidement là-dessus pour me féliciter seulement des conséquences de cette déclaration, par quoi l'on sent comment l'expansion coloniale, les voyages commodes, le goût des sciences lointaines, ont facilité la tâche aux travailleurs du XX[e] siècle.

L'humanité aujourd'hui ne tient plus un magasin de cérébralités différentes, où , dans des cases adéquates, se rangent, congrûment étiquetées, la cérébralité latine, la slave, la musulmane, la germanique, la finnoise, la grecque — pour ne citer que les cases afférentes à la petite Europe. Nous avons aujourd'hui une cérébralité blanche — ou à peu près — une cérébralité américaine... etc. Nous tendons au jour où nous aurons un seul type, qui sera le prototype du cerveau humain. Et ainsi déjà, sans les partager, nous comprenons, sans trop les déformer, les idées, les systèmes, les conceptions abstraites issues des cérébralités qui ne sont pas nôtres. C'est un grand avantage que n'avaient pas les savants français d'il y a cent années.

Les efforts qu'ils faisaient pour s'assimiler le fonds de la pensée chinoise, par exemple, étaient vains : tout leur mérite s'y fatiguait inutilement; ils tronquaient et martyrisaient cette pensée homogène dans le moule autrement bâti du cerveau européen ; et ils n'arrivaient à la comprendre que lorsqu'elle était défigurée par tous les éléments hétérogènes qu'ils y avaient ajoutés, et si défigurée que les Chinois, qui l'avaient primitivement conçue, n'eussent pu la reconnaître. Et ce travail d'obnubilation et de désagrégation était d'autant plus nécessaire et considérable, que la pensée chinoise spéciale,qu'il s'agissait de s'assimiler, était plus étrangère et plus antinomique à la pensée française.

Or le Kan-ing est précisément, dans la thèse doctrinale primitive, l'antipode de la croyance occidentale à toute destinée future, et paraît spécialement incompréhensible à la partie de la race blanche qui a établi sa religion, sa morale et tout son statut d'humanité sur l'existence parallèle et dualiste du bien et du mal égaux entre eux, et sur les récompenses et les peines que le Seigneur réserve à ceux qui, pendant cette vie, auront accompli ce qui, suivant les hommes, est le bien ou le mal ; que Dieu soit ainsi réduit au rôle d'exécuteur des hautes œuvres de ses créatures, ce n'est pas fait pour étonner l'esprit de celui qui est né parmi les imaginations européennes ; mais que M. Julien et ses collègues aient absolument voulu insérer dans leurs traductions du chinois ces théories tyranniques et barbares, qui jamais n'y furent incluses, cela est fait pour surprendre celui-là même qui connaît la vaniteuse ignorance de nos savants officiels, mais qui, ayant étudié en Chine les textes

chinois, sous le regard et l'explication des maîtres chinois, sait bien qu'il ne peut y avoir rien de vrai ni de vraisemblable en de semblables adaptations.

Si les sinologues de l'Occident ignoraient à peu près tout de la philosophie orientale, du moins devaient-ils, à cette science philologique qui les introduisit à l'Institut, de respecter le sens et l'idée des caractères idéographiques, alors même que ces idées leur demeuraient abstruses. Mais ces savants n'avaient cure d'une piété aussi modeste : ils ne consentaient à traduire le texte chinois qu'à condition de le paraphraser pour l'éclaicir et pour l'améliorer, à ce qu'ils croyaient du moins. A force de lumières et de perfectionnements, la France reçut, des mains de plusieurs membres de ses Académies, une traduction du Kan-ing, dont le continu et volontaire contresens éclate et se synthétise dans le barbarisme philosophique sous lequel le titre même du livre fut dénaturé.

En effet le Kan-ing fut traduit et est encore connu en Europe sous le vocable de *Livre des Récompenses et des Peines* ; comme si, au lieu d'être un résumé de la plus abstraite métaphysique, le Kan-ing était un Code pénal rigoureux à l'usage des conseils de guerre, ou de tout autre appareil de prétendue justice humaine. Et ainsi le caractère *Kan* signifierait : *les récompenses*, et le caractère *ing* signifierait : *les peines*, significations qu'ils n'ont jamais eues ni l'un ni l'autre, même appróximativement. Je n'ai pas la prétention de faire disparaître une si grossière et totale, mais universelle erreur, appuyée sur l'inébranlable autorité de deux savants pourvus d'uniformes verts et de décorations multiples.

Un mensonge consacré par un si long usage est bien près d'être une vérité ; et c'est ainsi que le nouveau continent s'appellera toujours l'Amérique, bien que l'on soit convaincu généralement que c'est Christophe Colomb qui l'a découvert.

Et d'ailleurs, même en remplaçant cette désignation par le titre « Le Livre des Sanctions » je ne ferais que substituer à une erreur une demi-vérité. Je ne traduis, en effet, et encore imparfaitement, que le caractère *ing* ; pour être à peu près véridique, il faudrait traduire : *Le Livre des Actions et des Réactions concordantes* », et faire un volume pour expliquer tout ce que ce titre veut dire. Remplaçons-le par quelques courtes mais substantielles réflexions.

***

Ces réflexions constitueront en même temps le meilleur commentaire dont nous puissions accompagner le Kan-ing, non pas ce Kan-ing considérablement augmenté en quantité,et diminué en qualité, par les taosse qui n'avaient pu se soustraire à l'influence de la société confucéenne et bouddhique, mais ce Kan-ing taoïste, formulaire de quelques lignes infiniment courtes et ténébreuses, que des disciples pieux héritèrent de Laotseu en personne, et qu'ils consignèrent en idéogrammes après la disparition de leur Maître.

Car on n'attend pas de moi que je paraphrase, avec d'inutiles et redondantes exégèses,les préceptes de pure

et naïve morale du Kan-ing, non plus que les quatre cents histoires enfantines et bénévoles qui suscitèrent l'enthousiasme de M. Stanislas Julien. Ces textes, louables et clairs, se suffisent parfaitement à eux-mêmes, se comprennent à première lecture, et ne méritent pas d'ailleurs de retenir pendant plus longtemps l'attention du chercheur. Saluons d'une politesse rapide les honnêtes sentiments des commentateurs du Kan-ing, et sachons garder notre fidélité et notre long recueillement aux seuls enseignements authentiques, de qui la valeur métaphysique, tout autant que l'assentiment des savants idoines, consacre la véracité et la haute origine.

Les *Actions et les Réactions concordantes* — seule traduction adéquate du titre du dernier texte issu de Laotseu même — enferment en germe et déterminent toute la doctrine taoïste sur ce que nous appelons en Occident, et dans le langage chrétien, le bien et le mal, et aussi sur la responsabilité humaine, et les sanctions qui sont appliquées à cette responsabilité. Je renvoie, pour d'amples explications sur la valeur de cette responsabilité et sur la valeur conséquentielle de ces sanctions, à la *Voie métaphysique*, où le sujet me semble assez copieusement traité. Ne retenons ici que les effets directs et médiats des actes émis par l'humanité douée de cette responsabilité exiguë.

Notons de suite, à notre très grande satisfaction, mais au dam certain de tous ceux à qui des doctrines d'un concrétisme opposé sont pratiquement et matériellement confortables, combien le dogme taoïste s'accorde ici dans le fond, et même dans les moyens, et même parfois dans la forme, avec les enseignements secrets de l'Occi-

dent et avec la plus pure Kabbale. Le manichéisme, qui ne fut une erreur lamentable que par un excès de franchise, et pour avoir voulu donner trop d'ampleur et de personnalité à l'ennemi qu'il s'agissait de combattre et de détruire, le manichéisme a porté des fruits sombres et involontaires ; il apparaît que, grâce à l'imperfection et à l'incompréhension humaines, il atteignit un but opposé à celui que se proposait son créateur ; il n'en est pas moins vrai que c'est de cette compréhension à rebours, dont fut infestée l'Eglise catholique même qui l'excommuniait, que sont sorties toutes les obnubilations occidentales d'une vérité en soi très simple. Mais, hors cette secte et ceux qui, en la détruisant, y appartinrent sans s'en douter, la doctrine véritable demeura parmi des groupes initiatiques, parmi des collèges secrets et des associations de savants pieux et modestes ; et elle demeura même au tréfonds de ce manichéisme superficiel, qu'on reprochait et qu'on fit si chèrement expier à l'ordre des Templiers. Dans tous les lieux et à toutes les époques du monde, la vérité lumineuse que je vais résumer a été comprise et soigneusement cachée dans les cerveaux les plus rares et les plus élevés, inconnue qu'elle devait rester à l'agnoste multitude. Ce flambeau, qui a réjoui les yeux de tout ce qui fut grand dans l'univers, ce furent des mains taoïstes qui l'allumèrent ; et c'est Laotseu qui, le premier, fit jaillir, hors des mythes prométhéens, la lumière dont brilla et brûla ce flambeau. Ceci est incontestable pour tout esprit qui sait penser impartialement, au-dessus de toute passion ; et il faut rendre ici au Sage chinois ce qui lui appartient, c'est-à-dire la priorité de la connaissance de l'Arcane par quoi

toute l'humanité agit, souffre, et, suivant son ascèse, craint la mort ou la désire (1).



Les actes que les hommes commettent dans les limites de leur responsabilité, mais dans la pleine connaissance humaine,ne peuvent pas être considérés seulement comme des faits matériels apportant une modification temporaire à un ordre physique essentiellement passager lui-même.

Ils ne sont pas seulement aussi des effets réfléchis de la volonté humaine, et capables de fournir des conséquences morales, et de causer un trouble ou une amélioration dans les fonctions sociales ou dans les rapports entre les individus.

Ils sont aussi — ils sont surtout — des émissions d'énergie, des efforts psychiques, des déplacements de forces nerveuses et immatérielles, des changements d'équilibre dans la statique et dans la dynamique du monde invisible, des déviations de courants dans l'aura de l'humanité. Ces phénomènes de notre nature seconde sont aussi indéniables, aussi certains par leurs conséquences, que les phénomènes de variations de poids,

---

(1) Un volume ne suffirait point pour indiquer sommairement les auteurs européens qui tous descendent intellectuellement de Laotseu sur ce point. Mais il est curieux de remarquer que, en langage français et d'une intense poésie métaphysique, le dogme taoïste n'a jamais été plus puissamment interprété que par l'un de nos initiés modernes, Villiers de l'Isle-Adam. Cf. *Axel*, 3e acte.).

de densité, de masse, que l'on constate dans notre nature immédiate ; mais parce qu'invisibles — généralement du moins — et parce que situés dans un milieu où les cinq sens de l'homme ne sauraient exercer qu'un contrôle fugitif et tout à fait exceptionnel, ces phénomènes,qui ne se rappellent pas d'une sorte tangible à notre attention, sont inconnus de la foule, et sont comptés pour rien, ou à peu près, par ceux-là même qui ont soupçonné le plus véhémentement leur existence.

Or ce sont là précisément les phénomènes les plus importants que peut susciter l'action humaine ; ce sont les seuls qui demeurent, et qui, par un jeu de mouvements réciproques et parfaitement coordonnés, ont une existence perpétuelle ; ce sont eux seuls qui ont une résultante sur tous les plans, un écho dans tous les mondes, et qui portent en eux ce caractère de pérennité que, au fond, doit avoir normalement tout ce que dit, pense ou agit un homme,parcelle infinitésimale,mais certaine, de ce Tout indicible, dont l'Eternité est une dimension.

Cette importance capitale et prépondérante des seuls mouvements psychiques de l'action se détermine le plus facilement qu'il est possible ; en effet, les conséquences matérielles de l'acte humain ne peuvent dépasser la matière, ni dans le temps ni dans l'étendue ; elles sont donc limitées expressément au plan même où l'acte a été commis; et, par conséquent,elles sont nulles en dehors du regard humain.

De même les conséquences morales ou logiques de l'acte volontaire ne peuvent dépasser les limites où se meut la volonté et où se connait la responsabilité de

l'auteur. Nous avons vu longuement ailleurs comment le statut même de l'humanité actuelle (1) restreignait entre la vie et la mort pour l'individu, entre l'état anté-humain et l'état post-humain pour l'espèce, la liberté, la responsabilité — et partant la sanction. Les conséquences réfléchies de la volonté humaine ont les mêmes limites que la stase, en dehors de laquelle cette volonté n'est plus distincte, ou, en tout cas, n'est plus la volonté que nous nous connaissons, et qui nous détermine des hommes... Et ces deux constatations, outre qu'elles sont le fruit logique de raisonnements parfaitement nets et sans ambiguïtés ou détours possibles, sont toutes naturelles, puisque, soit dans le plan matériel, soit dans le plan volontaire, l'homme, en agissant, n'a influencé que des choses au pouvoir de l'homme, ou que des sentiments du domaine humain.

Mais, si nous considérons l'acte comme dépenseur d'énergie et, par conséquent, comme émetteur de vibrations nerveuses dans l'atmosphère psychique, comme propulseur d'une vague de l'océan fluidique qui nous baigne et qui baigne l'univers, nous concevons immédiatement que le mouvement ainsi produit, s'exerçant hors du plan humain, échappe à notre contrôle, à notre portée, et à notre responsabilité même (en tant du moins que responsabilité limitée de l'état humain). Et les caractères typiques de ces mouvements sont à retenir : ils ne sont pas contrôlables par nous ; une fois émis, ils échappent pour toujours à notre influence ; enfin, et bien que,

---

(1) Cf. la *Voie métaphysique*, chap. VII,

au fur et à mesure des « interversions de courant », celui-ci diminue d'intensité jusqu'à devenir imperceptible, la série des mouvements n'en est pas moins connue (1).

***

Mais, sans nous attarder à considérer ces caractéristiques, que je puis pour ainsi dire qualifier d'extérieures, voyons, au fond, ce que sont de tels phénomènes ou plutôt tâchons d'exprimer clairement le peu que nous en pouvons concevoir. Car, tout en ayant la ferme volonté de demeurer nets et exacts, il n'est pas possible à l'homme de connaître à fond ni d'analyser complètement des faits qui proviennent bien de lui, mais qui, une fois provenus de lui, sortent du domaine de ses réalités effectives pour n'y plus rentrer, ou, du moins, pour n'y rentrer qu'après avoir subi, de la part d'agents inconnus de nous, de profondes modifications de degré, et même de nature.

L'acte humain, considéré comme source d'énergie s'irradiant au dehors du germe volontaire qui l'engendra, l'acte humain affecte tout ce qui est de sa nature, c'est-à-dire tout ce qui est humanité, et tout ce qui est énergie. Cela est axiomal ; et même, si, à des témoignages grossiers comme ceux dont dispose la nature humaine

---

(1) Il faut remarquer que nous n'avons pas, pour déterminer les termes de ces ondes psychiques, de meilleures appellations que celles qui s'appliquent aux forces électriques et aux ondes hertziennes. On peut en augurer le rapprochement que l'on voudra.

une telle correspondance passe inaperçue, il n'en est pas moins vrai que toujours elle existe, et que toujours l'émission, même infinitésimale, d'une énergie quelconque affectera en quelque sorte l'énergie universelle, au même titre que le plus petit de tous les nombres affectera le plus considérable des totaux auquel il viendra s'adjoindre. Cela est de nécessité mathématique, comme de nécessité logique. Mais que connaissons-nous donc de l'énergie universelle que viennent si diversement affecter les actes humains ? Nous la connaissons d'une sorte si générale, que les esprits concrets et empiriques ont beau jeu à lui contester même l'existence. N'insistons cependant point là-dessus : les dernières découvertes scientifiques — les ondes énergiques de l'éther — l'énergie radiante matérielle et à la fois invisible — ont amplement démontré que nous vivions dans un bain de force potentielle universelle, et que nous étions en somme les objets grâce à quoi la potentialité énergique se faisait énergie réelle, sous certaines conditions,dans chaque plan. Mais,en démontrant l'existence de cette toute-puissance indéfinie et indéfiniment pratique — la science, tout expérimentale encore, n'en a précisé ni la valeur, ni le sujet,ni les conditions d'action, d'application et de transformation. Nous apprenons, seulement aujourd'hui, l'existence et quelques rares données du grand problème ; nous n'en voyons point la discussion et la résolution assurées encore.

C'est en ce monde énergique,encore totalement inconnu hormis l'affirmation de son existence, que vont converger, sans se perdre ou s'annihiler, toutes les énergies partielles émises par les séries des actions humaines.

Que savons-nous de la façon dont elles s'y comportent ? et du résultat que donnent leur rencontre et leur addition ? Rien encore ; mais considérons-les jusqu'à leur entrée en ce monde mystérieux, athanor central où tout ce qui est une force s'élabore ; et tâchons,par un raisonnement analogique, à les saisir à leur sortie.

***

Nous venons d'agir, soit un simple geste, soit une action plus compliquée, ce qui importe peu ; admettons que nous venons d'agir l'acte type, l'unité d'acte, c'est-à-dire l'acte qui correspond au chiffre *un* dans tous les plans où il se manifeste.

Cet acte, en dehors du mouvement matériel et de l'impression morale conséquentielle, déplace des énergies, utilise des forces, et cela de deux façons,et toujours de ces deux mêmes façons, quel que soit l'acte produit. La volonté qui a déterminé l'acte est une émission de force, intellectuelle ou spirituelle, comme on voudra(et je dis cela pour ne pas encombrer la discussion de considérations à côté). Une force, à moins qu'elle ne soit émise dans le vide, a des résultantes de même nature qu'elle, mais de valeurs et de directions diverses. Le mouvement volontaire est donc projeté et inscrit dans le plan des idées, et dans l'aura particulière que s'est créée, par les séries de ses volontés antécédentes, l'être humain dont il s'agit.

D'autre part, l'énergie, développée sous la volonté pour commettre l'action, ne s'use point à cette action ; elle s'y utilise seulement. Après l'action commise, le

but temporaire pour lequel cette énergie fut développée et où elle fut retenue, disparaît : l'énergie émise ne disparaît point ; elle ne se retourne pas vers le centre qui l'a projetée, et ne s'y résorbe pas. Car, si nous pouvions, comme fait le Patagonien avec son lasso et le Zélandais avec son boomerang, rappeler à nous les énergies que nous avons extériorisées, nous ne connaîtrions plus aucune fatigue, aucune faim, aucun besoin de sommeil ; nous aurions trouvé le mouvement perpétuel sur le plan psychique, et il est bien probable que, en outre, nous aurions résolu le problème de l'immortalité de l'individu.

Si les énergies émises hors de l'individu n'y rentrent point, une fois qu'elles n'ont plus d'application (soit qu'elles aient manqué, soit qu'elles aient atteint et rempli leur but) au dehors, comme, d'autre part, nous ne pouvons concevoir ni leur perte ni leur anéantissement, nous sommes contraints de conclure que, parallèlement à l'énergie volontaire, elles iront s'inscrire dans l'océan des forces fluidiques qui entoure toute chose créée, toute limite. Ainsi chacune des énergies émises se réunit aux énergies extérieures, de même sens et de même nature qu'elle.

Mais la divergence de valeur et de tenue de ces masses énergiques, extérieures à l'homme, éclate immédiatement. En effet, les influx successifs de la volonté individuelle, tout en étant projetés hors leur auteur, demeurent marqués à son empreinte spéciale, et lui constituent, hors de lui-même, un foyer distinct avec *une aura personnelle*, dont il est véritablement le créateur relatif et contingent, et qui l'attache à son composé humain, et qui l'affecte, qui vit au-dessus de lui et tout aussi

longtemps que lui (1). La limite imposée à la liberté de chaque individu ne lui permet point une création extérieure plus complète et plus durable ; mais la liberté identique de l'individu voisin ne permet pas au premier de s'ingérer,le voulût-il,dans la création similaire d'un autre. Et c'est ainsi que les émissions volontaires de chaque composé humain forment des *auras* énergiques personnelles, aussi nettement distinctes les unes des autres que les composés humains eux-mêmes auxquels elles correspondent.

Au contraire, les influx successifs de l'énergie psychique, partant d'un élément du composé humain inférieur à celui qui constitue la marque de la personnalité, ne demeurent pas personnels, dès qu'ils sont sortis de l'individu, et détachés du but où l'individu les faisait tendre. Car si les énergies de la volonté humaine n'ont point d'équivalent hors de l'homme, les énergies psychiques, issues de l'homme et considérées en dehors de lui, sont des dynamismes similaires à tous les dynamismes psychiques, dont l'éther vibre indéfiniment. Elles n'ont donc aucune marque distinctive, et elles vont normalement se fondre dans l'océan fluidique universel, c'est-à-dire s'ajouter au total des énergies dynamiques condensées autour de la race humaine, depuis l'émission du premier acte du premier représentant de cette race.

Retenons donc que chaque acte humain a deux vibra-

(1) On peut rapprocher de cette doctrine la théorie du *Double* humain, dont maintes écoles modernes se sont faites les protagonistes.

tions, toutes deux bien entendu contingentes : l'une, toujours distincte, dans l'âme volontaire de chaque individu : l'autre, toujours générale, dans l'âme psychique universelle. Le ferme attachement de notre esprit à ces deux conceptions va nous permettre d'entrer, avec assurance dans un domaine jusqu'ici peu exploré.

***

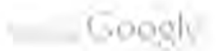
L'aura des volontés individuelles de l'homme est la somme des projections extérieures de tous ses actes raisonnés ; elle est comme une atmosphère enveloppante qui entoure immédiatement chaque individu, s'adapte à lui, et reçoit impression de tous ses mouvements réfléchis. Cette aura n'existe qu'avec l'individualité humaine — ce fragment de notre personnalité — et que par elle ; elle prend naissance,non pas même avec l'individu, mais avec son premier acte, qui ne coïncide pas nécessairement avec sa naissance ; elle s'augmente et s'alimente continuellement, tout le long de la vie humaine, à chacune des inflexions raisonnées de l'individu ; elle lui est spéciale, et ne saurait s'adapter à aucun autre individu de l'espèce ; elle ne vit que par émissions successives de la source qui lui donne l'existence, la volonté individuelle, et les actes conséquentiels ; elle ne saurait donc subsister après la disparition de son origine,pas plus que la flamme après que la source de lumière est tarie.

Mais, si la contingence originelle de cette aura lui fait de telles limitations de temps et d'espace, elle lui fait aussi certaines conditions de *résonance* et de *rétroaction.*

La volonté de l'individu, seule génératrice de cette aura spéciale, y constitue la somme immatérielle de ses efforts et de ses directions; elle y fait une création secondaire, qui est son œuvre propre et exclusive, et dont elle se trouve donc directement et complètement responsable. Cette aura, avec ses limitations, est l'image propre, et l'exacte représentation des responsabilités encourues par la relative indépendance humaine. Elle vêt l'individu d'une couche dynamique plus ou moins dense, plus ou moins bénéfique, suivant l'intensité et les directions des actions volontaires dont elle est issue et dont tous les jours elle se dégage et s'augmente. Sur ce plan d'énergie mentale, elle est donc similaire de l'aura nerveuse qui se meut, suivant d'autres lois, dans notre atmosphère psychique, et que les occultistes — et aussi les vieux imagiers représentent, autour du corps et spécialement de la tête, comme un nimbe enveloppant et lumineux. Retenons précieusement cette situation ; elle éclaire le plus profond et le plus souvent répété des préceptes du taoïsme.

D'autre part, l'aura psychique universelle est l'océan où se rencontrent, se pénètrent, s'influencent toutes les énergies fluidiques immatérielles ou pseudo-immatérielles (car qui peut dire où finit la Matière, et si même elle commence et finit quelque part) (1) ? provenant

(1) Du moment que l'on veut bien ne pas réserver exclusivement ce terme, comme faisaient les anciens philosophes occidentaux, à ce qui tombait sous le contrôle des cinq sens humains à leur état normal.



des actions de toutes sortes émises par toutes les sources concevables (raisons humaines, actions cosmiques ou chimiques mêmes, mouvements animaux, etc., etc.) Cette atmosphère énergique n'est cependant pas constituée par toutes ces énergies diverses totalisées ; elle n'est pas un total ni une entité ; elle est un *lieu* (à la façon des lieux géométriques). Elle est impersonnelle ; elle est l'image inférieure du Grand Tout énergique dont l'Etre se déploie dans l'acte et le mouvement universels (1). Réceptacle de toutes forces, la moindre de

---

(1) Bien que nous ne mettions ici en étude que deux foyers d'énergie et de forces, il faut bien se rappeler que le dualisme, à aucun degré et d'aucune sorte, n'entre dans les conceptions traditionnelles de l'Extrême-Orient. La tradition primordiale nous enseigne le troisième océan, ou *océan nirvânique ;* dans celui-ci, qui est l'énergie par excellence, c'est-à-dire l'âme spirituelle de toutes choses, il n'y a ni action ni réaction ; il n'y a pas influence de la volonté humaine ni, davantage, des mouvements cosmiques. Et cette détermination essentielle montre de suite pourquoi il n'est point question de ce troisième foyer, dans et autour du Kan-ing.

Aucun mouvement de l'univers ne s'y réflète ; mais l'univers, à force de désirs intensifs, peut y monter et s'y confondre ; et c'est là qu'il trouve sa plénitude, dans l'absolue connaissance de soi-même et dans la possession de l'Energie Essentielle, qui est le Repos Réfléchi, ou, métaphysiquement, le Non-Agir, le Non-Etre conscient.

Il était intéressant d'appuyer là-dessus, bien que cela ne fût point ici en cause, à propos des concordances que la Tradition primordiale offre ici avec les théories occultes de la Kabbale. On reconnaîtra facilement, dans ce que nous venons de dire le monde inclus dans la spirale du Grand Serpent, le Sepher-

celles qui y pénètrent change les dispositions et les mouvements de celles qu'elle y trouve ; et elle reçoit d'elles en réaction et en pression l'équivalent de ce qu'elle apporte en actions et en impressions. Mais ici (et on le sent profondément au caractère cosmique et universel du milieu) la volonté humaine n'est pour rien ; l'indépendance et l'action humaines sont nulles ; la valeur et la responsabilité de l'acte humain sont égales à zéro. Le phénomène d'énergie cosmique se poursuit rigidement, logiquement, inévitablement, et celui qui l'a, d'un autre monde ou du fonds d'une individualité, déclanché, ignore non seulement les conditions, mais l'existence même de cette émission, nécessaire, mais anonyme, et n'en est donc ni l'auteur ni le témoin. La chose humaine ne saurait émerger du domaine humain, ni revêtir des qualités qui ne sont pas de la nature humaine. Ce qui est hors de notre intelligence et de notre condition, est au-dessus de notre intention et de notre mérite. On ne saurait trop appuyer là-dessus, surtout dans le monde occidental, où la vanité nous a fait supposer notre valeur et notre responsabilité égales à la valeur et à la volonté même de l'Infini.



Dans l'étude, si délicate et complexe, des énergies déplacées ou influencées par l'acte humain, nous sommes donc arrivés à ce moment où la force mystérieuse ainsi développée a été enregistrée dans le foyer psychique

---

Iatzirah, le Trésor de Lumière, etc., toutes entités intellectuelles où l'Extrême-Orient, l'Orient et l'Occident se rencontrent se pénètrent et s'appuient.

universel, au moment où cette onde s'est, sans se confondre et s'annihiler, réunie à cet océan qui baigne les univers. Comme le fait un corps tombant à l'eau, ou un fleuve animé d'un mouvement propre se jetant dans un océan doué du mouvement planétaire des marées, cette énergie provoque des ondulations qui se propagent en tous sens. Mais une ondulation qui se propage génère une action de répercussion, nécessaire à toute espèce d'équilibre, qu'il soit matériel, psychique ou intellectuel. C'est pourquoi la vibration ondulatoire, après avoir impressionné tout l'océan psychique, revient au lieu même où elle naquit, avec une valeur et une direction nouvelles, sur lesquelles nous n'avons, nous humains, aucunes données certaines, ni même conceptibles (car les influences rencontrées par l'ondulation sur l'océan psychique sont au-dessus du domaine humain, et font partie d'un ensemble cosmique dont nous ignorons les éléments de vigueur).

Nous n'avons ici que des éléments de raisonnement et d'analogie ; nous n'avons aucun élément d'expérience ou d'observation, et il faut bien nous contenter de ce que nous avons, pour tenter d'expliquer ce que nous voyons : nous ne pouvons donc prendre ici, dans ce domaine où la contingence règne encore, que des conclusions relatives, contingentes, d'une vérité bornée et réduite, tandis que, dans le monde des abstractions métaphysiques nous pouvions prendre des conclusions rigides et claires, dont les qualités étaient empruntées à la perfection même de leur objet (1).

---

(1) Nous ne voulons point insister. Mais quel profond sujet

Quoi qu'il en soit, l'énergie développée par l'acte humain, et portée à l'extrémité de son action (*Kan*), révolue, par un mécanisme cosmique obligatoire et général, auquel rien de ce qui existe ne se soustrait, puisque ce mécanisme est la susbtance même de l'existence ; et ce retour d'énergie constitue immédiatement la réaction cosmique (*ing*) de l'action humaine.

Cette réaction est évidemment de même nature que l'ondulation d'où elle sortit ;elle porte les mêmes caractéristiques ; les mouvements cosmiques qu'elle déclanche peut-être sont indépendants de l'homme, de sa volonté, de son mérite ; il les ignore ; ils lui sont et il leur est indifférent. Vague impersonnelle de l'océan universel, elle n'intéresse l'homme qu'au moment et au point même où elle vient émouvoir, de son choc en retour similaire et parallèle, l'aura humaine d'où jadis elle sortit. Nous ne pouvons étudier savamment que ce moment et ce point d'une telle réaction ; mais sachons que ce moment et ce point sont affectés de la même sorte et avec la même indifférence que tous les autres points et que tous les autres moments de la course de cette réaction cosmique. Et, à ce point et à ce moment, cette réac-

---

à réflexions, que celui par lequel nous savons et sentons que nous pouvons aborder la vérité absolue avec ce qu'il y a en nous d'éternel et de divin, tandis que nous sentons et avouons que les limites, dont nous sommes faits cependant, demeurent pour nous des obstacles à comprendre ces limites elles-mêmes ! Et quelle constatation imprévue que, malgré notre superficielle imperfection, nous sommes plus ouverts à l'absolu qu'au relatif.

tion change de nature : elle perd le caractère universel à l'endroit même où elle l'avait acquis, pour revêtir cette forme d'action individuelle par laquelle seule elle peut entrer et agir dans les auras humaines. Et, en perdant sa caractéristique impersonnelle, elle reprend les caractéristiques de la contingence individuelle, qu'elle avait abandonnées en sortant de cette contingence, et qu'elle retrouve en s'y réintégrant.



Rentrons donc, avec cette réaction (*ing*) dans le temps et l'espace humains. Elle fait, dans cette période, le chemin identiquement inverse à celui que le *Kan* avait suivi dans l'aura humaine, du moment où il sortit de la vulve énergétique de la volonté. Et donc l'*ing* vient, en réactif, affecter l'individu humain avec une puissance coordonnée à la valeur de l'émission primitive du *Kan* ; mais, pour affecter un composé, une énergie doit revêtir, sinon essentiellement, du moins temporairement, des qualités que le composé à émouvoir puisse ressentir et percevoir, et apprécier dans sa nature, et contrôler de son jugement. C'est pourquoi, à ce moment du retour à l'humain, le *Kan* emprunte les qualités humaines par lesquelles il peut se présenter effectivement à son objet. Ces qualités sont de la sorte matérielle et de la sorte sentimentale, pour que le résultat se produise sur tout le composé humain. (Remarquons de nouveau que nous ne parlons point ici des éléments divins de l'homme qui ne sauraient, sinon s'émouvoir, du moins se contenter que dans la communion à l'océan nirvânique, et qu'il ne peut être ici question de cet océan, que nous

avons dit n'être pas soumis au flux du *Kan* et à l'influx de l'*ing*.)

Nous concevons dès lors comme une nécessité logique que, pendant son influence en retour sur l'humanité, l'*ing* soit temporaire et contingent, individuel et affectif. Il saisit l'homme, non pas dans les éléments supérieurs, mais bien dans le composé qui est la caractéristique de l'humanité, et il l'agite tangiblement et matériellement. Et, comme nous avons déjà connu que, dans l'aura humaine, la responsabilité de l'acte volontaire subsiste entière et exclusive, nous connaissons maintenant, comme un fatal corollaire, que l'*ing* se manifeste sur le plan humain, le long de la responsabilité humaine, comme une *sanction*, mais comme une sanction de valeur correspondante à la responsabilité, et à l'intérieur des mêmes limites.

Ing, suivant le cas, se manifeste donc comme récompense ou comme peine, et cette manifestation, qui lui est extérieure, n'affecte que l'objet, et demeure indépendante du sujet *ing*, dont le réflexe est toujours pareil à soi-même, quelle qu'en soit la conséquence au regard de l'homme. C'est là que gît, en somme, le grand secret du voyage de *Kan* et du retour de *Ing*. Il n'y a point, dans tout ce mécanisme métaphysique, une volonté divine qui renvoie à l'homme une récompense ou une punition ; il y a une puissance cosmique qui s'épanouit, se résorbe, puis se répercute indépendamment de la valeur morale (1) de l'acte volontaire humain ; et c'est

(1) Car comment la force cosmique ou le potentiel métaphysique se pourraient-ils influencer de la morale humaine ?

le mouvement particulier de l'aura humaine qui applique et détermine en sanction les effets spécialisés de cette puissance. Ainsi ce qui est humain demeure humain, affecte le seul humain, par la seule correspondance logique des actions et des réactions. Il apparaît insoutenable désormais que le fini puisse affecter l'infini, et que le relatif puisse déterminer un état dans l'Absolu ; il apparaît surtout monstrueux — appelons les concepts et les choses désormais par leur nom — que l'homme, capable de désirer, mais incapable d'agir hors du plan humain, cause, par son agitation humaine, une contrariété au Dieu Abstrait, et que ce Dieu abstrait conçoive de cette contrariété une satisfaction ou une colère infinies, génératrices de sanctions éternelles appliquées à cet homme temporaire et à son agitation illusoire.

J'ai déjà appuyé avec force (1) sur une telle monstruosité : on n'y reviendra jamais trop ni avec trop d'ardeur ; car, prêchée par des sacerdotes ardents à s'en faire de la puissance et de l'argent, elle a terrifié des millions d'êtres, et arrêté l'élan évolutif d'une des plus belles races humaines dans la folle terreur de la mort et dans les pires angoisses de l'Au-Delà.



Appuyons très rapidement sur deux conséquences immédiates du dogme taoïste, qui donne une évidence absolue à deux problèmes délicats : le problème de l'habitude humaine (responsabilité répétée) et de l'habitude

---

(1) Cf. La *Voie métaphysique*.

après l'état humain ou tout autre état du cycle — Karma des Hindous) — péché originel des chrétiens),et leproblème irritant de la justice sociale dans le monde humain, ou même dans l'univers visible ou capable d'être visible.

On conçoit bien que, si nous voulions étudier en détail toutes ces questions profondes et complexes, il faudrait un volume à chacune d'elles ; mais nous serions en outre contraints de nous perdre dans des comparaisons, des exégèses et des polémiques. Ces procédés n'ont rien à voir avec notre méthode. Celle-ci consiste à exposer, le plus brièvement possible, ce qui est la moelle de la Traduction primordiale,et ce qui a donc toutes les chances d'être la vérité, si toutefois la vérité peut être conçue par des cerveaux humains. Mais nous pensons que cette vérité se montrera assez belle par elle-même, à ceux dont les yeux méritent sa contemplation, pour que nous n'ayons pas besoin d'articuler et de détailler ses perfections merveilleuses. Nous laissons l'ardeur de la propagande à ceux qui ont besoin d'aider une doctrine qui ne suffit pas par elle-même à conquérir l'âme des adeptes — et surtout à ceux qui ont un intérêt personnel à faire des prosélytes.

Donc, quand les questions, même les plus ardues, les plus controversées, les plus obscures, peuvent, à notre humble avis, être traitées avec un seul mot, il ne faut point s'étonner de voir écrire ici ce mot — et qu'il ne soit suivi d'aucun autre.

L'énergie émise par tous les actes humains est de même nature, mais l'énergie émise par un acte humain déterminé est d'un degré, d'une valeur, d'un *foisonne-*

ment spécial ; bien entendu, ces qualités sont particulières à l'aura de l'humanité, y demeurent, et ne sauraient en rien affecter ce qui est en dehors. Ainsi, dans l'intérieur l'aura humaine, on pourrait, par la qualité et la valeur vibratoire de l'énergie, discerner quel fut l'acte émetteur de cette énergie. Lorsque, après avoir accompli son voyage dans l'aura universelle, cette énergie rentre, par choc en retour, dans l'aura individuelle, elle se revêt des qualités qu'elle avait avant d'en sortir ; et,pourvue de ces qualités spécifiques, elle revient émouvoir l'individu, qui fut sa cause médiate par l'acte généré. Et, en frappant l'individu, elle le frappe aux qualités correspondantes aux siennes propres, c'est-à-dire aux qualités, aux sentiments, aux passions, aux mobiles générateurs de l'acte qui déclancha tout le mouvement.

On voit d'ici la conséquence. Emu dans les qualités, dans les plans qui générèrent un acte,par une énergie née de cet acte même, l'homme est fatalement porté à agir comme il agit jadis; il est sollicité de *répéter l'acte* primitif. Et, s'il le répète, une série de nouvelles vibrations analogues, mais de valeur augmentée par la répétition, recommence le voyage d'aller et de retour que nous avons décrit, revient frapper l'individu, de la même façon, mais plus fort, et l'incite, plus ardemment encore, à une nouvelle répétition. Le même acte devient de plus en plus facile,naturel, psychiquement inévitable ; il finit même par être agi dans l'inconscient. Telle est la théorie mécanique de l'habitude, de l'habitude invétérée, et, comme le dit profondément le proverbe, de la *seconde nature*.

***

Poussons le même raisonnement sur un plan plus élevé. Emetteur de vibrations, récepteur de vibrations analogues, et toutes pourvues des qualités humaines dans l'intérieur de l'aura individuelle, un jour, en ce travail normal et perpétuel, l'homme meurt. C'est-à-dire qu'il quitte le plan humain, et que son aura individuelle se dissout, en tant qu'affectée des qualités humaines.

Dans le plan supérieur (I) où l'a projeté la dissociation des éléments humains, le nouvel être qu'est l'homme *n'apporte rien de l'homme antérieur.* Raisonnons rapidement cette proposition,qui serait axiomale,si les Occidentaux n'avaient pas volontairement laissé obnubiler leur cerveau sur toutes ces questions : les éléments de l'ancien composé humain, qui se trouvent sur le plan nouveau, sont des éléments normaux de ce plan, et étaient donc les éléments supérieurs du plan humain; les éléments normaux et caractéristiques du plan humain ne peuvent en sortir, sans quoi ils n'en seraient plus les caractéristiques. De plus, le plan nouveau ne peut être supérieur au plan humain qu'à la condition de ne pas en posséder les éléments normaux. — Ceci étant admis— et c'est de simple bon sens — on saisit bien que ce sont les éléments caractéristiques de l'humain qui émettent l'acte, et par suite, l'énergie dans

(1) Cf. La *Voie métaphysique.*

l'aura humaine; car,si l'énergie était émise par d'autres éléments, elle n'aurait pas les qualités spéciales pour s'inscrire dans l'aura individuelle. Tout donc ce qui est inscrit dans l'aura individuelle sort de l'élément carastéristique humain, et toutes les qualités qui y sont attachées y subsistent exclusivement. Donc, ni la responsabilité, quelle qu'en soit la valeur, ni la sanction, quel que soit son signe,ne suivent les éléments supérieurs du composé humain après sa dissociation. Voilà qui est purement mathématique. L'homme nouveau ne naît pas à son existence succédante avec une charge de mérites ou de démérites.

Par contre, les vibrations psychiques, impersonnelles et indifférentes, mais absolument réelles, qui, après leur passage dans l'aura individuelle, traversent l'océan universel, ces vibrations reviennent à leur émission d'origine, comme nous l'avons dit plus haut : le nouvel homme retrouve donc, dans son état supérieur, les vibrations qu'il émit jadis, mais vibrations épurées, dépersonnalisées, comme il l'est lui-même, et propres seulement à inciter en lui l'ardeur à la Vie(et entendons ici par *vie* la *méthode d'être* du plan supérieur où l'homme est monté après sa mort). C'est l'ensemble de ces vibrations universelles, résorbées dans un composé digne d'elles, qui constitue, à l'être naissant à son état nouveau, le potentiel de sa volonté, de son intelligence et de ses sentiments. C'est là une nouvelle conséquence de la théorie des répétitions : c'est l'*habitude*, dépersonnalisée et transfigurée. Mais elle n'a rien de commun avec l'habitude humaine.

C'est ce potentiel que les religions occidentales, tou-

jours amoureuses des formules péjoratives, appellent le « *péché originel* ». En dehors du ridicule odieux qu'il y a à vouloir rendre l'être nouveau responsable de ce potentiel, auquel nul ne peut échapper, il convient de remarquer que ce potentiel n'est ni une vertu ni un péché; que c'est gratuitement que les chrétiens en prétendent faire une charge honteuse à celui qui naît à un monde quelconque ; et que c'est par sa seule volonté,et quand il en aura pris possession entière, que l'être en question mettra le signe + ou le signe — devant ce potentiel énergique, suivant l'usage qu'il en fera dans l'existence nouvelle où il vient d'entrer.



Enfin, considérons, à l'éclat de cette lumière — qui peut paraître nouvelle à nos yeux occidentaux, mais qui n'en est pas moins la première qui brilla devant des hommes — la question de la justice sociale et de la justice universelle. Mais, à l'inverse des rhéteurs, faisons-le très brièvement, et en indiquant très succinctement les phases de ces évolutions spéciales (1). Nous avons

(1) Disons ici que, dans la troisième partie de ces études — *La Voie sociale* — nous étudierons profondément toutes les faces et tous les éléments de cette question, et que nous verrons comment, par un clair bon sens qui confine au génie, le sage et le législateur jaune ont résolu le problème en ne séparant pas la justice du droit naturel et, par suite, en réunissant, dans l'exercice normal de la vie humaine, le devoir et la félicité, ou du moins ce que les hommes disent être le devoir et la félicité.

dit l'impossibilité métaphysique, mathématique, et même morale, d'une sanction quelconque appliquée aux actes humains par delà la vie humaine, et à une autre entité que le composé humain. Donc, s'il y a mérite et démérite, s'il y a responsabilité et sanction, si, en un mot, la *réaction concordante* doit se manifester en bonheur ou en peine, c'est sur le plan humain exclusivement ; et c'est donc à la lettre que « chaque acte porte en soi sa récompense ou son châtiment». Il appert donc que c'est dans le plan où l'acte fut commis que la sanction atteint l'auteur de l'acte. Comment concilier cette proposition, désormais nécessaire, avec la conviction où nous sommes que « la justice n'est pas de ce monde » ? La réponse à cette enfantine objection est infiniment simple.

Si nous considérons un acte quelconque en lui-même, indépendamment de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui le suivra, nous le concevons autrement qu'il n'est en réalité, et nous attribuons à ses qualités des valeurs absolues. Et dès lors, nous réclamons, à son endroit, une sanction également absolue et se coordonnant à cet acte seul. Or ce point de vue est absolument faux. Et, sans nous appesantir sur la *loi des séries*, que nous verrons dans une étude ultérieure, nous devons connaître, et à chaque instant nous rappeler cette vérité que nous sentons confusément, à savoir que nul acte n'est indépendant de la série précédente et de la série conséquentielle, que ses éléments de causalité et de responsabilité ont des racines multiples et lointaines ; en conséquence, la sanction qui lui est appliquée immédiatement est solidaire, non seulement des sanctions antécédentes et subséquentes, mais de toutes les réactions qui ne sont pas des sanctions ; si la sanction qui semble s'appliquer

à un acte paraissait juste à nos yeux vis-à-vis de cet acte isolé, elle serait donc précisément injuste,puisque jamais cet acte n'est seul; l'injustice relative est donc nécessaire; et c'est toute la série de ces injustices successives qui constitue en réalité la portion humainement appréciable de la justice universelle.

Tout le problème social est ici inclus : et les plus fameux rêveurs et les pires rhétoriciens de l'anarchie ne feront pas que l'on puisse obtenir, sur le plan contingent de l'humanité,la résolution générale et définitive d'une évolution cyclique tout entière.

Nous n'avons qu'à synthétiser notre raisonnement ; il s'appliquera tout aussi bien à la théorie de la justice universelle ; la justice sociale — si injuste qu'elle soit, en est une intégrante partie, au même titre que la justice individuelle est une partie intégrante de la justice sociale. Ainsi l'homme est un acteur du drame de la justice universelle ; et il l'affecte,et il en est affecté en dehors de sa qualité d'homme. Mais retenons bien deux choses : 1° les énergies de la justice universelle qui affectent tout être en dehors du composé humain, ne sont point des sanctions, mais bien seulement des influences psychiques ou cosmiques indifférentes à l'état humain et à ce qui s'y passe ; 2° le cycle évolutif est ascensionnel, c'est-à-dire que, quelle qu'ait été la somme des actions humaines, quelles que soient les répercussions de ces actes dans l'océan universel, l'être humain monte en se perfectionnant à travers toutes ses dissociations, et atteint inévitablement la disparition de la limite,ou,précisément, la perfection.

Ni dans la justice individuelle, ni dans la justice so-

ciale, ni dans la justice universelle, l'être écoulé dans le courant des formes n'est satisfait. Car là où il y a justice, il y a aussi injustice ; et l'idée de justice ne s'engendre qu'avec et par son contraire et complémentaire. Tant donc que l'être cherchera la justice et qu'il croira l'avoir trouvée, il ne la trouvera point ; car il ne sera pas où elle se trouve ; il n'y sera parvenu que lorsqu'il n'en aura plus le désir ni la pensée, parce que, à ce moment précis, il *sera*, au-dessus de toutes les qualités et de toutes les bornes, et que CELA seul est la Justice Infinie.



J'arrête ici ces trop longues considérations, qu'on aurait pu poursuivre cependant, même avec un certain intérêt, pendant des centaines de pages et le long d'infinis raisonnements. Mais je tâche à suivre humblement l'exemple de mes maîtres illustres, en indiquant seulement le chemin de la vérité, et en laissant à chacun le soin et le mérite essentiel de tenter d'y atteindre. Je crois que, s'il est donné aux apophtègmes qui vont suivre, une attention suffisante, on y pourra trouver tout le fruit qu'on est en droit d'attendre d'un texte à la fois pratique et profond. On verra sans peine, entre les naïvetés morales dont j'ai déjà fait mention, les symboles métaphysiques où la pensée du Maître se cache, et comment il faut interpréter « les retranchements d'existence » qui sont à chaque instant mentionnés, et de quelle « existence » il est question. Je ne surchargerai donc pas davantage de gloses trop faciles un enseignement, que tout ce qui précède éclaire suffisamment. Et je donne tout simplement, et sans la moindre interruption, le

texte du *Livre des actions et des Réactions concordantes*, tel que Laotseu le conçut, et tel que le paraphrasèrent des disciples pieux et des philosophes de toutes les écoles.

MATGIOI.

LES DRAGONS DANS L'ART
EN EXTRÊME-ORIENT

Leur Expression, leur Symbolisme

PAR LE Dr J. RENAULT

Jetez un coup d'œil sur une collection d'objets d'art chinois, japonais ou annamites, vous verrez des dragons, toujours des dragons. Ces animaux fantastiques jouent un grand rôle en Extrême-Orient : on en trouve un représenté sur le drapeau chinois ; on en trouve plusieurs brodés sur les robes des grands mandarins; on en trouve deux sur les décorations créées par les Chinois à l'usage des Européens ; on en trouve enfin jusque sur les toits des pagodes.

Arrêtez-vous successivement devant chacun des objets d'une collection sur lesquels figurent des dragons : vous vous attendiez peut-être à trouver une grande monotonie dans la sempiternelle reproduction d'un même sujet ;

vous êtes alors étonné de constater la diversité d'expression que les jaunes savent donner à un même animal.

Mais, pour bien comprendre l'expression et la valeur symbolique de telles figures, il est nécessaire de se rappeler les principes de la métaphysique et surtout de la cosmogonie chinoises.

Le grand absolu,TAI KI,produit par le Néant,OU KI, a donné naissance à deux principes opposés, l'un mâle ou positif, YANG, l'autre femelle ou négatif, YN, dont l'équilibre constitue l'harmonie de l'Univers.

Ces divers principes sont le plus souvent symbolisés par un cercle divisé en deux parties symétriquement opposées, formant deux espèces de virgules enlacées, l'une blanche,l'autre noire, ou encore l'une rouge,l'autre verte.Le cercle représente la Grand absolu ; les deux virgules, les deux principes YN et YANG ; l'ensemble constitue l'AM-DUONG des Annamites, l'YN-YANG des Chinois ; on trouve ce pantagramme reproduit à l'avant des jonques, au-dessus des portes des maisons, sur des étendards et sur des amulettes.

L'*yn-yâng* symbolise et synthétise toutes les théories dualistes philosophiques, scientifiques et religieuses.

Les principes mâle et femelle sont encore représentés par deux dragons ou, plus souvent,le premier par un dragon, le second par un tigre.

Sans insister plus longuement sur ces notions complexes que nous avons développées ailleurs (1), disons seulement

(1) Dr Jules Regnault. — *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, p. 27-30. — Challamel, éditeur, Paris.



que le dragon représente alors la puissance du ciel ou encore la force,et que le tigre symbolise la puissance de la terre ou encore la matière, et revenons à l'étude de nos dragons.

Ils ont un corps de serpent, mais possèdent quatre pattes. Le corps est recouvert, sur le dos, d'écailles imbriquées et, sur le ventre,de demi-anneaux très distincts en nombre variable (de 60 à 200). Le long de la ligne dorsale court une longue crête échancrée; la queue est très rarement bifide; elle est généralement simple et souvent enroulée. Les pattes sont au nombre de quatre et constituent deux paires de membres,à la racine desquels existent des touffes de très longs poils. Chaque patte se termine par un nombre très variable de doigts armés de griffes, qui enserrent presque toujours une formation nuageuse : en Chine,les dragons à cinq griffes sont réservés à l'Empereur, les dragons à quatre griffes aux grands personnages ; sur les dessins et les broderies destinés aux humbles mortels,les dragons ne possèdent que trois griffes ; quelquefois, ces griffes disparaissent même entièrement dans les nuages sur lesquels elles sont censées donner un appui au dragon.

L'animal projette en avant les deux pattes d'un même côté en même temps : il marche à l'amble, dirait un cavalier.

La tête de cet être monstrueux est généralement fantastique : le front est orné d'une paire de cornes et d'une superbe crinière; les yeux sont saillants,les naseaux constituent un mufle épais, au-dessous duquel s'implante une longue moustache; la gueule est largement fendue et laisse entrevoir,lorsqu'elle est ouverte, une belle langue rouge

ou deux crocs en avant et trois ou quatre autres dents en arrière.

Dans quelques cas, la gueule et les naseaux sont modifiés de façon à donner à la tête du dragon l'aspect caricatural d'une face humaine.

Ainsi figuré, notre dragon peut être représenté soit seul, soit avec l'YN-YANG, soit en présence d'un autre dragon, soit en présence d'un tigre, soit sous les pieds de la sainte Kouan-Yn.

Nous le rencontrons seul, se dressant au milieu des nuages, les yeux fixés en bas dans l'attitude de la surveillance; c'est ainsi qu'il est représenté comme le gardien de l'ordre sur la première des tables de jaspe qui ont servi à graver les décrets de l'empereur KANG-HI.

Dans divers tableaux, le dragon semble plus animé, ici,nous le voyons se précipiter au milieu des nuages d'un air très affairé; il doit avoir hâte d'aller rétablir l'harmonie de l'univers, menacée par une influence exagérée du principe opposé.

Là, nous le voyons approcher du but de son voyage ; il se tient sur la défensive ; il a la crinière hérissée, la gueule entr'ouverte, les pattes tendues, les griffes sorties. Pourra-t-il rétablir l'harmonie aussi rapidement qu'il l'espérait? La rupture d'équilibre qu'il venait réparer est peut-être beaucoup plus grande qu'il n'avait pensé : la lutte contre le principe opposé sera chaude.

Sur un autre dessin, dans un mouvement de colère et d'étonnement, mélangés peut-être d'un léger effroi, il s'arrête subitement dans sa course, en tendant de toute son énergie les deux pattes sur lesquelles il repose ; le corps s'arrête, mais la queue, en ondulant, suit le mouvement de course interrompu.

Ailleurs, le dragon est représenté en même temps qu'un cercle gris duquel se dégagent de petites ailettes et qui représente le chaos, parce que le blanc n'y est pas encore séparé du noir ; il ondule et se tortille, faisant effort pour faciliter cette sépération. Les profanes vous diront qu'il n'y a là que la représentation du dragon prêt à avaler la lune.

Mais, ailleurs, nous retrouvons un cercle dans lequel le blanc et le noir commencent à se différencier ; notre dragon, majestueux, la tête haute, la crinière légèrement ondulante, dans un geste de domination et de protection étend largement ses pattes au-dessus de ce cercle, qui symbolise un début d'organisation dans le chaos : l'auteur de la Genèse ne rêvait certainement pas d'un aspect plus majestueux pour Iaveh, lorsqu'il écrivait: « Et l'esprit de Dieu flottait au-dessus des eaux. »

Sur une broderie, nous retrouvons l'action organisatrice du dragon exprimée sous une autre forme: le fantastique animal repose au milieu des nuages, dominant un paysage dans lequel nous notons une touffe de bambou dont un sanglier vient manger les racines; de la gueule du dragon part un jet puissant, qui s'élargit en forme de cône pour venir vivifier le bambou et, par cet intermédiaire, donner la vie au règne animal représenté par le sanglier ; sur ce jet naissent des êtres monstrueux, des formes larvaires, sortes de poissons ailés, qui se transforment en papillons et en oiseaux. Pour que nous ne puissions pas avoir de doute sur le symbolisme de ce dragon, l'artiste a brodé à côté un *yn-yâng*, dont le cercle est déjà divisé, mais dans lequel le vert et le rouge, incomplètement séparés, sont représentés par de petits points res-

semblant à des confetti parisiens : la nature est en voie d'organisation.

Quelquefois, on trouve deux dragons en arrêt l'un devant l'autre, menaçants,la gueule ouverte ; ils sont séparés par le *yn-yâng* complet, dont le cercle est nettement divisé en deux parties. Ce sont les dragons qui se disputent la lune,a-t-on dit.Ce sont plutôt les deux principes de la nature en équilibre parfait: c'est le symbole de l'harmonie dans l'univers, c'est le symbole de l'harmonie dans un organisme, c'est-à-dire de la santé.Ces deux animaux sont ainsi représentés sur la décoration chinoise du dragon.

Sur d'autres broderies, nous trouvons des sujets un peu plus complexes : un tigre poursuivait une biche, mais, dans l'air, le dragon est apparu ; il regarde et fascine le tigre, qui reste immobile, la gueule menaçante, la patte levée, mais impuissant. Entre le tigre et le dragon, qui représentent les deux forces de la nature, nous voyons l'*yn-yâng*, symbole de l'équilibre et de l'harmonie de l'univers.

On voit aussi quelquefois un dragon furieux développer dans les airs ses anneaux en replis onduleux ; il domine une mer agitée que figurent de grosses vagues écumeuses, au milieu desquelles un poisson barbu vient lui présenter ses humbles hommages.

Enfin, nous retrouvons le dragon figuré au pied d'une divinité très curieuse et très intéressante. La Bodhisatva Kouan-Yn,qui n'est autre chose que l'adaptation chinoise de la divinité nommée dans l'Inde Avalokalecsvara et considérée comme la déesse de la charité ; elle est représentée avec un enfant sur le bras gauche et un dragon

sous les pieds: là,le principe positif semble dominé par le principe négatif. La statue de Kouan-Yn ressemble à certaines statues représentant la Vierge des catholiques avec un serpent sous les pieds. Il y aurait, d'ailleurs, de curieux rapprochements à faire entre le dragon, le serpent de la Genèse, le serpent de Minerve et le grand serpent astral des occultistes,mais ceci nous entraînerait hors de notre sujet.

Le tigre,roi de la brousse et de la jungle,était tout désigné pour symboliser la puissance de la terre ; mais quel animal fantastique a servi de modèle au dragon ?

Ce dragon n'a peut-être pas été créé de toutes pièces par la brillante imagination des Chinois. Les Extrême-Orientaux conservent tous la tradition de l'existence d'un animal ayant la forme qu'ils prêtent au dragon ; ils ont même la prétention d'employer comme médicament des os de dragon fossile.Les os qui se vendent sous ce nom dans les pharmacies semblent avoir appartenu à de gros animaux de la période préhistorique, peut-être à de grands sauriens : on comprendrait comment les habitants primitifs, pourchassés sur terre par le tigre, exposés à être dévorés dans l'eau par de gros sauriens maîtres des fleuves et des marais, ont symbolisé les forces de la nature par ces animaux.

On peut se demander encore si le dragon ne serait pas la reproduction plus ou moins fidèle du fameux serpent de mer dont plusieurs navigateurs ont signalé la rencontre, et qui aurait encore été vu par des officiers français, il y a quelques années, dans la baie d'Along. Il faut d'ailleurs noter que les Chinois et les Annamites reconnaissent précisément depuis longtemps ces parages

comme fréquentés par le dragon : la baie de Phai-tsi-long (Baie du Dragon) témoigne par son nom de cette antique croyance.

Mais, quel qu'ait été le modèle de ces fantastiques dragons, les Jaunes ne manquent pas de les reproduire à chaque instant sous des formes multiples intéressantes, tant par la variété de l'expression que par la valeur du symbolisme.

Dr J. REGNAULT.

GÉOMÉTRIE A *N* DIMENSIONS

Développement de l'espace en fonction du point

Calcul de Grassmann

Grassmann a édifié une mensuration analytiqne de l'espace en prenant pour base le point au lieu de la ligne et en lui appliquant la translation. Lignes, surfaces et volumes s'expriment alors par des produits de 2,3 ou 4 points. Mais Grassmann considère comme nul tout produit qui n'élève pas une collection d'éléments à l'ordre spatial supérieur. Ainsi, AB = O représente 2 points coïncidents, ABC = O un triangle réduit à une ligne, ABCD = O un tétraèdre de hauteur nulle. En définitive, est nul tout produit dans lequel on peut substituer un facteur élevé à une puissance à plusieurs facteurs. Tout produit non nul exprime donc,dans cette géométrie,l'ordre spatial maximum que l'on puisse atteindre avec un nombre donné d'éléments. Et par conséquent, les formes exprimées par les produits d'éléments seront celles qui

réalisent la figure rectiligne d'étendue minimum. Ce symbolisme traduit admirablement la notion de l'algorithme puissance appliqué à l'individualité pure représentée par le point. Le développement A^n des puissances du point A reste intensive, et, en fonction de l'espace absorbé, elle est égale à zéro. Cela met en évidence cette loi métaphysique que l'espace n'existe qu'en vertu d'un germe de différenciation, et qu'il est incompatible avec l'identité. Cela met en lumière la genèse de la grandeur, qui est de l'intensité différenciée, condition qui lui permet de s'épanouir passivement et de recevoir ensuite du nombre l'empreinte de la qualité.

Dans cette géométrie, deux figures exprimées par une égalité ne sont pas pour cela superposables. L'égalité ABC = DEF représente deux triangles équivalents, non égaux, autrement dit deux intensités égales de l'ordre spatial surface, abstraction faite de la qualité (forme) affectée par ces intensités.

La ligne droite dirigée et limitée apparaît dans cette géométrie sous deux formes.— 1° Comme segment, elle est le produit de deux points différents ; on peut la supposer comme résultant d'une aspiration progressive opérée par un point virtuel sur un autre, qu'il extériorise en différenciant son intensité. A ce point de vue, chaque ligne indéfinie est considérée comme distincte et deux segments d'égale longueur et parallèles seront des multiples l'un de l'autre ; pour être égaux, il faut qu'ils appartiennent à la même droite et soient ainsi dans le prolongement l'un de l'autre — 2° Comme vecteur, la ligne droite est la différence entre deux points ; on la considère alors comme le milieu séparatif entre deux indivi-

dualités. Elle est alors une sorte d'intensité négative qui s'oppose à une conjonction exprimable par le carré du point et répondant à la synthèse de l'opposition qui caractérise la distance. Pour que deux vecteurs soient égaux, il suffit qu'ayant même longueur et même sens, ils soient parallèles, toute l'étendue étant supposée homogène. Et deux vecteurs sont parallèles lorsque l'un est multiple de l'autre J = xI, le coefficient X n'affectant que la longueur. Ceci se traduit encore par la relation IJ = o, ce qui veut dire que le produit de ces peux distances ne crée aucun lien nouveau et ne réalise pas d'angle.

Par convention, le segment est mesuré par le module du vecteur correspondant; c'est dire qu'on oublie alors la différence de nature de ces deux éléments pour ne retenir que leur mesure numérique et leur orientation.

Ces deux manières d'envisager la ligne sont des plus intéressantes. D'après la première, l'espace a une sorte de base,et les lignes occupent, par rapport à elle, des distances différentes ; d'après la deuxième, il n'a qu'une orientation et toutes les lignes également orientées sont même valeur.

A la différence du segment, le vecteur n'est pas un résultat de la différenciation du carré du point, mais, au contraire, l'expression de cette différenciation réalisée, distinguant les deux points au sein de l'espace. Le segment est pour ainsi dire une ligne dynamisée, le vecteur une simple distance.

La somme d'un point et d'un vecteur équivaut au transport du point suivant un vecteur égal au premier : il y a changement de place suivant cette voie idéale,

dont le vecteur exprime l'idée, mais il n'y a pas de segment engendré.

Le produit d'un point par un vecteur est un segment et réciproquement. On voit bien ici que le vecteur n'est que l'indication du coefficient de différenciation qui permet la réalisation du segment.

Les sommes de points, de segments, etc., de formes réalisentd es formes de même ordre ; il en est de même des produits de formes par des coefficients numériques.

La somme de deux vecteurs est de même un vecteur qui est leur résultante.

Le produit de deux vecteurs ett un bivecteur.Le bivecteur exprime ainsi le tracé du parallélogramme construit sur les deux vecteurs. Le produit d'un point par un bivecteur est un triangle ; mais ici,il s'agit sans doute dela surface du triangle. Un bivecteur est réductible à la somme de 3 segments qui sont les côtés d'un triangle.

Grassmann ramène le bivecteur à une somme de 2 segments parallèles de même module et de sens contraire : pour cela, il considère le bivecteur comme composé d'une somme de deux produits d'un vecteur par un point, qui, nous l'avons vu, sont égaux à des segments.

De même le trivecteur, considéré comme produit de 3 vecteurs, est un parallélépipède dont lestrois sommets s'expriment par le quatrième aditionné d'un vecteur. Le tetraëre qui représente le volume réalisé par ce trivecteur s'exprimera par le produit des quatre points. Le volume du parallélipidède correspondant aura donc pour volume 6 fois le tétraèddre. Le trivecteur unité est tel que, quel que soit le point origine M, on prend pour unité 6 fois ce point, 6 M = 1.

4

Ce sextuple du point exprime l'expansion du volume parallélépipédique du point, autrement dit le développement du point en volume quand on considère l'espace au point de vue des dimensions, c'est-à-dire un espace euclidien réalisant le volume par un parallélisme à trois degrés.

Si l'angle qui distingue ces trois séries de parallèles est l'angle droit, le volume type evient le cube qui vaut 6 en fonction du point. Or le cube a 6 faces égales. Le volume issu du point par la voie des vecteurs, c'est-à-dire des lignes considérées comme pures distances, s'exprime ainsi par les faces qui le définissent comme le sextuple de l'intensité du point. Il est, à ce point de vue, du 1[er] degré par rapport au point. Au contraire, le produit de 4 points OABC exprime un tétraèdre, non plus par ses limites mais par la plénitude d'espace qu'il remplit, et il représente une fonction du 4[e] degré par rapport au point.

Grassmann démontre que le produit de 4 vecteurs est toujours nul : cela découle de la convention qui limite à trois le nombre des coordonnées, autrement dit du parti pris de ne pas pénétrer dans l'espace à 4 dimensions. Pour la même raison, Grassmann s'interdit tout produit progressif de plus de 4 points. Alors, il considère comme régressives les multiplications qui donnent une forme dépassant le volume. Ces produits régressifs équivalent à des rapports par quotient, et fournissent les éléments projections, tandis que les produits progressifs fournissent les éléments projetants.

Développement de l'espace en fonction de l'angle

Calcul des quaternions

Le caractère de produit régressif se trouve exprimé dès l'ordre des surfaces par les biradiales de Hamilton, qui consistent dans le rapport de deux ligues angulaires. Le quotient des deux vecteurs est un élément géométrique régressif par rapport à la surface,et,quand les deux vec teurs ont même module et ne diffèrent que par la direction, ce quotient est égal à cos. sina1 a $\sqrt{-1}$ (a étant l'angle de deux droites). Cette quantité est nommée verseur.

Les biradiales ne sont donc autre chose qu'une généralisation des quantités complexes.

On comprend que le produit des biradiales n'engendre pas des formes de la quatrième dimension comme le ferait un produit de bivecteurs, mais restent des biradiales. La biradiale qui consiste dans le rapport de 2 vecteurs se trouve être, en même temps, le produit de deux vecteurs. Cela provient de l'introduction de la 3[e] dimension dans le calcul. Par là, la biradiale manifeste encore son caractère régressif ; elle devient résultante en ramenant dans un plan un vecteur qui se trouvait dans la 3[e] dimension. En fonction des 3 dimensions, la biradiale s'exprime comme une somme de 4 termes : un rapport de longueur ou scalaire + 3 vecteurs perpendiculaires entre eux. De là la dénomination de quaternion. On a donc à la fois :

Biradiale { = Scalaire + Trivecteur perpendiculaire =
= Module × (Verseur)

La première formule analyse les directions suivant les 3 dimensions ; la 2e réduit la biradiale à la considération d'un plan unique.

Cette décomposition des biradiales et des quantités complexes en deux grandeurs irréductibles entre elles est la manifestation géométrique de la nature incommensurable des racines. La surface engendrée par l'angle ou par le module linéaire est, en géométrie,ce qu'est en arithmétique un nombre qui n'est pas carré parfait : sa racine est incommensurable. A plus tard,la métaphysique des racines; au point de vue des formes spatiales, cela nous révèle qu'il peut exister certaines formes dans un ordre spatial donné,qui ne trouvent pas dans les ordres inférieurs un générateur unique, mais proviennent de la combinaison de deux éléments géométriques absolument irréductibles entre eux.

De plus, nous voyons ici que la fonction trigonométrique est, en sens inverse de la fonction logarithmique, un algorithme transitif, celle-là ramenant une sommation à un produit, celle-ci transformant une sommation en sommative. Cela est rendu manifeste par l'égalité suivante :

$$Qo + Qi_1 + Qi_2 + Qi_3 = \text{Module} (\cos a + \sin a \sqrt{-1}$$

Ainsi se trouve confirmée ici la classification algorithmique de Wronsky que nous étudierons plus loin. La biradiale se présente sous une triple forme, comme une somme ou résultante, comme un produit ou moyenne géométrique, enfin, dans sa forme primitive, comme un quotient. Elle établit ainsi l'équivalence entre la sommation et la graduation, progressives et régressives. A ce titre, elle correspond à la fonction exponentielle ; elle éta-

blit le lien entre la translation et la rotatioll en,et elle correspond ainsi aux deux algorithmes transitifs: la fonction logarithmique et la fonction Sinus-Cosinus. Enfin, sa forme quotient la donne comme la fonction tangente qui est, aux fonctions sinus-cosinus, dans un rapport analogue à celui qui rattache la fonction exponentielle à la, fonction logarithmique. La théorie des quaternions donne en effet :

$$\text{Tangente} = \text{Module} \times \frac{\text{Vecteur}}{\text{Scalaire}} = \frac{\text{Sinus}}{\text{Cosinus}} \times \text{Rayon}$$

Elle exprime l'angle que ferait une biradiale équivalente à une biradiale donnée, quand les extrémités de ses vecteurs se projettent l'une sur l'autre, suivant l'angle de projection conveau (généralement l'angle droit).

Géométriquement et faisant abstraction de toute valeur numérique, le quotient de deux lignes doit correspondre à quelque chose qui rétracte l'expansion linéaire par une sorte de contraste interne. Ce qu'il reste dans le rapport des deux lignes, quand on le dépouille de toute valeur numérique, c'est une relation constante, quelles que soient les grandeurs, pourvu que leur rapport demeure le même. C'est donc la propriété de similitude, propriété qui, nous l'avons vu, est liée à la géométrie euclidienne, et dont le principe est justement ce qui définit la ligne droite, le cercle et l'hélice : la courbure constante.

Or, ici, nous remontons par delà la ligne elle-même, jusqu'à cette invariance radicale qui nous est cachée dans le point lorsqu'il développe une de ces trois lignes. C'est ce principe que l'algèbre exprime par la dérivée, rapport entre longueurs infiniment petites, rapport qui est constant pour la ligne droite et qui devient également cons-

tant pour le cercle et l'hélice,si on prend soin de l'exprimer alors,non plus en fonction d'une ligne, mais en fonction d'un point ou d'un axe. Le quotient de deux lignes, c'est leur direction; les directions, à ce titre, sont les racines imaginaires de la ligne, et les dérivées variables peuvent être considérées comme des produits de plusieurs de ces racines.

Le calcul des quaternions offre donc la contre-partie du calcul de Grassmann à partir de l'ordre des surfaces ; il développe la régression spatiale indiquée dans les produits régressifs de Grassmann pour ce qui excède la 3e dimension. Grassmann a développé également un calcul des quantités de rotation ne différant guère de celui de Hamilton que par certaines notations, celle de Hamilton mettant plus en évidence la pluralité des dimensions.

Les produits régressifs sont basés sur la notion des éléments projectifs,qui équivalent à synthétiser en une seule toutes les situations attribuées à une même direction. Le produit régressif d'une ligne pour un triangle équivaut à la somme des 3 tétraèdres construits au moyen de la ligne et de chaque côlé du triangle,et multipliés par le sommet restant. Le produit regressif de 2 triangles est égal à la somme des trois tétraèdres formés avec le 1er triangle et chaque sommet du 2e et multipliés par le côté restant. Ces produits représentent, dans la troisième dimension, la projection de ce que fournirait le produit progressif dans la quatrième,et l'on voit aussitôt se produire une égalité de la même forme que celle introduite par le calcul des quaternions, entre un produit et une somme. Cela semble démontrer que toute rotation correspond à la possibilité de fournir, au moyen de plusieurs

projections,la représentation d'un ordre spatial inférieur d'une translation s'opérant dans un ordre supérieur. L'équivalence d'une somme à un produit,qui est l'essence même du logarithme, correspond ainsi à une réduction dans la hiérarchie des formes, ar l'analyse des éléments constitutifs d'une synthèse supérieure.C'est une véritable dissection. Dans les produits régressifs de Grassmann, on admet la possibilité de multiplier une forme par les éléments dissociés de l'autre,et l'on rabat les résultats dans la 3e dimension,ce qui suppose la possibilité de la rotation.

Dans le calcul des quaternions,trois unités rotatives accompagnent les vecteurs,et empêchent ainsi les produits de sortir jamais de l'espace à 3 dimensions: le processus régressif y est ainsi rendu plus explicite.

Mais il faut observer que les produits régressifs masquent une contraction spatiale, car les tétraèdres partiels qui les composent se pénètrent en partie. Il y a donc, dans la figure totale, une zone de plus grande densité. Cela nous montre que la densité peut être considérée comme la pression sur l'espace à trois dimensions de grandeurs développées dans des dimensions supérieures. La chimie s'éclairerait peut-être d'un nouveau jour, si on parvenait à exprimer en produits régressifs de Grassmann la structure des atomes.

La forme quotient que présentent les biradiales est un reflet pour ainsi dire schématique de l'enveloppe qui délimiterait la forme réalisée par un produit progressif emplissent un espace. Le quotient, au contraire, montre le réseau directeur de cet emplissement et permet d'évaluer sa valeur.

La forme de moyenne géométrique est un autre schéma de ces produits progressifs, schéma axial celui-là, procédant,non plus comme le quotient par une sorte de reflet, mais exprimant la première tendance synthétique résultant de la différence d'orientation des éléments, synthèse dont la possibilité est révélée par la rotation. L'unité rotative $\sqrt{-1}$ se présente donc comme le ferment synthétique de l'espace, comme le germe radical de la pluralité possible des dimensions.

Le calcul de Grassmann exprime ainsi le développement de l'espace comme émanant du point par les formes; il limite ce développement en introduisant l'unité rotative. D'autre part, la notion du vecteur établit concurremment le développement de l'espace par la ligne, mais ces lignes sont toujours rapportées au point comme origine : elle se développent en rayonnant. Ce point de vue est donc assez différent de celui de la géométrie courante, fondée sur les dimensions e opérant sur un espace à réseau parallélépipédique.

Les quaternions manifestent également le développement de l'espace en fonction de la ligne; mais en synthétisant constamment le contraste des dimensions, ils semblent faire procéder l'espace du développement de l'angle plan.

Ces spéculations sont fort intéressantes, parce qu'elles expriment des possibilités objectives,et doivent nous faire pressentir que les diverses formes réalisées dans l'espace peuvent avoir des fondements métaphysiques différents.

Le développement des dimensions se conçoit comme engendré par la transformation de chaque élément infinitésimal d'une forme en une forme de même espèce

que la primitive. Ainsi, la ligne se ramène ainsi à une infinité de points issus d'un point, la surface à une ligne dont chaque point est devenu une ligne. etc. Ceci est bien l'expression métaphysique de l'algorithme puissance. Chaque puissance d'une réalité correspond à l'être de cette réalité attribué à l'infinité des éléments qui la constituent ; elle représente la synthèse obtenue par la répétition de la réalité primitive attribuée à chacun des éléments. Pour une quantité discontinue, la chose est évidente. Dans $4^2 = 16$, chaque unité de 4 est devenu un 4 à elle seule. Pour une quantité continue, c'est-à-dire composée d'une infinité d'éléments infiniment petits, chaque élément est devenu égal à la quantité primitive.

Ceci montre clairement que ce n'est pas en vertu d'une convention arbitraire que le carré et le cube du nombre qui mesure une ligne expriment la mesure de la surface et du volume obtenus par la construction de ces figures. Ce qui serait conventionnel et illogique serait d'exprimer les surfaces des carrés et des cubes par une autre unité que les puissances de la ligne. La convention arbitraire ne commence que lorsqu'on applique ces unités de mesure des figures ayant d'autres formes : triangles, tétraèdres, cercles, sphère, etc.; alors, une telle mesure ne traduit, en effet, que l'équivalence de ces surfaces et de ces volumes à celles d'un carré ou d'un cube, et n'exprime plus la genèse véritable des formes.

On remarquera que la perpendicularité est l'expression géométrique correspondant à l'algorithme puissance. Le développement d'une puissance, d'une réalité se produit donc par la synthèse opérée suivant le contraste maximum simultané. L'espace dimensionnel est celui qui

correspond à cet algorithme. Son type est l'hexaèdre.

L'espace qui développerait le calcul de Grassmann serait un espace convergent, tétraédrique, dont le type pur est le triangle équilatéral,et qui correspond au contraste successif. L'espace que développeraient les quaternions paraît convergent aussi et de type octaédrique. L'algorithme correspondant à l'espace de Grassmann serait $R^n \sqrt{3}$; celui correspondant à l'espace de Hamilton (ou des quaternions) ꓤ $\sqrt{2}$ tandis que l'espace dimensionnel est R^n.

On voit que ces trois espaces peuvent être considérés comme des variétés de l'espace euclidien. S'il est possible d'exprimer l'espace dimensionnel avec les calculs de Grassmann et de Hamilton et de se servir avec ces calculs des coordonnées cartésiennes, c'est grâce à l'unité rotative choisie, qui, dans ces deux systèmes, est justement l'angle droit, c'est-à-dire le schéma de développement des dimensions.

F. WARRAIN.

ENSEIGNEMENTS DU BOUDDHA

1. Tous les êtres désirent le bonheur ; en conséquence, il faut avoir de la bienveillance pour tous.

2. Ayez pitié de toute créature vivante.

3. N'infligez pas aux autres ce qui vous fait souffrir vous-mêmes.

4. Celui qui élève un flambeau pour éclairer l'humanité est toujours honoré par moi, Bouddha.

5. Il n'y a d'heureux que celui qui est plein d'amour pour toutes les choses du monde, et qui pratique la vertu pour le bénéfice des autres.

6. Ne parlez à personne avec dureté.

7. La haine ne cesse point par la haine ; la haine cesse par l'amour.

8. Donnez à celui qui demande, si peu que ce soit.

9. Quiconque fait du mal aux êtres vivants et n'éprouve aucune compassion pour eux, celui-là est de basse naissance.

Celui qui nie la vie future et dit des mensonges est capable de commettre tous les péchés.

10. Soyez doux et bienveillants pour tous les êtres et répandez la paix dans le monde.

Lorsque vous verrez un être qu'on va tuer, il faudra que votre âme soit émue de pitié et de compassion.

11. Celui qui a de la tendresse pour tous les êtres vivants est protégé des dieux et aimé des hommes.

12. Proclamez le Dharma et prêchez une vie de sainteté parfaite et pure ; c'est là le comble de la charité.

13. Puis-je ne jamais être coupable, même en rêve, de vol, d'adultère, d'ivrognerie, de meurtre et de mensonge.

14. Que personne ne mange de la chair d'un animal tué pour servir de nourriture.

Bhikchous (mendiants), répandez le Dharma parmi les hommes, et voyagez pour le bien du monde et pour le votre. Proclamez en tout temps ma loi devant le monde et prenez pour habitation les grottes et les forêts.

Proclamez ma Loi de justice pour la complète émancipation du monde. Fermez toutes les portes qui conduisent aux quatre mauvais chemins, et ouvrez toutes les portes qui conduisent à l'état immuable de la Béatitude éternelle.

Augmentez la foi des gens, et proclamez la Loi dans un esprit de compassion.

Distribuez la Loi aux gens en reconnaissance de l'hospitalité qu'ils vous auront donnée.

Tenez haut la bannière de la vérité et vivez pour le bien du monde.

GUYMIOT.

UNE PAGE OCCULTE

La cròyance aux sciences occultes est bien plus répandue que ne l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les médecins, les magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement *superstition* est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'Etat consulte, à Paris, les tireuses de cartes. Pour les incrédules, l'astrologie judiciaire (alliance de mots excessivement bizarre) n'est que l'exploitation d'un sentiment inné, l'un des plus forts de notre nature, la curiosité. Les incrédules nient donc complètement ces rapports, que la divination établit entre la destinée humaine et la configuration qu'on en obtient par les sept ou huit moyens principaux qui composent l'astrologie judiciaire. Mais il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, c'est-à-dire ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats

de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes ; ces sciences subsistent, elles continuent leur marche, sans progrès d'ailleurs, car, depuis environ deux siècles, la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.

En ne regardant que ce côté possible de la divination, croire que les événements antérieurs de la vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe, et que le diseur d'horoscope divise en paquets,d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes, de la gravure, et la dernière grande découverte, la daguerréotypie. Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un édifice et qu'un homme sont incessamment et à toute heure représentés par une image dans l'atmosphère, que tous ces objets existants y ont un spectre saisissable, perceptible, il aurait logé cet homme à Charenton, comme Richelieu logea Salomon de Caux à Bicêtre, lorsque le martyr normand lui apporta l'immense conquête de la navigation à vapeur. Et c'est là cependant ce que Daguerre a prouvé par sa découverte. Eh bien, si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation ? De là,la chiromancie.La société n'imite-t-elle pas Dieu ?

Prédire à un homme les événements de sa vie, à l'aspect de sa main, n'est pas un fait plus extraordinaire, chez celui qui a reçu les facultés du voyant, que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera, à un cordonnier qu'il fera des souliers ou des bottes, à un cultivateur qu'il fumera la terre et la labourera. Choisissons un exemple frappant. Le génie est tellement visible en l'homme, qu'en se promenant à Paris, les gens les plus ignorants devinent un grand artiste quand il passe. C'est comme un soleil moral dont les rayons colorent tout à son passage. Un imbécile ne se reconnaît-il pas immédiatement par des impressions contraires à celles que produit l'homme de génie ? Un homme ordinaire passe presque inaperçu. La plupart des observateurs de la nature sociale et parisienne peuvent dire la profession d'un passant en le voyant venir. Aujourd'hui, les mystères du sabbat, si bien peints par les peintres du XVIe siècle, ne sont plus des mystères. Les Egyptiennes ou les Egyptiens, pères des Bohémiens, cette nation étrange venue des Indes, faisaient tout uniment prendre du haschisch à leurs clients. Les phénomènes produits par cette conserve expliquent parfaitement le chevauchage sur les balais, la fuite par les cheminées, les *visions réelles*, pour ainsi dire, des vieilles changées en jeunes femmes, les danses furibondes et les délicieuses musiques qui composaient les fantaisies des prétendus adorateurs du diable.

Aujourd'hui tant de faits avérés, authentiques, sont issus des sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront professées comme on professe l'alchimie et l'astronomie. Il est même singulier qu'au moment où l'on crée à Paris

des chaires de slave, de mandchou, de littératures aussi peu *professables* que les littératures du Nord, qui, au lieu de fournir des leçons, devraient en recevoir, et dont les titulaires répètent d'éternels articles sur Shakespeare ou sur le XVI[e] siècle, on n'ait pas restitué, sous le nom d'anthropologie, l'enseignement de la philosophie occulte, l'une des gloires de l'ancienne Université. En ceci, l'Allemagne, ce pays à la fois si grand et si enfant, a devancé la France, car on y professe cette science, bien plus utile que les différentes *philosophies*, qui sont toutes la même chose.

Que certains êtres aient le pouvoir d'apercevoir les faits à venir dans le germe des causes, comme le grand inventeur aperçoit une industrie, une science dans un effet naturel inaperçu du vulgaire, ce n'est plus une de ces violentes exceptions qui font rumeur ; c'est l'effet d'une faculté reconnue, et qui serait en quelque sorte le somnambulisme de l'esprit. Si donc cette proposition, sur laquelle reposent les différentes manières de déchiffrer l'avenir, semble absurde, le fait est là. Remarquez que prévoir les gros événements de l'avenir n'est pas, pour le voyant, un tour de force plus extraordinaire que celui de deviner le passé. Le passé, l'avenir sont égament impossibles à savoir, dans le système des incrédules. Si les événements accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événements à venir ont leurs racines. Dès qu'un *diseur de bonne aventure* vous explique minutieusement les faits connus de vous seul, dans votre vie antérieure, il peut vous dire les événements que produiront les causes existantes. Le monde moral est taillé, pour ainsi dire, sur le patron

du monde matériel ; les mêmes effets s'y doivent retrouver, avec les différences propres à leurs divers milieux. Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype,qui l'arrête au passage ; de même les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent *spectralement* (car il est nécessaire de forger des mots pour exprimer des phénomènes innommés), et dès lors certaines créatures douées de facultés rares peuvent parfaitement apercevoir ces formes ou ces traces d'idées. Quant aux moyens employés pour arriver aux *visions*, c'est là le merveilleux le plus explicable, dès que la main du consultant dispose les objets à l'aide desquels on lui fait représenter les hasards de sa vie. En effet, tout s'enchaîne dans le monde réel ; tout mouvement y correspond à une cause ; toute cause se rattache à l'ensemble, et conséquemment l'ensemble se représente dans le moindre mouvement. Rabelais, le plus grand esprit de l'humanité moderne, cet homme qui résuma Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante, a dit, il y a maintenant trois siècles : « L'homme est un microcosme.» Trois siècles après, Swedenborg, le grand prophète suédois, disait que la terre était un homme. Le prophète et le précurseur de l'incrédulité se rencontraient ainsi dans la plus grande des formules. Tout est fatal dans la vie humaine, comme dans la vie de notre planète.Les moindres accidents, les plus futiles y sont subordonnés. Donc, les grandes choses, les grands desseins, les grandes pensées s'y reflètent nécessairement

dans les plus petites actions, et avec tant de fidélité, que, si quelque conspirateur mêle et coupe un jeu de cartes, il y écrira le secret de sa conspiration pour le voyant appelé bohème, diseur de bonne aventure, charlatan, etc. Dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire l'enchaînement des causes, l'astrologie judiciaire existe et devient ce qu'elle était jadis, une science immense, car elle comprend la faculté de déduction qui fit Cuvier si grand, mais spontanée, au lieu d'être, comme chez ce beau génie, exercée dans les nuits studieuses du cabinet.

L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas, comme aujourd'hui, sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sortie des sciences occultes, comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crâniologie, la physiognomonie, la névrologie, en sont également issues ; et les illustres créateurs de ces sciences, en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse. Un jour, l'Eglise catholique et la philosophie moderne se sont trouvées d'accord avec la justice pour proscrire, persécuter, ridiculiser les mystères de la *cabale*, ainsi que ses adeptes, et il s'est fait une regrettable lacune de cent ans dans le règne et l'étude des sciences occultes. Quoi qu'il en soit, le peuple et beaucoup de gens d'esprit, les femmes surtout, continuent à payer leur contribution à la mystérieuse puis-

sance de ceux qui peuvent soulever le voile de l'avenir; ils vont leur acheter de l'espérance, du courage, de la force, c'est-à-dire ce que la religion seule peut donner. Aussi cette science est-elle toujours pratiquée, non sans quelques risques. Aujourd'hui, les sorciers, garantis de tout supplice par la tolérance due aux encyclopédistes du XVIIIe siècle, ne sont plus justiciables que de la police correctionnelle, et dans le cas seulement où ils se livrent à des manœuvres frauduleuses quand ils effrayent leurs *pratiques*, dans le dessein d'extorquer de l'argent, ce qui constitue une escroquerie. Malheureusement, l'escroquerie et souvent le crime accompagent l'exercice de cette faculté sublime. Voici pourquoi :

Les dons admirables qui font le voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne l'épithète de brutes. Ces brutes sont les vases d'élection où Dieu met les élixirs qui surprennent l'humanité. Ces brutes donnent les prophètes, les saint Pierre, les l'Ermite. Toutes les fois que la pensée demeure dans sa totalité, reste bloc, ne se débite pas en conversations, en intrigues, en œuvres de littérature, en imaginations de savant, en efforts administratifs, en conceptions d'inventeur, en travaux guerriers, elle est apte à jeter des feux d'une intensité prodigieuse, continus, comme le diamant brut garde l'éclat de ses facettes. Vienne une circonstance : cette intelligence s'allume, elle a des ailes pour franchir les distances, des yeux divins pour tout voir ; hier, c'était un charbon ; le lendemain, sous le jet du fluide inconnu qui la traverse, c'est un diamant qui rayonne. Les gens supérieurs, usés sur toutes les faces de leur intelligence, ne peuvent jamais,

à moins de c es miracles que Dieu se permet quelquefois offrir cette puissance suprême. Aussi les devins et les devineresses sont-ils presque toujours des mendiants à esprit vierge, des êtres en apparence grossiers, des cailloux roulés dans les torrents de la misère, dans les ornières de la vie, où ils n'ont dépensé que des souffrances physiques. Le prophète, le voyant, c'est enfin Martin le laboureur qui a fait trembler Louis XVIII en disant un secret que le roi pouvait seul savoir ; c'est une Mademoiselle Lenormand, une négresse presque idiote,un pâtre vivant avec des bêtes à cornes, un fakir assis au bord d'une pagode, et qui, tuant la chair, fait arriver l'esprit à toute la puissance inconnue des facultés somnanbulesques.

H. DE BALZAC.

DEUXIÈME PARTIE

LA JONQUE VICTORIEUSE

Bouddha.

Sur ma table, parmi mes livres, il sourit,
D'un sourire multiple où la pensée abonde :
Le sourire qui flotte autour de la Joconde,
Le même, la clarté visible de l'Esprit !

Il a la taille et la poitrine d'une femme,
Mais son front est comme une cime, et sur ses yeux
Qui bombent puissamment leurs globes spacieux,
Ses paupières sont les rideaux lourds de son âme.

Son pagne laisse à nu son sein gauche, et l'on voit,
Resplendissante sur l'élégance du buste,
S'arrondir noblement une gorge robuste,
Enfermant l'infinidans un contour étroit.

La courbe de ses bras enchante. Ce Dieu mêle.
A sa divinité le charme féminin,

Et son visage, omniscient, quoique bénin,
Masque de sa douceur l'énigme universelle.

Pendant des siècles, il respira de l'encens
Dans la pagode antique où mes mains de barbare
Le ravirent, parmi l'opulence bizarre
Des métaux et des fruits qu'on offrait en présents.

Pendant des siècles, chez un peuple doux et sage,
A l'heure consacrée où flambait l'aloès,
Son clair sourire, asiatique népenthès,
Par un calme divin récompensa l'hommage.

Au milieu de l'horreur mouvante des forêts,
Ce dieu de bronze, ayant pour prêtre le Silence,
Berça l'âme dans le hamac de l'indolence,
Et la tint suspendue au bord des grands secrets.

Il était vêtu d'or, et sa figure ronde
Illuminait les fronts comme un soleil levant ;
Sur ses pensers pesait un mutisme émouvant :
Sa science immobile équilibrait le monde.

***

Or, voici qu'aujourd'hui, moi, fils de l'Occident
Tourmenté par le ciel autant que par la femme,
O Bouddha du Laos, pacificateur d'âme,
Vers ton socle de fer, j'élève un cœur ardent !

Moi qui suis déchiré par un double martyre,
Le mal métaphysique et le mal de l'amour ;
Moi qui sens dans ma chair le bec de ce vautour,
Le Désir, ô Bouddha, j'implore ton sourire.

Je suis né sous les cieux glacés des hommes blancs,
Près des fleuves domptés, traînant une onde sale,
Dans des cités de pierre où le soleil est pâle,
Où la vie irritée a d'impuissants élans.

Là, dan le tourbillon fiévreux des éphémères,
Suçant avidement le sein de la Douleur,
Alors que ma jeunesse était encore en fleur,
J'initiai ma lèvre aux voluptés amères.

C'est là que mon orgueil, dans un clairon d'airain,
Me sonna le rappel qui promet la victoire ;
Ceint d'audace, je pris mon élan vers la Gloire :
Malheur ! Je tombai sous son glaive souverain !

Puis je bus des poisons compliqués : dans les livres
Et sur ta bouche, ô femme, ardemment j'aspirai,
Défaillant d'un bonheur que je croyais sacré,
La mauvaise liqueur dont les hommes sont ivres.

Tumultueuse ainsi que la mer sous le vent,
Sous mon front inquiet s'agitait ma pensée,
Et mes jours, qu'entraînait une ronde insensée,
Etaient comme les grains secoués dans un van.

Pour trouver le repos, je lus les philosophes ;
Mais, leur cœur orageux épouvantant le mien,
Des poètes bientôt j'implorai le soutien.
Hélas, d'âpres sanglots résonnaient dans leurs stro-
[phes,

Et l'Art, l'Art immortel servant de la douleur,
Au lieu de m'apaiser par de calmes symboles,
Magnifiant mon mal sous d'illustres coupoles,
Faisait crier le marbre et souffrir la couleur.

Alors, j'interrogeai les prêtres, dans des temples,
Où l'air était plus froid que celui des tombeaux,
Où, parmi l'or épais de multiples flambeaux,
Jusqu'au faîte, les murs s'illuminaient d'exemples.

Et voici que je vis, fantôme décevant,
Le Dieu crucifié sur le front de ma race,
Et tant d'horreur, hélas ! palpitait sur sa face
Que pour moi son cadavre était encor vivant.

O Bouddha, dans ce Dieu, souffrait encor tout l'homme ;
Baigné de pleurs, souillé de noirs caillots épais,
Peut-être aspirait-il, comme moi, vers ta paix,
Ta paix où l'absolu se dévoile et se nomme.

Entends donc, ô Bouddha, mes cris désespérés !
Calme le feu qui brûle en mon sang catholique !
Ton icône sera ma suprême relique !
J'allumerai pour toi les bâtonnets sacrés.

Tes bonzes m'apprendront à cadencer mes gestes,
Aux sons graves du gong, près de l'encens fumant ;
Ton nom sera pour moi l'unique talisman ;
Je t'offrirai la fleur de mes espoirs célestes.

Apostat ébloui par un culte nouveau,
Je me prosternerai sur le sol des pagodes,
Et, tandis que vers toi s'envoleront les odes,
Un vertige divin troublera mon cerveau.

Libre de l'idéal qui l'avait asservie,
Ma pensée, immobile au fond de mes yeux clos,
Sera comme un lotus endormi sur les flots ;
Dans l'immuable paix, j'immergerai ma vie.

O Bouddha du Laos, dieu de sérénité,
Affranchis-moi du Christ, dont je suis la victime,
Et que je goûte enfin la sagesse sublime
Au bord de ton sourire et de l'éternité !

ALFRED DROIN.

UN ANNEAU DE LA CHAINE

La pièce poétique qu'on vient de lire plus haut pourra ne paraître, dans son isolement, qu'un simple morceau littéraire, de facture au-dessus de la moyenne, et d'idées adéquates au niveau habituel de la *Voie*.

Elle est, pour moi, une autre chose, et une meilleure chose. Et, en tout cas, elle m'est une bonne occasion pour dire ici le foyer de littérature et d'idéalisme ésotérique que nous créâmes jadis, mes amis et moi, en Extrême-Orient, la pieuse ardeur avec laquelle nous tâchons à l'entretenir malgré les exils et malgré la mort, et la chaîne sympathique par laquelle nous demeurons, où que nous ait portés notre destin, attachés à ce centre d'ardeur et de beauté, où nous avons mis et laissé le meilleur de nous-mêmes.

Comme ont pu s'en douter déjà les assidus de la *Voie*, qui sont habitués à lire entre les lignes, nous fûmes, en Extrême-Orient français, un certain nombre qui crûmes que nous avions mieux à faire là-bas que d'y tenir exclusivement l'Epée ou la Balance occidentales.

Je n'ai pas à dire comment nous avons travaillé en suivant les traces de trois de nos aînés, qui connurent les peuples jaunes, Garnier en étudiant leur cœur, Luro en étudiant leur histoire, Philastre en étudiant leurs mœurs. Cette trilogie légua à la génération qui suivit trois fruits merveilleux, que ne pouvaient goûter des lèvres vulgaires : Garnier nous laissa la constitution d'un empire ; Luro nous laissa la construction d'un gouvernement ; Philastre nous laissa la révélation d'une Tradition.

Tout ce que nous avons tenté de faire est issu de là, et nous devons toujours nous référer à ces trois héros, morts, l'un dans la gloire, l'autre dans le repos, l'autre dans la disgrâce, tous trois dans la sereine égalité du but atteint et du service rendu.

Le cénacle que nous instituâmes avait pour maître Jules Boissière, de cerveau latin et d'ascendance arlésienne. Que l'on ne croie point que nous y fîmes tourner des chapeaux en cône — lesquels sont les tables spirites de l'Extrême-Orient — ni que nous y convoquâmes les ombres des empereurs ou des sages défunts. Mais nous étudiâmes beaucoup, et acquîmes quelque peu. Et c'est à cette réunion tout intellectuelle — dont les adeptes vivaient parfois des trimestres sans se rencontrer — que l'on doit aujourd'hui les meilleures connaissances — exotériques et ésotériques — de l'âme jaune.

Boissière mourut après avoir laissé, entre autres œuvres, ces *Fumeurs d'opium*, qui sont le chef-d'œuvre incontesté — et qu'on n'approchera pas de longtemps — de cette littérature extrême-orientale, dont seule l'expression est demeurée française. Autour de son sou-

venir, de pieux et fraternels fidèles veillaient ; car il n'était pas nécessaire de produire pour être des nôtres ; il suffisait de *comprendre* et de *savoir*. Vers la même époque, le plus intime ami de Boissière ressuscitait, dans l'*Annam sanglant*, une civilisation morte et une nation moribonde, à qui la flamme ésotérique donnait un semblant d'immortalité. Puis ce fut Albert Cézard avec ses sépias et ses gouaches, illustrant les *Rimes chinoises* empruntées à la Tradition transcendantale. Puis Victor Le Lan — et Babou — et Morice, le frère du génial poète — et Jean Ajalbert, qui vient de monter à la gloire avec l'histoire admirable de cette petite Laotienne qu'on dirait née à Athènes — et Fernand Ganesco,dont je ne veux rien dire puisqu'il remplit des fonctions publiques — et Elie de Commaille,qui nonchalamment s'oubliait dans la dangereuse intimité des sociétés secrètes, et dont la mort tragique nous arriva le mois dernier.

La liste, qu'en haut pas à pas la mort ronge et déchire, s'augmente aujourd'hui d'un nom nouveau. Alfred Droin, de par le seul effort de son ardeur et de sa volonté, se montre le continuateur de la petite phalange que jadis nous créâmes, et qui se renouvelle et se reconstitue parmi les joies des arrivées inespérées et parmi les tristesses des définitifs départs.

M. G.

BIBLIOGRAPHIE

Lettres choisies de Salzmann. — Les Tempéraments et la culture psychique. — Le Fakirisme hindou. — Trois plaquettes, par **Sédir** (Chacornac, Paris, 1906.)

Paul Sédir est un spécialiste du mysticisme, et il en connaît l'histoire, les adeptes et les héros ; et il en parle avec une savante maîtrise. L'étude par laquelle il préface la traduction des lettres de Salzmann, le bourgeois mystique de Strasbourg, en est une nouvelle preuve Nous devons dire que nous prisons tout particulièrement ce que dit Paul Sédir des théories de la réincarnation, telles que les spiritualistes de l'Occident les exposent. La mystique, intuitive, mais non logique, de Paul Sédir, le conduit normalement à une conformité parfaite, sinon de mots, du moins de fond, avec les mystiques traditionnelles des pıemiers âges de la civilisation humaine. Il importe fort peu que » l'excitateur sentimental « soit tel ou tel Messie, ou tel ou tel Christ localisé et personnalisé. L'idée générale subsiste dans son unité, et c'est là tout ce qui importe.

Quant aux lettres elles-mêmes de Salzmann,elles semblent émaner d'un homme très pieux, très disert, qui aurait eu le louable dessein, en le démarquant quelque peu, de rendre Jacob Bœhm intelligible à la masse de ses contemporains.

— Nous avons un plaisir nouveau à revoir l'édition refondue et augmentée des **Tempéraments**, d'après la doctrine de Bœhm. A mon sens, c'est cette étude profonde de Bœhm et cet effort de condensation qui a fait Paul Sédir tel qu'il est et il faut convenir qu'il eût pu choisir plus mal le moyen de ses essais et le théâtre de ses ardeurs. Mais, mieux encore que la quadruple théorie des Tempéraments, j'estime les quatre méthodes pratiques de les dominer, de les régir et de les amener au but qui, seul, est digne du désir de l'homme. Et n'oublions pas non plus cette définition de la prière, bien remarquable dans l'occident individualiste et nerveux : la prière est faite de patience et d'humilité.

La définition que l'auteur donne du Fakir, et qui est tout à fait exacte (pages 6 et 7), nous avait fait espérer une impressionnante monographie du **Fakirisme hindou**, qui n'est guère connu en Occident que par les romanesques aventures de M. Jacolliot, tout aussi sérieuses que celles du capitaine Corcoran. Mais nous pensons que Paul Sédir, qui n'est pas ici dans son milieu, n'a pas suffisamment contrôlé ses sources. Son étude porte sur « les yogas qu'on emploie dans les temples pour le développement du Fakir » (p. 13). Or notre devoir est d'affirmer que jamais un Fakir ne se développe grâce à une yoga quelconque ; le Fakir est incapable de la yoga : si, par impossible, il en devenait capable, elle lui serait interdite. Les Fakirs ignorent et ignoreront toujours les yogas. Et prétendre qu'un Fakir fait ou comprend une yoga, c'est confondre la tête qui pense et ordonne, non pas même avec le bras qui obéit à l'ordre, mais avec l'instrument inerte et brut que manie ce bras obéissant.

La Triade de la Réalité, par F. **Warrain** (Paris, 1906).

Cette courte étude de notre ami et collaborateur F. Warrain pourrait presque servir de frontispice à l'œuvre qu'il est en

train de construire sur le système de Wronski. Extrayons en le passage suivant, admirablement synthétique :

A la source de notre connaissance se manifeste une triple opposition,répondant aux trois éléments fondamentaux de la réalité définis par Wronsky.

La racine de la connaissance représentative est l'opposition de ressemblance et de différence ; elle affirme ou nie, distingue le positif du négatif dont la synthèse est fournie par l'équlibre, la statique, l'égalité, la forme. Cette opposition se rattache.à l'élément être et à l'algorithme sommation. Elle fait abstraction du soi des choses pour ne considérer que leur forme.

La racine de la sensibilité et de la conscience appétitive est l'opposition de l'actif et du passif, de la force et de larésistance, la distinction du moi et du non-moi, et dont la synthèse est dans l'action et la finalité. A cette opposition se rattache la dynamique, la causalité, le travail ; des puissances. elle répond à l'élément savoir, à l'algorithme graduation,

La racine de la rationalité créatrice et ordonnatrice est l'opposition de l'unité à la pluralité basée sur la distinction de l'esprit et de la matière, et dont la synthèse est réalisée par la vie ; elle répond à l'élément neutre et à l'algorithme reproduction.

Il est impossible d'assigner une priorité psychologique à l'une de ces notions ; elles se dégagent peu à peu des sensations; elles se précisent les unes par les autres et concurremment.On peut partir de l'une d'elles pour en déduire les autres ; l'erreur consiste à s'imaginer que celle que l'on a prise arbitrairement pour point de départ est le fondement des deux autres d'une manière irréversible.

Les trois notions fondamentales n'en ont pas moins une source unique, mais cette source est cet indicible, cet impensable, qui se manifeste par le ternaire de la réalité et ne laisse discerner trois racines abstraites qu'en fonction l'une

de l'autre. L'absolu se retrouve donc comme nécessaire, mais par delà toute appréhension. Il est conçu comme la limite de toute conception, et la raison ne peut l'étreindre parce qu'il est son principe : elle ne le conçoit que comme sa propre source, et, dès qu'elle cherche à saisir ce concept qui est toujours l'au-delà, elle ne le conçoit que comme limite du relatif.

La philosophie chinoise a remarquablement exprimé cette nature de l'Absolu : elle la désigne comme la Perfection, perfection incompréhensible dans sa nature, mais qui se rend accessible en se rendant passive : c'est son aspect passif seul que nous pouvons concevoir, et voilà pourquoi nous nous imaginons que l'absolu conçu par une opération rationnelle est une création de notre propre pensée sans autre réalité que celle que nous lui donnons. Il nous apparaît comme le terme de la **Voie**, voie dont la trace dans l'homme est la Raison et dans le cosmos la Loi. On retrouve ainsi une expression métaphysique du dogme chrétien de l'Incarnation du Verbe divin, s'immolant pour rendre Dieu accessible à la créature.

MONTAGNY.

REVUE DES REVUES

L'Echo du Merveilleux.

M. **Georges Malet** donne quelques romantiques détails sur le Roi du Feu et le Roi de l'Eau, qu'il appelle des souverains collègues de Sisowath, roi du Cambodge. Le Roi du Feu et le Roi de l'Eau sont deux chefs de villages ou de confédérations du Laos méridional, chez la tribu sauvage des Djaraï, entre la frontière nord du Cambodge et les missions catholiques des Bahnars. Ils ont le légendaire pouvoir des « Sorciers » dont le Laos est infesté, et dont nous avons fait jadis une monographie pour Stanislas de Guaita, qui l'inséra dans la **Clef de la Magie Noire**.

Ces deux personnages ne sont ni mystérieux ni invisibles : le Roi du Feu, ou Sadetlom, habita Bataoïo, sur l'Ayoun, le Roi de l'Eau, ou Sadetteung, habite Bataongo sur le Songba ; ces deux cours d'eau sont deux affluents du Songdarang, qui se jette dans la mer d'Annam.

Ils ont assez longtemps essayé de se soustraire à la domination française. A l'heure actuelle, ils sont devenus des agents à peu près ordinaires, qu'on voit quand on a besoin d'eux, et qui accueillent le voyageur aussi convenablement que le permettent leur isolement et leur pauvreté. Chacun peut

d'ailleurs en savoir aussi long que nous, qui les vîmes, en lisant les rapports officiels de M. le colonel Tournier, résident supérieur au Laos.

—Comment il y a eu, il y a, et il y aura d'autres médiums. bons à surveiller, même ailleurs qu'à la villa Carmen (**P. Mathiex**).

Le colonel Albert de Rochas, dont les ouvrages sur « l'extériorisation de la sensibilité » ont consacré la réputation, avait un médium, Valentine, dont la propriété était de dégager des lueurs mystérieuses. Toute idée de fumisterie semblait devoir être écartée, les poignets de la jeune femme étant solidement maintenus par deux assistants. Au cours d'une séance qui avait lieu dans une pièce obscure, alors que des lueurs jaillissaient et couraient dans la nuit, le colonel de Rochas fit soudain jouer un appareil électrique, et l'on s'aperçut que Valentine agitait en tous sens ses pieds déchaussés, préalablement imprégnés de phosphore ; toute l'habileté de ce médium consistait à dégager rapidement ses pieds de ses chaussures et à les y introduire non moins vite.

Ce sont des supercheries de ce genre qui viennent apporter, de temps à autre, un appoint aux arguments des sceptiques.

— Un cas de télépathie nettement observé (**Mme L. Maurecy**) :

» Rentré à Courbevoie, je passai, dit-il, le premier, devant la maison de l'infortuné lieutenant. Sa jeune femme, à laquelle personne n'avait encore appris le malheur qui venait de la frapper, était sur le seuil, et paraissait la proie d'une nervosité extraordinaire. Emu, je passai rapidement, dans la crainte qu'elle ne me parlât ; mais plus loin, je m'arrêtai, et dissimulé, j'observai.

» D'autres camarades passèrent, la nervosité de la jeune femme parut grandir encore. Elle allait et venait, scrutant les ténèbres de la route.

» Le colonel parut enfin. Il avait assumé la pénible tâche d'apprendre à la malheureuse la mort de son mari.

» Mais il n'eut pas le temps de dire une parole. En proie à une crise d'effroyable désespoir, Mme Gilmann s'était précipitée vers lui , et clamait :

» N'entrez pas ! Mon mari est mort, je le sais. **A huit heures et demie, j'ai reçu un choc épouvantable, là, dans le dos,** Mon mari a été écrasé par un train, j'en suis sûre ! «

Or, c'était à huit heures et demie exactement que le malheureux officier avait été tamponné.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy.

Ce bulletin publie le compte rendu de la conférence faite sèige de la société par M. **Ed. Dace**, sur la **Thérapeutique occulte**.Nous extrayons de cet article les très intéressants passages qui suivent :

La maladie nous apparaît comme un grand mystère dont bien peu possèdent intégralement la clef : le mal existe pour nous sous de multiples formes, et l'on peut se demander quel en est le principe. Ici l'analogie va nous guider. Ce que l'Ecriture appelle la chute n'est que la brutale séparation d'une partie organique d'un ensemble unitaire admirable, que les Kabbalistes avaient dénommé l'*Adam Kadmôn*, cette harmonie étant en dehors du temps et de l'espace. Or il advint qu'un de ses membres voulut savoir ce qui était avant le Principe qui n'avait pas commencé. Et de ce fait, le Temps et l'Espace furent imaginés, c'est-à-dire créés. Et dans leur orbe double et tournoyant, ils engloutirent le membre coupable, qu'ils arrachèrent au centre de la lumière. Ainsi fut frappé l'orgueilleux qui avait voulu savoir l'inconnaissable. Désormais, l'*Adam Protoplaste* existait.

L'Adam Protoplaste est donc l'ensemble des êtres qui vivent dans le Temps et dans l'Espace, et qui, bien que sé-

parés par les conséquences de la première faute, et s'ingorant, font partie d'un même tout qui s'harmonisera de nouveau. Ils sont séparés, disons-nous, car chaque parcelle adamique vit pour elle-même et s'est enveloppée d'écorces.

Cette illusion de la séparativité, cette tendance à la personnalisation à outrance, a abouti à l'amour de soi et en soi, autrement dit à l'Egoïsme : c'est là l'origine du mal.

Mais,outre ces causes lointaines et profondes de la maladie, qui déterminent le plus souvent des maux que, seul, le malade peut enrayer par l'amour, la prière et le sacrifice, il existe des causes secondes issues de l'astral directement et qui prennent leur origine dans nos passions.

Telles sont les causes occultes personnelles de la maladie en nous ; mais il peut en exister d'autres. Les êtres qui nous composent, nos cellules, parcelles infinitésimales de nous-mêmes, seront relativement à nous dans un rapport identique à celui qui existait entre l'Adam Protoplaste et l'Adam Kadmôn. Et la chute peut se recommencer en petit par une soudaine révolte organique.

Notre ami et collaborateur **Revel** a donné également à Nancy sa conférence sur la **Théosophie et la Science**, que nous avons eu le grand plaisir d'entendre à Paris, au siège de l'avenue de La Bourdonnais.

Nos amis de Nancy, et spécialement Léonce Cézard, dont l'esprit net et aigu ne se paie généralement pas de mots ni d'apparences, voudront bien souffrir que nous leur adressions une question :

En Espagne, quand un don Juan de caserne ou quelque malandrin de même étage s'introduit chez sa belle, dans le but d'y passer sa mille et deuxième nuit, on dit que la dévote Espagnole retourne,le nez au mur, le Christ de son alcôve. Or, lorsque des personnes de la valeur occultiste de MM. De-

lanne et Phaneg viennent à Nancy faire des conférences spirites, Léonce Cézard a-t-il bien soin de retourner le nez au mur le portrait de Stanislas de Guaita, qui doit, si les Nancéens ont de la gratitude et du cœur, orner la salle de leurs séances ?

La Résurrection.

Nous extrayons de cette revue les principaux passages de notre ami et collaborateur **Jounet**, sur l'**Emploi des animaux dans les expériences psychiques :** après avoir cité des cas nombreux de perceptions psychiques animales. l'auteur se demande s'il ne serait pas possible d'employer certains animaux dans certains cas : les récits qui démontrent la perception psychique animale internerveuse des phénomènes observés, font supposer que cette perception pourrait aussi intervenir en des phénomènes que produirait l'expérimentateur, et un médium qui chercherait expérimentalement à percevoir des visions de l'au-delà, confirmerait la réalité de ses visions, en prouvant qu'un animal est impressionné au moment où la vision se découvre pour lui. Un emploi expérimental plus attachant comporterait de tenter sur les animaux le dégagement du double : on pourrait peut-être y parvenir en procédant de la sorte :

On endormirait l'animal au moyen du chloroforme ou de la **scopolamine**, ce nouvel anesthésique général que l'on dit supérieur au chloroforme en ce qu'il ne présenterait aucun danger et, de plus, laisserait persister, dans quelque mesure, les fonctions intellectuelles. Cette persistance donnerait peut-être occasion d'influencer, après un dressage, par suggestion verbale ou tacite, l'animal endormi.

Mlle Louise Robinowitch a indiqué, au dernier Congrès international de psychologie, un autre moyen d'amener le sommeil :

Avec un courant électrique intermittent à basse tension de 1 à 10 volts, on détermine, chez un lapin, un sommeil calme, accompagné d'anesthésie complète. Cet état dure pendant des heures sous l'action électrique, et s'interrompt d'emblée aussitôt qu'on arrête le courant. Le lapin se remet tout de suite, et ne garde pas trace de sommeil. Pour des animaux de taille supérieure, on augmente le nombre des volts.

Une fois l'animal endormi grâce à l'un de ces divers procédés, on travaillerait à obtenir chez lui l'extériorisation du double, à la rendre visible, à la photographier.

On chercherait si une entité de l'Au-Delà peut se matérialiser en empruntant le double d'un animal et en en modifiant, humanisant les formes. Cette dernière expérience, si elle réussissait, aurait une valeur souveraine. Car toute fraude s'éliminerait d'avance.

On devrait encore placer, auprès d'un médium humain, des animaux endormis, et chercher si l'entité se matérialiserait en se servant d'une combinaison des fluides animal et humain.

Et cela de telle sorte que, la plus grande quantité de fluide étant empruntée aux animaux, le médium humain, devenu moins sensible, fût photographié totalement, sans dissimuler ses mains et son visage, en même temps que le fantôme. Par cette photographie totale le médium deviendrait inaccusable ; car toute fraude due à l'activité propre de sa personne physique serait éliminée, un examen préalable ayant, d'ailleurs, éliminé les fraudes provenant de trucs mécaniques. Et, pour éviter un complice, il suffirait de n'avoir qu'un seul médium humain en présence d'assistants sûrs.

Albert Jounet a fait cette proposition à la Société d'Etudes psychiques de Nice : je lui prédis qu'il ne réussira point dans sa tentative, car il aura contre lui les médiums qui fraudent, les spectateurs qui veulent se laisser frauder, et la Société protectrice des animaux, c'est-à-dire la grande majorité de ses compatriotes.

Revue de philosophie.

M. **Baron** fait une excellente étude sur le **Psychisme inférieur**, à propos d'un volume de M. **Grasset**. Enregistrons ici ses conclusions :

Il faut donc diviser les fonctions psychiques. M. Grasset en distingue trois groupes essentiels :

« 1° **Les fonctions psychiques sensoriomotrices**, fonctions de perception sensitive et sensorielle (sensations, images) avec ou sans extension à des neurones plus éloignés (émotions), fonctions de mémoire et d'association élémentaires de ces sensations et de ces images, fonction d'expression volitive et de manifestation extérieure par la mimique, le langage et la mobilité ; en un mot, **fonctions psychiques de relations extérieures**, soit de dehors en dedans, soit de dedans en dehors ;

« 2° **Les fonctions psychiques inconscientes et automatiques**, psychisme déjà élevé, mais inconscient et involontaire,qui constitue la plus grande partie du psychisme inférieur ou polygonal étudié dans ce livre (l'autre partie, moins importante, étant formée par les fonctions psychiques sensoriomotrices du premier groupe). A ce degré du psychisme, il y a de la mémoire, de l'imagination, de l'association des idées et des images, des raisonnements, des jugements, des décisions et des volitions ; le tout ayant pour caractère commun d'être inconscient et involontaire ;

« 3° **Les fonctions psychiques supérieures** du centre O' **Apperceptionscentrum** de Wundt, intelligence supérieure et faculté de penser abstraitement de Hitzig, fusion physiologique qui est à la base du jugement et de la critique (Bianchi), Dans ce psychisme se retrouvent, avec le caractère commun du raisonnement voulu et conscient, la mémoire, l'imagination et le jugement...,tous les actes trouvés déjà dans le psychisme inférieur sous la forme automatique et inconsciente,

actes qui, dans O, deviennent ce qu'on appelle des actes libres et entraînent la responsabilité de la personne humaine, ainsi définitivement et complètement constituée ».

Assurément, le problème de la localisation des psychismes n'est pas entièrement résolu ; mais nous possédons dès aujourd'hui bon nombre de données de la première importance. Le problème comporte une solution, et il semble bien que l'on puisse localiser ainsi — jusqu'à plus ample informé — les trois groupes de centres : les premiers dans les zones de projection Flechsig, les deuxième dans les zones postérieure et moyenne d'association, les derniers enfin dans la zone antérieure d'association ou lobe préfrontal.

Revue du spiritisme.

M. L. Chevreuil, non content de trouver, aux manifestations des médiums, une haute valeur métapsychique, trouve présentement aux manifestations de l'écriture automatique une haute valeur métaphysique. Nous n'y insisterons pas : de telles découvertes ne sortent pas du domaine du psittacisme, où, bien entendu, nous nous reconnaissons bien inférieurs aux directeurs et rédacteurs de la Revue du spiritisme.

Cueillons cette perle dont M. Delanne s'orne lui-même, quand il rend compte de sa conférence à Nancy sur, bien entendu, la villa Carmen et ses propriétaires : « **La voix convaincante du conférencier spirite devient, dans la nuit, plus impressionnante : une émotion nous étreint, semblable à celle que doivent éprouver, dans un sanctuaire vénéré, des fidèles à l'attente d'un miracle.** »

On n'est jamais mieux chanté que par soi-même ; et il faut convenir que M. Delanne chante là une chanson admirable. Malheureusement, c'est un solo.

Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée.

M. Sage s'occupe encore de l'affaire de la villa Carmen. Nous n'y insisterons que pour faire part à ceux qui s'y intéressent, de la naissance de Mlle Perlette, sœur du fantôme Bien-Boa, fantôme elle-même — et de M. Poun, diàblotin familier qui saute à la gorge des hôtes de céans. La famille occulte de Mme Noël augmente ; si cela dure, il va falloir mettre une rallonge à la Revue officielle des apparitions, et construire une annexe à la villa Carmen.

La Vie nouvelle.

Cette revue, qui a subi des transformations avec l'année 1906, èst beaucoup plus intéressante qu'à l'époque où elle tentait de faire de l'occultisme. Elle s'occupe aujourd'hui des » **Nourrices sèches** «, et sans doute avec beaucoup de compétence.

Lucè e ombra.

SOMMAIRE DE JUILLET :

Los Albores de la Verdad (A. MARZORATI : Per le vittime del Vesuvio. — J. ESTEVÀ MARATA : Per la Pace et per la Giustizia. — Letture e Discussioni del Giovedi. — R. DE ALBERTIS (R. Alt) : Il medium Politi a Torino. — LA REDAZIONE : Per il necrologio di un vivo. — Prof. C. MOUTONNIER : Giulio Strada. — V. CAVALLI : A proposito dei Problemini Onirici. Cap. B. I. GAZZANO : Anime Multiple ? — A proposito di una seduta. — M. T. FALCOMER. Manifestazioni Metapsicofisiche Spontanee e Provocate. — Fra libri e riviste : F. JACCHINI LURAGHI : Nel dominio delle percezioni oscure. — P. RAVEGGI : A. De Rochetal. — gab. m. : Alberto De Rochas e la rivista « Varietas. » — « Il Veltro. » — Libri ricevuti in dono. — Cronaca : Fenomeno

di chiaroveggenza ? — **E.** v. Hartman. — **Il Prof.** Giambattista Grassi : **Materia e forza.** — Luise **Hitz.** — A Roma.

Reçu en outre :

Revues de langue française : **Revue de l'hypnotisme, La Lumière, L'Etincelle.**

Revues de langue italienne : **Nuova parola, Morale.**

Revue de langue russe : **Rebus.**

LEO CAIE.

ᵒ 28 Septembre 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO........ **Un franc**

Abonnements:

rance.	Un An......	12 Fr.	Union postale.	Un An ..	15 Fr.
—	Six Mois....	7 Fr.	—	Six Mois.	8 Fr.

ꞮÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LE KAN-ING[1]

Traduction

Voici la parole du Thaï-Chang : Le sort heureux ou malheureux de l'homme sur la terre n'est pas déterminé inévitablement ; l'homme attire, par sa volonté d'agir, le faste ou le néfaste. L'action et la réaction de l'action le suivent comme son ombre, en proportionnant leur valeur.

(1) Ainsi que le précédent article l'annonce (*Voie* août 1906), je présente ici, dépourvue de gloses, de commentaires, d'exégèses et de remarques philologiques, la traduction du texte idéographique du Kan-ing-pien, ou du *Livre des Actions et Réactions concordantes.*

Il y a,sur la terre et au-dessus de la terre, des forces intelligentes qui éprouvent le mouvement des actions des hommes ; suivant la faible ou la grande influence issue de ces actions, elles diminuent d'un nombre périodique le total de l'existence ; sur la terre, ces retranchements équivalent à la pauvreté progressive, puis à une quantité de privations et de douleurs, puis à la haine d'autrui, puis aux supplices et aux malheurs, puis aux calamités générales envoyées par les influences planétaires ennemies, et enfin, quand toutes les périodes sont épuisées, à la mort.

Il y a aussi les trois esprits conseillers, et le lieu de ces esprits, leur chef, qui entourent la tête de l'homme ; ceux-là connaissent les bonnes et les mauvaises actions humaines, qui correspondent aux périodes des nombres *Ki*.

Il y a aussi les trois esprits *San-Chi*, qui agissent les mouvements intérieurs de l'homme. Aussitôt que le jour *Keng-chin* est arrivé, ils montent au palais du ciel, pour témoigner des actions des hommes, (*Keng-Chin* est le jour des audiences des magistrats.)

Il y a aussi l'âme du foyer, qui, le dernier jour de la lune, témoigne aussi.

Les actions des hommes, suivant leur faible ou leur forte influence, correspondent à des diminutions des nombres périodiques Ki (cent jours ou douze années).

Il y a une foule d'actions, importantes ou légères, qu'il faut éviter soigneusement d'agir, afin d'entrer dans l'immortalité. Dans la voie droite, résolument avancez ; dans la voie tortueuse, résolument reculez.

Ne pas marcher dans le chemin oblique. Ne pas tromper son cœur au fond de sa volonté. Accumuler la vertu,

c'est entasser le mérite. Aimer sympathiquement la vie. Etre droit : épuiser son cœur ; aimer ceux qui sont venus avant et ceux qui viendront après. Se rectifier soi-même, c'est commencer à convertir l'univers. Soutenir ceux qui sont faibles et entourer ceux qui sont seuls. Respecter ce qui est ancien ; fortifier ce qui est récent. Protéger la vie dans tout ce qui semble inerte et qui se transforme.

Il convient de regretter pour soi-même les fautes d'autrui, de se réjouir pour soi-même des vertus d'autrui, de sauver les hommes de la misère, de préserver les hommes des dangers, de se réjouir de ce que les hommes acquièrent, de s'affliger de ce que les hommes perdent, comme s'il s'agissait de soi-même; de cacher les défauts des hommes, de ne pas se targuer de ses avantages, de s'opposer au mal, de s'unir au bien, d'abandonner beaucoup, et de garder peu, de ne pas s'indigner d'un reproche, de ne recevoir qu'avec crainte les biens et les faveurs, de faire le bien sans penser à en être récompensé, de partager entre les hommes sans rien regretter.

C'est là un homme dont les actions sont justes : tous les hommes l'honorent : la voie du Ciel s'accorde avec lui. Il est suivi naturellement par la joie et la considération des grands. Les réactions pénibles s'éloigent de lui : les réactions bienfaisantes l'entourent et le protègent. Ce qu'il fait est bien et a de bons résultats. Il a le juste espoir de l'immortalité.

Pour être immortel au regard du Ciel, il convient de faire mille et trois cents actions droites ; pour être immortel au regard de la terre, il convient de faire trois cents actions droites. (Mille et trois cents désignent l'innumérabilité, ou la continuité dans l'habi-

tude, au même titre que les « mille et une » du conteur arabe ou les « mille è trè » de don Juan.)

Créer des pensées sans droiture ; agir des actes sans raison ; être méchant et se croire habile ; avoir un cœur cruel, et détruire la vie ; détester secrètement les sages ; mépriser secrètement les savants et les vieillards ; injurier ses maîtres ; marcher contre ses chefs naturels ; tromper les simples, calomnier ses amis ; abuser, mentir, falsifier, voler ; médire de sa famille ; être dur, violent et sans solidarité ; contenter exclusivement ses désirs ; confondre volontairement la raison et son contraire ; ignorer ce qu'il convient de retenir ou d'abandonner ; dépouiller les faibles pour s'augmenter soi-même ; flatter les grands et leur obéir sans réflexion ; oublier les bienfaits reçus ; nourrir et perpétuer sa haine ; mépriser la vie des enfants du Ciel ; ne pas se conformer à la tradition de l'état ; accorder des dignités aux indignes ; punir les innocents ; prendre le bien d'autrui ; comploter la chute d'autrui ; tuer l'ennemi sans défense ; massacrer les prisonniers ; exiler les hommes droits ; perdre les sages ; insulter les abandonnés ; opprimer les faibles ; recevoir des présents pour violer les lois ; donner tort au juste, et raison à l'injuste ; confondre les fautes légères avec les fautes graves ; condamner à mort avec passion et colère ; connaître sa faute, et y persévérer ; connaître la justice et ne pas s'y conformer ; accuser autrui de son propre crime ; empêcher les professions des arts mécaniques ; critiquer et calomnier les sages ; attaquer et outrager la Voie et la Vertu; lancer des flèches aux oiseaux, aller à la chasse des bêtes ; pourchasser les insectes ; effaroucher les passereaux endormis; boucher les terriers, et détruire les nids ; tuer les femelles

pleines ; détruire les œufs ; désirer le malheur des autres hommes ; nuire au mérite des autres ; exposer autrui et se protéger soi-même ; diminuer les autres, et s'augmenter soi-même ; employer le mauvais en échange du bon ; soigner son intérêt privé, et négliger l'intérêt général ; déclarer siens les talents d'autrui ; cacher les talents d'autrui ; publier leurs imperfections ; dévoiler leurs secrets ; les engager à dilapider leurs biens ; désunir les plus proches parents ; usurper le patrimoine d'autrui ; aider les autres à mal agir ; s'abandonner à la violence et abuser de son autorité ; humilier les autres de sa propre élévation; détruire ce qui germe et ce qui est mûr ; rompre les unions d'autrui ; s'enrichir par la concussion et s'en targuer ; ne pas regretter son injustice, hors la punition ; s'attribuer tout le bien ; rejeter tout le mal ; conquérir une gloire usurpée ; renfermer un cœur traître ; calomnier les hommes d'une grande vertu ; déguiser ses imperfections ; abuser de sa force pour contraindre et opprimer ; être cruel, tourmenter, blesser, ôter la vie ; diminuer sans profit la matière existante ; tuer une quantité d'animaux utiles, en dehors des rites ; éparpiller ou détruire les cinq grains comestibles ; accabler les êtres vivants de travaux et de peines ; ruiner les hommes et s'emparer de leurs biens; détourner les eaux et allumer des incendies dans les lieux habités ; bouleverser les projets et détruire les travaux des autres ; détruire les instruments professionnels pour empêcher les hommes de s'en servir ; désirer le malheur et l'exil de ceux qui sont heureux et glorieux ; désirer la misère de ceux qui sont riches ; connaître la beauté, et désirer se l'approprier secrètement pour soi seul ; souhaiter la mort de ceux qui vous ont obligés ;

maudire les grands visités sans succès ; voir les autres imparfaits ou incomplets, et en rire ; connaître l'intelligence et la vertu, et, loin de les louer et de les publier, les cacher et s'y opposer ; faire une figure à ressemblance d'un homme pour le tourmenter ; empoisonner les sources des forêts ; avoir de la rancune contre ceux qui vous ont élevés ; résister et manquer de respect au père et aux aînés de la famille ; prendre de force ce qui appartient à d'autres ; prendre le bien d'autrui par force ou par ruse ; élever sa fortune par le vol ; avancer par fraude ou ruse ; récompenser ou punir ceux qui ne le méritent pas ; prendre du repos ou des plaisirs excessifs ; éplucher et accabler ses inférieurs ; causer de l'effroi et de la répulsion ; devant le Ciel, accuser autrui de ses fautes ; injurier la colère des deux principes ; susciter des querelles ; s'unir dans un but mauvais ; suivre les conseils des femmes: résister aux traditions des ancêtres ; abandonner l'antique pour le récent ; penser d'une sorte et parler d'une autre ; exiger des avantages excessifs, et tromper sciemment ses maîtres ; attribuer de mauvaises actions et de mauvaises paroles aux sages ; dénigrer autrui et se vanter soi-même ; nier les influences et croire à sa seule vertu ; renoncer à la conformité (à la Voie) et préférer la révolte ; abandonner les siens et chérir les étrangers ; affirmer sa vertu par le ciel et la terre, quoiqu'on manque de vertu ; prier le ciel pour le succès de mauvaises actions ; donner, puis s'en repentir ; emprunter, et ne pas restituer ; chercher à s'élever au-dessus de sa condition ; faire un usage égoïste de sa force et de son intelligence ; être incontinent pendant les époques consacrées ; visage doux et cœur féroce ; égarer le peuple hors de la Voie : une longueur

trop courte, une largeur trop étroite, une balance trop légère, un vase trop petit ; mêler la vérité et l'erreur ; prendre des avantages immérités; précipiter les plus honnêtes dans l'abjection ; tromper les hommes confiants ; dévorer et n'être pas rassasié ; invoquer les dieux pour paraître juste ; agir immodérément et contre la raison ; prendre du ressentiment contre les siens : positif sans sincérité et droiture : négatif sans douceur et conformité ; n'avoir pas l'harmonie parmi les femmes ; aimer à constamment se vanter ; être constamment jaloux et envieux ; se mal conduire envers ses descendants ; se mal conduire vis-à-vis les ascendants de son mari ; négliger l'esprit des ancêtres ; résister aux ordres supérieurs ; étudier et faire des choses inutiles ; cacher un cœur double ; souhaiter du mal à soi-même et aux siens ; avoir des amours et des haines injustes ; mépriser les esprits de l'eau et du feu ; tuer des nouveau-nés ou faire avorter ; faire des choses cachées ou extraordinaires ; se dissiper aux jours *koei* et *la* ; crier et s'irriter au lever du soleil et au jour *So* ; mettre volontairement le négatif en présence du positif ; souiller le foyer ; brûler des parfums avec du feu non consacré ; négliger les aliments de la terre ; mal faire à la faveur des ténèbres et infliger des supplices aux temps sacrés *Patsié* ; injurier les étoiles qui coulent ; affronter l'arc-en-ciel, le soleil, la lune et les trois grandes clartés ; brûler les herbes au printemps ; injurier le nord et ses symboles.

L'esprit qui surveille la vie humaine inscrit ces fautes, lourdes ou légères, et les fait correspondre avec des retranchements des périodes *ki* ; quand la série des réactions est épuisée, l'homme meurt ; et, si

la réaction à ce moment n'est pas entièrement accomplie, elle se propage en bien ou en mal sur ses descendants. Si un homme prend le bien des autres, ses enfants et ses biens disparaissent peu à peu ; il éprouve l'eau, le feu, le vol, la perte, les maladies, les calomnies, qui lui enlèvent l'équivalent de son larcin. Un homme qui tue un homme est semblable à celui qui se tue lui-même. Le voleur mange de la chair empoisonnée et boit du vin *tchin* : il semble s'en rassasier ; réellement il en meurt. Vouloir bien agir sans encore agir, voici l'esprit du bien ; vouloir mal agir, sans encore agir, voici l'esprit du mal.

Si l'homme méchant change de voie, s'abstient d'agir et pense à la raison, il obtiendra le bonheur et la paix : c'est là changer le mal en bien. Aussi le sage suit la vertu en pensée, en paroles, en actions ; il accomplit les trois bonnes choses, et en trois ans reçoit du Ciel le bonheur. L'homme méchant se détourne de la vertu en pensée, en paroles, en actions ; il accomplit les trois choses répréhensibles, et, en trois ans, reçoit du ciel le malheur.

Il faut toujours s'efforcer vers le bien.

MATGIOI.

LE TAU CHALDEEN & LES ARMOIRIES FRANÇAISES

Un artiste, grand prix de Rome, écrivain remarquable et remarqué, qui fut un savant et un voyant, et que, depuis quelques mois déjà, Charon a pris dans sa barque pour le conduire aux Champs Elyséens, Emile Soldi-Colbert avait mené le combat pour révéler aux profanes la lecture des signes qui revêtent aussi bien les monuments les plus orgueilleux comme les mégalithes les plus frustes de l'antiquité. Soldi-Colbert avait essayé d'enseigner la *Langue sacrée.*

Combien l'ont écouté ?

Il faut s'incliner devant l'indifférence publique, certains que les âmes prendront feu quand il plaira aux dieux d'embraser les fluides stagnant dans les humanités rebelles.

Dans sa prescience, Soldi-Colbert avait deviné ce que nous avons tant de peine à faire admettre, et qu'il exposait avec tant de science :

« — C'est la preuve manifeste que les hommes, les « religions, les sciences, les langues et les écritures ont « le même berceau... Les hommes à l'origine ne for- « maient qu'une famille, qu'une race ; ils n'avaient « qu'une langue. L'unité de l'homme concordait avec « l'unité de la matière, et celle de la force qui régit l'é- « volution dans la vie sous des noms différents : cha- « leur, lumière, électricité... »

Si nous avons emprunté au Mage défunt ce prologue, c'est que nous tenions à prévenir le lecteur en notre faveur, ou du moins en faveur de notre thèse pour ce qui va suivre.

Dans un volume paru à la fin de l'année 1903, et fort documenté — hâtons-nous de le dire — M. Arthur Maury demandait qu'on remplaçât l'affreux blason officiel par le *coq gaulois !*

De son côté, et s'appuyant sur l'archéologie, notre confrère RobertsDaugant, demandait, dans les *Actualités diplomatiques et coloniales*, qu'on ne tînt pas compte du coq, nullement gaulois, mais de l'*aigle*, qui était Celte.

Au premier abord, il semble bien que M. Maury a raison. Il n'en est pas de même dès qu'on approfondit cette question, toute d'actualité, tant que nos gouvernements conserveront nos bourgeoises et insignifiantes R. F., lesquelles prêtent en même temps à de désobligeants calembours.

De ce besoin qu'un nouveau blason s'impose, est-ce

à dire qu'il faille le meubler d'un coq ? Est-ce à dire aussi qu'il doive conserver les trois couleurs, surtout comme elles ont été placées : *bleu, blanc, rouge,* en dépit de l'histoire, de l'héraldique et de la logique ?

D'une belle allure, le coq ne peut faire mal dans un blason, c'est indiscutable; autre chose est de légitimer son origine gauloise, puisque nos aïeux ne connaissaient pas ce gallinacé, qu'ils possédèrent seulement quatre ou cinq cents ans avant J.-C.

De plus, les Gaulois connaissaient le coq, mais aucun scribe n'avait encore eu l'idée de le leur donner pour emblème. C'est Jules César, le premier, qui, pour ridiculiser un peuple qui lui avait résisté trop longtemps — inventa le mot de *Gallus* (poule, oiseau apprivoisable. Ce jeu de mots (1), cet épouvantable à peu près, qui n'aurait pu forcer les colonnes du *Tintamarre,* fit fortune chez un peuple revenu des terreurs inavouables causées par le *tumulte gaulois,* et qui pensa, d'un lazzi, effacer dans l'histoire la prise du Capitole par Brennus, comme il avait déjà cherché à la masquer sous l'affaire des faux poids et du fatidique *Væ victis.*

N'oublions pas que l'histoire de la Gaule fut surtout écrite par des Romains. Jamais personne ne s'est dit que les Gaulois, existant avant Rome et ignorant le latin, n'avaient pu chercher dans ce dernier langage une épithète qu'ils auraient aussi bien pu trouver chez eux.

---

(1) M. Levistre fait cependant venir le mot *Gaulois* du breton, *gwall* (brutal, querelleur, cruel). M. Weill, dans son *Lévitique* donnerait raison à la théorie des « gallinacés ». *Gal* voulant dire l'*affranchisseur,* le libérateur, le *coq* des sacrifices.

Certes, dans son livre *Les Emblèmes de la France, et le coq gaulois.* M. Maury fait preuve d'un admirable labeur, consciencieusement poursuivi, remontant du coq, emblême français, jusqu'à l'époque gallo-romaine travail superbe, oui, patient sans nul doute ; mais, si l'auteur s'était davantage aventuré dans la nuit des temps, s'il avait appelé à lui les lumières du traditionnalisme et du folk-lorisme, s'il s'était un peu plus appuyé sur l'archéologie et sur la philologie, s'il avait enfin pris la nation gauloise — issue de Chaldée — à son aurore, c'est-à-dire dès son entrée sur la scène mondiale, M. Maury se fût vite convaincu que son coq était un... *aigle!...* , mieux, un *faucon !*

Ne croyez pas toutefois que nous voulions ici légitimer l'emblème napoléonien : la politique nous indiffère en cette occurrence, et nous répudierions, au contraire, l'aigle de Corse pour plusieurs raisons, sans qu'aucune idée antidynastique soit en cause.

La première et meilleure raison, patriotique peut-être, ancestrale assurément, est que l'aigle du « Petit Caporal « rappelle trop celle de César, le violateur de l'indépendance gauloise, celui qui, en latinisant notre race, causa son infériorité relative dans le *struggle for life* des siècles, neutralisa l'initiative en soumettant tout à la volonté du *pater familias,* même indigne.

La seconde raison est toute d'esthétique.

L'aigle de Bonaparte, copiée par Isabey sur celles qui décoraient le tombeau de Visconti, n'a rien d'héraldique, partant rien d'artistique.

Tout au contraire, l'aigle gauloise, l'oiseau de Mithrâs, symbole du soleil, qu'il doit regarder en face, est d'une belle facture hiératique ; c'était l'image même du peuple

gaulois, à qui les historiens ont donné sans preuves, le coq, le sanglier, puis l'alouette.

De fait, si le mot *Kelte, Celte* signifie *chef, dominateur,* et s'applique admirablement à ces guerriers qui subjuguèrent l'Europe sur leur passage, ne s'arrêtant qu'aux rivages extrêmes (*Finis terræ*), là où les flots venaient battre le sol de toute la force de la houle atlantique, le mot *gall, galate, gaulois,* signifie *voyageur, émigrant.* Or, qui méritait mieux ce surnom que ce peuple parvenu aux confins du continent européen, repartant à l'est, d'où il venait, et reprenant sa course aventureuse,toujours errante, sans jamais se trouver bien nulle part ?

C'était bien le Celte, premier envahisseur d'une Gaule peuplée, d'après les anthropologues, de Ligures et d'Ibères autochtones.

De plus, nos turbulents aïeux rencontrèrent dans leur nouvelle patrie un oiseau qui synthétisait très bien leur tempérament de globe-trotters. Ce n'était pas un aigle, au sens propre du mot, mais un faucon, le *faucon émigrant,* le *falco peregrinus* des zoologistes ; et c'est cet oiseau qu'ils placèrent dans leurs armoiries (2) sur leurs *signaux,* à une époque où les Romains n'avaient peut-être pas encore la botte de foin fichée au bout d'une

---

(1) *Aigle* vient de *aquila,* du moins l'aigle romaine, mais l'aigle gauloise, adoptée en Chaldée, prenait son étymologie dans l'hébreu et signifiait *signal,* d'où *signe, emblème,* étendard puis *aigle* enfin, par catachrèse.

(2) On lit dans le père Monet, au sujet des aigles arborées par les hordes guerrières de l'Europe occidentale :...« les *faucons,* les éperviers et autres oiseaux nobles s'y rencontrent parfois. »

pique pour servir d'enseigne à leurs manipules (1).

Dès l'origine, l'*armoirie* fut un *signum* (enseigne), ou mieux, un *aète* (signal), et nous emprunterons à cet effet l'opinion d'un historien peu suspect pourtant de partialité à l'égard des Gaulois : Wulson de la Colombière. « Les signes guerriers que nous nommons maintenant « *armes* ou *armoiries*, sont aussi anciens que l'antiquité « mesme. Car d'abord que les hommes,poussés de l'am- « bition et de l'envie, se sont voulu assujettir les uns « les autres par la force, et qu'ils se sont assemblés « sous un chef, pour attaquer et subjuguer ceux qui ont « voulu s'opposer à leurs efforts, il n'y a point de doute « que les uns et les autres ont peint des animaux et « autres figures hiéroglyphiques dans leurs enseignes, « lesquelles leur ont servi de marques et d'armoiries « qui désignoient particulièrement les qualités et le cou- « rage de leur chef ou de leur nation, et qui servoient « à le faire honorer, distinguer et recognoistre par les « leurs dans la meslée des combats pour rallier leurs « gens plus facilement. Ainsi, nous lisons dans les vieux « auteurs qu'il ne se trouve point de héros si ancien « qui n'ait porté quelque signe guerrier pour marque « de vertu, soit sur son bouclier, soit sur son épée ou « sur son enseigne. (Chap. Ier.)

---

(1) Dans ses *Origine de tous les cultes*, Dupuis assure que les Persans consacraient des corbeaux à Mithrâs ; le dessin, assez enfantin chez les peuples de l'antiquité, a très bien pu faire prendre pour un corbeau l'épervier sacré, l'Horus égyptien, qui fit adopter son proche parent, le faucon, par les premiers conquérants de la Gaule.

Ceux de nos lecteurs qui ont fouillé les archives du monde, pénétré les mystères ethnographiques et analysé les révélations de la kabbale, vont nous demander peut-être comment des peuples, partisans des croyances chaldéennes (c'est-à-dire la vénération du *Tau* divin), purent consentir à échanger ce signe magnifique contre un vulgaire oiseau ? (1)

Pour ce faire, nous allons d'abord expliquer ce qu'était le *tau*, (après la migration gauloise) exposer son rôle sacerdotal, et nous arriverons par cela même à préparer les voies à l'aigle gauloise, l'aigle carnuthe, que nous emprunta le peu vergogneux César. Nous démontrerons en même temps comment cette aigle carnuthe devint, sans reculade, tout en restant elle-même, le *lis* des Capétiens (ou du moins ce que les héraldistes ont cru devoir appeler fleur de lis), et qui pouvait être tout aussi bien un *crapaud*, un *fer de lance*, voire même et surtout *une aigle déformée*, mal dessinée, aigle issue elle-même d'une première *déformation du tau* ancestral, dont le souvenir nous est resté dans le *sceau* (T adouci) des gouvernements, c'est-à-dire la marque suprême dans n'importe quelle manifestation humaine, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans la bouche d'Ezéchiel. Marc Wulson de la Colombière reconnaît lui-même la puissance, la grande place morale que le *Tau* occupe dans la physiologie antique : — « Les Hé-

(1) Signe magnifique, suprême, puisqu'on lit dans Ezéchiel : « Tuez tout, vieillards, enfants, filles, excepté *ceux qui seront* « *marqués du tau !...* » Ces paroles ne démontrent-elles pas l'importance indiscutable de ce signe chez toutes les nations venues de Chaldée. (Ezéchiel, IX.)

breux portaient un T (le *tau*), *qui est la lettre et la*
« *marque de salut*, laquelle estoit la figure prophétique
« de la très sainte Trinité et de la mort de Nostre Sei-
« gneur sur la croix... »

Faisant abstraction de cette idée de Trinité et de Christ que l'historien prête gratuitement aux Hébreux (alors que la croix n'éveillait encore que l'idée d'un supplice infamant, dit Léon de Girodan), nous pouvons voir qu'à la fin du XVI[e] siècle on croyait encore à l'autorité du *Tau*, partout symbole d'un Dieu créateur, et de plus, tonnerre et foudre chez les Germains.

Démontrons d'abord sur quoi nous nous basons pour décréter *Chaldéen* un peuple que tous les historiens ont toujours fait venir des plateaux de l'Hindoustan. C'est l'archéologie qui va nous répondre.

Il existe dans notre vieille Gaule deux sortes de monuments improprement appelés *druidiques*, auxquels les druides étaient totalement étrangers et qu'on a, depuis quelque temps,classés enfin sous le nom de *mégalithes* et d'*argolithes*. Ce sont d'abord les *dolmens*, *menhirs*, *pierres levées* et autres mégalithes que notre éminent confrère Levistre a prouvés d'érection phénicienne (autre rameau chaldéen, il est vrai) ; ces monuments ont été rencontrés jusqu'en Amérique par des explorateurs, mais toujours, comme en Gaule, le long des voies navigables (1).

(1) Voir à ce sujet les *Monuments de pierre brute de la vallée du Montamel*. (Levistre.) — *Les Phéniciens sur le continent américain et à Haïti*. (Onffroy de Thoron.) — *Les Phéniciens en Guyane*. (Revue scientifique du Bourbonnais, 1905.) — *La Stèle du Brésil*. (Calleja, Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, 1902.)

D'un autre côté, nous voyons ces assemblages de pierres appelés faussement *allées couvertes*, et que nous soupçonnons être quelque chose comme la *salle des ancêtres* que Prisse d'Avennes rapporta d'Egypte à l a Bibliothèque nationale (cabinet des médailles) ; assemblages de pierres où préside, comme marque de fabrique, la *coudée*, cette mesure chaldéenne par excellence.

Or, pour employer semblable mesure, il fallait nécessairement que le peuple qui s'en servait fût chaldéen lui-même, tout au moins d'origine ; on en douterait que notre croyance serait confirmée par le *tau*, qui y figure presque continuellement et qu'on retrouve jusque chez les Touaregs, dans leurs *tifinag'h* primitives ; le *tau*, lettre chaldéenne, emportée à travers les migrations humaines, après la tourmente des grands *rush*, notamment par les peuples araméens, comme souvenir d'un même tronc familial qui s'effeuilla à l'époque biblique seulement, transmise à nos analyses sous le nom de Confusion de Babel.

C'est ce *tau* que les Celtes gardèrent jalousement au fond de la forêt carnuthe (1), et, pour le mieux conserver présent dans leur mémoire, ils le reproduisirent sur leurs poteries, sur leurs oriflammes (2), sur leurs bou-

---

(1) C'est à tort que M. Maury écrit que la nationalité n'existait pas chez les Gaulois (*Les Emblèmes de la France*, p. 54.) Au contraire, rien ne se décidait de grave sans une délibération des magistrats carnuthes, qui prononcèrent même sur Vercingétorix, bien que celui-ci eût été nommé dictateur.

(2) Un écrivain peu suspect de gallophilie, J. César, reconnaît lui-même que nos aïeux avaient des drapeaux sur lesquels ils prononçaient les serments les plus sacrés (*militaribus signis*).



oliers, sur leurs casques (entre autres, sur le cimier d'un Apollon de leurs monnaies), sur leurs œuvres métalliques, sur leurs monolithes (1), partout où ils le purent, afin de l'avoir toujours devant les yeux et s'en souvenir.

Mais ces rudes batailleurs maniaient plus dextrement le glaive du guerrier que le stylet du lithographe, et ils ne tardèrent pas à déformer le *Tau* patrimonial. Même ils le chevauchèrent un jour de la Verge sacrée afin d'augmenter sa sainteté, et c'est ce qui les conduisit vraisemblablement à l'*aigle* et au *lis*.

Cette déformation avait-elle été voulue ?

Nous croyons qu'il se passa ceci : au dieu que le *Tau* représentait, les Celtes associèrent le soleil, sa gloire visible, et voulurent, de ce fait, conjuguer le *tau* à l'astre du jour.

C'est ainsi que nous eûmes la *roue de feu* ou roue solaire (la *rouelle* des archéologues), que nous pouvons voir sur un casque du musée de Saint-Germain. Le Jupiter gaulois s'appuie également sur une rouelle et porte une sorte d'S, autre symbole solaire (*religion des Gaulois*).

Voici donc le *tau* cerclé, et, dès à présent, il signifie *terre*, *champ*, *pays*, c'est-à-dire la *patrie*, et, comme il faut à cette nouvelle incarnation du dieu chaldéen un symbole, les Celtes lui donnent un oiseau.

Il est reconnu aujourd'hui que tous les peuples adorateurs du soleil lui donnèrent un représentant ornitho-

---

(1) Voir *Origines de l'alphabet et des tifinag'h primitives*. par M. Levistre, de l'Académie d'Hippone.

logique : les Incas choisirent l'*urubu* ou condor ; les Romains, l'aigle (Jupiter était une incarnation solaire); les Egyptiens, l'épervier, et le Christ lui-même eut la colombe.

De tous les oiseaux, l'épervier était le plus noble ; armé d'un fouet, il était le représentant immédiat d'Horus ; et, comme les anciens ne lui connaissaient rien qui lui fût supérieur, ils en faisaient l'emblème de la « sublimité » ; ils avaient donné à son œil la forme du triangle divin, et, comme ils le supposaient capable de fixer le disque du soleil sans faiblir, ils en faisaient en même temps l'emblème de la « contemplation », de l'inspiration et de la vision infaillible.

Les Gaulois firent de même, et, confondant en une même confabulation le soleil et le *tau*, ils encerclèrent ce dernier dans le disque du premier, créant ainsi la rosace, ou rose-croix.

Or, nous avons vu une de ces rosaces, blanche sur fond noir, et ce dernier forme, au premier abord, une fleur de lis . (*La peinture antique.*) Serait-ce donc ainsi que cette fleur héraldique a pris naissance ? Ou bien est-ce, comme le prétendent d'aucuns, la silhouette du Capricorne zodiacal ? Ou bien plutôt celle du bouquet de papyrus (1) qui en aurait fourni la genèse ?

Pour en revenir aux mégalithes, nous dirons qu'à l'encontre de M. Maury, qui dédaigne toute preuve

(1) La fleur de lis, prétendue jusqu'ici Capétienne, est égyptienne, en même temps qu'une variation du papyrus. Seulement, un bouquet de ce dernier, fleur vivant dans les marais, personnifiait la basse Egypte, cependant que le lis, poussant sur les plateaux, personnifiait la haute Egypte.



antérieure aux *Commentaires* de Jules César, nous prétendons que nos aïeux ont écrit leur histoire sur toutes les pierres qu'ils dressaient comme témoignage de leurs exploits. Ceci est encore une coutume chaldéenne. Voyez le *Monceau du Témoignage* (*Galaad*) et les 12 *pierres* des tribus d'Israël. Abraham. né lui-même à Hur, était Chaldéen ; ses fils étaient donc d'origine chaldéenne.

Un rameau chaldéen a dû pérégriner également en Sibérie et en Russie caucasique, puisqu'on y rencontre des *Kaménaïas Babas* (bonnes femmes de pierre), dont le baron J. de Baye a rapporté un spécimen au musée Guimet, et dont le naturaliste allemand Gmelin a signalé jadis la présence en Tatarie, où on les appelait des *choffains-kifs*, pierres levées et sculptées, que les indigènes assuraient être des « tombeaux de géants ». Menhir aussi était Bel ou (Baal), le dieu phénicien ; menhir, Ir-men-soul, le dieu saxon ; menhirs, ces colonnes élevées un peu partout par les nombreux Hercules des légendes antiques.

Les Celtes étaient donc des Chaldéens; la preuve est faite aujourd'hui qu'ils avaient gardé de leur origine la coudée et le *tau*, et le culte de Mithrâs. Héraclès dressant les deux colonnes de Gibraltar (Héraclès, c'est-à-dire le soleil fait homme) agissait en Chaldéen. Or Héraclès (ou si vous préférez, Hercule) était Gaulois, et M. de Maulle dit aussi Gaulois ces fameux Atlantes, encore que M. Levistre, s'appuyant sur des raisons philologiques et ethnographiques, croit à l'existence autrefois d'une terre (l'Atlantide), qui unissait l'Atlas aux Andes (1).

---

(1) Notre ami, l'explorateur Geay, ayant effectué des recher-

Sans nous appesantir sur cette question, sujette encore à caution, revenons aux prétendus *allées couvertes* que M. de Maulle appelle fort justement des *Dalhômes*, à cause des *dalles* qui concourent généralement à leur construction.

Dans l'un de ces monuments, élevés à Dennebont (Seine-et-Oise), on a trouvé des oursins fossiles, déposés là par de pieuses mains chaldéennes ; ces *échinites* représentaient sans aucun doute l'œuf symbolique d'Orient, mythe bien mithrasique, l'*anguinum* (la demeure sainte) ; ces échinites concouraient à établir une certaine identité entre leur forme et celle de l'intérieur des dalhômes. Lorsque ceux-ci servaient de tombeaux, ils étaient décorés d'oursins, parce que ces échinites en forme d'œuf personnifiaient la rédemption vitale (1).

Faisant ainsi montre de croyances chaldéennes, nos aïeux avaient donc dû emporter *tout ce qui pouvait attester le souvenir chaldéen*, y compris le *tau* et l'aigle ancestraux.

Si nous insistons ainsi, c'est afin de mieux démontrer l'existence d'un aigle dans les armoiries celtes, et non celle d'un coq, que nos aïeux — nous le répétons — ne connaissaient pas. Il se peut que, plus tard, une tribu gauloise ait pris ce gallinacé comme emblème ; mais cela ne voulait pas dire *toutes les tribus* de la Gaule ;

---

ches zoologiques au Vénézuéla, mit [à jour des ossements de capromys,qui prouvaient surabondamment que jadis les Antilles étaient reliées au continent américain.

(1) Nous devons confesser cependant que plusieurs de ces échinites ont été reconnus pour avoir servi de polissoirs, ce qui leur ôterait tout caractère théologique.



quand les Eduens adoptèrent le sanglier comme enseigne, cet animal ne fut point nationalisé pour cela. A ce compte, on pourrait aussi parler du taureau de l'enseigne des Cimbres, que leur vainqueur, Catulus Luctantius, leur enleva et fit porter dans sa maison, où ses descendants le conservèrent comme un glorieux trophée.

Revenons donc au *Tau*, universellement respecté dans toute la Celtique ; il se métamorphose en fleur de lis, et nous entreprendrons ensuite le chapitre des couleurs dites *nationales* ; nous verrons alors que le *rouge* seul était gaulois, et non pas l'azur, que M. Maury veut conserver sur l'écu de France, à l'exclusion de tout autre émail, alors que nous devons le répudier. D'abord, parce que pas Gaulois, ensuite, parce que l'azur était la couleur de Charlemagne, cet autre violateur de nationalité gauloise (1).

Le *tau* ancestral n'est pas mort, grâces aux dieux ; nous le possédons toujours en France à notre insu. En créant l'*Ordre de l'Etoile*, Jean le Bon ne faisait déjà que le rétablir, que le ressusciter ; mais Napoléon Ier, en créant la *Légion d'honneur*, a bel et bien repris le *tau*, seulement, il l'a augmenté, orné et agrémenté.

Le *tau* gaulois eut donc des fortunes diverses ; nous avons dit que, placé dans le disque solaire, il donna la *rouelle* ; mais il donna autre chose encore ; les quatre

---

(1) La chape de saint Martin, qui était d'azur, fut d'abord bannière nationale ; on l'appelait *la bannière de victoire*. Mais les abbés de Saint-Denys, jaloux, la firent remplacer par leur oriflamme rouge.



trous formés par les quatre bras du *tau* fournirent une image de fleur à quatre pétales, et les Gaulois qui aimaient à trouver — dans la nature — l'équivalent de leurs symboles, laissèrent tomber leurs regards sur une fleur gauloise par excellence — la *rose de Provins* (*Rosa gallica*).

Non seulement cette fleur rappelait leur *tau* encerclé, mais encore elle était rouge comme la couleur qui avait donné son nom à la nationalité gauloise. Car si *gaulois* signifiait *émigrant*, *Gaule* venait du langage primitif *gul*, qui a donné le terme héraldique *gueules* (rouge).

Cette couleur, les Gaulois l'affichèrent partout, sur leurs manteaux de pourpre (que devaient leur emprunter les Césars romains), et sur leurs boucliers dont les ornements étaient demandés au corail.

Le *tau* eut ensuite les ailes recourbées et fut la croix gammée (le *suastika* des Hindiens), sans cesser pour cela d'être la marque autoritaire, suprême, le signe antique épanoui dans l'égaillement de Babel.

De même que tout noble Français se croit obligé d'avoir un écu, tout noble Gaulois se reconnaissait le devoir et le droit de blasonner au *tau* ; mais, comme c'était avant tout la marque de la nationalité celte, le seigneur gaulois y associait aussitôt, à titre d'armoiries personnelles, une autre marque, comme le font encore aujourd'hui les seigneurs japonais. Et ces armes, que timbrait le *tau* (comme beaucoup de villes timbrées aux lis de France), étaient reproduites à l'envi sur les torques, sur les colliers, sur les anneaux, sur les armures, voire sur les poteries, la vaisselle d'alors.

D'où pouvait venir cette grandesse du *tau* ?

Jusqu'à preuve du contraire, tous les paléographes,

tous les archéologues s'accordent à voir dans ce chiffre, dans cette lettre, la marque de Celui qui peut tout créer et détruire, donner à la fois la vie et la mort, le dieu Jéhovah (d'où *tôth*, frapper).

A l'origine, les hommes crurent à un seul et même Dieu, créateur de tout dans tout, à un grand Pan, organisateur des mondes et dispensateur des vies ; le polythéisme ne vint qu'après, avec l'imagination et la poésie ; la mythologie est un produit de la science, tout au moins de la civilisation élémentaire. C'est pourquoi le *tau* se retrouve aussi bien chez les chrétiens, tard venus sur la scène religieuse, que chez les autres Humanités plus ou moins idôlâtres, dans la suite des âges.

La croix du Sauveur est un *tau*, mais un *tau* redressé, et quant à la croix de saint André, c'est le véritable *thau* (*Signum*), tel qu'il fut conçu dans l'alphabet primitif ; c'est encore ce *tau* qui écartela les blasons féodaux, tant le souvenir chaldéo-celtique était resté vivace dans l'Europe occidentale.

Chez les Gaulois, c'était donc le *timbre*, le *sceau* par excellence (1),à telles enseignes qu'on trouva parmi les vestiges de l'ancien collège carnuthe des lingots d'or en forme de balles et marqués du *tau* (*Revue archéologique*,octobre 1869) ; mais ce *tau* original disparut devant le *tau* modifié, coupé verticalement d'une barre (2)

---

(1) Hérodote nous apprend qu'à Babylone, le foyer intellectuel de la Chaldée, chaque citoyen avait son sceau particulier.

(2) Ce trait vertical, *l'aleph* arabe était l'A en *tifinag'h*, et signifiait la *Verge*, le sceptre (*discipline*) ; barrant le *tau*, cette

plus grande que les deux autres (afin de marquer sa supériorité). Les chrétiens eux-mêmes n'en repoussèrent pas l'usage, ainsi qu'on peut le voir sur les piliers de plusieurs vieilles églises, et notamment sur ceux d'une église romane de Chartres.

Enfin, le *labarum* n'était autre chose qu'une *croix de lumière* ou *tau spiritualisé.*

Le *tau* se déformait donc comme une langue se corrompt, comme un rivage se modifie, et bientôt, il n'y eut plus aucune différence entre le *tau* croisé (>|<) et l'aigle silhouetté, déformé déjà, et peut-être à dessein pour le différencier de l'aigle romaine, après la conquête.

Cette aigle gauloise fut placée en semis sur les bannières, en semis de silhouettes, et il n'y avait pas beaucoup de différence avec les futures fleurs de lis, et cela explique ceci. Ce qui sera plus surprenant au premier abord, c'est la facilité avec laquelle les Gaulois acceptèrent les institutions franques, alors qu'ils avaient résisté si longtemps aux Romains. Ici, nous allons nous trouver encore en désaccord avec ce qu'on enseigne dans les écoles et dans les histoires. Est-on bien sûr que Gaulois et Francs formaient deux races? Ne serait-il pas plus vraisemblable que les Francs descendaient d'une tribu de Celtes fuyant le joug romain jusqu'en Pannonie, et qui — lorsque l'empire d'Occident donna les premiers signes de désagrégation — revinrent dans cette Gaule (ou du moins leurs fils) qu'ils avaient quittée en fugitifs, et où ils retrouvaient d'anciens parents qui ne deman-

---

verge l'ennoblissait encore, augmentait pour ainsi dire son pouvoir, sa puissance et sa majesté.

daient qu'à les recevoir sur le dos du Romain. (*Histoire de la Maison de France*, par un anonyme.)

Un autre témoignage confirme ce cousinage gallo-franc. Nos aïeux celtes avaient le croissant, emblème lunaire (car tous les adorateurs élogabales adoraient en même temps l'astre des nuits), et ce croissant les conduisit à la faucille d'or qui tranchait les jours du gui (*Genus*), le Z enfin. Une fois la royauté bien établie, les Francs (Capets) reprirent l'S comme timbre d'autorité. Or l'S était la conjonction de deux croissants contrariés, et plus encore, le soutien, la force (*Robur*), ce qui concordait bien, et comme lettre et comme phonétique : S-Z).

Nous avons encore une autre preuve de la similitude des mœurs franques et des mœurs celtes (des Celtes à cheveux noirs), c'est Clovis qu'on représente avec 3 *croissants* sur son écu (*la cité de Dieu*). Or le croissant était celtique, mais aussi le nombre 3, ainsi que nous le montrent les monuments de pierre brute de France.

Et cependant,malgré toutes ces preuves accumulées le lecteur doutera encore de ce que nous avançons' non pas de l'importance des Gaulois carnuthes en tant que vrais Gaulois, dépositaires de la loi et de l'esprit celtiques, mais que le *tau*, franchissant les périodes gallo-romaines, mérovingiennes et karolingiennes, se retrouve en France sous les Capétiens,aussi influent qu'aux beaux jours de l'indépendance gauloise.

Au risque de paraître extravaguer, nous dirons plus encore : le *tau* (ou l'aigle silhouettée ou l'étoile à 6 branches) se retrouve sur des monnaies royales de 898 à 922 et sous Philippe-Auguste (1188 à 1200). Ce dernier l'avait emprunté aux seigneurs de Châteauroux et de la

forêt carnuthe. Le sire duc Raoul donne au *tau* la forme d'un pentagone semblable à celui qu'adoptaient parfois les Gaulois. Cette monnaie est curieuse à un autre titre, car elle est frappée d'une aigle tenant un *tau* dans ses serres, *tau* perlé à l'extrémité de ses trois branches ; un *tau* semblable, mais feuillu, se retrouve sur des monnaies bituriges de 1107 à 1314, souvenir persistant des hoiries celtiques, souvenir aussi de l'ancestralité chaldéenne.

Bref, barré du trait majuscule (la Verge, l'A) ou renversé, le *tau* préparait si bien l'aigle qu'il se confondait avec elle ; l'avènement de la fleur de lis était proche, et cela se fit avec les *Loys* de France (1).

Cela eut, hélas ! un autre résultat : nous abandonnâmes le *tau*, du moins dans les écus officiels, et on devait le retrouver sur le drapeau anglais. Nos voisins d'outre-Manche connaissaient mieux notre histoire que nous, et, voulant subjuguer les Français, ils commençaient — en attendant la conquête du pays — par s'arroger et le *tau* des ancêtres et leur couleur *rouge*, cette couleur rouge que les Anglais eux-mêmes nous avaient reconnue comme nôtre lors de la prise des *croix* pour la Terre Sainte. (*Histoire du drapeau*, par le général Bardin.)

Aujourd'hui, tout est bien simplifié.

L'Angleterre nous a pris notre couleur rouge et notre *tau* ; l'Amérique, notre *aigle*, et c'est peut-être pour-

---

(1) Les Francs avaient emporté avec eux le *tau* simple. Revenus en France, ils l'apparièrent avec le *tau* croisé, et c'est là peut-être qu'il faut surtout voir l'enfantement des lis.



quoi M. Maury veut remplacer le *rouge* par l'*azur* et l'*aigle* par un *coq !...* Ce serait une vraie reculade.

Aussi, puisque nous n'avons pas d'armoiries présentables, nous proposerons un écu qui soit véritablement *de Gaule*, c'est-à-dire *de gueules au faucon essorant d'or, colleté et croiseté du tau de sable.*

Et, dans la crainte que ce faucon soit pris pour un aigle et laisse croire que nous voulons restaurer l'écu napoléonien, nous en présentons un second, qui sera *bien* Gaulois, sans réveiller aucune susceptibilité politique :

De gueules (toujours) *au tau d'argent sur azur dans une gloire d'or.*

Et, si cette tentative avait l'heur de plaire à nos concitoyens, nous estimerions ne pas avoir perdu notre temps et bien mérité de nos aïeux les Celtes, venus de Chaldée, des *voyageurs errants* choisis par Mithrâs pour préparer la nation française.

ROLAND MONTCLAVEL.



LES ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE

V

L'Etoile Flamboyante

Nous avons vu (1) que, grâce au sacrifice volontaire qu'elle fit de son individualité, et sauvée des flots de l'océan sentimental par le dauphin, la ψυχὴ humaine a reçu sa récompense, d'abord par son unification avec le rayon attirant et sauveur, et ensuite et surtout par la contemplation, sommaire encore, de la Vierge de Lumière, au fond du temple que la volonté de l'homme nouveau édifie en lui, au moyen de sa réclusion dans la Tour d'ivoire.

(1) **Voie**, mai 1906, page 34.

Cette contemplation de la Vierge de Lumière, dans l'état présent de l'homme nouveau, ne produit pas l'intelligence, mais le désir et l'attraction vers ce symbole encore inexpliqué de la Divinité. L'homme nouveau sait bien qu'il doit se rapprocher de son objet pour le saisir et pour le comprendre ; et c'est pourquoi un amour profond et presque aveugle encore le porte insensiblement en haut. Mais, et en même temps, l'homme nouveau conçoit en analogie évidente que, s'il a acheté, par le sacrifice de son individualité sentimentale, la seule vision de la Vierge divine, il doit aussi acheter, par un autre sacrifice, la compréhension de sa vision.

On dit exotériquement que, poussé sûrement par un tel instinct, l'homme nouveau se crucifie à l'exemple de la Vierge de Lumière ; en réalité, le sacrifice est autre, et il consiste en cette ascèse volontaire qui est le renoncement de soi-même, de sa personnalité propre, pour se confondre intimement avec l'objet aimé. Ce renoncement à soi-même est une progression intellectuelle analogue à une crucifixion de l'individu ; et c'est pourquoi, à l'image de cette Vierge lointaine et lumineuse, l'ascèse en question se symbolise par l'inscription de l'homme nouveau dans l'Etoile flamboyante, dans l'Etoile à cinq rais, en mode ascensionnel, qui est à la fois l'image de la lévitation et du crucifiement.

Nous concevons donc ici la nécessité d'une méthode d'ascèse et d'un travail personnel, tandis que, jusqu'à présent, nous ne fûmes, ou que déterminés par des théories abstraites, ou que guidés par des impulsions sentimentales. A cette entrée dans le domaine pratique de la volonté active et consciente correspond le quatrième degré de l'initiation gnostique (STR). Ce degré

représente le quaternaire, qui est le nombre de la réalisation. Le quaternaire est une affirmation, le ternaire posé, c'est-à-dire que dans le domaine de la volonté, le quaternaire est une action. Suivant les plans où on la considère, cette affirmation est la chute du divin dans l'humain ; c'est la pollution de Sophia dans et à travers les formes ; c'est le nombre de toute révélation ; mais, grâce à cette chute et à cette révélation, c'est aussi le nombre de l'évolution humaine et de l'ascèse volontaire, sublimation de la personnalité et renoncement de l'individu.

Les symboles, et mieux encore, les hiérogrammes le démontrent ; la trinité Thieu-Dia-Nhien de l'Extrême-Orient se résout au tétragramme de Wenwang, qui synthétise la création — ou l'entrée dans le courant des formes. Tous les dieux manifestés sont des quaternaires : ISIS, INRI, et les quatre lettres hébraïques ; le seul hiérogramme ternaire qui n'ait pas de résolution quaternaire est l'hiérogramme de l'Inintelligible : AUM. L'ascèse gnostique est en conformité avec la tradition universelle et avec la science sacrée des nombres, et nous sommes ainsi logiquement amenés à donner les méthodes régulières de l'ascèse morale, intellectuelle et spirituelle.

La méthode morale est succincte ; car l'action qui conduit à l'ascèse n'est pas une action matérielle, au contraire ; au moral, il conviendra donc, au contraire, de réduire l'action au strict minimum, et de considérer le non agir physique comme l'idéal moyen du meilleur agir intellectuel et spirituel. La raison corrobore ici la recommandation traditionnelle du taoïsme et de l'Extrême-Orient. Dans le minimum d'action que l'on est con-

traint,à cause de la condition humaine, de se permettre, il est indispensable de s'en remettre toujours, et avec clarté d'esprit, à la maxime christique : « Fais aux autres ce que tu voudrais que les autres te fissent. » Et cette prescription n'est pas encore tant morale que logique : la réciprocité d'actions analogues compose presque mathématiquement un total indifférent, ce qui se rapproche, en somme, autant que possible de l'inertie physique et de l'immobilité.

Au plan intellectuel, il importe que, pour son ascèse, l'homme nouveau étudie profondément les textes des Livres sacrés primordiaux, en précisant, bien entendu, que cette étude doit comprendre l'esprit et non la lettre, et qu'elle doit, par conséquent, être une œuvre personnelle et non pas un entraînement servile et imitatif dans un sentier battu et suivi de tous. En ces conditions seules, un tel travail sera utile. Il faut connaître aussi qu'il n'y a pas un livre plutôt recommandé qu'un autre ; ils sont tous des traductions d'une vérité unique, et également profitables ; il est intéressant que l'étudiant commence par le Livre sacré, qui est le plus adéquat à son tempérament et à son origine; non seulement l'enseignement gnostique se retrouve en chacun d'eux à dose égale, mais il sera mieux assimilé dans la forme présentée par le livre d'un compatriote ou d'un congénère de race.

Enfin au plan spirituel, la méthode d'ascèse est la méditation,non plus intellectuelle, mais la méditation de désir, la méditation mystique et intuitive. (Nous disons *intuitive*, parce que cette tâche intuitive est précédée et accompagnée d'une besogne intellectuelle.) Cette méditation doit se résoudre en une aspiration

vers Sophia et une intensité absolue de désir à se confondre en elle. Nous n'avons pas à détailler ici la gymnastique d'une telle méthode ; elle est exposée tout au long dans les écrits et les disciplines des auteurs mystiques ; il convient que ces exercices de tension soient répétés quotidiennement, aux mêmes heures, et aux moments propices, comme spécialement au lever du soleil. — La résolution de cette tension spirituelle est parfaitement indiquée par l'homme gnostique inscrit dans l'Etoile à cinq rais, en formule ascensionnelle, et *en figure* de lévitation. Mais sachons bien que la lévitation n'est pas du tout un phénomène intrinsèque, ni même la conséquence d'une poussée ou d'un soulèvement par des forces terrestres ou par la volonté même exacerbée de l'intuitif. La lévitation est une conséquence normale, et la plupart du temps inconsciente, de l'aspir spirituel vers Sophia, aspir dont la violence entraîne, en même temps que les facultés spirituelles, les limites grossières dont les facultés sont revêtues dans le composé humain.

Quant aux résultats que produisent ces méthodes d'ascèse, nous ne pouvons mieux les exposer qu'en exposant les résultats analogiques du quaternaire de réalisation alchimique du grand œuvre. Et nous ne faisons pas ici un rapprochement fantaisiste car; tous ceux qui sont curieux de l'alchimie savent que, dans son *Amphitheatrum œternœ sapientiœ,* Khunrath représentait la réalisation du Grand Œuvre par l'homme en période ascensionnelle dans l'Etoile Flamboyante, et que l'acte effectif d'une telle création était précisé par le plus net et le plus matériel des symboles, la puissance génitale de l'homme étant précisément le *centre* de l'univers

alchimique et du cercle idéal où s'inscrit l'Etoile à cinq rais.

Le Grand Œuvre comporte trois opérations sur les trois plans, et il ne peut être parachevé que s'il y a simultanéité d'accomplissement de cette trois fois triple opération (et la gnose possède un symbole parfait de cet état, dans le *triple tricérion*, qui est un accessoire du rituel pour la réception de l'un des grades suivants).

Sur le plan matériel, l'adepte, alors purement alchimiste, a le pouvoir, au moyen de la poudre de projection, de faire évoluer l'atome métallique jusqu'à son état le plus pur, l'*or*. Il a également le pouvoir de guérir toutes les maladies par l'épuration de la monade organique, la *panacée universelle* : et enfin, il peut prolonger la vie au delà des limites habituelles en réfectionnant les forces perdues par l'épuisement de la cellule nerveuse : la *longévité*, par l'élixir de longue vie et la *perpétuelle jeunesse* par l'Eau de Jouvence. (Il est nécessaire de remarquer ici qu'il n'est dit par aucun alchimiste que l'elixir de longue vie donnait à l'homme l'immortalité sur terre ; d'ailleurs, son nom seul suffirait à démentir cette assertion que certains profanes ont essayé de faire prendre pour vraie.)

Dans le plan intellectuel, l'Adepte, alors philosophe, sait : 1° discerner la vérité absolue d'entre les vérités relatives et apparentes ; par la connaissance de l'ésotérisme, il possèdait le *vrai* (l'or); 2° par la pratique de la vertu, il réalisait l'amour dans tous les êtres : le *Bien* (la santé) ; 3° par l'exaltation de l'esprit en la contemplation des harmonies universelles, il possédait la plénitude du Soi, hors du temps et de l'espace : le *Beau* (la longévité).

Dans le plan divin, l'Adepte, désormais hiérophante et sacerdote, par la communion en la présence réelle, possédait l'*Omniscience, Dieu* (le vrai, l'or). Par la communion en l'essence de l'universalité des êtres, il possédait l'*Omnijoie, le Fils* (le bien, la santé). Par la communion en la totalité des harmonies universelles, ayant pour conséquence la conquête, dès sa vie terrestre, de son Immortalité consciente, il possédait l'*Omnigloire, l'Esprit* (le beau, la longévité).

Le symbolisme du quatrième grade gnostique côtoie de très près le symbolisme alchimique; et ce n'est pas un rapprochement fortuit ni superficiel : il y a, entre la Gnose et l'Alchimie, des similitudes et des concordances frappantes, dont nous allons, à titre documentaire, donner l'exemple le plus singulier.

On sait comment les architectes religieux du moyen âge étaient presque tous des initiés gnostiques ; ils en ont donné maintes preuves dans leurs édifices ; or, le rituel des constructeurs de temples — car les corps de métier, et surtout les corps d'ouvriers d'art avaient des règles, des méthodes et des disciplines dont ils ne s'écartaient point — marque que les architectes sacrés entendaient, en édifiant des cathédrales, suivre un symbolisme identique à celui des constructeurs des athanors alchimiques. Chaque élément d'un temple rappelle, en le grandissant, l'analogue élément du fourneau philosophal, pour déterminer finalement que la sublimation du métal et l'ascèse des âmes naissent et se réalisent par un même processus.

L'athanor alchimique se composait des deux tubulures par lesquels on introduisait le charbon : ce sont les deux tours de la cathédrale, dont la vue lointaine et les clo-

ches sonnantes appellent et concentrent la prière et la foi, ces combustibles intellectuels. Le dôme de l'athanor (four à réverbère), sous lequel se posait l'œuf philosophique, est représenté par la coupole du temple, sous le centre de laquelle se tient l'autel du sacrifice et brûle la flamme éternelle de la veilleuse sacrée. Derrière le dôme était la cheminée d'où s'échappaient les produits de la combustion, similaire de la flèche ou du campanile, qui symbolise la montée de la prière vers le ciel. Sur la façade de l'athanor se trouvait le regard circulaire qui permettait à l'alchimiste de voir le développement de son œuvre : ce regard est, dans la cathédrale, représenté par la rosace, rosicrucienne généralement, orientée de telle sorte que, à travers ses découpures et son vitrail, les rayons solaires de midi viennent éclairer l'intérieur du temple et converger sur l'autel ; enfin, sous le regard circulaire, la porte de l'athanor rendait à l'universel les cendres dépouillées de tout principe comburant et vivifiant, de même que, sous la rosace étincelante, la porte de la cathédrale rend à la vie hylique les hommes, vidés de leurs élans de prière et de foi.

Tout le rituel des constructeurs de temple contient des analogies aussi précises ; et nous pourrions ainsi continuer en prenant tour à tour toutes les parties et tous les détails de l'édifice. Les traits principaux que nous venons de résumer suffisent à montrer comment, dans les premiers temps de l'évolution historique, la Gnose, l'Alchimie et le Catholicisme se tenaient étroitement et s'identifiaient presque, pour leur plus grand avantage réciproque.

Quand l'alchimiste est arrivé au bout de sa tâche et au couronnement de son œuvre, et que l'œuf philo-

sophique est soudé, il obtient alors la poudre de projection, grâce à laquelle il peut immédiatement mûrir en or tous les métaux quelconques, sans plus repasser par la moindre des opérations qui lui coûtèrent tant de temps et de soins.

De même, quand le gnostique a accomp son ascèse personnelle, quand il a atteint le but, auquel son étude l'a préparé, et vers lequel la volonté et e désir l'ont poussé, il atteint la connaissance. La marque de cette connaissance est le Chrême Gnostique, qui permet à l'adepte qui l'a en sa possession, non pas de faire évoluer le métal en or, mais, dans un autre plan et par un processus similaire, d'inciter puissamment et savamment autrui à demander et à recevoir la Connaissance. L'onction du chrême construit dans le vieil homme le nouvel homme : c'est la réalisation de la Cité Sainte.

Il paraît utile, après la position du Quaternaire, c'est-à-dire après la première réalisation à laquelle l'homme gnostique ait pu procéder, d'indiquer comment les initiations et les doctrines précédentes, qui forment un tout complet et le premier degré de l'ascèse gnostique, peuvent être, sans déformation, mais avec des ménagements appropriés, être communiquées et conférées à la femme. Car la gnose admet tout aussi bien l'initiation masculine que la féminine, puisqu'elle instaure la méthode féminine d'ascèse par le désir, et que le symbole féminin de Sophia la domine tout entière.

Sans rien préciser de ce qui n'appartient qu'au rituel des initiations successives, il semble bon toutefois de déterminer comment la femme évolue par ses moyens,

et quel concours elle doit offrir à l'élément masculin dans l'ascèse générale, et comment, enfin et surtout, l'utilisation de la puissance féminine, en certains points et sur tels plans qui conviennent, transformera en une alliée précieuse la Force Adversaire contre laquelle tant d'autres cultes nous mettent naïvement en garde.

La femme ignorante n'est qu'un charme de la nature ; la femme consciente est, en même temps que le moyen de la connaissance, le charme de la vérité. La femme ignorante n'émeut que le plan sensoriel, sur lequel l'homme doit se défier de la femme et la rendre inoffensive ; la femme consciente émeut le plan sentimental, sur lequel l'homme doit s'appuyer par une participation raisonnable.

La volonté féminine ne s'appuie pas sur la logique, mais sur le désir. Celui-ci doit être développé et appliqué sainement, d'après les règles positives (masculines) de l'ascèse.

La volonté masculine s'applique à toutes choses intérieures et extérieures ; la volonté féminine doit s'appliquer exclusivement à l'homme, pour l'exciter vers la vérité et dans le chemin de l'évolution.

La conséquence de cette action influente est que, au lieu de demeurer binaires et de former un dualisme souvent répréhensible, et toujours inutile, le désir de la femme et la volonté de l'homme réalisent l'Androgyne intellectuel.

Donc, dans l'ascèse hors de la limite, le rôle spécial de la femme est d'évoluer la sensation en sentiment.

Tous les phénomènes de la vie individuelle affectent également les deux sexes ; mais, s'il y a parité d'éléments entre l'homme et la femme, il y a différence de situations.

et de coefficients. Précisons, sans y insister autrement en théorie — (car l'expérience sera ici le meilleur maître) — que, dans le travail de l'intellectualité, c'est l'*anima* qui domine et agit chez la femme, tandis que le *spiritus* doit dominer et agir chez l'homme. L'*anima* excite le *spiritus*, et s'accommode ensuite à lui, qui demeure toujours indépendant et autonome : «*Spiritus flatxubi vult.*»

Toute religion a une part féminine dans la consommation de sa réalisation, depuis l'Aphrodite Ouranienne jusqu'à la Brunhild des Eddas, en passant par Velléda et la nymphe du roi Numa.

Ces réalisations féminines proviennent d'une source métaphysique et symboliquement occulte, qui est Maïa — ou son avers, Kali —. Ainsi, la Gnose doit préparer ses adeptes féminins à la connaissance sommaire et à l'expérience sommaire du rôle de la Sophia.

La femme, historiquement, peut être un instrument dynamique tout-puissant, sous la charge électrique, physiologique et psychique des initiés (Types : Sémiramis, Jeanne d'Arc). Elle peut être une influence sur l'homme, en réciprocité bénéfique ou maléfique. (Types : Calypso, Briséis, Egérie, la reine de Scheba, Aspasie.) Elle peut être une force décentrée, si elle prétend agir seule. (Types: Athalie, Frédégonde, Elisabeth, Catherine II.)

Quant à la femme, en son privé, elle a un rôle conciliateur et consolateur vis-à-vis du travail nécessaire, un devoir de respect devant la science, d'enthousiasme devant la beauté, de réconfort vis-à-vis les intellectuels, de solidarité vis-à-vis de la souffrance, et d'amour vis-à-vis de la vie, car elle est le sexe qui donne la vie au milieu de la souffrance.

La réalisation, pour l'âme féminine, n'est pas seulement une réalisation personnelle : elle ne doit pas s'objectiver en vue d'elle-même. Elle a un but éminemment altruiste ; elle ne doit donc pas tant s'effectuer au moyen de la volonté qu'au moyen du désir. Outre son ascèse individuelle, qui doit être également surveillée, la femme doit mettre au premier plan le devoir que Peladan appelle le *Sororal* ; c'est dire que la femme doit connaître et se souvenir toujours qu'elle est surtout un des moyens de l'ascèse masculine (1).

Conséquence : l'ascèse féminine est à la fois supérieure et inférieure à l'ascèse masculine : supérieure, en ce qu'elle la provoque ; inférieure, en ce qu'elle ne dispose plus, pour elle-même, des forces dont elle a disposé pour l'homme. Ce rôle intellectuel d'excitation doit être mis en pleine lumière ; sa beauté doit être opposée avec éclat à la médiocrité du rôle analogue sentimental et à la méchanceté du rôle analogue physique.

La conjonction du désir féminin avec la volonté mâle doit toujours avoir lieu dans le même sens des forces,

---

(1) Onpeut ici avec fruit se reporter à la cérémonie magique du Labourage Sacré, que l'empereur de Chine accomplit rituellquement tous les ans à l'équinoxe de printemps. Les textes confucéens déclarent que c'est pour rendre honneur àl'agriculture. Les textes traditionnels et taoïstes de l'époque même de Mouwang expliquent que la nature de l'homme est le sol ; l'initiateur est l'homme qui guide la charrue dans le sillon ; la connaissance est la graine ; l'effort personnel comprend toutes les puissances fécondantes et germinatrices (chaleur, lumière, eau, terre, c'est-à-dire influences actives et **passives**) qui poussent le germe horsdu sol, en tiges, fleurs et fruits. L'eau, ou influence passive, est précisément l'influence féminine.

afin d'obtenir une *somme*. Or cela ne peut avoir lieu hors du plan intellectuel; car le plan sentimental ne tient pas compte de la volonté, et ainsi les deux forces peuvent bien concomiter, mais ne s'additionnent pas ; et, dans le plan physique, où le désir supplée à la volonté, les deux forces s'antagonisent, et il y a, dès lors, non pas une *somme*, mais une *différence*.

D'ailleurs, le devoir d'association féminine ne s'exerce pas spécialement vis-à-vis un homme, mais vis-à-vis l'Homme Gnostique. Et ici, l'idéal est la Sophia, mais la Sophia terrestre, polluée par le courant des formes. Mais, pour comprendretoute la profondeur de ce dogme, il faut préciser fortement les différences des plans humains et creuser entre les plans intellectuel,sentimental, physique, d'infranchissables fossés.

On peut résumer l'influence féminine gnostique en trois principes :

Au physique, abstention de l'amour ;
Au sentimental, prudence du désir ;
A l'intellectuel, totalité du dévouement.

SIMON THEOPHANE.

LES SÉRIES DE FORMES REGULIÈRES

A ces trois sortes de variétés de développement de l'espace euclidien correspondent les trois séries de polyèdres qui peuvent se prolonger indéfiniment à travers les n dimensions.

Or un polyèdre régulier, et plus généralement ce qu'on nomme une forme régulière à n dimensions, est une figure inscrite dans la sphère du n^e ordre, autrement dit une figure qui a toujours un centre ponctuel équidistant, non plus de tous ses points comme pour les sphères, mais de tous ses sommets. Le polygone régulier exprime donc la persistance plus ou moins grande du principe centralisateur à travers le développement des ordres spatiaux.

Il y aurait à étudier de même les figures régulières en fonction d'un axe, c'est-à-dire inscrites dans des

cylindres du n^e ordre, des réseaux etc., pour se rendre compte de diverses possibilités de l'espace à travers les divers ordres spatiaux comptés soit suivant les dimensions, soit suivant un réseau tétraédrique ou octaédrique. On peut juger par là combien est vaste le domaine à explorer, et on voit que la théorie des formes à n dimensions régulières en fonction du point ne constitue qu'une minime partie de ces études.

On peut ainsi considérer l'espace comme engendré soit par les puissances du point indifférencié (espace sphérique), soit par les puissances du point affectées du coefficient $\sqrt{3}$ (espace tétraédrique), soit par les puissances de la ligne affectées du coefficient $\sqrt{-1}$ (espace dimensionnel ou cartésien), soit par les puissances de la surface du volume, ou d'une forme à n dimensions.

Les quaternions se rattachent à la trigonométrie et au principe des lignes complexes synthétisées dans le carré de l'hypoténuse. On pourrait remonter de là à l'angle droit, et considérer le développement de l'espace sous forme d'angle droit affecté du coefficient $\sqrt{2}$

C'est à ces trois processus que paraissent se rattacher le développement des trois séries de formes régulières qui se poursuivent à travers les n dimensions, c'est-à-dire à la conservation du principe centralisateur se combinant aux influences de la ligne, de la surface, du volume, etc.

La série tétraédrique correspond au binôme $(1-1)^{n}_{=}{}^{+1}_{0}$, qui, par les divers termes de son développement, exprime le nombre de chacun des éléments constitu-

tifs de la forme engendrée (1). Elle réalise le minimum d'éléments et d'étendue exigé pour centrer une figure plane. Le point semble sortir de lui-même par contrainte et chercher la moindre expansion nécessaire. Cela correspond au contraste maximum successif entre deux directions, contraste qui évoque le temps et n'implique l'espace que par le souvenir dans cet espace interne de la mémoire où la coexistence idéale est donnée aux choses, coexistence que leur refuse l'espace matériel Le point apparaît ici comme le contact entre l'espace. interne ou mémoire et le milieu extérieur, la pupille par où passent tous les rayons, le foyer où doivent converger les irradiations de l'idée pour que l'acte réalise au dehors l'image conçue grâce au temps.

Dans cette série, la génération des centres qui se groupent autour du centre virtuel de la figure (qui est

---

(1) Les formules relatives aux 3 séries du tétraèdre, de l'hexaèdre et de l'octaèdre sont tirées de l'ouvrage de M. Boucher : *Essai sur l'hyper-espace.*

SÉRIE TÉTRAÉDRIQUE $(1-1)^{n+1}_{=0}$	SÉRIE HEXAÉDRIQUE $1-(2-1)^{n}_{=0}$	SÉRIE OCTAÉDRIQUE $(1-2)^{n} \pm 1 = 0$
On a pour n dimensions		
Sommets $n+1$	$2n$	$2n$
Arêtes $\frac{n+1\ n}{n\ 2}$	$2^{n-1} \times n$	$2^{2}\ \frac{n(n-1}{1.\ 2.}$
Faces $\frac{(n+1)\ n\ (n-1)}{1.\ 2.\ 3.}$	$2^{n-2}\ \frac{n(-n1)}{1\ 2.}$	$2^{3}\ \frac{n(n-1)(n-2)}{1.\ 3\ 3.}$
Solides à 3 dimensions $\frac{(n+1)\ n(n-1)(n-2}{1.\ 2.\ 3.\ 4.}$	$2^{n-}\ \frac{n(-n1)(n-2)}{1.\ 2.\ 3.}$	$2^{4}\ \frac{n(n-1)(n-2)(n-3)}{1l\ 2.\ 3.\ 4.}$
Formes à dimensions $\frac{(n+1)n(n-1)(n-k+1)}{1,\ 2,\ 3 \dots k}$	$2^{n-k}\ \frac{n(n-1)\dots(n-k+1)}{1.\ 2.\ \dots k}$	$2^{k+}\ \frac{1n-(n1)(n-2)\dots(n-k}{1\cdot 2.\ 3..\ (k+1)}$

comme l'idéal désiré par le principe centralisateur du point contraint à se disperser), autrement dit, le nombre des sommets,est minimum, et croît avec les dimensions suivant la formule $n + 1$, c'est-à-dire qu'il représente exactement le degré de puissance du point. La ligne sera bien dans cette série le carré du point, mais ce sera la ligne ayant une origine et une terminaison, une ligne asymétrique, ayant un sens.

La ligne, considérée en elle-même comme première puissance d'un élément autonome se développera suivant les dimensions, et l'influence centralisatrice agissant sur ce développement, limitera l'expansion et produira le carré, le cube et toute la série hexaédrique. La formule de cette série est $1 - (2 - 1)^{n} = 0$.

A quatre dimensions, on aurait une forme ayant 8 solides (d'où son nom octaédroïde), 32 arêtes, 24 faces et 16 sommets. Les sommets croissent dans cette série suivant la formule $2n$. Cela fait ressortir le caractère nettement binaire et équilibré de la ligne, qui ici apparaît comme le type de la distance indifférente, de l'étendue linéaire immédiatement réalisée par expansion binaire et symétrique, où l'influence centrée du point s'est élevée à la deuxième puissance d'une manière absolue, le principe centralisateur se multipliant en tous les points de la ligne, qui devient un axe. De là toute une série de formes symétriques par rapport à un axe, formes dont le type est le rectangle, et qui ne sont plus fonctions, comme la série hexaédrique régulière, du point à la première puissance, mais seulement du carré du point.

Cette série, basée immédiatement sur la ligne, dont chaque point est la source d'une nouvelle ligne, exprime

naturellement l'espace comme permanent, comme développé primitivement et non projeté d'une source inétendue. Elle traduit, par la perpendicularité qui est son essence, le contraste simultané, le quaternaire cosmique. Cette série se développe sans réaliser de convergence ni de divergence ; elle exprime la neutralité absolue de l'espace euclidien, et il est à remarquer que cette neutralité est obtenue en soumettant le principe centralisateur à se diviser suivant les puissances de 2. La ligne type est celle-ci : c'est la distance, ce qui établit la réciprocité entre le sujet et l'objet et les relie tout en les isolant.

L'angle droit pris en lui-même comme base paraît être le principe de la série octaédrique. L'angle est l'élément intermédiaire entre la centralisation et l'expansion, entre la direction et la longueur. Il synthétise un élément être et un élément-savoir : une étendue orientée.

Cette série paraît avoir pour fondement le point complexe, dont la première puissance se traduit par cette formule :

La somme du sinus et du cosinus = la racine carrée du module.

Quand on fait abstraction des différences d'intensité des divers éléments, le sinus et le cosinus étant égaux, on obtient l'angle de 45°, dichotomie de la perpendicularité, et le module devient $\sqrt{2}$. C'est ce nombre, nous manifestant le principe binaire radical, qui paraît être le ferment de la série octaédrique. Cette série répond au binôme $(1-2)^n + 1 = 0$. Les sommets s'y développent suivant la formule $2n$.

Au point de vue de cette série, la ligne droite (ou le module) est comme la résultante de deux lignes formant un angle droit situées dans une infra-dimension. Dans l'ordre surface, cette série donne le carré construit, non plus sur le côté, mais sur les diagonales. Dans l'ordre volume elle réalise l'octaèdre. Cette série répond ainsi à une sorte d'expansion rayonnante du point, expansion qui se limite par la plus courte voie.

La série octaédrique donne, pour l'espace à quatre dimensions, une forme appelée hexadécaédroïde, constituée par 16 octaèdres, 32 face, 24 arêtes et 8 sommets. Les sommets se développent suivant la formule $2n$.

On voit aisément la situation intermédiaire de la série octaédrique par rapport aux deux autres. Par rapport aux sommets la formule tétraédrique ($n + 1$ répond à l'algorithme sommation (E E) ; la formule hexaédrique $2n$ répond à l'algorithme graduation (E S) ; la formule octaédrique $2\,n$ répond à l'algorithme reproduction (E N), qui est en même temps la neutralisation et la racine des deux autres. Et nous trouvons ici une vérification des principes de Wronski.

Cette situation de la série octaédrique exprimée par le mode de développement des sommets, c'est-à-dire par l'évolution du principe centralisateur à travers les ordres spatiaux, se révèle également par la structure de l'octaèdre. Il a pour plans diagonaux 3 carrés et pour faces 8 triangles équilatéraux. Son arête $= \sqrt{2}$. Il révèle ainsi la combinaison du carré et du triangle, le carré jouant le rôle d'axe, de multiplicateur, représentant le principe mâle, le triangle jouant le rôle d'enveloppe, de multiplicande, représentant le principe femelle. Les carrés qui forment les plans de symétrie

de l'octaèdre doivent être plutôt considérés comme émanant du principe circonscriptif du point tendant à limiter, par le périmètre minimum l'expansion du quaternaire axial ; et celui-ci apparaît comme étant le carré de l'expansion du point dans le sens superficiel. C'est ainsi la combinaison de l'expansion linéaire et de la centralisation ponctuelle. C'est la seule figure qui puisse convertir ses pôles en équateur, et vice versa. Cette liaison de la translation et de la rotation s'accomplit ainsi dans la ligne complexe de la forme $x + y\sqrt{\ 1}$. Et nous entrevoyons ici la possibilité d'un nouveau type de formes ayant pour fondement, non plus la concentration ponctuelle, snon plus la translation linéaire, mais l'étalement superficiel, dont l'angle ne nous donne qu'une idée incomplète.

Les suites limitées de formes régulières

Le volume paraît avoir pour racine cubique la ligne et pour racine carrée le trièdre. Son carré répondrait à la 6e dimension et à la 12e puissance du point. On peut se figurer le carré du volume comme étant la synthèse des expansions en volume de chaque nœud du réseau intérieur qui forme la trame continue d'une figure à trois dimensions.

Y a-t-il un des polyèdres réguliers qui puisse être considéré comme exprimant le volume dans toute sa pureté ? Les trois séries précédemment examinées : tétraédrique, hexaédrique, octaédrique, procédant du triangle et du carré sont les seules qui, d'après les géomètres, soient susceptibles de se prolonger dans les espaces à *n* dimensions.

Il reste deux polyèdres à trois dimensions, le dodécaèdre, ayant pour faces des pentagones, et l'icosaèdre, ayant pour faces des triangles. Dans la 4e dimension, deux formes correspondent aux deux polyèdres précédentes le 120 édroïde et le 600 *adroïde* Il y en a une nouvelle, le 24-édroïde, formée de 24 octaèdres et de 96 triangles équilatéraux, qui ne possède aucun antécédent direct dans la 3e dimension. Ces trois formes à quatre dimensions ne sont suivies d'aucune autre dans les dimensions supérieures.

Si donc le volume type consistait dans l'icosaèdre ou dans le dodécaèdre, il se révélerait comme ayant une essence plutôt limitative, et comme réalisant une modalité spatiale qui tend à arrêter la progression des dimensions.

Le 24-édroïde, composé de 24 sommets, de 24 octaèdres, de 96 arêtes et de 96 triangles équilatéraux paraît être un dérivé accidentel de la série neutre, ayant pour base la surface et reliant la translation à la centralisation, et la ligne au point.

Rappelons la théorie de M. Ch. Henry sur les contrastes. 24 est, d'une part, le produit du minimum de contraste simultané avec une direction immobile ($^1/_8$), par le maximum de contraste successif ($^1/_3$) ; 24 est, d'autre part, le produit du maximum de contraste simultané ($^1/_4$) par le minimum de contraste successif ($^1/_6$). Et 24 représente ainsi le nombre maximum des divisions immédiates de l'unité réalisées successivement dans les deux sens. Le processus 8 × 3 exprime bien l'octaèdre combinant le trièdre axial rectangle avec 8 triangles équilatéraux ; le processus 6 × 4 semble

révéler une disposition des 24 octaèdres dans la 4e dimension, disposition qui procède probablement de l'hexagone et du carré.

Le nombre 24 est donc la combinaison deux à deux des deux maximum avec les deux minimum de contraste, l'un des facteurs étant dans la simultanéité, l'autre dans la succession. Cette fonction synthétique très remarquable exprime la tension de la distance alliée à la liaision de la vitesse en même temps que la tension de la durée alliée à la liaison de la continuité, Elle semble donc destinée à clore une série.

$24 = 1 \times 2 \times 3 \times 4$ en passant par 6 dans la 3e dimension, c'est-à-dire par l'octaèdre ; en fonction des sommets, 24 réalise pour la 4e dimension l'algorithme des factorielles, dont la formule est n ! L'octaèdre répond à la même formule pour la 3e dimension (1, 2, 3 = 6). On découvre ainsi la nature spéciale du lien par lequel le 24-édroïde se rattache à sa souche dans la 3e dimension. L'octaèdre nous apparaît ainsi sous un autre jour, indépendant du développement des produits du nombre 2 : à ce titre, il aurait pour origine dans la 2e dimension, non pas un polygone mais une figure à 2 côtés, un angle répondant à la formule 1×2, soit à la moyenne. géométrique entre 1 et 2, c'est-à-dire $\sqrt{2}$, et par conséquent à l'hypoténuse du triangle rectangle isocèle Ceci confirme l'analyse précédemment faite au sujet de l'octaèdre.

La formule n ! est le type simple de l'algorithme des facultés qui, dans le schéma de Wronsky, représente l'élément universel, savoir, tandis que la formule Σn, somme des n premiers nombres, est le type de l'algorithme des séries, élément universel être, d'après Wronski.

Or l'octaèdre répond à la fois aux deux formules. Il représente bien dans sa racine l'élément neutre et l'algorithme reproduction, qui, d'après Wronsky, est la source véritable des éléments universels et qui détermine la clôture d'un système de réalités.

Dans la 4e dimension la forme qui correspondrait à la formule Σn aurait $(1 + 2 + 3 + 4) = 10$ sommets. Cette forme n'existe pas ou du moins n'a pas été découverte ; il faurdait la chercher comme issue de l'octaèdre. Mais le facteur 10 apparaît dans les deux formes de la suite du dodécaèdre et de l'icosaèdre puisque le 120-édroïde et le 600-édroïde ont respecsivement 600 et 120 sommets.

La dépendance, vis-à-vis de la série octaédrique, des trois polyédroïdes sans suite dans la 5e dimension se révèle dans ce fait que les nombres respectifs de leurs sommets sont tous des multiples de ceux de l'hexadécadroïde, représentant de la série octaédrique dans la 4e dimension : on a en effet pour le nombre des sommets : hexadécaédroïde : 8 sommets. Les autres donnent $3 \times 8 = 24$, $5 \times 24 = 120$, $5 \times 120 = 600$.

L'icosaèdre est formé de 20 triangles et de 12 sommets. Il présente, comme construction. certaine analogie avec l'octaèdre. On dirait qu'il est obtenu par la convergence vers un axe,des sommets de 12 pentagones entrelacés de manière à constituer une sorte de noyau polyédrique étoilé. Ces pentagones constituent les plans diagonaux.

On peut le partager aussi en deux calottes égales et symétriques dont la base est formée d'un hexagone régulier gauche. A ce point de vue, on pourrait conce-

voir ce polyèdre comme un moyen détourné de réaliser une forme centrée sur l'hexagone, qui, par son gauchissement et l'allongement de son côté, arrive à empiéter sur la 3e dimension. Du reste, l'autre procédé de construction que nous avons signalé implique également la préexistence de la 3e dimension. Cela montre que la véritable source de ce polyèdre se trouve dans l'essence du volume, et il pourrait bien en exprimer la figure typique. S'il en était ainsi, il serait très possible qu'il n'ait de suite que dans la 6e dimension, celle-ci représentant le carré du volume. Le triangle équilatéral qui constitue sa face ne serait pas son origine, mais seulement, comme pour l'octaèdre, un radical femelle ; son pentagone diagonal serait le radical mâle, et leur combinaison réaliserait cet hexagone gauche qui divise l'icosaèdre en deux parties. On pourrait attribuer aux sommets de ce polyèdre la formule : $n'^{(n+1)}$ pour 3×4 ou encore $2^2 n$. La première de ces formules équivaut à participe des factorielles, la deuxième à un analogue de la forme octaédrique ayant pour base 2^2 au lieu de 2.

Le 600 édroïde a 120 sommets et est composé de 600 tétraèdres. Il pourrait donc se rattacher médiatement à la série du tétraèdre. Celle-ci, dans la 4e dimension, est représentée par le pentaédroïde à 5 tétraèdres et à 5 sommets. D'autre part, le 600 édroïde paraît découler de l'icosaèdre, limité comme lui par des triangles équilatéraux. 5 tétraèdres émanent d'un sommet, et le quinaire reparaît ici, mais comme forme convexe. La formule des sommets pourrait être $(n+1)!$ Ce serait l'application à la série du tétraèdre du caractère d'universalité apporté par les factorielles. Le polyèdre répondant à cette formule dans la 3e dimension serait un

double icosaèdre, et c'est peut-être là le noyau constructif du 600-édroïde. Dans la 1e dimension le polygone répondant à cette formule serait l'hexagone. Or nous avons trouvé, comme une des origines de l'icosaèdre, l'hexagone gauche. Le gauchissement d'une forme serait donc peut-être l'expression géométrique de l'algorithme factorielle, et cela se conçoit. Si la génération d'une dimension nouvelle par projection d'un élément semblable ou générateur hors de sa sphère d'existence correspond à l'algorithme puissance, on comprend très bien que la progression continue d'une série de facteurs soit un empiétement prématuré sur la dimension suivante, sans cependant la réaliser franchement. On s'explique en outre alors comment l'octaèdre peut avoir dans la 4e dimension deux dérivés (le 600-édroïde ayant une surface gauche pour symétrie).

Le dodécaèdre formé de 12 pentagones et de 20 sommets et son dérivé à quatre dimensions, le 120-edroïde, formé de 120 dodécaèdres, de 720 pentagones et de 600 sommets, présentent les mêmes facteurs que l'icosaèdre en sens inverse. Les deux groupes du dodécaèdre et de l'icosaèdre sont conjugués entre eux comme le sont ensemble les séries de l'hexaèdre et de l'octaèdre.

Le dodécaèdre peut être partagé en deux calottes égales et symétriques dont la base est formée par un décagone régulier gauche. Il donne donc lieu à la même observation que l'icosadère, et correspond au moyen de réaliser une figure centrée régulière avec un polygone qui, inscrit, aurait une arête plus petite que le rayon. Il doit donc se rattacher d'une certaine manière aux factorielles. D'autre part, les deux moitiés symétriques n'ont pas de sommets sur leur axe comme l'icosaèdre et l'oc-

taèdre, mais le centre de deux faces comme l'hexaèdre. Ce rapprochement nous fait présumer que la formule des sommets du dodécaèdre doit se rattacher à l'algorithme puissance. 20 répond en effet aux deux formules $5(5—1)=5^2—5$. Le 120-édroïde avec ses 600 sommets donne $5^2(5^2— 1) = 5^4— 5^2$. Il continue donc la série sans équivoque. On ne peut la construire cette série, nous l'avons vu, par projection de faisceaux émanant des sommets ; mais on peut se demander si la 4e dimension n'est pas susceptible d'un gauchissement à 2 degrés, qui permettrait peut-être de continuer la progression.

Dans la 2e dimension la formule des sommets doit être $\sqrt{5}\ (\sqrt{5} — 1) = 5 —\sqrt{5}$. Cette formule exprime le nombre des sommets de la figure à 2 dimensions qui serait la racine incommensurable de ce polyèdre, et qui n'exprimerait une fonction entière qu'à partir de l'ordre des volumes. Cette figure aurait 2 sommets, plus un 3e incomplètement réalisé et exprimé par une fraction un peu inférieure à 3/4.soit $\sqrt{5}\ (\sqrt{5} —1) = 2.72393$, ce nombre est très voisin du nombre transcendant $e = 2,71828$ qui, comme nous le verrons, est le nombre du développement de la vie; et l'on peut remarquer, avec M. Lapparent, que la symétrie quinaire, qui fait absolument défaut en cristallographie, est très fréquente dans les règnes organiques. Cette figure représente donc un angle dont un côté est nettement limité par un point, et dont l'autre est pour ainsi dire à l'état de gestation, comme une tige virtuelle d'accroissement. Mais comme, en fonction de la surface, les points sont déterminés par des lignes, le nombre incommensurable $\sqrt{5}\ (\sqrt{5} —1)$ des sommets de la figure à deux dimensions dont il s'agit trouvera son expression dans l'expression linéaire

de la formule. En effet, dans tout contour polygonal, le nombre des sommets est égal à celui des côtés si le contour est fermé ; il est supérieur d'une unité si le contour est ouvert. Or la formule $\sqrt{5}\,(\sqrt{5}-1)$ s'interpréterait en lignes par le produit de deux lignes, et la formule $5-\sqrt{5}$, qui lui est équivalente, par la différence de deux lignes. Donc elle indiquera un produit ou une différence de deux lignes déterminant 3 points, dont le 3e aura une valeur différente, si on adopte un contour ouvert, ou bien 3 lignes, dont une aura une valeur inférieure aux deux autres si l'on adopte un contour fermé, autrement dit un triangle isocèle.

La formule $5-\sqrt{5}$ nous indique que l'élément $\sqrt{5}$ doit être compté par retranchement sur la ligne ayant pour longueur 5 ; la formule $\sqrt{5}\,(\sqrt{5}-1)$ qu'il s'agit d'une moyenne proportionnelle. En combinant ces trois données, on voit qu'il s'agit de la moyenne proportionnelle entre une ligne entière et une de ses fractions comptée de son point terminal et en sens inverse. Bref, la formule $\sqrt{5}\,(\sqrt{5}-1)$ exprime la moyenne et extrême raison d'une ligne ayant pour longueur $2\sqrt{5}$.

Si nous voulons maintenant obtenir le nombre de sommets 2,72393, exigé avec un contour ouvert, nous aurons la construction angulaire qui projette en angle le segment de droite réalisant la moyenne raison ; si nous usons du contour fermé, nous aurons le triangle isocèle ayant un angle au sommet de 36°. Sa base et son côté seront dans le rapport qui existe entre le côté d'un pentagone convexe et sa diagonale (ou, ce qui revient au même, le côté du pentagone étoilé) ; et le côté de ce pentagone sera égal au côté du décagone inscrit dans un cercle qui aurait pour rayon la diagonale ou le côté du

pentagone étoilé correspondant. On peut concevoir, ainsi, le pentagone comme issu d'une droite résultant d'un produit et tendant à égaliser ses facteurs : cette ligne émet les facteurs comme côtés d'un triangle isocèle dont elle est la base, et la réflexion de ce triangle isocèle à chacune de ses extrémités établit deux nouveaux points qui déterminent le pentagone régulier.

Ceci tendrait à considérer le pentagone, non plus en fonction du cercle circonscrit, mais en fonction du cercle passant par 2 sommets voisins et ayant son centre au sommet opposé. Et il faudrait considérer la base ou le point comme projection dans le plan d'une ligne extérieure à ce plan. Le pentagone n'exprimerait alors qu'une racine d'une forme typique appartenant à l'ordre des volumes (ou plutôt des surfaces gauches).

L'algorithme de la suite du dodécaèdre en fonction des sommets, autrement dit en fonction du principe centralisateur, est celui du partage d'une quantité en moyenne et extrême raison. C'est donc le cas parfait de l'algorithme des moyennes proportionnelles, le cas où une quantité tire de son sein propre un carré parfait équivalent au produit de son tout par l'excès ou le défaut de ce carré. Ceci montre la situation de la série du dodécaèdre en fonction de celle de l'hexaèdre et de l'octaèdre. L'hexaèdre est représenté par 2^n, l'octaèdre par $2\ n$; ici, nous avons $x^2 = a\,(a \pm b)$. Nous retrouvons comme dans l'hexaèdre l'algorithme-graduation, mais prenant pour exposant fixe la base de la série hexaédrique : le binaire ne s'y développe plus ; il fixe le degré de développement, et le 2e membre de la formule exprime, comme dans la série octaédrique, une reproduction, et, dans cette reproduction, l'un des facteurs est formé, comme dans

la série tétraédrique, par une somme. Du reste, le pentagone donne pour la 2e dimension : $5 = n + (n + 1) = 2n + 1 = n^2 + 1$.

La moyenne proportionnelle est le centre des librations de l'algorithme reproduction ; la moyenne raison d'une quantité représente ainsi l'équivalence synthétique et pleinement unifiée de la différenciation propre à un être. Nous avons ici,par rapport à l'algorithme reproduction, l'analogue de la quantité complexe de la forme $x+y\sqrt{-1}$, qui donne l'équivalence synthétique de l'hétérogénéité dans la sommation. Le carré de l'hypoténuse répond géométriquement à cette synthèse de la sommation,qui est le pivot des fonctions trigonométriques. Le côté du carré équivalent à un rectangle correspond , d'une manière générale, à l'équivalence de la reproduction exprimé par la moyenne géométrique; mais alors les deux facteurs sont préalablement distincts et combinés ensuite : c'est une sorte d'accouplement. Au contraire, le pentagone exprime l'être qui s'épure en tirant de lui-même un élément du même ordre que lui, non plus en réalisant,de concert avec un autre individu,un produit moyen, mais produisant un équilibre centré où son tout radical sera la charpente intérieure de cette réalisation équilibrée dont il formera son enceinte. Ceci nous découvre combien était judicieux le symbole cabalistique de l'étoile à 5 branches exprimant l'essence de l'homme, c'est-à-dire de cet être qui, dans l'univers,possède en son propre fond l'étincelle du Verbe divin, qu'il doit faire rayonner pour rectifier l'élément mixte dont son essence actuelle est altérée. On voit en même temps que la relation du côté du pentagone convexe avec le rayon inscrit et le rayon circonscrit réalise

un triangle isocèle ayant pour base 4, pour côté latéral 5, et pour médiane 3 (à 1/20 près). C'est le fameux triangle égyptien.

Enfin nous voyons comment le pentagone et la suite du dodécaèdre s'allient au décagone et l'intervention du facteur 10 dans toute cette suite. Le pentagone apparaît aussi, nous l'avons vu, comme racine de la suite de l'icosaèdre, et le facteur 10 y apparaît également. Tout ceci nous éclaire un peu sur les motifs qui ont fait du dénaire l'expression cabalistique de la perfection et de la pleine réalisation d'un système de réalité.

Fondement des figures régulières

Le fait que les trois séries du tétraèdre, de l'hexaèdre et de l'octaèdre se prolongent indéfiniment ne prouve pas la possibilité d'un nombre illimité de dimensions, mais seulement que,cette dernière condition étant satisfaite, l'autre s'ensuit. En effet, établir une nouvelle dimension, c'est élever une perpendiculaire commune à l'universalité d'un ordre spatial. Or la série hexaédrique consiste à élever autant de perpendiculaires qu'il y a de sommets dans la dimension précédente. La série du tétraèdre pose un sommet nouveau sur l'axe nouveau ; la série octaédrique en place deux (un de chaque côté). Le prolongement indéfini de ces trois séries est ainsi une conséquence, et non une preuve, du développement indéfini des dimensions.

La série du tétraèdre semble être l'émanation proprement dite du point. Cela est révélé par son binôme $(1-1)^{n+1}$.

L'expression (1 — 1) indique une libration pendulaire qui revient au zéro. Ceci révèle l'oscillation revenant toujours vers le point : rien ne décèle mieux cette tendance centralisatrice et d'expansion minimum. Chaque dimension répète une fois cet aller et ce retour vers le point origine, et le caractère unilatéral spécial à cette série est rendu manifeste. Dans la 1re dimension, on a une ligne ayant un sens, avec une origine et une terminaison. Dans la 2e dimension, 3 librations revenant sur le centre, et la ligne unissant les extrémités aura pour expression $\sqrt{3}$ en fonction du principe centralisateur qui régit le sens de ces librations. La croissance de l'étendue réalisée sera d'expansion minimum, par conséquent la série des nombres entiers répondant au degré de l'ordre ponctuel qui excède toujours de 1 celui des dimensions.

La série de l'octaèdre, qui coïncide avec celle de l'hexaèdre dans la 2e dimension paraît issue de la ligne complexe $x + y\sqrt{1}$, formée par un angle droit. Son binôme $(1 - 2)^n \pm 1 = o$ exprime encore sa nature. Pour la première dimension, l'expression (1 — 2) indique une libration allant vers l'unité positive, puis rétrogradant du double, donc aboutissant à l'unité négative. Les puissances seront celles de — 1, c'est-à-dire alternativement positives et négatives, donc une série d'expansion dans chaque dimension changeant de sens chaque fois, et par conséquent revenant toujours vers les axes. Cette série ayant pour base l'unité négative a pour souche $\sqrt{-1}$, qui est le principe des quantités complexes. La ligne unissant les extrémités implique deux lignes angulaires et aura pour expression $\sqrt{2}$, qui est la mesure de l'hypoténuse du triangle rectangle isocèle.

Cette série a donc pour essence la polarisation binaire de la ligne et se développe sur des axes cruciaux.

La série de l'hexaèdre est la véritable émanation de la ligne, car chaque fois elle projette une ligne à une distance égale à elle-même. Son binôme $1 - (2 - 1)^n = 0$, autrement dit $1 = (2 - 1)^n$ exprime encore sa nature. Dans son premier degré, dimension linéaire, l'expression $(2 - 1)$ montre une libration allant à 2 puis revenant sur 1 : ses puissances seront donc les puissances de $+, 1$, réalisées par des oscillations toujours positives, retournant à l'unité après une expansion vers 2 : cela exprime bien le dédoublement de chaque sommet. Pour la dimension 0, cette série s'exprimerait encore par 1^0; elle semble ainsi consister dans le point contenant la source de toutes les puissances, puisque tout nombre de puissance $o = 1$.

Ces trois séries se construisent par une élévation de puissance. La série du tétraèdre exprime les puissances de la dimension zéro; les séries conjugueés de l'hexaèdre et de l'octaèdre, les puissances de la première dimension. Or celles-ci correspondent, au point de vue de l'expansion des formes, à l'équilibre entre la convergence et la divergence dans le développement des formes à travers les ordres spatiaux. Et ceci aide encore à préciser la notion de dimension. La dimension est en quelque sorte la dérivée constante d'une certaine fonction. La division d'une grandeur de translation en parties égales correspond à une sommation d'éléments égaux. C'est là ce qui exprime l'équilibre en fonction de la translation pure. La constance d'une direction correspond à la multiplication d'éléments quelconques par un facteur constant. C'est là ce qui exprime l'équilibre dans le

dévoppelement de l'expansion pure. La constance d'une base élevée à des puissances quelconques est ce qui exprime l'équilibre en fonction de l'emplissement. Par conséquent; au delà de cette fonction-puissance, le développement spatial,s'accomplissant avec accélération par rapport aux dimensions, devient envahissant à mesure que croît le nombre de dimension,et doit aboutir rapidement à un cycle. Pour que des suites de ce genre réalisent,dans certains ordres spatiaux, des figures contenues dans le schéma dimensionnel et centralisateur (ce dernier cas est celui des polyèdres réguliers et des formes centrées), il faut que la fonction, bien que croissant d'abord plus rapidement que la fonction-puissance de la ligne (autrement dit, suivant des angles obtus), contienne un certain élément obéissant à la convergence. C'est ce que révèlent les polygones gauches sur lesquels se fondent le dodécaèdre et l'icosaèdre.

L'opinion que les suites émanant du dodécaèdre, de l'icosaèdre et du 24-édroïdes sont limitées, repose sur l'impossibilité d'empiéter sur une dimension nouvelle au moyen d'un angle polyèdre dont la face correspond à une corde au rayon du cercle circonscrit. Le pentagone est ainsi le polygone le plus élevé, susceptible d'engendrer un polyèdre régulier. C'est de même en projetant de chaque sommet un faisceau polyédrique dans la 4e dimension qu'on a supposé construits le 24, le 120 et le 600 édroïdes. Et la loi qui relie les angles aux sommets a montré que le prolongement des séries n'est pas possible au delà. Du reste, l'arête du 24-édroïde est égale au rayon de l'hypersphère ; celles du 120 et du 600 édroïdes lui sont inférieures. Mais cela n'empêcherait pas de concevoir la genèse des formes par d'autres

procédés. Le dérivé à 4 dimensions de la série octaédrique a, comme le 24-édroïde, son arête égale au rayon ; et même, dans la 3e dimension, le dodécaèdre offre une arête plus petite que le rayon de la sphère circonscrite ; et nous voyons en même temps qu'il résulte d'une convergence obtenue grâce au gauchissement d'un décagone. Aussi, la limitation de ces séries ne nous paraît démontrée que relativement au mode de développement par faisceau issu d'un sommet, seul mode de divergence, et par là forcément limité. Cet arrêt indique une restriction au développement du point par la ligne, mais non par la surface ou le volume.

F. Warrain.

INFLUENCES du HASCHISCH sur nos FACULTÉS

« Sagesse tragique de l'ivresse »
VICTOR HUGO.

I

Un des points les moins contestés des propriétés du haschisch, c'est qu'elles sont complexes, variables, déroutantes. En parlant d'elles, il convient de ne pas se montrer simpliste et d'établir de nombreux distinguo.

Ne pas confondre les effets des premières phases des accès avec ceux des autres phases, ni ceux des périodes de début avec ceux d'après l'apprentissage, ni les effets obtenus sur les anormaux avec les effets obtenus en général. Cela, nous l'avons dit et répété ; mais ce que nous n'avons pas assez dit, c'est la grande distinction à établir entre le haschisch agissant sur ce qui est en état

maladif et la même substance agissant sur qui est en bonne santé. — C'est un de nos rabâchages. — Un puissant biophore , par exemple, qui donnera une débordance de vie à quelqu'un de suffisamment avivé, comblera heureusement les vides des basses pressions chez un déprimé, un ennuyé.

Avant de juger défavorablement l'état où vous a mis un accès, voir si celui du point de départ n'était pas pire. Certains jours d'exaspération où je me risquais à des doses audacieuses, j'évitais de me montrer, parceque je ne représentais pas bien, et parce que les gens qui m'auraient vu à ces moments en auraient conclu injustement, en simplistes, contre la pauvre drogue, ne tenant pas assez compte de l'état initial où je marquais encore moins bien. Ils auraient constaté un insuccès, alors que l'accès avait plutôt bien tourné. Un moindre mal, c'est encore un succès relatif.

Un auto-expérimentateur doit donc dire de laquelle des trois catégories suivantes il fait partie : celle des personnes normales, anormales, maladives. Il est des cas de confession obligatoire. En bonne règle, la monographie d'une plante consommée se doublerait de la biographie du consommateur, qui s'en donne comme la monographie vivante. Si celui-ci est un franc anormal, ne pas trop généraliser à propos des phénomènes dont i est le lieu organique, et encore moins s'il est malade. Le haschisch pourrait être conspué comme aliment par les mêmes qui auront lieu de s'en louer comme médicament.

Quoique le moi soit haïssable, on conviendra donc qu'un auto-expérimentateur en absorption est bien obligé de parler de lui, puisque c'est son corps qui lui

a servi de principal creuset organique, surtout lorsque les propriétés de ce qui est absorbé varient d'après les qualités de ceux qui absorbent.

Dans la préface de la Comédie Humaine, Balzac fait remarquer qu'il y a plus de différence entre gens de professions différentes qu'entre animaux d'espèces différentes. Nous présumons que ces différences iront en augmentant. Déjà, les susceptibilités du système nerveux, par rapport aux agents naturels, sont assez nombreuses, complexes et déconcertantes pour faire accepter le principe que les traitements seront de plus en plus personnels. Les hommes sont trop enclins à prôner ce qui leur a fait du bien et abusent souvent de la maxime : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il fût fait à vous-même », maxime qui est un peu contredite par cette morale d'une fable : « Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre » ; et lui est même tout ce qu'il y a de plus nuisible, pourrait-on quelquefois ajouter. Les *autres* ne sont pas tout à fait *nos semblables*. On prend trop au pied de la lettre ce mot de semblables que nous donnons aux autres hommes, qui sont plutôt nos analogues, les exceptionnels surtout. Pour ceux-ci, le principe : *ab uno disce omnes* (de l'un apprend-les tous) devrait se modifier en *ab uno disce aliquos* (de l'un apprends-en quelques-uns).

Ne pas trop conclure du particulier au général en ce qui concerne ce genre de semblables. L'analogie, c'est la ressemblance dans la différence, mais c'est aussi la différence dans la ressemblance. Voyez-vous un paralytique panégyriquant une drogue qui aurait eu un bon effet sur un de ses organes, mais qui aurait le mauvais effet de rendre paralytiques ceux qui ne le sont pas.

Qu'un menacé de la folie s'en préserve par ce qui y expose autrui, qu'il ait à se féliciter pour son compte d'avoir recouru à la méthode homéopatique et vaccinatoire, fort bien ! Mais qu'il n'aille pas trop propager son ellébore à lui, son parafolie à lui, son vaccin sans piqûre, à lui, son foliefuge, qui, chez d'autres pourrait bien se manifester en contre-ellébore, donne-folie, *foliephore.*

Puisque non seulement je suis excusable, mais encore tenu de parler de moi, j'avouerai être de la catégorie n° 2 dont j'ai parlé plus haut et être assez bien conditionné pour apprécier les droits de l'exception comme aussi les devoirs de l'exception ; et l'un de ces devoirs des exceptionnels serait de remplacer le *On* par le *Je* en parlant de ce qui se passe dans leur individu, et il eût été peut-être plus exact sur le titre du chapitre de mettre : *influence du haschisch sur* MES *facultés plutôt que sur* LES *facultés.* Toutefois, si singulier que l'on soit, il est rare qu'on ne ressemble pas, sur certains points, à ses *semblables* ou quasi-semblables. Je vois bien que, pour ce qui m'a nui ou réussi dans mes accès ou mon régime, je confirme des effets constatés ; et il est toujours bon de signaler ces rencontres.

II

Je crois bien faire de donner un rapide exposé des maladies haschischéennes que j'ai subies ou affrontées, et de dire comment quelques-unes ont été guéries et même, j'espère, changées en bien. Ce peut être d'utile indication pour ceux qui, avec ou sans haschisch, seraient atteints d'affections analogues. Toutes les métho-

des de la médecine y ont passé : celles du *similia similibus*, du *contraria contrariis*, du *vicina vicinis*, de l'*alia aliis*, plus les méthodes *atténuative, saturative, abortive, perturbative, idéalisative... jubilitative*, etc.

Si les influences du haschisch sur l'intelligence devaient justement prévaloir, ce sont le maladies intellectuelles du haschischéen qui seraient le plus intéressantes à étudier, et parmi elles, celles qu'il appellera volontiers les maladies aristocratiques .

L'ivresse haschischéenne, comme toutes les ivresses, étant une courte folie, la folie et et les folies entrent dans notre sujet.

Parmi les phénomènes morbides ne durant que le temps des courtes folies haschischéennes, quelques-unes ne se renouvelèrent pas longtemps, tels que : les épouvantes, les délires, les illusions souvent du temps et de l'espace, les déformations, les effilochements de la personnalité, ainsi que divers désordres intellectuels accompagnant les minutes troubles où le *moi* a peine à se reconnaître.

De la folie proprement dite, je crois avoir été préservé et même l'un des paradoxes que j'espère un « lieu commun du lendemain », c'est qu'on pourrait bien trouver dans le haschisch une sorte d'ellébore qui serait un foliefuge, un parafolie à lui, précisément parce qu'elle serait aussi, au contraire, une contre-ellébore, une foliefore, un vaccin sans piqûre contre la folie, *parce qu'elle la donnerait.*

Qui se croirait menacé d'aliénation mentale ferait-il bien de s'en provoquer des atteintes pendant qu'il est d'attaque, avant que la maladie profite d'une défaillance de l'organisme pour produire ses ravages, ce qui est le

principe même de la vaccination applicable aux maladies qui ne sont pas sujettes à la récidive ? En médecine physique, on ne s'explique guère pourquoi d'autres le sont et d'autres non. En médecine morale, on distingue mieux celles qui ne reviendront plus, ou moins souvent. Ce sont celles d'abord qui ont été causées par l'ignorance et sont guéries par le dessillement de l'expérience, où l'on se dit après avoir écopé : « On ne m'y repincera plus. » L'expérience, c'est le vaccin moral.

Quiconque, artificiellement ou non, aura passé successivement par les grandes émotions de la vie sera moins susceptible d'en être écrasé le jour où elles viendraient vous assaillir plusieurs à la fois. Ainsi, un vainqueur des courtes folies sera mieux armé pour braver la folie même, et voudrait-il se la communiquer, qu'il n'y parviendrait peut-être pas. « N'est pas fou qui veut. »

Si un haschischéen se guérit au haschisch des maladies causées par le haschisch, pourquoi le même traitement ne réussirait-il pas contre des maladies analogues ? Supposez un haschischéen sans le savoir, intoxiqué à son insu, qui, le jour où il saurait, se mettrait à diminuer les doses, puis à se les administrer à bon escient ne deviendrait-il pas compétent sur les maladies simili-haschischéennes, qui, elles, n'auraient rien d'artificiel?

Seulement, dans ces acrobaties de la gymnastique cérébrale, on joue gros jeu, et il n'est pas sûr que les dislocations du mental aboutiront à des assouplissements plutôt qu'à des détraquements.

III

C'est la méthode *contraria contrariis* qui m'a servi contre une manifestation morbide de l'intelligence assez connue, celle des dissociations des idées pendant les premières phases des accès. Pour condenser les volatilisations de la mémoire et de l'esprit, pour mettre du plomb dans la tête, faciliter les accomodations du jugement, pour parer aux vagabondages imaginatifs, la logique commandait de développer parallèlement les facultés réflectives et volontaires. J'ai cherché à y arriver par des adjuvants et des exercices appropriés. Ainsi, à coups de tâtonnements, j'avais remarqué, avant de le lire dans Bouchardat, que l'alcool, en tant que coagulatif par la plus lourde ivresse qu'il produit, sert d'antidote aux fumées ou vapeurs du haschisch.

Comme il n'y a pas toujours neutralisation dans les mélanges ou les combinaisons des contraires, il résulte des effets nouveaux de l'association du haschisch avec l'alcool et quelques diffusibles. C'est un fait de sélection que le mélange des inébriants, qui les aggrave habituellement, sert, au contraire, chez les experts, à en corriger les mauvais et à en exalter les bons effets.

Quant au traitement spirituel, il a consisté en quelques règles pratiques que j'ai adoptées sur le jeu des associations des idées, et que j'ai réunies dans la seconde partie du *Manuel du haschischéen*.

Je me rappelle aussi l'importance que j'ai reconnue à la catégorie du contraire dans les associations des idées, dans la nature des choses et dans les propriétés

du haschisch, cette herbe aux antithèses, aux combles contraires.

L'idée du contraire est une des deux contenue dans l'idée de sélection, c'est-à-dire de ce qui est nuisible aux uns, utile aux autres.

Ensuite, notre herbe capricieuse agit souvent dans le sens contraire de celui qui avait été prévu ; et cette particularité sert d'indication.

Un tant mieux relatif aussi, lorsque des propriétés franchement accusées, mais nuisibles sont aussi franchement contraires ; car alors on peut les opposer les unes aux autres conformément à ce principe optimiste que deux maux sont parfois moindres qu'un seul, et qu'un excès n'est plus un défaut lorsqu'il combat un autre excès. Ainsi, le délire des hyperbolisations qui pousserait la grandeur haschischéenne à toutes sortes d'extravagances ou d'ultravagances sera tempéré par le délire des circonspections, qui la retient au rivage, sa poltronnerie de sybarite étant aggravée par la vivacité de son imagination, qui se représente mieux les dangers à courir.

La catégorie du contraire est encore ramenée par l'idée de la conversion des effets, qui fait aussi partie du programme et des prédictions du haschischéen. Le mot de conversion en bonne acception — et en étymologie imparfaite — signifie changement du mauvais en son contraire. C'est justement parce qu'il nous oblige à lutter contre les dissociations des idées que le haschisch nous exerce à leur coordination, et qu'après s'être annoncé comme une herbe aux coq à l'âne, il finira par agir en herbe aux rythmes. Dans ce cas, le remède au mal aurait été trouvé dans le mal même, et la méthode appliquée

eût été celle du *eadem iisdem* (les mêmes par les mêmes). C'est le traitement de la lance d'Achille.

IV

Comme tout ce qui pousse aux activités intellectuelles, le haschisch est accusé aussi de ne les entretenir qu'aux dépens des activités physiques. La paresse du haschischéen est légendaire. D'après M. Catulle Mendès, il ne la secouera même pas pour les choses agréables, par ce motif qu'elles ne valent pas le dérangement étant trop inférieures à ses rêves enchantés. Je croirais plutôt que son activité n'est affaiblie que pour les choses désagréables, c'est-à-dire lorsqu'elle s'appelle le courage, qu'elle consiste à braver des horions, à peiner pour un but utile, etc. L'herbe aux kifs sera loin de corriger un paresseux, un poltron, un douillet, un sybarite, un amolli. Elle les pousserait plutôt à s'ingénier pour remplacer de plus en plus, dans leur conduite et dans la société, la part de l'effort et du mérite par les ressources de l'intelligence et de l'imagination. S'ils n'y parviennent pas suffisamment, les difficultés de la vie en seront augmentées, même s'ils ont leur gagne-pain ; car si leurs besoins matériels sont limités, ils auront de nombreux besoins de protection que leur insociabilité assez accusée ne leur facilitera guère.

Ce n'est pas par orgueil surtout qu'un haschischéen intellectuel évite les compagnies, au moins pendant les accès. Ses fréquentes convalescences, son régime alimentaire d'hyperesthétique lui auront créé des susceptibilités de tempérament que ne ménageront pas tou-

jours les réguliers de la vie, et pour les explications desquelles il serait fastidieux de se confier à trop de monde. L'impétuosité des besoins pendant les accès rend toute société gênante. Une envie d'uriner, c'est une urgence. Un ongle mal coupé dont on s'aperçoit, quel agacement ! Presque une attaque d'hystérie ! Pendant que le dieu ou le démon végétal s'agite en vous, évitez au moins la fréquentation des chicaniers, des violents. N'acceptez que la compagnie des personnes douces ; et, si vous n'en connaissez pas dans votre intimité, changez vos relations. Le changement dans les relations est, plus que l'insociabilité, une conséquence du régime haschischéen.

On sait que l'utopiste, et en général tout homme à idées fixes, s'aliène en elles pour ainsi dire, y subordonne son égoïsme. Pas étonnant qu'il leur sacrifie aussi son altruisme. Lorsque ces idées, en partie satisfaites, lui laisseront le temps de s'occuper de lui-même et d'autrui, lorsqu'il n'y aura plus péril en la demeure, qu'il se croira vainqueur de ses ivresses, peut-on prévoir ceux qui bénéficieront de l'état naissant ou renaissant de ses sentiments affectueux ? Ce seront, je pense, les exceptionnels, les sensitifs, qui, étant ses plus semblables, son plus proche prochain, sont menacés des mêmes souffrances, des mêmes obstacles. C'est à l'égard des sensibilités anticipantes qu'il aura le plus de sollicitude et de compassion. Il sera bien placé pour connaître et exposer les lois de leurs susceptibilités, de leurs caprices, de leurs défaillances. S'il croit avoir à gratifier quelqu'un de quelque chose, c'est pour les délicats, les malheureux délicats qu'il cherchera des aliments de sélection, des armures de protection contre les brutalités de la vie.

Il voudrait leur éviter les dangers, tâtonnements, tourmentes, etc., par lesquels il a passé.

A propos de l'herbe aux antithèses, les tant pis sont souvent suivis de tant mieux. Ainsi, lorsque le haschisché est, sinon dans tous ses états, du moins dans ses états de conscience les plus exaltés, il est mal accommodé aux gens qui sont à l'état ordinaire ; mais cet inconvénient est racheté par un avantage de nature à faire oublier sa médiocrité, s'il n'est qu'un médiocre : c'est que les grands problèmes auxquels ses accès lui donnent... accès, il les aborde en intuitif, à l'état naissant, non émoussé, grâce à des chauffes artificielles qui le mettent au niveau de ceux qui sont les habitués des hauteurs, de « la région des égaux », au-dessus des moyennes, de sa moyenne à lui, toujours. On ne se méfie pas assez d'un individu à personnalité variable, qui est un monsieur quelconque et qui, par intervalle, se trouve avoir supériorité et vision sur son entourage, lequel aurait alors à redouter ses lucidités... de Damoclès. S'il n'a pas les aptitudes des grands imaginatifs, il a connaissance de leur état vibratoire, et pourrait, au besoin, se constituer leur médecin moral. La gloire d'avoir sauvé un Donizetti, un Gérard de Nerval, un A. de Musset vaudrait celle d'avoir composé une œuvre ou trouvé quelques... *quoi qu'on dise* de génie.

V

Je vous avouerais, en écrivait Saint-Evremond, que la crainte du plaisir me paraît un bien grand péché C'était déjà parler en fouriériste ; mais les plaisirs de la

sensibilité, déjà réhabilitables en tant que plaisirs, le seraient doublement s'ils étaient en même temps plaisirs de l'intelligence, s'ils acquéraient des qualités d'ordre moral, esthétique, harmonique. Des voluptés, des amours, c'est très bien pour un épicurien, un sentimental; mais des voluptés concordantes, des affections s'associant en symphonies passionnelles, ce serait encore mieux pour un haschischéen intellectuel, idéal ; et l'idéal de l'optimisme consiste, en définitive, dans l'accord de la sensibilité et de l'intelligence, en d'autres termes, dans la réunion de la vivacité et de la qualité du plaisir.

Jules GIRAUD.

DEUXIÈME PARTIE

L'ALBIGEOISE

Sous le ciel noir d'un jour d'orage,
Pourquoi partir, mon doux seigneur ?
Las ! Vous n'aimez plus sous l'ombrage
Les rondels de notre jongleur,
Cour d'amour et noble chanteur.
— Reine ! avant la galanterie,
Ecoutez la fière clameur !
— Tout pour la Provence, m'amie !

Oh ! jour maudit ! — Chênes austères,
Où l'oiseau chante son ennui,
Lais de pinsons et de trouvères,
Rien ne vous sait plaire aujourd'hui?

— Si ! de lutter en plein midi,
Au grand soleil, pour la Patrie ;
Et de frapper fort et hardi ;
— Tout pour la Provence, m'amie !

Vous partez en criant : aux armes !
Pleurez, mes yeux, pleurez toujours.
— Un baiser pour sécher tes larmes ;
Puis, adieu, mes douces amours !
Mes preux appellent au secours,
Elevant leur face meurtrie :
Les Francs triomphent. — Mais j'accours.
Tout pour la Provence, m'amie !

Reine ! à l'heure où gronde Montfort,
Pleurs d'amours ne sont que folie ;
Il est doux de chasser au Nord !
Tout pour la Provence, m'amie !

LES DIEUX

Aux dieux qu'ils érigeaient sur les autels païens,
Où fumait, nuit et jour, l'encens des sacrifices,
Largement les sculpteurs avaient donné les vices
Des rois de Babylone et des Atheniens.

Aussi, sur le Paros des siècles anciens,
Nous devinons encore vos bizarres caprices,
O dieux inspirateurs des blanches pythonisses,
O marbres immortels, ô grands olympiens !

Or, quand vous vous dressiez, fiers entre deux colonnes,
Les vierges de vingt ans, les pensives matrones,
Fremissaient et rêvaient d'étranges voluptés.

Le rhéteur maudissait vos membres bien sculptés,
Vos cous pareils au col effilé d'une amphore,
Et vous étiez si beaux qu'on vous aimait encore.

J. Boissière.

LES FAKIRS D'ÉTAMPES

Les environs d'Etampes, après avoir été probablement le théâtre de l'assassinat d'un infortuné desservant, ont été certainement le théâtre de l'impéritie de la magistrature française, et de la risible impuissance du pseudo-fakirisme hindou.

M. Joseph Diaz, à qui la bienveillance publique a généreusement consenti la savante et cynghalaise appellation de professeur Devah, M. Joseph Diaz doit certainement avoir d'autres moyens d'existence que celui de retrouver les cadavres égarés ou les bourses perdues. Et il ferait sans doute mieux, dans son intérêt particulier, de tendre les autres cordes qu'il a dû mettre à l'arc de ses possibilités. Qu'il se soit rendu ridicule autant de fois qu'il arpenta en tous sens la route de Chalo-Saint-Mard, en flairant des cailloux et en man-

geant du sable, telle la saharienne autruche, nous n'avons point à nous en mêler ; et M. Joseph Diaz est le juge le mieux placé pour savoir si une pointe de grotesque est un utile appoint à la spécialité où il exerce.

Mais M. Joseph Diaz, en se réclamant de la science hindoue, en simulant sur les chemins de Seine-et-Oise les pratiques de l'Orient, met en cause, dans l'opinion de la foule turbulente et sceptique, de plus hauts et de meilleurs que lui. C'est pourquoi il convient que nous nous occupions ici de son cas déplorable.

Que M. Joseph Diaz soit un ignorant absolu, c'est ce dont il n'est pas possible de convenir ; M. Joseph Diaz a certainement vu agir des initiés orientaux, et il a plus ou moins heureusement copié l'extériorité de leurs gestes. Mais combien faut-il que son ignorance intellectuelle soit profonde, s'il s'est imaginé que cette extériorité pouvait suffire ? Et sous quels maîtres a-t-il étudié, en admettant qu'il ait, quelque part, étudié quelque chose ? Et qui pensait-il étonner, et que pensait-il produire avec cette superficielle singerie ?

M. Diaz a commis la lourde faute de livrer à la risée générale, en son insuffisante personne, des traditions et des formules qui sont impeccables quand elles sont convenablement appliquées, dans les circonstances et dans les milieux favorables. Souhaitons qu'il soit assez inconscient pour n'avoir pas compris la gravité de son action.

Bien entendu, ne parlons point du colérique Samana, à qui, pour être tout à fait horrifique, manqua, en place du turban national, le casque métallique du dentiste forain. Et reconnaissons qu'une seule personne, en toute cette tragi-comédie, nous donna un enseigne-

ment et tint une conduite raisonnable : ce fut l'hyène de MM. Pezon et Bunau-Varilla.

Cette bête hargneuse et fétide, cette exacte ramasseuse d'ordures des douars arabes et berbères, témoigna,par son manque d'instinct et son flair complètement éventé, que les fauves au nez le plus subtil ne valent pas, dans les pays civilisés et hors de leurs déserts, pour découvrir et déterrer la moindre charogne. Messieurs les Hindous de la foire aux jambons eussent pu prendre, auprès de cette bête résignée, une leçon de choses.

Ils auraient connu, à son expérience, que la cohabitation dans les grandes villes, et que le frôlement continu des foules vibrantes et changeantes, ne sont bons, ni à l'intuition de l'homme ni au flair de l'animal, et que les choses, ici-bas, ne valent que dans les lieux où elles furent enseignées longtemps et pratiquées avec foi et succès. L'hyène et le chacal, qui eussent, sous le laurier-rose ancestral, flairé à un kilomètre un corbeau crevé ; le « fakir » — puisque fakir il y a — qui, dans la rizière bengalie, eût pu compter les grains de riz cachés au sein de la tourbe nourricière, sont également incapables de deviner le cadavre du prêtre de Châtenay, à la curée de qui vingt mille Parisiens se pressent, parmi les cris des badauds et la puanteur des automobiles. Voilà ce que connaissaient à l'avance les hommes de simple sens logique qui se sont occupés un instant de l'affaire : c'est la seule leçon qu'il est bon que M. Diaz emporte de sa déconvenue, et mette à profit pour l'occasion prochaine.

Bêtes et gens s'en retournèrent donc chacun à leurs affaires sans avoir trouvé quoi que ce fût, laissant

toute la besogne à M. le juge d'instruction d'Etampes, qui ne trouve pas davantage, mais qui du moins n'avait pas promis de trouver, et dont c'est, au surplus, le métier d'être bredouille.

UNE MIRACULÉE

Les Chambres étant sorties, les chroniqueurs en quête de nouvelles ont organisé un petit « bruit de ville » autour d'une jeune coxalgique, habitant avec ses parents, rue Blomet, à Paris. La Vierge de Lourdes et sainte Philomène ayant toutes deux fait la sourde oreille, et refusé de redresser la situation de la jeune malade, Notre-Dame des Victoires s'en est chargée, entre deux cierges et une ritournelle du grand orgue.

Il est tout à fait fâcheux, pour les fanatiques et pour les crédules, que le curé de la paroisse et que le médecin de la malade, en gens de bon sens, aient tous deux, sans s'être concertés, refusé un certificat de miracle, sans quoi il eût fallu installer une piscine entre la Banque et la statue de Louis XIV, et la fournir d'eau courante, ce qui, par les temps de dessèchement caniculaire, eût constitué dès l'abord un miracle de première qualité.

Les prodiges de la volonté et de la suggestion mentale sont trop connus pour que nous nous étendions à

préciser à quel plan de phénomènes se rattache la pseudo-guérison, d'ailleurs fort incomplète, de la jeune malade. Mais il convient de regretter qu'une publicité vraiment scandaleuse soit faite autour de souffrances, dont la victime doit avoir le droit absolu de garder silencieusement par devers elle, soit la charge, soit l'adoucissement.

JOHN M. LEE.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

M. Harmand de Melin fait une très belle étude, à propos d'un livre récemment paru, sur l' « *Intégralisme et l'Esthétique.* Il y montre, avec beaucoup de justesse dans l'idée et de bonheur dans l'expression, que notre époque moderne, pour ne pas suivre l'ancienne ornière vers l'idéal, n'a pas moins son aspiration propre vers l'Idéal et sa volonté d'en approcher. « Un livre qui est venu à son heure, et qui, tout de suite, a conquis l'attention : *Au commencement était le rythme,* par M. Jacques Roussille, a bien mis en lumière les caractères essentiels qui désormais distinguent l'artiste

et le penseur véritable du virtuose et de l'artisan. A ce titre, cet essai sur l'Intégralisme serait déjà, par la fermeté de son dire, une contribution des plus profitables au mouvement des idées, s'il n'avait eu l'ambition beaucoup plus haute d'aborder le problème métaphysique tel qu'il se trouve énoncé dans les principes mêmes de la doctrine. L'auteur y affirme qu'il existe « une logique interne du savoir » sur laquelle doivent s'étayer nos raisonnements, et qu'il importe de ne pas nous arrêter aux groupements de faits qui sont le produit de nos arbitraires classifications. Autrement dit, M. Roussille prétend qu'on ne peut pas faire, comme le voudrait une certaine catégorie de philosophes au positivisme étroit, de l'esthétique avec des documents statistiques. Nous sommes bien d'accord sur ce point.

Rappelant les notions fondamentales sur lesquelles s'appuie la doctrine, M. Roussille écrit : Les poètes de nos jours ont tellement avili leur art qu'on les choque en leur disant sa grandeur. Mais qu'importent les élégies ridicules, quand les paroles des prophètes nous témoignent du prestige éternel de la poésie ? S'il est périlleux aujourd'hui de parler de foi et de poésie, n'est-ce point parce que ces grands mots, détournés de leur sens, ne servent plus qu'à couvrir les plus banales manifestations ?

« L'opposition de la foi et du savoir a d'ailleurs provoqué, on ne peut le nier, une grave déchéance dans la pensée contemporaine, et, de plus en plus, il est souhaitable que la nécessité d'une certitude positive soit enfin comprise. Les poètes n'ont pas manqué de se passionner

pour cet idéal, et nous les avons vus proposer formellement, hors des dogmes, une foi nouvelle, laquelle, partant des données de la connaissance moderne, *dépasserait celle-ci pour établir, dans le domaine émotionnel de la pure Beauté, leurs correspondances eurythmiques.*

Le Mercure de France.

Il est difficile de trouver quelquechose de plus bellement exact, de plus discrètement attendri que l'étude faite sur l'œuvre et l'âme de *Carrière* par *Charles Morice.* Nous en avons un sentiment d'autant plus profond, que Charles Morice est le frère par le sang de Constant Morice, l'un de nos frères par l'idée en Extrême-Orient, et que nous nous sentons plus facilement vibrer à cette parole amie.

Donnons ici un court extrait où Morice indique la substance de l'un de ses plus nobles rêves, dont, avec Carrière, il compulsait la possibilité de réalisation :

« Je ne puis oublier, tout en m'excusant de parler de moi ici, qu'amené par des méditations du même ordre aux mêmes conclusions, j'eus le grand honneur d'être le collaborateur de Carrière dans une tentative — interrompue, non pas abandonnée — où nombre de nobles esprits convaincus des mêmes vérités nous rejoignirent. Témoin désolé de la tristesse du monde moderne, convaincu que cette tristesse a sa cause principale dans la dispersion qui caractérise et condamne notre société,

et qui fait qu'un être humain est voué à la solitude dans la foule humaine, je pensais depuis longtemps qu'il est du devoir des poètes et des artistes, des « Initiateurs », de combattre à la fois cette tristesse et cette dispersion en faisant un signe clair, un signe tendre et joyeux de ralliement. Sans méconnaître que le mal dont nous souffrons, cette monstrueuse dispersion des croyances et des forces, a des causes matérielles et économiques, historiques et anciennes, sans me leurrer de l'espoir que l'union immédiate, si elle était réalisable, pût avoir la vertu d'effacer les traces négatives des luttes d'hier et d'autrefois, de stériliser les causes du mal, je me persuadais du moins qu'on n'arriverait jamais à une solution heureusement pratique, si précisément on attendait, pour tenter d'y atteindre, d'avoir tari les sources de division et de douleur ; qu'on pouvait beaucoup espérer du rapprochement des hommes en des instants consacrés à la célébration de leurs meilleurs motifs mêmes de vivre, — tout espérer de l'amour de l'homme pour son enfant, c'est-à-dire de sa foi instinctive et invincible en l'avenir, à la condition qu'on sût invoquer à propos et plausiblement ces sentiments générateurs de toute grandeur et de toute bonté. »

La Revue de Philosophie.

Extrait d'un compte rendu, par notre ami *Warrain*, d'un livre de M. le chanoine Brettes, sur l'*Homme et l'Univers* :

« Le temps commence avec le mouvement ; l'espace objectif, c'est l'éther.

« Cette théorie est du plus haut intérêt, chacune de ses propositions a une grande portée ; mais elles sont discutables, et il est à penser que l'auteur ne compte pas s'en tenir à ce rapide exposé, et qu'il se propose de démontrer dans la suite les principes qu'il a énoncés.

« Mais la thèse fondamentale que M. Brettes se propose d'établir, c'est que « l'univers est une machine qui fonctionne mal », et que son état actuel résulte d'une altération apportée à son économie normale. Dès ce volume, il montre l'existence fréquente de conditions de vie anormales, et il établit, d'après l'expérience scientifique, « qu'il existe pour chaque vivant des conditions *optima* qui ne sont presque jamais réalisées ».

« L'influence du milieu est jugée par l'auteur comme fondamentale ; il critique le rôle trop important attribué à la lutte pour l'existence, et la considère surtout comme un résultat dérivant des conditions du milieu.

« Se rangeant à l'opinion de M. A. Gautier, M. Brettes n'admet pas que le psychisme puisse avoir un équivalent mécanique. L'argument fourni me paraît se résumer ainsi : La direction, l'ordre et la loi qui président aux phénomènes matériels ne peuvent ni depenser ni produire d'énergie, car la quantité d'énergie ne dépend que du rapport entre l'état initial et l'état final. — Ce raisonnement implique que les états psychiques consistent en phases intercalées entre les mouvements matériels centripètes et centrifuges de l'organisme. — Or

cette dissociation du psychique et du psychologique ne nous paraît pas établie : en réalité, c'est, il nous semble, pour les besoins de l'étude qu'on décompose en phases physiologiques et psychiques un processus que la réalité ne donne pas ainsi. Cette thèse demanderait, à notre sens, une étude approfondie, et ne nous paraît pas prouvée par le seul argument qui nous est donné à son appui.

Il nous faut noter aussi, dans une controverse avec M. Gardair, d'excellents arguments de M. l'abbé Sertillanges, qui sont d'ailleurs de saint Thomas d'Aquin.

L'Echo du Merveilleux.

A propos de la baguette de coudrier, qui rend, comme bien on pense, beaucoup de service dans les déserts africains : « La gazette *National Zeitung*, de l'Allemagne du Nord, publie un article intitulé : « Les sources d'eau dans l'Afrique allemande ». A la fin de l'article se trouve ce qui suit : « La nouvelle que l'on cherche des sources d'eau dans l'Afrique du Sud-Ouest allemand avec l'aide de la baguette divinatoire, et que ces recherches sont couronnées de succès, a déchaîné dans la bonne ville de Brême une véritable explosion d'indignation. Sur la proposition du géologue Wolf, le gouverneur du Sud-Ouest africain a été blâmé de se laisser aller ainsi aux préjugés et superstitions d'autrefois. Le correspondant termine son article en disant : J'ai assisté moi-même à la découverte de sources avec l'aide d'une baguette divi-

natoire, dans plusieurs endroits de l'Allemagne du Sud, et je puis assurer, qu'ils soient sorciers ou non, que ceux qui savent découvrir des sources, au moyen des baguettes, rendent de grands services à l'agriculture.»

Nous nous associons de tout cœur à l'énergique protestation de *Gaston Méry* au sujet du Trio d'Hindous et de la faillite du Merveilleux.

« Sous prétexte que les trois Hindous,avides de réclame, qui s'étaient faits fort de découvrir, grâce à des procédés magiques, le cadavre et l'assassin de l'abbé Delarue, n'ont découvert ni l'un ni l'autre, on veut faire rejaillir sur les personnes qui s'intéressent à l'occultisme, et sur les sciences divinatoires elles-mêmes, le ridicule dont ce trio dexotiques à longs cheveux s'est si amplement couvert.

« On crie à la faillite du merveilleux.

« C'est exactement comme si on criait à la faillite de la médecine parce qu'il y a des charlatans de foire qui n'obtiennent pas les guérisons qu'ils ont annoncées, ou à la faillite de l'automobilisme parce qu'il y a des chauffeurs qui, après avoir promis de battre un record, restent bêtement en panne.

« Devah, Ramanah, Alvis sont, avant tout, des maladroits et des ignorants. Chacun d'eux prétendait connaître une science qu'il ne connaissait pas,car, s'il l'avait connue, il n'aurait pas escompté un résultat qui la dépasse.

« Prenons Devah, le premier qui soit entré en lice. Il se donne pour un physiognomoniste. La physiognomonie est une science sérieuse, très en progrès depuis

Lavater. M. Ledos, mort l'an dernier, et Genia Lioubow notamment l'ont enrichie de données et de méthodes précieuses. Elle consiste à déduire des traits, de la configuration, des particularités du crâne et du visage d'un individu, son caractère, ses tares physiologiques, ses aptitudes, la force de sa volonté, la direction de ses passions et, par voie de déduction, les dangers qu'il peut redouter, les actes qu'il est dans sa destinée d'accomplir. Exacte souvent dans ses diagnostics psychologiques, cette science n'est plus guère qu'approximative dans ses pronostics.

« Prétendre se servir d'elle pour découvrir, d'après l'inspection de la photographie d'une personne assassinée, l'endroit où le cadavre a été enfoui et la retraite des assassins, c'est lui demander plus qu'elle ne peut fournir. C'est se moquer du monde. C'est ce qu'a fait Devah. »

Revue de l'Hypnotisme.

Intéressant calcul de la force motrice humaine.

« D'après les recherches de Fischer, l'énergie calorique latente emmagasinée dans les aliments absorbéspar un homme adulte par jour est de 3.500 calories. Une notable partie de cette énergie est utilisée à l'intérieur du corps même pour déterminer l'activité animale : respiration, digestion, élimination, etc. L'excédent est dépensé en travail mécanique.

« Une journée de 8 heures d'un travail moyen et continu équivaut à un travail de 127.000 kilogrammètres, soit 300 calories ou un peu moins de ½ cheval-heure.

« Dans ces conditions, l'auteur calcule comme suit le prix de revient de 100 chevaux-heure :

250 ouvriers à 3 fr. par jour.	750 fr. ..
20 chevaux, tous frais compris. . . .	60 ..
Machine à vapeur.	6 fr. ..
Moteur à gaz	3 fr. 50

« Donc, la force motrice humaine est plus de 100 fois plus chère que la force motrice mécanique.

Revue du Spiritisme.

M. Maxviel critique les séances de la villa Carmen, et, entre autres choses, il trouve:

« 1° Que la lumière de la salle d'expériences était insuffisante ;

« 2° Que le contrôle des sujets était insuffisant.

Aussi a-t-il bien soin de recommander d'éviter l'expérience du poignard et du bâton. Quiconque frapperait l'apparition de cet Hindou, mort depuis des siècles, passerait, pour coups et blessures, en correctionnelle ou en cour d'assises. (Numéro d'août 1906, p. 89.)

Mais alors ???

La Vie nouvelle.

Féconde en rapprochements imprévus, cette Revue nous offre un article sur « l'*Affaire Dreyfus et la vaccine* et un sur « *Les bienfaits des trusts* », et un encore sur les « *Nourrices sèches* ». De plus, la Revue annonce qu'elle va avoir une édition espagnole : elle grandira.

Reçu en outre : Revues de langue française : *L'Etincelle, Le Phare de l'Espérance.*

Revues de langue espagnole : *El Siglo espirito* (Mexico), *La cadena de Union* (Montevideo).

Revues de langue russe : *Le Spiritualiste, Rebus.*

Revue de langue italienne : *Luce e umbra,* dont voici le sommaire pour le mois d'août :

E. Bozzano : Mrs. Piper e il Problema della Subcoscienza. — Letture e Discussioni del Giovedi. — Avv. F. Zingaropoli : Lettere Inedite di Allan Kardec (con autografo di A. Kardec).— R. De Albertis : (R. Alt): Il médium Politi a Torino.— M. T. Falcomer : Manifestazioni Metapsicofisiche Spontanee e Provocate. — La Redazione : Per le vittime del Vesuvio. — Libri ricevuti in dono. Cronaca : L'ultimo discorso di A. Fogazzaro. — La Baccante di Antinoe. — Un nuovo medium da fiori.

Leo Caie.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE*, Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

....

Signature

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont-de-Lodi, Paris VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront, le cas échéant, transmises aux rédacteurs compétents.

Le Gérant : Lucien Bodin.

Paris. — Imprimerie Ch. VALIN

N° 29 951180 Octobre 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

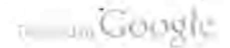
PRIX DU NUMÉRO .... **Un franc**

Abonnements:

France...	Un An......	12 Fr.	Union postale.	Un An...	15 Fr.
—	Six Mois. ...	7 Fr.	—	Six Mois.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS



VIENT DE PARAITRE

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTE

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

Préface par MATGIOI

Cet ouvrage cherche à dégager des données les plus générales de la science moderne les principes métaphysiques de la vie. Il aboutit à une confirmation rationnelle du dogmatisme ésotérique et religieux, et essaie d'en éclaircir quelques formules.

Une première partie, résumant à grands traits les manifestations essentielles de la vie et de son évolution, cherche à en définir les fonctions par rapport à l'économie cosmique. — Une deuxième partie, d'un caractère plus critique, tend, par une analyse rationnelle des caractères fondamentaux de la vie, à en pénétrer le principe et à en définir l'essence.

En appendice se trouve l'exposé succinct de la loi de création d'après H. Wronsky, armature philosophique qui est la clef des antinomies insolubles pour les autres systèmes, et qui établit l'harmonie entre la critique rationnelle et le dogmatisme religieux et traditionnel, réputés inconciliables.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI



PREMIÈRE PARTIE

LES HIÉRARCHIES TAOÏSTES ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Présentement, les textes et les livres taoïstes sont traduits exactement et éclairés de toute la lumière possiblement adéquate pour l'intellection occidentale.

Il nous reste à connaître comment ces textes furent appliqués sur les lieux mêmes et aux races qui les inspirèrent, comment s'établit le traditionalisme grâce auquel ces enseignements lointains nous parvinrent, et dans quels collèges, dans quelles institutions on conserve jalousement le flambeau d'une si pure lumière.

C'est donc ici l'histoire des hiérarchies taoïstes, et de l'enveloppe où ces hiérarchies se conservèrent, se cristallisèrent, et s'enfermèrent pour posséder à la fois

l'anonymat et la toute-puissance ; c'est l'histoire des sociétés secrètes jaunes. Ce n'est pas une histoire chronologique ; car des mouvements révolutionnaires créèrent des organismes secrets à certaines époques pour les besoins de ces époques, et ces organismes disparurent après avoir atteint leur but (et nous en avons une preuve contemporaine dans l'éclosion de la secte des *Boxers*, rameau exotérique et éclatant de la plus occulte organisation de l'univers). C'est seulement ici une histoire logique et philosophique, avec l'étude du développement inévitable des sociétés secrètes politiques au sein même des centres initiatiques que le taoïsme avait créés pour la conservation de la Doctrine, et pour l'occultation des sciences délicates ou dangereuses, qui, tant au point de vue politique qu'au point de vue psycologique, découlaient de cette doctrine.

Les centres initiatiques taoïstes étant, d'autre part, les seuls organes hiérarchiques d'une tradition qui ignore tout culte, tout rituel, toute liturgie et, à proprement parler, tout sacerdoce, devaient servir de noyau et de ralliement à toutes les sociétés secrètes qui se formaient dans la race jaune, pour deux majeures raisons : parce que le taoïsme enseigne, en politique, les mêmes principes qui sont professés par ceux qui sont obligés de recourir aux sociétés secrètes pour conserver l'indépendance de leur pensée ; ensuite, parce que le taoïsme présentait la hiérarchie implacable, mais très simple et très occulte, qui est indispensable à toute organisation secrète digne de ce nom et de l'existence.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur les principes politiques inclus aux textes de Laotseu, et spécialement au Tao. Sans avoir même besoin de les presser,

on voit qu'ils conduisent l'individu au libertisme, et la collectivité au communisme. Ainsi, il satisferont dès l'abord au but lointain que se proposent toutes les sociétés secrètes de l'humanité.

Mais ce qu'il importe de faire ressortir ici, c'est l'institution de la hiérarchie taoïste occulte, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, et de préciser que le rôle mystique, magique et conservateur de chacun de ces degrés hiérarchiques se double d'un rôle politique, social et évolutionniste.

A proprement parler, la hiérarchie taoïste ne compte pas de prêtres et de desservants, puisqu'il n'y a pas de culte extérieur, ni de membres salariés et, par suite, fonctionnaires, puisqu'il n'y a pas de frais, ni de membres élus par le peuple ou choisis par l'Etat, puisque le peuple ignore et que l'Etat ne paie pas. Le mot « prêtre » est ici bien impropre, car il ne célèbre pas, mais enseigne. La science acquise est le droit du prêtre taoïste; l'aveu des maîtres est son investiture; son succès est sa consécration. Il n'a besoin de rien autre pour être en vénération à la foule des lettrés, et pour suivre dans le monde sa voie cachée.

L'enseignement de la science — dans le sens entier du mot — est leur seule fonction et la seule cérémonie du taoïsme. Il est évident que les formules volontairement abstraites, générales et impersonnelles, où se complaît l'enseignement de Laotseu, ont besoin d'une perpétuelle paraphrase. Elle est faite dans une glose, une tradition orale, qui est la même partout où le taoïsme s'enseigne. Ces docteurs, qui portent le nom de tongsang (hommes qui voient clair), et s'occupent de la méta-

physique et des problèmes que soulève l'enseignement de Laotseu, donnent l'enseignement classique du taoïsme.

A côté d'eux, sont les phutuy qui se distinguent d'eux par un caractère hiératique traditionnel. Toute philosophie s'est toujours sentie attirée par le problème de l'origine des dieux et de l'origine de l'idée de Dieu. De plus, elle gagne en influence, si, par le mysticisme de ses dehors et la hiérarchisation de ses sacerdotes, elle émeut la religiosité du peuple. C'est pourquoi les adeptes de Laotseu firent à leur maître une place dans les temples, et eurent, pour l'honorer, sinon des rites et une liturgie, du moins une hiérarchie hiératique. Cette hiérarchie fut d'autant plus facile à installer que la solitude et l'étude, dont Laotseu fait un devoir à ses disciples, donnèrent naissance à des communautés, les unes cloîtrées, les autres errantes, dont les chefs devinrent rapidement des supérieurs spirituels. C'est de cette institution que les « phutuy » actuels sont les restes et les témoins.

Enfin, au dernier degré de la hiérarchie se tiennent les « phap », qui, en plus des sciences plus haut allusionnées, connaissent les toxicologies sacrées et profanes, et spécialement toutes les sciences divinatoires depuis la métaposcopie jusqu'au sidérisme. Les rites évocatoires tiennent ici une grande place, dans ce collège, qui suit l'enseignement du Dragon, fantastique emblème, personnificateur de l'Empire du Milieu, maître suprême et omniscient du chemin de la droite et du chemin de la gauche.

***

Comment la science première et entière, dégagée de toutes les gangues et scories des commentateurs, est-elle transmise aux phap actuels ? Comment ceux-ci la communiquent-ils à leurs adeptes,qui sont des successeurs désignés de leur vivant ? Par quelle pratique obtiennent-ils le pouvoir correspondant à cette science ? Sur quoi et sur qui exercent-ils cette puissance mystérieuse? Voilà, parmi les questions qu'on serait en droit de poser, les seules auxquelles on n'est point en droit de répondre : ceux qui réfléchissent pourront trouver d'autant plus d'éloquence à ce silence, qu'on ne cache point qu'il est dû à des obligations morales, et aussi à un certain instinct de conservation. On comprendra facilement que, suivant le précepte oriental, tout n'est pas fait pour être divulgué, et qu'on n'est vraiment digne d'obtenir la connaissance que quand on est capable de la découvrir soi-même. Il est d'ailleurs bien d'autres questions sur lesquelles on peut, sans dangers ni réticences, appeler l'intérêt occidental ; celle-ci notamment : quelles sont, dans les trois mystérieux collèges que je viens d'énumérer, les sciences enseignées et mises en pratique ? Je puis affirmer que tout ce qui suit n'a pas encore été exprimé ni écrit.

Dans le collège des Tongsang (et j'emploie le mot *collège* dans le sens large d'institution traditionnelle), on ne reçoit que les docteurs, c'est-à-dire les savants reçus aux plus hauts grades de la hiérarchie non officielle des lettrés(les autres titres étant à la disposition des souverains). Ils ne sont admis au titre taoïste et à l'enseignement qu'après un plus ou moins long séjour, soit dans une retraite obscure, soit dans un de ces monastères éloignés que l'on nomme des « temples sans portes »,

où ils s'adonnent à des travaux mystiques et extatiques,et où la longue contemplation de l'univers les fait entrer au tréfonds des lois de la nature. De leur enseignement, que l'on vient chercher de fort loin, ils sont les maîtres et les dispensateurs absolus; et leurs cours, si l'on peut employer ce mot pour les conversations qu'ils tiennent à la mode platonicienne, sont publiés suivant la composition de leur auditoire ; ils les modifient, les augmentent ou les tronquent ; à cause parfois d'un seul auditeur suspect, leurs lèvres demeurent closes.Ils sont tout à fait indépendants et tout à fait responsables aussi, non seulement au point de vue dogmatique, mais encore sous le rapport politique; et c'est à eux qu'il incombe de ne pas laisser tomber dans des oreilles ennemies ou espionnes les propositions qui pourraient troubler le repos de ces écoles tolérées, mais non officielles.

Les tongsang choisissent généralement leur demeure dans de gros villages (8 à 10.000 habitants) à distance raisonnable des villes, dans un pays facile à l'existence, assez retirés pour n'être pas en butte aux importuns, assez voisins toutefois des communications pour ne pas imposer de trop longs voyages aux auditeurs.

L'enseignement public du Tongsang réside dans la lecture, la paraphrase, et les applications du Tao, du Te et du Kan-ing.

Je n'ai pas la place pour indiquer jusqu'à quels développements peut aller un tel enseignement : on voit toutefois qu'il renferme l'étude synthétique de tout ésotérisme, depuis la genèse humaine spéciale jusqu'aux conséquences que l'action humaine réfléchie aura,dans l'avenir, pour les genèses futures, auxquelles

les livres sacrés, sauf le second, sont déclarés également applicables. Toutes les sciences métaphysiques en sont, par le fait, abordées et éclaircies. Ce n'est pas là, bien entendu, toute la science du tongsang ; mais, vu la publicité, c'est la seule qu'ils enseignent.

Au point de vue politique, les Tongsang reçoivent, par l'intermédiaire d'envoyés spéciaux, les avis occultes des chefs des sociétés secrètes. Ils connaissent le but vers lequel ces chefs désirent orienter l'esprit de la race. Et, avec un entêtement et une adresse infinis, ils font et ils modifient, dans le sens qui convient, l'enseignement public des textes. Ils ont chez eux, avec des initiés en nombre restreint, des conciliabules fermés, où ils indiquent à ces comparses quelle conduite et quel langage tenir, lorsque chacun d'eux sera de retour à son foyer

Les Tongsang, dont la personnalité peut-être facilement connue, sont consultés immanquablement par les fonctionnaires jaunes des services politique et administratif, sur le sens dans lequel il convient de gouverner, et chaque fois qu'il y a une mesure importante à prendre dans le pays. L'administration provinciale est donc sous le contrôle et sous la direction secrète des Tongsang, et les fonctionnaires n'ont ni le désir ni le moyen de s'y soustraire

Le collège des « phutuy », qui vient au-dessus des Tongsang dans le rite taoïste, est un collège fermé et sans élèves, où l'on n'enseigne pas, et où seulement on étudie. Chaque phutuy vit isolé, sinon de corps, du moins d'intelligence. Car c'est ici le degré de science que l'on doit acquérir par soi-même, *et que l'on n'acquiert*

jamais par un autre, à moins de contrevenir à la loi. Les livres sacrés qu'expliquent les Tongsang sont les compagnons de chevet des phutuy. *Mais ils les lisent autrement*, et cet autre mode de lecture, ils doivent le trouver eux-mêmes, en déduction de celle qui jadis leur a été enseignée. Dans la réflexion, la solitude, et parfois dans l'extase, le phutuy arrive à l'oubli complet de son corps, et à la concentration de toutes ses forces sur son intelligence seule. Ne parlant pas, n'enseignant pas, il n'est ni dilué ni diversifié, et la tension de sa volonté l'amène aux plus hauts sommets, enveloppé dans le manteau de l'isolement et de l'indifférence. Il faut noter qu'il étudie, pour s'en rendre maître, les lois et les secrets de la nature, et qu'il commande absolument, comme à son propre corps, aux choses extérieures.

Une moitié à peine des Tongsang s'adonne aux dures pratiques des Phutuy, après quoi la plupart reviennent à enseigner les livres, fonction infiniment moins pénible et plus éclatante que la mystérieuse et ingrate obscurité du Phutuy, dont on se sert parfois, mais qui ne commande jamais. Aucun avantage public ne sort de ce collège intermédiaire, qui n'est, pour employer la langue de Laotseu,qu'un échelon entre la Science et la Sagesse,

Au point de vue politique, les *Phutuy* sont des contrôleurs de l'exécution des ordres occultes que diffusent précautionneusement les Tongsang. Les sciences — naturelles et hypernaturelles — qu'ils possèdent, leur permettent, tout en conservant le silence et l'isolement intellectuels, de voyager sans faire naître de soupçons. En effet, ils exercent, là où ils sont envoyés, le métier de *jongleur nomade*, analogue au *taosse* ou au fakirisme errant des Indes. Ce sont eux qui, comme ceux dont c'est

l'unique métier, colportent les phénomènes physico-psychiques, qui émerveillent les foules et les voyageurs étrangers (multiplication des sapèques, arrêt des eaux courantes, germination, floraison et fructification pseudo-spontanées ou instantanées, mort apparente, inhumation temporaire, etc.) A l'aide de ces manifestations,ils peuvent se déplacer, observer, tout scruter ; s'ils ne commandent rien, ils voient, s'assurent, et rendent compte à ceux qui les envoyèrent.

Mais lorsque, par suite d'études ininterrompues, d'une ascèse mystique couronnée de succès, le Phutuy persévérant dans le bien se voit mis en possession des secrets et des forces de la nature ; lorsque, fort de sa volonté, il rompt les dernières attaches qui le reliaient encore obscurément au monde,il monte alors spontanément au sommet de la hiérarchie, devient « Phap » ; et ce volontaire, ignoré des hommes, peut alors réapparaître parmi eux, éclatant de sagesse et de puissance.

Le Phap n'est plus un dogmatique comme le Tong-sang, ni un contemplatif comme le Phutuy, ni un sédentaire comme les membres des autres degrés, c'est essentiellement un actif et un errant ; sa dignité lui fait un devoir de l'activité, et son activité lui fait une nécessité de l'instabilité. On saisira peu à peu la corrélation de ces obligations. Le Phap est un être puissant et vénéré, de qui l'admiration craintive du peuple double l'influence effective.(Rapprocher cette énonciation du récent passage de Stanislas de Guaita : *les Mystères de la multitude.*) Il n'a point de domicile fixe ni de terres ancestrales, son vœu l'astreignant au détachement terrestre le plus complet.

Outre les livres sacrés, le Phap possède les secrets de la toxicologie hiératique des Chinois anciens, toxicologie de laquelle je donnerai peut-être un jour de curieux détails (spécialement sur les poisons végétaux, sur leur condensation en poudres impalpables sans odeur, ou en gouttes insapides et incolores), et qui forme un redoutable arsenal aux mains de ceux qui savent en jouer.

Le Phap possède les anciens traités de phrénologie et de chiromancie, condensés en quelques pages substantielles, et illustrés par de très anciens et religieux artistes, dont la science, à la fois naïve et profonde, ferait l'admiration publique.

Il possède le sens divinatoire du Yiking (premier livre sacré des Chinois, composé par les disciples de Fohi, environ huit siècles avant Moïse) ; il possède les très redoutables secrets médicinaux qui font de la flore et des minéraux de la Chine tantôt une panacée merveilleuse, tantôt un terrible tréfonds d'embûches. Mais le véritable apanage du Phap est la connaissance et la pratique des préceptes du Phankhoatu (1).

Au point de vue politique, le Phap est toujours un membre influent, non seulement des sociétés secrètes, mais très souvent des conseils intérieurs de ces sociétés. Il est très influent dans les délibérations intérieures où sont conçus les plans et les ordres politiques. C'est le Phap qui est chargé de transmettre ces ordres

(1) Les illettrés, par ignorance, et les chrétiens, par détestation, lui donnent le sobriquet de Phan-ac (livre des choses mauvaises, des sorcelleries, des fantasmagories).

aux Tongsang ; il est, en réalité, le délégué des conseils intérieurs, l'expression tangible des volontés des sociétés secrètes. Sous prétexte d'apostolat, il parcourt les pays en moine errant ; il commande par lui-même et fait exécuter sous ses yeux. Rien ne se peut sans lui ; car la société secrète demeure toujours secrète ; seul, le Phap est visible, et pour bien peu.

Le Phankhoatu

Le Phankohatu (littéralement : Livre des choses en retour) est mieux désigné sous le vocable plus général de : Livre du Revers. On le chercherait en vain sur les bibliographies des sinologues. L'Occident presque entier en ignore l'existence ; l'œil d'un étranger n'en a jamais déchiffré les caractères. Les Phap seuls en possèdent chacun une reproduction, et le devoir du maître moribond est de la réduire en cendres. Le Phap, le plus ancien en conserve, écrit au pinceau au minium, sur les éclatantes feuilles moirées du Gio impérial l'unique exemplaire qui ne doive pas être détruit, et sur lequel sont prises les copies, au fur et à mesure du besoin.

On comprendra qu'il n'est pas aisé, pour un Européen, je ne dis pas seulement de voir ce livre, mais d'avoir une vague idée de son existence et de ce qu'il contient. Il ne convient à aucun de ceux que le hasard ou les circonstances ont pu, tant soit peu, mettre au courant, d'en sembler connaître le texte. Mais on peut savoir que c'est là que sont réunis les plus redoutables secrets de la science extrême-orientale, et que sont

sommairement indiqués, comme dans un aide-mémoire, les moyens pour les hommes d'utiliser toutes les puissances.

Le Phankhoatu est divisé en deux parties, soit seize de ces livraisons ténues, que les sinologues connaissent bien. La première partie est comme un résumé des métaphysiques et des enseignements antérieurs ; elle sert d'introduction, et n'enseigne rien de nouveau. C'est de cette préface, narthex d'un temple fermé, qu'on peut seulement, pour l'intérêt général, extraire quelques phrases. Voici la traduction exacte — faite d'après les caractères du livre, et sur les indications d'un savant en situation — de la troisième page de cette préface, où l'on reconnaîtra sans peine, et avec admiration, la théorie androgynique, exprimée avec une énergie et une concision étonnante, et avec des oppositions de mondes et de mots qu'on ne saurait trop faire remarquer :

« Tu adoreras ta gauche, où est ton cœur.

« Tu détesteras ta droite, où est ton foie et ton courage.

« Mais tu adoreras ta droite, où est la gauche de ton frère.

« Tu adoreras la gauche de ton frère, où est son âme.

« Tu abandonneras l'âme de ton frère pour l'esprit de sa gauche.

« C'est ainsi qu'à ton sein gauche le Dragon te mordra.

« Et par sa morsure entrera Dieu.

« La voix, sans la parole ; l'entendement, sans le son la vue sans l'objet ; la possession, sans le contact :

« Voilà les gouttes de sang de la morsure.

« Prier avec des lèvres muettes, croire avec des oreilles fermées, commander avec des yeux soumis, prendre avec des mains immobiles :

« Voilà la morsure du dragon.

« Le sommeil est le maître des sens et des âmes.

« Ainsi dort ta tête sur le cœur de ton frère.

« La gauche de son corps répond à la gauche de ton esprit.

« La droite de ton esprit répond à la droite de son corps.

« Que ta gauche pénètre sa gauche ; que ta droite soit pénétrée par sa droite.

« Ainsi ta pensée sera sa pensée, et son sang sera ton sang.

« La morsure du Dragon se cicatrisera ; il prendra son vol, vous serez invisibles dans ses ailes.

« Vous serez unis avec le ciel.

« Ainsi, vous êtes deux, — et un, — et l'Ancien Dieu. » (P. K. T., Pf. § III.)

La toxicologie occupe une des parties du Livre ; mais il ne s'agit plus ici de tous les poisons, ni même des poisons dont s'occupent les savants, à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure, mais seulement de certaines essences qui ne sont plus considérées là comme des toxiques, mais comme des *moyens ;* les chanvres, l'upas, les lianes coca, les sucs des lauriers et mancenilliers, des daturas, et, en général, de toutes les euphorbiacées. Une division est consacrée à l'emploi pratique des haschischs et opiums *spéciaux*, et à la description et à l'analyse des circonstances où il doit être fait tel ou tel usage de l'un de ces agents. On peut croire que des facteurs

de telle importance ne sauraient être mis en jeu pour des buts futiles ; et je pense que, au seul énoncé des plantes ainsi étudiées, on aura compris à quoi on les fait servir.

Les autres parties du Phankhoatu étudient, à un point de vue qui se laisse facilement entrevoir :

Les parfums, parmi lesquels le musc, le benjoin, la badiane, le ginseng, le micocoulier, le sandal et les fumées des essences, lianes, fougères, arborescences et roseaux toxiques ;

Les phénomènes d'ordre inférieur ou intermédiaire temporaire et superficiel, classés en Occident sous le vocable « Spiritisme » ;

L'établissement rationnel de l'existence des Forces errantes, puissances incoordonnées de l'âme des choses, leur détermination, leur constitution fugace et leurs singulières aptitudes ;

La façon de reconnaître leur voisinage, le moment favorable à leur captation et les moyens de cette captation ;

Le mode d'emploi desdites forces, la détermination des buts pour lesquels il est licite de les faire agir ; leur retour à leur état errant et vague (décoagulation) ;

La démonstration de la possibilité effective de l'extériorisation humaine entière ; l'entraînement préalable, la préparation matérielle, les adjuvants physiques, les Rites et les précautions indispensables avant, pendant et après l'opération, les lieux propices ;

Les dangers de ces pratiques, le péril volontaire de l'opérant, l'empire des puissances étrangères ou des puissances adéquates mal dispersées après l'emploi, les vésanies spéciales résultant de ces cas spéciaux,

et leur guérison par un tiers, au détriment d'un tiers, les phénomènes du choc en retour.

Les rites, la détermination astronomique des époques favorables (sorte de *Lévitique* liturgique du taoïsme) ;

La puissance sur la nature (monde inférieur), les pouvoirs sur les semblables (monde moyen), les influences sur les indéterminés (monde supérieur) ;

La Divination ;

L'Evocation ;

La Naissance et les lois qui président à l'acte de la Conception ;

La Mort et les lois de la Mort heureuse.

Il est inutile — et peut-être importun — de donner des détails sur ces derniers chapitres.

***

Telle est la hiérarchie actuelle, la science, les devoirs du taoïsme ésotérique. J'ai dit tout à l'heure que ces rites assez compliqués et ces pratiques secrètes s'accomplissaient dans le plus profond mystère, et que les formules s'étudient avec les plus grandes précautions, parmi lesquelles la première est la solitude. Ces dynamismes, auxquels les Européens ont donné des noms divers (électricité, magnétisme, polarisation, hypnose et envoûtement de Rochas, forces vitales de Baraduc, suggestion, extériorisation, etc.), sont expérimentés loin de toutes indiscrétions ; et les Maîtres seuls possèdent la clef ouvrant l'accès de ces dangereaux trésors. Les disciples sont tenus au secret ; voilà donc une association parfaitement fermée. Ces groupes fermés, liés par un serment rituel, commandés par des hommes

d'une extraordinaire intelligence, à qui la doctrine de Laotseu ordonnait le mépris des rois et des grands, étaient un noyau tout trouvé pour les mécontents de toute sorte qui cherchaient à réunir et à coordonner leurs sentiments. Pour gagner à leur cause le taoïsme, qui en faisait partie déjà théoriquement, les mécontents se firent taoïstes, et le mélange des mystiques dédaigneux et des politiques dissidents est aujourd'hui complet. Les maîtres de l'enseignement sont devenus des chefs de parti.

Le rite à la suite duquel les Phap cumulent ces deux redoutables fonctions a été déjà une fois publié en Europe ; c'est pourquoi je ne m'engage en rien en le reproduisant ici. Ils prennent, dans un temple, une statue consacrée de la *déesse* Quang-Am, la peignent de laque *blanche*, et l'enfouissent en travers du seuil de leur demeure. (Formule : *An lau do thuong bach Phât xậ ghi.*) J'évite de donner ici la traduction de cette formule, et je laisse aux esprits inventifs le soin de dégager le sens exprès du symbole.

Remarquons combien les devoirs politiques imposés aux Tongsang, aux Phutuy et aux Phap correspondent précisément aux devoirs de leur ascèse mystique taoïste. Celle-ci leur commande un genre d'existence tel, qu'ils peuvent, sans y rien changer, remplir leurs obligations politiques et sociales ; et c'est en cela que réside la perfection et la souplesse de tout ce mécanisme occulte.

Les causes de la fondation des sociétés secrètes sont ethniques et philosophiques, avant même d'être économiques, sociales et évolutives.

On sait que, en Chine et en Indo-Chine — les deux

pays jaunes où fleurissent le mieux les sociétés secrètes — les dynasties nationales ont, dès longtemps, été renversées, et végètent dans l'exil, entourées de souvenirs légendaires et d'ambitions vagues. Depuis tantôt six cents ans, le Céleste Empire, envahi par les Mandchoux, fils de Gengiskan, est gouverné par la descendance de ses conquérants. Pas une fonction importante de la Cour, depuis la place suprême jusqu'à celle du dernier interprète, n'est laissée aux aborigènes. Et, bien que, depuis longtemps, la race vaincue, plus intelligente, nombreuse et immalléable, ait absorbé la race victorieuse, la colère qui bouleversa, à la chute des empereurs, la race chinoise, subsiste encore aujourd'hui par ses effets.

C'est au XIVe siècle, six cents ans après la persécution de Shi Hoangti, dont le taoïsme sortit triomphant, et dix-huit cents ans après l'apparition de Laotseu (637 avant J.-C.) qu'eut lieu la conquête mandchoue. Exactement à la même époque, dans la presqu'île sud de l'Asie, sous les coups des Birmans et des Siamois, s'écroula l'empire Khmer, au Cambodge, et disparurent les Rois Rouges, qui régnaient à Angkor, la ville aux mille palais, dont les ruines, entassées en un cercle de 72 kilomètres de tour, remplissent aujourd'hui encore les visiteurs d'un respectueux émerveillement. Oppressées par les vainqueurs, les races se jetèrent aux sociétés secrètes (qui jusqu'alors existaient suivant le mode mystique, magique et politiquement théorique de Laotseu), de qui elles espéraient la consolation de leurs douleurs et l'entretien de leurs espérances ; et c'est de cette époque, fertile en conspirations, que les mystérieuses associations étendirent sur l'Asie jaune

tout entière une *griffe* aujourd'hui toute-puissante, et qui jamais plus ne desserrera son étau.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, l'Annam, demeuré jusque-là plus tranquille,grâce aux Lê, rois glorieux de la dynastie nationale et libératrice, tomba dans les révolutions intestines, que, dès 1780, la France attisa : de là sortit une nouvelle dynastie, celle des Nguyên, celle-là cochinchinoise, contre laquelle se dressa la péninsule entière, et qui ne dut de rester sur le trône qu'à la complicité de l'étranger. Les mouvements de piraterie dont le protectorat français souffre aujourd'hui au Tonkin sont issus de ce cataclysme politique, et c'est de là aussi qu'il faut compter l'entrée des Tonkinois et des Annamites dans les sociétés secrètes spéciales qui réunissent tout bas, contre les gouvernements que les hasards leur ont imposés, les peuples de race jaune. Voilà la cause première de l'extension formidable des sociétés secrètes en Chine et en Indo-Chine ; sans doute, maints de ceux qui en font partie aujourd'hui ne font pas remonter leur adhésion à ce prétexte reculé. Néanmoins, c'est là une raison primordiale des associations, et c'est là que nous devons rechercher et saluer leur puissant essor.

Une autre cause, et de tous les temps, réside dans le caractère même de la race. On sait que le sentiment commun à tout Chinois est celui de la solidarité (*gen*). Cette solidarité s'exerce, entre nationaux, de la façon la plus ingénieuse (établissement des raisons sociales multiples, extinction du paupérisme par le partage de certaines terres, prêts d'argent sans intérêts, etc.) Mais, à cause des qualités prolifiques de la race, un grand nombre de Chinois s'expatrient chaque année.

Que devient, hors des frontières, la solidarité ? L'empire chinois n'a ni le goût ni les moyens de protéger ses sujets émigrés. Et pourtant, le Chinois exilé, isolé, conserve toujours le désir ardent d'être relié à son pays et de réintégrer finalement la terre natale, dans laquelle ses plus anciennes traditions lui ordonnent d'être inhumé. Le lien qu'il ne trouve nulle part ailleurs, les sociétés secrètes le lui fournissent : il n'est pas, hors de l'Empire, un Chinois qui ne fasse partie de l'une ou de l'autre, et plus spécialement de celle qui représente et soutient dans tout l'Univers les intérêts de la race.

Enfin, le système gouvernemental, préconisé par les sages et mis en pratique par les souverains, laisse la plus grande indépendance aux fonctionnaires, et le moindre recours possible à l'administré ; pour jouir à bon droit d'une telle autorité et d'une telle liberté, il ne faudrait que des fonctionnaires honnêtes ; malheureusement, il n'y en a que peu, et l'Empire fourmille des abus les plus criants. Ici encore, les sociétés secrètes sont les naturelles protections des gens lésés, qui ne peuvent, à cause des règlements, demander réparation nulle part. Et la crainte qu'elles inspirent arrête bien des magistrats dans leurs prévarications.

Etant données ces trois causes, on ne s'étonnera plus de l'énorme influence des sociétés secrètes, ni que ces associations comptent en Asie plus d'adhérents qu'il n'y a d'habitants en Europe.

***

Aux deux besoins de la race, solidarité, protection, répondent deux associations, l'une qui réunit les Chinois de Chine aux émigrés, l'autre dont les tendances satisfont à la *cause première* de son établissement.

Je ne parlerai pas ici des deux grandes associations dont d'autres que des Chinois peuvent couramment faire partie, dont l'une, celle qui s'étend au nord, est déjà connue en Amérique et en Europe, et dont l'autre, au sud, comprend Malacca, la Malaisie, les colonies hollandaises et espagnoles, qui prend sa part du soulèvement des Philippines, et qui porte le nom général de *Griffe*. C'est à cette dernière qu'appartenait le Français Marie de Mayréna, qui fut un instant roi des Sédangs, et qui périt mystérieusement, pour avoir contrevenu à ses serments, sur un point désert de la côte de Bornéo. De ces deux sociétés, le Père Huc, d'autres missionnaires et des voyageurs ont déjà suffisamment parlé.

Il en est deux autres mieux cachées, plus chinoises et de buts et de moyens tels qu'elles ont attiré sur elles les foudres des lois : ces lois proscrivent à la fois leur but politique et leur but mystique.

Voici le texte du code promulgué en 1811 par le roi Gialong :

« Toute personne qui se permettra *d'adorer le ciel* ou les étoiles, et qui *brûlera des parfums* pendant la nuit, ou qui allumera les sept lumières célestes, sera punie de 80 coups de bambou.

« Si un bonze ou un prêtre du Tao, après le jeûne, *écrit une invocation* au ciel, ou s'ils adressent, avec une invocation, un sacrifice *à l'esprit du feu*, il sera condamné à 80 coups, et déchu de sa dignité.

« Tout individu qui exerce des arts magiques, dit qu'il commande aux bons ou aux mauvais génies, qui *tracera des signes* cabalistiques, qui *préparera des charmes* au moyen de l'eau, prédira l'avenir, adorera les faux saints *ou appartiendra à la société du Nénufar blanc* ou *à celle du Véritable Ancêtre,* ou professera toute doctrine étrangère ou erronée, ou qui, *brûlant des baguettes parfumées* devant des images des mauvais génies, réunira des gens pour saluer ces images durant la nuit, sera condamné *à la strangulation ;* ses complices, à 100 coups de rotin et à l'exil lointain. »

(*Lois du royaume*, livre VI ; *lois rituelles,* 1re partie, sections 4 et 6.)

Il faut remarquer que, dans la suite de cet article, on ordonne des sacrifices aux esprits des montagnes, des eaux, du vent, des nuages, du tonnerre, de la pluie, toutes choses qui, dans la genèse cosmogonique, sont considérées comme des produits conséquentiels de l'activité du ciel, qu'il est interdit d'honorer publiquement.

« Toute personne qui aura en sa possession un livre d'astrologie sera punie de 100 coups de bambou.

« Il est interdit aux devins et aux maîtres de la science des éléments de fréquenter la demeure des mandarins pour s'y entretenir de la destinée bonne ou mauvaise de l'Etat. Ils ne sauraient se servir des livres que pour pronostiquer le sort des particuliers. Toute contravention sera punie de 100 coups de bambou. »

(*Loco citato: lois rituelles*, IIe partie, sections 3 et 15.)

Les sociétés condamnées par ces textes sont :

a) Le Thiendiânhîen (littéral : ciel, terre, homme), société de notre *Véritable Ancêtre* qui fut le ciel, dont le nom, participant des trois mondes, indique son but généralisateur, coordonnateur, et, par suite, sa recherche pratique de la solidarité.

b) Le Bachlienhue (ou Hoasenchang), Nénufar blanc, dont le nom indique les tendances politiques et sociales, pour ceux qui connaissent la valeur du nénufar dans l'emblématique.

Tout Chinois qui en éprouve le besoin moral peut entrer dans la première de ces sociétés. Mais il ne participe, bien entendu, qu'à ses avantages, sans même avoir idée des devoirs et des responsabilités qui incombent aux chefs.

Le simple désir ne suffit pas pour entrer dans le Bachlienhue; il faut savoir et pouvoir : savoir l'interprétation des caractères, le sens extérieur et intérieur des Livres sacrés, le tréfonds de l'enseignement taoïste, et la pratique de quelques rites et formules ; pouvoir agir en toute indépendance, garder sa liberté d'action, atteindre aux lieux et aux personnes qui peuvent désigner les circonstances, et rompre, au moment voulu, toutes attaches sociales et même humaines. Il n'est pas besoin d'être Chinois pour entrer au Nénufar blanc, mais il n'a aucun but immédiat, du moins hors de la Chine. Cette société peut avoir des membres hors d'Asie, mais elle n'y institue pas de représentants officiels.

Les signes de reconnaissance sont doubles : ils comportent les signes des autres associations, la griffe et le double empaumement, et ensuite un signe très ingénieusement emprunté à une religion étrangère.

Malgré les interdictions et les poursuites dont elle est l'objet, cette Société forme en Chine l'unité la plus redoutable, et elle a mis son empreinte sur tous les grands événements de ce siècle qui ont associé l'Occident à l'Orient. C'est donc ici que je voudrais faire comprendre, par comparaison, qu'une société secrète bien associée et bien secrète peut et doit arriver à déterminer les actions des citoyens et même des pouvoirs publics,qu'elle bat en brèche, et qui la pourchassent en proscrivant ses adhérents : ceci sans bruit et sans argent. Sans s'appesantir sur d'autres raisons d'ordre particulier, il faut affirmer qu'une association n'atteindra un tel but que si elle accepte seulement ses membres après un sérieux examen préalable, portant : 1° sur la science acquise par le postulant, après les études faites sous la direction de maîtres adéquats ; 2° sur le caractère personnel du postulant, la valeur qu'on peut attribuer à son énergie, à sa volonté, à son activité, à son individualité tout entière, et sur les passions que peut révéler son passé ; 3° sur la faculté qu'a le postulant de comprendre et de recevoir l'enseignement qui l'attend encore, et sur la façon didactique et pratique plus ou moins parfaite dont il en saura profiter. Tous ceux qui ne satisfont pas absolument à ce triple examen doivent être exclus.

Enfin, le but ne sera atteint que si les membres sont liés entre eux et à l'Association par les liens les plus étroits et les plus inconnus, si le silence et le secret sont rigoureusement exigés et observés, et si l'obscurité la plus complète entoure les actes de l'Association et l'existence de ses directeurs. Une société secrète dont le chef est connu abdique toute prétention poli-

tique et extérieure, et n'est plus — à ce point de vue — qu'une compagnie de gymnastique intellectuelle ou qu'une assemblée de conférenciers. Qu'on applique ce qui précède à l'ancienne Rose-Croix et aux Francs-Juges, et à la franc-maçonnerie actuelle d'autre part : on verra où conduit l'observation ou l'oubli de ces règles, et l'on ne s'étonnera pas de la précision de ces exigences et de l'apparente sévérité de ces appréciations.

***

Le Bachlienhue, où se réunissent tous les ennemis des étrangers — même des étrangers qui sont à l'intérieur de l'Empire — poursuit le rêve de l'hégémonie chinoise, ou mieux de la liberté de la race chinoise (car la philosophie chinoise exclut toute prépondérance d'une race sur une autre). De cette société partent les mouvements politiques intérieurs qui ont pour but de rendre la Chine à elle-même ; elle fut, au premier tiers de ce siècle, le foyer de cette formidable insurrection des Taïping,qui conquit Nankin et le sud de la Chine, et faillit transformer le continent asiatique. L'insurrection des Taïping fut noyée dans le sang et le carnage ; les peuplades qui l'avaient soutenue disparurent dans les massacres ; et, à ceux qui eurent grâce de la vie, les bourreaux impériaux arrachèrent les canines, afin qu'on pût reconnaître publiquement les supects. Il suffit de voir les proclamations de celui qui fut élu empereur à Nankin, l'exposé de ses réclamations à Péking, les hymnes qu'on lui chantait (et dont j'ai un exemplaire approuvé de son propre sceau), pour y reconnaître les doctrines politiques auxquelles je faisais allusion tout

à l'heure, et pour ne pas douter que, si les Taïping eussent réussi, la Chine ne serait pas aujourd'hui la grande et solennelle endormie que nous connaissons.

Après la guerre, les mécontentements subsistèrent, et les mécontents se renouvelèrent. Il fallut les employer au dehors pour qu'ils ne devinssent pas dangereux au dedans. Les révoltes du Yunnan venaient à peine de finir, que commença l'invasion française dans l'Annam et le Tonkin. Les régions taïping étaient voisines de ces royaumes ; les Pavillons noirs et jaunes, les Quangthôs de la vice-royauté de Canton, ce qui restait des Man et des partisans de Lihung-choï s'unirent pour repousser, au nom des principes de la solidarité, le nouvel envahisseur. La dynastie de Péking fut ici d'accord avec les associations dans leur effort, et c'est peut-être là ce qui l'embarrassa et le contraignit. Mais la guerre que la France eut à soutenir au Tonkin, depuis la prise de Hanoï par Rivière, jusqu'au déblocus de Tuyenquang par Giovaninelli, fut une lutte d'influences secrètes. L'histoire le prouve, sans le vouloir.

Il n'y eut pas un général chinois à cette guerre : le vice-roi de Canton ne bougea pas de chez lui ; et le vice-roi du Yunnan mit tant de temps à rassembler ses troupes, que la paix était signée à Tientsin avant qu'elles eussent apparu sur le théâtre de la guerre. Les réguliers chinois, qui ne sont jamais réunis en armées permanentes, furent enrôlés comme subrepticement, et mis sous les ordres d'autres chefs que leurs chefs normaux. Le maître de cette guerre fut Luuvinhphuoc, chef des Pavillons noirs, à qui Péking envoya pour la forme le titre de général, et qui était, depuis plusieurs années, hoangiap (titre scientifique le plus élevé, ré-

servé aux hommes illustres par leur pouvoir). Les légendes populaires lui avaient appliqué l'horoscope de l'étoile de Tranuyen, étoile à sept rayons qui paraît à la naissance des libérateurs et des sages parvenus à l'extrême degré de la sagesse. On peut conclure, de cette application, le rôle que jouait Luuvinhphuoc et le rang qu'il occupait dans les associations. La paix signée avec la Chine, et Luuvinhphuoc institué deuxième vice-roi de Canton, la guerre contre la France continua, sous le commandement de plusieurs membres de la souche Hoang, une illustre famille taoïste, et dura plusieurs années encore sur l'ancien élan. Peut-on même dire qu'elle soit aujourd'hui complètement terminée, ou endormie seulement grâce à des circonstances extérieures ?

En effet, la guerre sino-japonaise est venue donner aux sociétés un nouvel aliment d'action : cette action ne fut pas celle qu'on peut croire. Tandis que les guerres du Tonkin étaient une lutte de peuple à peuple, les associations savaient bien que c'était sur Péking que les Japonais dirigeaient leurs attaques : elle savaient surtout que jamais l'Europe ne permettrait le démembrement de la Chine au profit d'une puissance jaune et nouvelle. Il n'y avait donc là qu'une guerre dynastique, et peut-être l'occasion de se débarrasser de la dynastie. Et l'on peut croire que les Japonais — gens très belliqueux et bien préparés, mais très vaniteux et mal renseignés — n'eussent pas eu la marche si facile, si les associations ne leur avaient préparé, à chaque pas, des guides, des vivres et des victoires. Les généraux du Petchili furent vaincus ; l'armée chinoise ne parut pas, et il y a une notable partie de l'Empire — celle où passa

cet été la mission lyonnaise Madrolle — qui ignore même qu'il y ait eu guerre et invasion dans le nord de la Chine. Pour le monde chinois, il n'y a eu là qu'un incident local d'une importance bien inférieure à la révolte des Taï-ping. Grâce à l'Europe, la dynastie mandchoue demeura sur le trône, et pas un pouce de l'empire territorial ne passa aux vainqueurs.

Mais il est un fait bizarre, dont nul encore n'a donné l'explication. Par un oubli impardonnable de la diplomatie française, l'île de Formose fut abandonnée au Japon. S'est-on demandé pourquoi les Japonais, vainqueurs immédiats d'un immense empire, n'ont pas pu, depuis deux ans de luttes continuelles et de grands sacrifices, se rendre maîtres d'une île qui n'a pas 500.000 habitants ? C'est que le secours mystérieux qu'ils trouvaient dans leur marche sur Péking, et qu'ils eussent trouvé jusqu'au pied du trône, leur a fait ici défaut. Arracher Formose à la Chine, c'est *contrevenir à la solidarité*. Ajoutons à cela que Formose est le refuge des anciens Pavillons, et dépend du ressort militaire de Luuvinhphuoc, et on saura pourquoi Formose d'abord s'érigea en République, puis se révolta tout entière. Voilà pourquoi, comme jadis l'amiral Courbet, isolé dans le seul port de Kelung, les Japonais sont réduits à rester aux portes de leur possession nouvelle, ne pouvant y introduire un soldat ni un fonctionnaire, et pourquoi, malgré le temps et les traités, Formose demeurera la propriété, non de la Chine, mais des Chinois.

Quant aux récents mouvements (1900), à l'attitude des Chinois pendant la guerre russo-japonaise, et aux symptômes de nouvelle révolution xénophobe qui pren-

nent aujourd'hui une nouvelle et singulière intensité, ils émanent, dit-on gravement, d'une société secrète inconnue, à qui les Anglais ont donné le nom de *Boxers*. Comme on sait que les éducateurs de la jeunesse conservent une longue influence sur leurs anciens élèves, les correspondants britanniques ont déclaré que ces Boxers étaient conduits par leurs anciens maîtres, maîtres d'escrime, de canne, de *boxe*, de bâton, de gymnase, et que, par suite, ils étaient très forts, très agiles, et pouvaient devenir dangereux ; on a écrit cela sérieusement, et on s'est donné la peine de recourir à une étymologie , d'ailleurs fausse.

Cette secte s'appelle exactement Kiaôtze : double idéogramme chinois dont l'exacte signification est *Société de l'harmonie universelle* (harmonie, dans le sens d'accord commun ou communautés de vues). Le mot Kiaô est le générique de toutes les associations secrètes ou particulières. On a fait, dès le premier jour, une faute de linguistique, que je m'étonne de n'avoir pas vu relever incontinent par M. Léon de Rosny, le savant professeur de l'Ecole des langues orientales. Les mauvais garçons qui se battent à coups de poing et encombrent les rues de leurs rixes sont dits : Kiào. Les Anglais n'ont pas fait attention que le premier Kiaô avait un accent long sur l'o, tandis que le second Kiào, a un accent bref sur l'a. Les *associés* sont devenus des combattants à coups de poing, c'est-à-dire des *Boxers*. Tout le reste est de l'invention pure : il n'y a pas en Chine, dans toute la Chine, cinquante maîtres de gymnastique ou de boxe, ou d'escrime ; et ceux-là sont rangés parmi les baladins, chargés d'amuser les foules des jours de fêtes ou de marchés, et n'auraient nulle influence

sur leurs élèves, s'ils avaient d'autres élèves que leurs enfants. La révolte actuelle n'est pas une révolte spéciale ; c'est un incident de la lutte éternelle entre le Jaune et le Blanc, lutte qui a pris cette fois pour prétexte l'affaire des concessions des voies ferrées, lutte qui ne se terminera que par la retraite du Blanc ou l'extermination du Jaune.

Ces « Boxers », ces Kiaôtze, inconnus hier, seront inconnus demain. Ils n'ont qu'une existence momentanée et relative, concordant avec le but immédiat qui leur a été proposé, et pour lequel ils ont été créés.

En effet, il n'y a dans toute la Chine que les deux sociétés secrètes, l'une pour le Nord, l'autre pour le Sud ; mais il est d'habitude que les membres d'une société secrète, désignés volontairement ou non, pour accomplir une action politique quelconque, prennent un nom particulier, qui commence et qui finit avec cette action particulière, de façon que, en cas d'insuccès, la société mèré ne soit pas compromise. C'est ainsi que les « Boxers » sont nés avec le commencement et mourront avec la fin de la révolte des chemins de fer.

Gardons, pour demeurer clairs à chacun, aux révoltés de la secte des Kiaôtze, ce nom erroné et ridicule de « Boxers ». Ils sont issus, pour la besogne actuelle, du Thien diâ nhiên.

Cette société, qui renferme les courtisans, les hauts mandarins, les ministres et des membres même de la famille impériale, s'attache à conserver, avec la dynastie régnante, l'ordre de choses tel qu'il est établi aujourd'hui. C'est dire combien le Thiendianhien et combien les Boxers, son avant-garde, n'agissent que suivant les secrets désirs de l'impératrice douairière, protectrice

des idées « conservatrices » et désireuse du « statu quo » actuel. Aussi, il faut être bien convaincu que, si les Boxers ont, sous prétexte de déboulonner des rails, mis le Nord de l'empire et la capitale en feu, c'est qu'ils y étaient secrètement invités par l'inertie complaisante de l'impératrice et du prince Tuan, protecteur honoraire des Kiaôtze.

Le Thiendianhien a vu tout le Nord de la Chine sillonné de voies ferrées ; il a craint pour la solidarité et l'hégémonie chinoises ; il a vu les étrangers, depuis quatre ans, s'abattre sur les côtes de la Chine avec des attitudes d'oiseaux de proie ; il a craint pour le trône et pour la dynastie. Et voici toute la Chine du Nord en effervescence.

Mais c'est le Nénufar blanc, Bachlienhue, qui cherche à rénover la Chine, à la lancer de nouveau dans la voie du progrès, où, depuis tant de siècles, elle est immobile. C'est le Nénufar blanc qui veut des armées bien recrutées, bien instruites et munies d'instruments de guerre perfectionnés : le Nénufar blanc ne se révolterait pas à propos des chemins de fer ; il les utiliserait dans un but national. Tout lui est bon pour réveiller la Chine, pour convertir le « gên », ou instinct de la race chinoise, en ce patriotisme moderne qui hait l'étranger, et qui se rue aux frontières pour *faire des progrès.* C'est ainsi que le *Nénufar blanc,* composé de Chinois irrédentistes, d'âmes ardentes, d'esprits ouverts et intelligents, est le plus terrible ennemi des Européens.

Pendant les trois premières semaines de la révolte des « Boxers », le Nénufar blanc n'a pas bougé : il croyait à une rébellion fictive faite pour consolider le pouvoir

de l'impératrice, et l'engager dans sa résistance ultra-conservatrice. Mais, quand le *Nénufar blanc* a vu que le peuple chinois commençait à se dresser contre l'étranger, que le mouvement politique devenait révolutionnaire, et que cette révolution pourrait, tout aussi bien que l'intervention étrangère, emporter le trône mandchou, le *Nénufar blanc*, à son tour, s'est dressé à la fois contre les étrangers et la dynastie, et se mit en train de reprendre en pratique le rêve de l'empereur taïping de Nanking.

L'histoire des dernières années s'éclaire ainsi de la façon la plus simple et définitivement. Tout l'empire chinois, pour des motifs divers, est hostile à la prépondérance et à l'avidité des étrangers ; il ne serait pas hostile à leur présence — et ce fait est à noter et à retenir toujours — si ces étrangers venaient individuellement, pour habiter ou commercer, et si les blancs ne procédaient pas toujours par détermination de zones de pénétration etd'influences administratives. On doit avouer que la conduite des puissances, depuis 1895 surtout, autorise toutes les défiances des Chinois à ce sujet. Mais, en dehors de cette haine générale, une partie de l'empire profitera des incursions des étrangers dans le Nord pour tâcher à se débarrasser de la dynastie mandchoue, et tâchera d'imiter les étrangers dans tous progrès industriels et militaires. C'est là le « Parti des réformes »,dont le *Nénufar blanc* est le centre et le soutien.

Répondant aux désirs de progrès de l'empereur Quangdzu, le Nénufar blanc lui envoya l'un de ses principaux propagandistes, le fameux Kang-yu-Weï. Si Kang-yu-Weï avait accompli ses réformes, s'il avait

pu faire accomplir à l'armée et à la nation chinoises l'évolution progressive qu'il rêvait pour elle, la Chine eût patienté quelques années encore; mais, une fois les perfectionnements atteints, Kang-yu-Weï l'eût soulevée d'un geste : la dynastie mandchoue eût été renversée, et une dynastie nationale eût présenté à l'étonnement occidental une Chine réformée, armée, puissante, et très probablement numériquement invincible.

La révolution de palais qui chassa Kang-yu-Weï et rendit le pouvoir à la grande impératrice (qui voyait que la chute de la dynastie serait le couronnement des réformes) donna le gouvernement à un parti dit conservateur, qui a la haine des étrangers, mais l'ignorance complète de leurs forces. Et le prince Tuan, qui n'a jamais mis le pied en Europe ni le nez dans un livre de propagande scientifique, fit éclater immédiatement cette révolution populaire, dont Kang-yu-Weï réservait l'effervescence pour le jour où la Chine entière aurait pu l'appuyer avec une armée, des engins et une instruction toutes modernes.

Aujourd'hui donc, pour l'homogénéité chinoise, le Grand Ancêtre, le Nénufar et leurs filiales sont en lutte avec l'Europe, l'Amérique et le Japon lui-même Nul doute que cette lutte ne se prolonge à l'avantage perpétuel des Associations. Quel but plus noble proposer à des hommes ? Il est inutile de chercher ailleurs le mode sonore d'une conclusion : je trouve celle-ci suffisamment éloquente, et je la propose en exemple à tous ceux qui, ayant travaillé et appris, veulent, de ce travail et de cette science, faire profiter leurs frères par le monde épars. Car il n'y a pas, pour l'homme doué, de races,

ni de latitudes. Les mêmes principes pieusement cultivés peuvent faire naître les mêmes dévouements, et départir aux hommes résolus et à leurs constants efforts le même pouvoir redoutable et caché, d'autant plus redoutable qu'il est mieux caché.

La Puissance est la Voie logique et naturelle des hommes énergiques, savants et silencieux.

MATGIOI.

NOTE. — Nous donnons ici une courte note sur quelques associations jaunes, secrètes ou pseudo-secrètes, politiques ou économiques, collectives ou individuelles, qui fleurissent en Chine, et qui n'ont pas, au moins pour quelques-unes, à se réclamer du taoïsme ni de la métaphysique.

La société du *Vrai*, de l'*Idéal* ne date guère que de quatre-vingts ans. Elle doit son institution et ses statuts à un rêveur politique de Tientsin. Son but apparent, c'est de pratiquer et d'enseigner les vertus morales qui font l'homme de bien, de secourir ses membres pauvres ou souffrants. Ses adeptes doivent observer une stricte tempérance ; il leur est défendu de fumer la pipe, de boire du vin ; ils ne peuvent manger que de quatre espèces de viandes : bœuf, mouton, canard et poulet. Il va sans dire que, malgré cette sublime vanité, il en est peu qui observent le règlement : il suffit de sauver les apparences. Chaque année, le 21e jour de la septième lune, ils se réunissent pour aller, sur les montagnes sacrées, situées au nord-ouest de Pékin, recueillir dans une bouteille les gouttes de la rosée céleste, opération fort longue, qui demande parfois jusqu'à quinze jours. Le contenu de ces bouteilles ensuite est versé dans des chau-

dières réservées pour cet usage. Des feuilles de jujubier, de thé, etc., sont jetées pêle-mêle dans la marmite. Le tout forme une espèce de compote spirituelle qui se vend fort cher (1.000 sapèques le centième d'once),car elle doit préserver de tous les maux à venir les heureux mortels qui l'ont obtenue.

La Société du *Frère aîné* a pour but de renverser la dynastie actuelle des *Ts'ing* et de la remplacer par un héritier de l'ancienne dynastie nationale des *Tong*, qui a régné en Chine au VIIe siècle après Jésus-Christ. Cette secte date de l'insurrection des *Taï Ping*, et n'admettait, à l'origine, que des soldats ; mais, dans la suite, elle a recueilli des déserteurs et même des vagabonds ; elle n'en a pas moins gardé une organisation militaire ; elle existe surtout au Yunnan, au Kouitcheou et au Founan.

Sous le titre général de *Solennités* de *l'encens*, sont comprises toutes les réunions et confréries de femmes se proposant un but religieux : ces associations religieuses se rendent chaque année en pèlerinage aux pagodes les plus renommées du pays.

Nous citerons encore, parmi ces sociétés religieuses, la confrérie du *Tang-tang*, qui jouit d'une grande considération, parce qu'elle exclut impitoyablement de son sein les mauvaises langues, les caractères hargneux, etc... Les femmes qui font partie de cette confrérie visitent les malades, vont prier chez les voisins qui viennent de mourir, réconcilient les familles brouillées

La Société des *Ossements abandonnés*, fondée au IIe siècle avant Jésus-Christ, est une société philanthropique ; elle a pour but de fournir un cercueil et donner une sépulture aux défunts dont les familles sont pauvres, de réparer les tombes mal entretenues ou abandonnées. A l'automne, ses membres se mettent en route pour opérer les travaux de restauration qui leur ont été recommandés. Chaque associé, lors de son admission, verse quatre ou cinq mille sapèques,et ne renouvelle cette contribution que tous les cinq ans.

Quand les ressources font défaut, la société s'adresse à la charité publique, et les travailleurs vont dans les villages voisins demander un peu de riz aux familles renommées pour leur dévotion envers les morts. La fête patronale pour les frères des ossements se fait au *ts'ing-ming* (avril), jour de la fête de l'empereur Wer-Wang, patron de la société. A cette occasion, un repas est offert aux trépassés, après quoi les restes du festin des trépassés sont joyeusement absorbés par les sociétaires.

La Société de *sauvetage* se propose de retirer des fleuves, des canaux ou des lacs les cadavres des malheureux qui, volontairement ou par accident, s'y seraient noyés. Cette association est une de celles qui ont sensiblement dégénéré aujourd'hui : elle ne se recrute plus guère que parmi les désœuvrés et les habitués des maisons de jeu. Ceux-ci abusent souvent de la crédulité publique pour se créer des moyens d'existence. C'est ainsi que, lorsqu'on signale le passage d'un cadavre dans le fleuve voisin, les frères arrivent aussitôt ; les uns, armés de longs bambous terminés par un crochet en fer, ont pour mission de retirer le noyé, ce sont les *frères du crochet ;* les autres, appelés *emprunteurs de lumière,* vont faire la quête pour avoir les sapèques nécessaires à l'inhumation du cadavre. Ces sapèques recueillies (car on n'ose pas refuser) servent le plus souvent à faire bombance.

La corporation des *pompiers,* fort honorable à l'origine, est aujourd'hui généralement redoutée. Ces pompiers, infidèles aux nobles traditions de leurs prédécesseurs, ne sont plus guère que des maraudeurs déguisés, plus occupés à piller les maisons en feu qu'à éteindre l'incendie ; et souvent même, ils en allument quand ceux-ci se font trop rares. C'est là un fait connu, et on est trop heureux de pouvoir se passer de leurs services.

Nous ne ferons que citer les associations *des Marchands, des Plaideurs*, de la *Garde des maisons*, des *Veilles nocturnes*

pour se protéger mutuellement contre les voleurs,de la *Fleur du magnolier*, etc...

La société *des Sapèques* a des statuts peu compliqués. Si les associés sont au nombre de dix, et que celui qui les a convoqués ait besoin de cent mille sapèques,chacun en versera dix mille,et la société sera fixée à une durée de dix ans, de manière à ce que chacun de ceux qui ont versé leur quote-part puisse en jouir à son tour, quand il sera désigné par le sort. L'année suivante, on se réunit et on tire au sort celui qui aura les sapèques, et ainsi de suite pour les autres. Il est aisé de voir que les premiers élus sont les plus avantagés.

Les médecins forains s'associent pour tenir des réunions qu'ils appellent *Fraternité des empiristes*. Faire la noce en famille, voilà leur plaisir et l'une de leurs plus chères devises.

Au vingt-huitième jour de la quatrième lune, les frères ambulants vont fêter leur patron et resserrer, sous l'influence du vin chaud, les liens de fraternité qui les unissent entre eux.

Pour réussir à se faire ouvrir les portes de la magistrature en Chine, le talent et la science ne suffisent pas ; il faut aux candidats de puissantes recommandations, et malheureusement, ces recommandations se paient trop cher pour la bourse de ceux qui en ont besoin. Il est donc naturel de rencontrer dans l'Empire du Milieu une association pour la *fabrique des mandarins*,dont le but est de fournir à ses membres les ressources nécessaires pour devenir fonctionnaires.

Lorsqu'une place est vacante, les frères sont convoqués, et l'on tire au sort le nom de celui que la société devra appuyer financièrement, pour obtenir un diplôme de sous-préfet. Aussitôt nommé, il sera riche, car tout le monde lui offrira de l'argent ; n'aura-t-il pas aussi toute la latitude pour tondre ses administrés? Les candidats au grade de mandarin ont choisi le vingtième jour de la deuxième lune pour fêter leur patron ; cette époque, coïncidant avec les visites du nouvel an, doit rappeler au patron de leur société le besoin

qu'ils ont de son concours pour obtenir un ou plusieurs diplômes de sous-préfet.

La mendicité en Chine s'exploite sous toutes les formes, et rapporte souvent des profits auxquels le plus habile ouvrier ne saurait prétendre. Les *mendiants* ont un chef nommé prince des vagabonds, dont les ordres sont ponctuellement exécutés. Ce chef a une autorité absolue sur ses compagnons, qui doivent lui remettre le gain de la journée sous peine de terribles châtiments. C'est lui qui règle tout : le quartier à exploiter par chaque mendiant, l'attitude à observer quand ils éprouvent un refus, le gîte où ils doivent passer la nuit. Ces mendiants sont extrêmement tenaces ; ils attendent parfois des heures entières à la porte d'une boutique la sapèque qu'ils se croient en droit de réclamer. Dans toutes les périodes de troubles, les mendiants ont été d'actifs agents de désordre et de pillage.

Enfin, les plus dangereuses des associations sont celles des voleurs et bandits agissant isolément ou par groupes. Voici les plus connues : les *Sauterelles au vol rapide*, les *Barbes rouges*, les *Flamboyants*, les *Voleurs à cheval.*

Leurs membres n'hésitent pas à piller un village quand les habitants ne paient pas la rançon demandée. Les frères qui font partie de la Société du *Sabre tranchant* se rendent dans les marchés. Si une querelle survient, ceux-ci viennent aussitôt se mêler à la discussion, en ayant bien soin de prendre parti contre celui qui leur paraît le plus favorisé de la fortune. C'est surtout dans les auberges qu'on rencontre ces parasites : c'est là qu'ils excellent à jouer des mauvais tours aux voyageurs.

Mais la plus répandue de ces associations est celle des *Escamoteurs en détail*. On les trouve dans toutes les réunions, foires et marchés ; ils se contentent de fouiller les poches et les bagages de leurs concitoyens.

Les chefs, aussi bien que les membres actifs de cette société, savent bien qu'ils n'ont rien à craindre du paysan

qui va vendre ses légumes au marché, du petit marchand qui n'a pas d'amis influents et moins encore des étrangers qui sont de passage et ne connaissent personne dans la localité. Mais ils n'ignorent pas que, s'il leur arrivait de dévaliser le commissionnaire de quelque maison riche, la chose n'en resterait pas là. Aussi, tout est prévu avec une prudence et une sagesse dignes d'une meilleure cause. En général, le volé pourra rentrer en possession de son objet, s'il paie au représentant de la corporation environ le tiers de l'objet volé ; ce moyen est à peu près infaillible, si celui qui a été dépouillé sait s'y prendre adroitement.

L'ÉVOLUTION MUSULMANE

Les derniers événements qui se sont accomplis en Egypte — nous voulons parler de l'incident de Deuchaoui et de la vengeance éclatante de l'Angleterre — ont ramené l'attention vers l'Islam,et l'on a fait sonner bien haut le mot *fanatisme* : ce mot semble être celui qui explique l'état d'âme du musulman; du moins, on pense généralement ainsi en Europe.

Mais c'est là une opinion plus que discutable ; nous pouvons même dire : c'est une erreur.

L'Egypte est restée fort longtemps en dehors du mouvement de la civilisation : elle manquait d'instruction ; elle manquait aussi de mouvement commercial. Sa vie religeuse et sa vie civile formaient un tout. Son code tenait entièrement dans ses deux livres saints: le Coran et le Sounna. Mais, peu à peu, toutes les reli-

gions, qui, en somme, ont commencé de même, ont senti s'accomplir entre le spirituel et le temporel une inévitable séparation.

L'Islam sent également s'opérer cette transformation parce que les pays musulmans, l'Egypte notamment, sont en contact perpétuel avec la civilisation. Vouloir hâter par des moyens d'oppression ou de coercition ce mouvement si naturel et si inévitable,c'est le retarder.

Autrefois, les Arabes se cantonnaient dans les dogmes d'une religion qui n'a pas eu d'enfance, qui, en moins de deux siècles,avait atteint l'apogée de sa perfection. Les préceptes saints demeuraient comme intangibles, et d'ailleurs, il était de règle pour les savants de n'étudier que les sciences précises en fait de travaux des autres civilisations ; tout autre domaine leur restait interdit, notamment les travaux d'art, de littérature, de libre examen. Il n'est donc pas étonnant que la civilisation arabe soit restée stationnaire ; il n'est pas étonnant non plus que l'inévitable enveloppement des peuples avancés ait peu à peu pénétré cette entité, réfractaire en apparence, et que l'élément religieux tende maintenant à se dégager de l'élément civil.

L'Islamisme présentera bientôt, sans qu'il soit nécessaire d'amener ce résultat brutalement, la séparation qui s'est établie d'une manière plus lente chez les autres peuples, entre la vie civile des individus et leur vie religieuse. Il faut attendre que la scission soit complète et s'accomplisse par la force des choses, au lieu de prétendre la hâter en portant la pioche dans l'édifice ancien, ce qui provoquerait la révolte.

Quant au prétendu fanatisme musulman, il n'existe qu'en apparence, et nous entendons le prouver

L'évolution du peuple islamite,en particulier de l'Egyptien, est commencée.

Certes, la force ancienne de la religion est de nature à la retarder, toute religion étant un frein qui tend à enrayer la marche des nations vers le progrès intellectuel, tel que nous l'envisageons aujourd'hui.

Aucune religion toutefois n'a pu empêcher cette marche en avant ; et,n'ayant pu l'empêcher, chacune a fait la part du feu, c'est-à-dire séparé la masse des dogmes de l'élément actif civil.

L'Islamisme ira plus vite que les autres dans cette voie, par cette simple raison qu'il est une religion démocratique, sans aristocratie, sans clergé,sans papauté.

Depuis les Abassides, les califes ne possèdent plus la double autocratie religieuse et civile. Même le peuple islamite a divers chefs spirituels ; les cheiks-ul-islam dirigent les diverses régions, et, à la rigueur, les Islamites se passeraient fort bien des califes. D'ailleurs, les uns sont sous la domination religieuse du sultan des Turcs, d'autres sous celle du sultan du Maroc.

Ils n'ont plus cette sorte de fanatisme qui consiste à recevoir toute impulsion d'un chef unique, universel et tout-puissant.

D'autre part, l'autre sorte de fanatisme, qui consiste à n'admettre nul autre culte voisin, est inconnu à l'Islamite : il tolère l'église à côté de la mosquée et n'est pas ivre de domination.

On oppose à cette opinion le fait nouveau des massacres d'Arméniens ; mais c'est là surtout une affaire politique, et la religion n'intervient là que comme enseigne ; il en est de même au Maroc.

La religion de Mahomet est tolérante.

Mais les masses ignorantes des peuples islamites ne savent pas contrôler les actes de leurs chefs; elles ne s'opposeraient pas à des abus de pouvoir de la part de ces chefs, et voilà ce qui est à redouter; c'est pourquoi les peuples civilisateurs ont le devoir de procéder, en matière de pénétration, avec des précautions plutôt exagérées et s'attacher les Islamites au lieu de les soumettre par la force. Soumettre et convaincre sont deux.

En Egypte, deux éléments sont en présence : l'indigène, race du sol dès l'origine, et l'Egyptien non islamite, qui semble un intrus bien plutôt qu'un infidèle. Le premier dénie au second la qualité d'Egyptien. Il est le nombre, mais l'élite de la population égyptienne est aussi nombreuse chez lui que chez « l'usurpateur ». Les chrétiens, parce qu'en minorité, ne croient pas avoir intérêt à favoriser l'évolution islamique; elle s'opérerait à leur détriment; c'est donc à l'opposition musulmane d'éclairer les masses ignorantes et de les pousser vers le progrès. Elle a des chefs connus et influents qui dirigent la presse.

Ceux-là ont à enseigner que l'intérêt de tous, anciens et nouveaux Egyptiens, est commun, que chacun paie l'impôt et contribue à la prospérité du pays, qu'il n'y a pas lieu de vivre en adversaires. Le même devoir incombe à ceux qui ont une influence réelle et directe sur les chrétiens.

Il faut que l'Egyptien patriote se dégage de toute influence, de tout parti plus ou moins religieux, et se borne à considérer l'intérêt de son pays, qui est étroitement lié au progrès de la civilisation. L'ennemi, c'est celui qui travaille à entretenir l'agitation.

Toutes ces circonstances de rivalité sont ce qui peut

arrêter l'évolution, tout au moins en retarder la marche ; mais considérons que le prétendu fanatisme musulman ne s'oppose pas au progrès : l'opposition est purement politique, et ce fut, de la part de certains orateurs du Parlement français, une grave erreur que de déclarer que l'Islamisme est hostile au progrès. Chose regrettable, aucun homme instruit de la réalité des choses ne s'est élevé pour combattre cette déclaration.

Résumons-nous en disant que l'Islam n'est pas hostile au progrès ; que les musulmans ne sont pas soumis tous à un même calife,et ne reçoivent donc pas un mot d'ordre unique venant d'un chef maître au temporel comme au spirituel.

Nombre de musulmans nés de convertis anglais ou américains, attachés de tout cœur à leur foi nouvelle, obéissent aux lois de leur nation. Le sultan des Turcs et celui du Maroc sont moins influents sur les fidèles que les muftis et les cheiks-ul-Islam.

Examinons ce qui peut favoriser l'évolution islamique vers le progrès.

C'est d'abord l'éducation, l'instruction, si on le préfère.

L'homme instruit est vénéré chez les Islamites. Les ulémas et les imans qui composent un conseil d'ordre supérieur ne sont pas un clergé, mais simplement une sélection d'hommes réputés savants.

Le peuple leur obéit sans conteste. C'est eux qu'il faut gagner à la cause du progrès, parce qu'ils entraîneront les masses vers l'évolution désirée.

Le contact avec l'Europe a été l'un des facteurs les plus importants de la civilisation dans les pays de l'Islam ; les voyageurs européens en ont été les pion-

niers. Les négociants ont pénétré en Egypte et l'ont transformée ; car il est impossible de retrouver,dans l'Egypte actuelle,celle d'il y a soixante ans, non plus que dans l'Algérie actuelle celle d'avant la conquête

Au Maroc, l'indigène qui a déjà pris contact avec l'Européen blâme son congénère si celui-ci marque quelque brutalité à l'égard d'un étranger. Il excuse *cet ignorant* resté fanatique et attardé dans les préjugés de sa race.

Ils deviennent assez nombreux les Islamites riches qui envoient leurs fils dans nos universités pour y recevoir l'instruction européenne, tandis que d'autres jeunes gens viennent étudier nos sciences commerciales.

Cette jeunesse accomplira en son entier l'évolution islamique ; elle en est l'élément actif et éclairé.

Un autre élément, c'est la femme. La polygamie tend à disparaître des pays islamiques ; les hommes riches ne la pratiquent plus. La femme d'un citoyen éclairé a abandonné l'usage excessif du voile; elle a adopté les coutumes européennes et ne s'astreint pas à ne visiter que des femmes. L'époux accepte cette transformation.

Chez les pauvres, la polygamie persiste : c'est affaire d'économie : la femme est une ouvrière qui laboure, ensemence et remplace une servante, voire même un serviteur. Elle représente une main-d'œuvre gratuite.

On conquerra facilement la femme à la civilisation, et elle travaillera à la répandre dès qu'elle en aura apprécié pour elle-même l'avantage, cela d'autant plus facilement qu'elle échappe à toute influence de clergé.

L'extension des affaires fera le reste.

Des relations commerciales sont nouées entre les peuples de l'Islam et les Européens ; l'intérêt est en jeu.

Ce levier suffira à mettre en mouvement les plus réfractaires des Islamites.

En effet, cet intérêt leur fait comprendre le groupement des capitaux pour une œuvre d'utilité générale. Ils commencent à admettre que l'argent qui travaille doit porter sa rente.

Or les Islamites, jusqu'ici, n'avaient pas plus admis cela que le prêt à intérêt, comme toute autre formule de produit de l'argent. C'est par ce mouvement forcé de l'épargne capitalisée que la transformation s'accomplira le plus rapidement.

Veuillent donc les peuples initiateurs écarter toute mesures propres à pousser les esprits à la révolte.

S'ils se bornent à apporter aux peuples encore mineurs, primitifs même, les lumières acquises au cours des siècles, ils travaillent réellement pour l'humanité. Ils ont à dévoiler à ces peuples les ressources qu'offre leur propre pays ; ils ont à les délivrer peu à peu de leur ignorance.

Ils ne seraient plus que des oppresseurs s'ils prétendaient les maintenir en tutelle, les dominer, les opprimer. Cela serait contre le droit et la justice.

Les droits de l'homme sont de tout temps et de tout pays ; le temps viendra où il faudra les respecter plus qu'on ne le fait actuellement.

Les peuples forts sont enclins à peser sur les faibles.

Aux temps primitifs, les masses humaines qui s'agitaient pour la conquête fondaient leur action violente sur un prétexte religieux. Actuellement, les nations éclairées ont pour prétexte la nécessité d'amener tout à la civilisation.

En réalité, tous les mouvements d'un peuple sont

suggérés par l'intérêt ; il en a été ainsi de tout temps, civilisation, religion, sont des mots sonores bons à écrire en temps de guerre sur les étendards des belligérants.

Les premières « guerres saintes » des mahométans contre les Juifs et les idolâtres aboutirent à un partage de butin. C'était pour des masses pauvres une aubaine qu'il ne convenait pas de négliger.

Il ne faut pas croire que les musulmans aient guerroyé uniquement contre les infidèles ; on les vit à plusieurs reprises combattre race contre race, l'Islam contre l'Islam, l'Egyptien contre le sultan. Quel autre motif que l'intérêt eût suscité ces guerres ?

Il n'y a donc pas de réelle solidarité religieuse, point de *panislamisme.*

C'est pourtant sur cette formule que les Parlements discutent.

En Egypte, il ne s'agit que d'un peuple musulman qui prétend se tourner vers l'homme ou l'Etat providentiel qui le débarrassera de ses ennemis.

Il s'est d'abord incliné devant la France, qui ne pouvait lui sacrifier ses propres intérêts.

Il se retourne maintenant vers Constantinople, la Turquie lui paraissant appuyée solidement sur l'Allemagne.

Le mouvement est dirigé contre l'Angleterre. La sympathie va à la nation qu'on présume devoir être libératrice.

On prétend que les peuples de l'Islam essaient de se grouper pour une action panislamique : c'est une erreur. S'ils se rapprochent, c'est à la façon de tous les individus qui souffrent d'un même mal, aiment à en parler ensemble.

Le plus important mouvement panislamique semble partir de l'Egypte pour se diriger vers Yldiz, d'où part l'organisation centrale. Mais combien serait plus pratique un mouvement pangermanique, tandis que les Islamites sont répandus sur toute la surface du globe.

Un groupement panislamique ne serait point durable, et ne ressemblerait qu'à une poussée vite abandonnée.

En Egypte, l'indigène est maintenant assuré de la vie matérielle ; il s'enrichit ; il peut s'occuper de sa vie nationale.

Le développement intensif du commerce lui communique une impulsion qui se traduit par le réveil de l'opposition nationaliste. C'est aux peuples dirigeants qu'il incombe de diriger l'évolution au lieu de la laisser se produire sous forme de révolution et de provoquer ainsi un recul.

Il convient d'étudier l'Islam, de chercher le régime qui lui convient le mieux, de s'occuper de l'éducation du peuple islamite.

Doit-on annexer les pays de l'Islam ? Faut-il les protéger comme on protège la Tunisie ?

Faut-il penser au démembrement de la Turquie, considérée comme un foyer d'intrigues ?

Autant de questions qui se posent, et même qui s'imposent à la discussion et surtout à la réflexion.

La France se doit de les tenir pour graves, car elle a à se préocuper de la politique à suivre au Maroc, où ses intérêts sont de plus en plus considérables.

D[r] G. SAMNÉ.

L'éditeur CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, va publier en un volume à 3 fr. 50 l'Evangile selon Jean, *dont nous avons donné le premier chapitre. Il nous en communique la préface, qui invitera certainement nos lecteurs à lire tout le livre, si peu banal et si profondément ésotérique, de notre ami et collaborateur Alta.*

N. D. L. D.

L'ÉVANGILE SELON JEAN

PRÉFACE

Rien de grand ne se fait que par un grand homme.

Considéré uniquement du point de vue naturaliste, Jésus, auteur premier de ce fait transcendant que l'on appelle « le Christianisme », est donc un homme transcendant, et les missionnés de Jésus, qui ont réussi à faire triompher dans le monde gréco-romain la religion discrètement enseignée par leur maître dans un coin

reculé et fort peu important de l'Asie Mineure, sont, moralement tout au moins, sinon par leur intelligence et par leur science, des hommes supérieurs.

Mais le génie, la vertu éminente, sont le privilège d'un très petit nombre. Si élevée que soit une doctrine, si haute que soit une institution, il est fatal qu'elle descende de ces hauteurs lorsqu'elle sera devenue une doctrine, une institution populaire.

A mesure qu'il conquit la foule, le Christianisme, malgré lui, subit cette fatalité. Que le convertisseur s'appelât Paul ou qu'il s'appelât Céphas, ses convertis, il était forcé de le leur dire, retombaient très vite, si jamais réellement il les en avait relevés, dans cette médiocrité de l'esprit et du cœur, quelques-uns même à ces passions et à ces conceptions grossières qui sont la chair et le sang et le cerveau de l'animalité humaine. « Et c'est pourquoi, écrit saint Paul à ses chrétiens de Corinthe, nombreux sont parmi vous les faibles d'esprit et les lâches de cœur, sans compter les endormis. » — 1re épître aux Corinthiens, chapitre XI, verset 30 — « De nos mystères, dit l'Epître aux Hébreux, nous aurions de grandes choses à dire ; mais nous ne tenterons pas de vous les expliquer, parce que vous êtes devenus incapables de les entendre. » — Epître aux Hébreux, chapitre V, verset 11.

Ce que ne leur expliquaient pas leurs docteurs, ces chrétiens, incapables de comprendre, se l'expliquaient eux-mêmes naturellement, et leurs conceptions du Dogme créaient cette théologie enfantine, qui seule, alors comme aujourd'hui et aujourd'hui comme alors, est à la hauteur du vulgaire. Les quelques médiocres, qui du moins savaient lire, s'ils ne pouvaient philoso-

pher, avaient transcrit ou fait transcrire, pour en nourrir leur foi, quelques fragments des lettres apostoliques, des récits de la vie du Christ ou de ses maximes, tels qu'on les lisait dans les assemblées chrétiennes. Mais ce ferment religieux réussissait tout au plus à élever un peu la vertu du commun des croyants, sans hausser leur pensée aux sublimités des mystères.

Tout un monde, celui des intellectuels, serait resté fermé aux conquêtes du Christianisme, si la foi chrétienne, au lieu de s'intellectualiser, elle aussi, était restée étrangère au monde de la pensée, s'était faite indifférente ou réfractaire aux spéculations métaphysiques de cette Ecole d'Alexandrie, qui synthétisait alors toutes les religions et toutes les philosophies dans un enseignement partout répandu déjà, sinon encore alambiqué par la Gnose.

C'est de ce desideratum, c'est dans cette situation contradictoire que surgit l'évangile de Jean.

Aucun exégète, même le plus orthodoxe, ne conteste cette genèse du dernier évangéliste: tous admettent que le quatrième évangile est écrit au point de vue philosophique et s'adresse aux esprits capables de philosopher.

Quel en est l'auteur ? quelle est la date exacte de sa composition ? Ce sont deux questions plus débattues.



L'opinion commune, qui est celle du vulgaire, a le droit de n'être pas scientifique. Mais la science aussi a le droit de contrôler l'opinion commune. Et ici, elle oppose un doute sérieux à l'assertion d'Irénée et du Canon de Muratori, qui attribuent le quatrième évangile à l'apôtre Jean, fils de Zébédée.

Le texte de Papias, qui fait mourir l'apôtre Jean, martyrisé par les Juifs avec son frère Jacques, peut être mis en doute, mais les témoignages qui assimilent Jean le Presbytre d'Ephèse à Jean l'apôtre sont encore beaucoup moins probants.

Ce que les traditionalistes ne sauraient contester, c'est que le Canon de la messe, dans la liturgie latine, après avoir nommé l'apôtre Jean dans l'énumération qui précède la Consécration, invoque, après le Memento des Morts, un autre Jean, qu'il met premier de cette nouvelle série, avant Etienne, Matthias et Barnabé. Le quatrième évangile serait-il l'œuvre de cet autre Jean, et non pas du premier ? Le doute n'est pas résolu, mais il est permis ; et la critique, en adoptant le second de préférence au premier, nous semble plutôt autorisée que contredite par l'Eglise ; car de donner, dans le Canon de la Messe, cette place d'honneur à ce second Jean, avant le premier martyr, qui a lui-même la préséance sur l'apôtre Matthias et le disciple Barnabé, le motif est péremptoire, si c'est lui l'auteur des trois épîtres et de l'évangile johanniques ; sinon,cette place d'honneur est vraiment inexplicable à un inconnu dont la seule gloire serait que son existence nous est révélée par Papias.

Le seul motif aux traditionalistes d'attribuer le quatrième évangile à Jean l'Apôtre, c'est ce qu'ils appellent « leur tradition ». Sont-ils bien sûrs que leur Tradition dispense de la critique ? Car enfin c'est bien par tradition qu'ils disent : Evangile de *saint* Matthieu, Evangile de *saint* Marc, Evangile de *saint* Luc, Evangile de *saint* Jean : en quoi cependant ils pèchent deux fois au lieu d'une, d'après une autre Tradition, puis-

que chantent-ils, encore dans la liturgie de la Messe, c'est l'Evangile, non pas de *saint* Matthieu, de *saint* Marc, de *saint* Luc, de *saint* Jean, mais *selon Matthieu, Marc, Luc, Jean,* et que le titre de *saint* ne doit être donné qu'à Jésus-Christ, comme celui de Seigneur, disent-ils dans le *Gloria in excelsis* : « *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe* ». A quoi les critiques me sembleraient peu fondés, ce serait à dire que, si Jean l'Evangéliste n'est pas Jean l'Apôtre, il n'est pas un témoin de la vie et de la prédication de Jésus. Je ne sache pas que les Synoptiques prononcent le nom de Matthias parmi les disciples de Jésus, et cependant, Matthias était, nous dit le Livre des Actes, un témoin autorisé autant que les onze, dont il fit le douzième après la trahison de Judas ; et Pierre, en lui donnant ce titre à l'élection apostolique, indique que d'autres disciples encore sont dans les mêmes conditions : « Choisissons donc, dit-il, pour rendre témoignage avec nous, un de ces hommes qui toujours ont été avec nous depuis l'entrée jusqu'à la sortie au milieu de nous du Seigneur Jésus, à partir du baptême de Jean jusqu'au jour où il s'est élevé en haut. » — Actes des Apôtres, I, 21 et 22.— Au point de vue de la plus stricte orthodoxie et au point de vue de la critique, le presbytre Jean, quoiqu'il ne fût pas le fils de Zébédée, pouvait donc fort bien être un témoin oculaire, et les post-scripteurs qui se portent garants, pouvaient dire sans exagérer : « C'est ce même disciple qui rend ici témoignage, et nous savons que son témoignage est véridique. » — Jean, XXI, 24.

Les critiques les plus impeccables mêlent, sans le vouloir, un peu d'alliage parfois dans le creuset où ils

analysent les textes et les faits. Je crois bien qu'ils y apportent ainsi une idée préconçue, non pas une certitude historique, lorsqu'ils nient que le quatrième évangéliste ait connu personnellement la vie dont il rend témoignage.

L'an 33, pour la mort de Jésus, est absolument hypothétique, puisque le seul des écrivains primitifs qui mentionne une date fait vivre Jésus plus de cinquante ans — Irénée, Livre des Hérésies, l.II, chap. 22, n. 5 — et notre quatrième évangile, chap. VIII, v. 57, me paraît favoriser plutôt ce chiffre. Un disciple qui eût eu alors vingt ans, et l'affection particulière de Jésus pour le disciple mentionné au cours du récit permet de supposer un tout jeune homme, aurait eu soixante-dix ans au commencement du deuxième siècle ; et le surnom de Presbytre, c'est-à-dire vieillard, que se donne l'auteur des épîtres de Jean, permettrait, surtout en Asie, de supposer un centenaire, comme l'affirme plus d'un primitif.

Le seul motif qui pourrait empêcher les critiques d'admettre, malgré sa propre affirmation, que le quatrième évangéliste ait connu son héros, c'est son désaccord avec les Synoptiques sur le détail matériel des faits. Mais l'objection tombe d'elle-même, si l'on constate que les faits, chez lui, sont, non pas des faits, mais des symboles. Or, quoi qu'en veuillent les traditionalistes, cette conclusion, scientifiquement, s'impose: quiconque voudra lire, comparer, juger en toute liberté d'esprit, sera forcé d'avouer qu'il en est ainsi et qu'il ne peut en être autrement. Le dernier évangéliste, en maint détail important, contredit, non seulement les faits positifs, mais les possibilités matérielles : force est donc de con-

venir que son but est de faire de la théologie, non pas de la chronique. C'est lui-même qui l'affirme : « Ces choses on été écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et que,par cette foi, vous ayez la vie éternelle. » — Jean, xx, 31.

Mais, encore un coup, le caractère spéculatif de son évangile n'est pas un motif suffisant pour nier que Jean ait connu celui dont il rend témoignage. De ce qu'il a vu plus haut et plus loin, on n'est pas autorisé à conclure qu'il n'a pas vu les faits matériels.

Cela soit dit uniquement pour rendre à la logique l'honneur qui lui est dû, parce qu'en réalité, le dernier évangile ne perdrait rien de sa valeur, quand même il serait l'œuvre d'un croyant de la deuxième génération chrétienne. Qu'il ait connu la personne et la vie de Jésus uniquement par la lecture de ceux qui en avaient déjà écrit, et que la vue dont il parle pour corroborer son témoignage soit uniquement une vision de raison, non pas une vision oculaire, son évangile, tel qu'il nous le présente, n'y perdrait rien aux yeux de la Raison.

Jean serait alors, venant de l'Hellénisme, ce qu'est Paul venant du Judaïsme.

La vision du chemin de Damas est-elle simplement une vision en esprit comme celle dont parle la deuxième Epître aux Corinthiens, chapitre xiii, v. 2, 3, 4, je l'ignore ; et ceux qui l'affirment ne sont pas plus renseignés que moi. Mais eux comme moi nous avons, pour diagnostiquer la foi de Paul, ses épîtres ; pour diagnostiquer la foi de Jean, son évangile. D'après ces documents, Paul est un pharisien d'origine, c'est à-dire un disciple des sectaires qui ont persécuté, condamné crucifié Jésus, et un pharisien étroit, entêté, fanatique,

nous dit le livre des Actes. Jean est un Alexandrin, d'intelligence absolument supérieure, et très imbu, très instruit de la philosophie gréco-alexandrine.

Pas de doute possible sur ce fait originel. Sur le fait subséquent, pas de doute non plus : le pharisien fanatique et persécuteur est devenu le grand apôtre du Christianisme; le philonien de génie est devenu le grand évangéliste.

De ces faits absolument incontestables et absolument étonnants, la Raison doit chercher une explication. Ce n'est évidemment pas un motif d'intérêt qui a pu attirer ces deux hommes de génie à une religion qui avait à leur offrir,pour unique bénéfice,le mépris des intellectuels et les persécutions des puissants : c'est uniquement le témoignage de la Raison. Si voilé qu'il fût par la nécessité et si défiguré qu'il fût par l'opinion, il faut absolument que le Christianisme portât alors en lui une lumière de vérité et une beauté de vertu qui aient, malgré leurs innéités et leurs préjugés, attiré, troublé, persuadé, retourné, converti, enthousiasmé finalement ces deux étrangers, moralement si peu semblables et intellectuellement si supérieurs aux premiers représentants du Christianisme. Oui, voilà, sans contestation possible un fait nettement établi, et, pour qui voudra bien y réfléchir, un fait qui donne au témoignage de ces deux hommes en faveur du Christianisme une valeur rationnelle plus probante que le témoignage, si historique fût-il, des deux naïfs narrateurs qui racontent *de visu*, à nous qui n'avons pas vu, les miracles de la vie personnelle de Jésus, et que le témoignage du compilateur qui arrive après eux dans le trio des Synoptiques. Pour nous, hommes du XXe siècle, qu'un si long inter-

valle sépare de cette époque lointaine, le vrai miracle de Jésus, c'est le Christianisme, et du Christianisme commençant, le meilleur document, ce sont les épîtres, puis l'Evangile de ces deux intellectuels primitifs, qui sont venus à lui des deux pôles opposés du monde de la pensée.

Prenons donc l'Evangile johannique tel que nous le donne la critique, et laissons de côté les contestations.

Ce qui est admis comme certain par les critiques les plus studieux et les mieux documentés, c'est que l'Evangile johannique est répandu avant l'an 150, et qu'on ne peut en retarder la rédaction plus loin que le premier quart du IIe siècle. Serait-ce une date un peu tardive pour écrire un récit de la vie matérielle de Jésus ? Je veux bien. Mais ce récit, existant déjà, n'était pas à recommencer, et ce n'est point cela, nous l'avons dit, que s'est proposé le dernier évangéliste. Clément d'Alexandrie l'affirmait longtemps avant les critiques : « Les premiers évangélistes avaient écrit l'*Evangile matériel;* Jean a voulu écrire *l'Evangile spirituel.* — Eusèbe, Histoire ecclésiastique, VI, XIV, 5 et 8

« L'Evangile spirituel », c'est-à-dire l'exposé philosophique de l'esprit nouveau que le Christianisme prétend infuser au monde. C'est bien cet évangile, en effet, qui peut être réellement l'Evangile éternel, toujours actuel, toujours portant en lui-même les preuves de sa véracité; par ce que ce qu'il affirme, c'est une doctrine; ce qu'il enseigne, ce sont des idées, et des idées, une doctrine se rendent témoignage à elles-mêmes éternellement devant ce juge qui ne meurt pas, lui non plus : l'esprit humain, la raison humaine.

Outre qu'ils ont perdu leur temps et leur peine à

vouloir accorder avec le récit historique des trois premiers évangiles les faits qu'allègue le quatrième, les littéralistes, je n'ose pas dire « les matérialistes », de l'exégèse ont donc contredit absolument l'opinion primitive dont témoigne Clément d'Alexandrie, et ils ont méconnu l'intention exprimée par l'évangéliste lui-même de « prêcher utilement à ses lecteurs la foi au Christ Fils de Dieu », non pas de leur redire inutilement des faits matériels impossibles à démontrer.

Les spiritualistes seuls comprennent donc comme il veut être compris l'évangile de l'esprit ; et, si longtemps encore ils sont traités d'hérétiques par les littéralistes, ils se consoleront en se souvenant que « sainte Thérèse », Louis de Léon et d'autres encore parmi les mystiques admis aujourd'hui aux honneurs de la canonisation, ou tout au moins de l'orthodoxie, ont été, non seulement accusés devant la sainte Inquisition, mais emprisonnés pour crime d'hérésie. — Cf. « Les Mystiques espagnols, par Paul Rousselot, p. 21, 22. — Le spiritualisme, en effet, même pour ce qui regarde la Religion, est le privilège d'une élite, non pas le fait du plus grand nombre. Aussi ne faut-il pas reprocher à l'opinion commune son infériorité, mais seulement sa tyrannie : surtout aux ministres de l'Esprit, il devrait être interdit de tuer ou même de nier l'esprit.

***

Jean, voulant sans doute éviter les contradictions subies par Paul, réserva donc son enseignement à une élite, à un petit nombre de disciples, « dont il est le théologien, le docteur, le prophète ».

Dans cette remarquable « Introduction », où il se montre instruit de tous les travaux de la critique, où il les analyse et les juge avec un tact, avec une impartialité impeccables, M. Loisy a si parfaitement exprimé ce caractère ésotérique du « quatrième évangile », que je demande la permission de lui emprunter ce qu'il en a écrit, page 95. J'ai achevé mon Commentaire sans avoir lu M. Loisy, et, dès le Prologue jusqu'au post-scriptum, mon interprétation plus d'une fois contredit la sienne : je suis d'autant plus à l'aise pour lui rendre ici l'hommage qu'il mérite et pour confesser que je suis heureux de me rencontrer avec lui sur un point important.

« Le caractère de la composition invite à penser, dit M. Loisy, que le quatrième Evangile n'a pas été destiné d'abord à être mis dans toutes les mains. Ce n'est pas un livre de lecture populaire comme les Synoptiques. Son symbolisme profond ne le rend intelligible que pour des intelligences préparées; certaines idées y sont simplement indiquées. Comme il n'a subi que des retouches insignifiantes,et qu'on y a fait plutôt des additions que des retranchements pour le répandre dans l'Eglise, on est autorisé à penser qu'il a été composé pour un cercle choisi, un groupe de disciples, plutôt encore que pour une grande communauté chrétienne. Si le Christ n'y paraît préoccupé que d'instruire le petit groupe des apôtres, c'est que l'évangéliste lui-même ne s'adresse qu'à ses propres disciples ; et,si l'enseignement de Jésus paraît prendre un caractère ésotérique, *qu'il n'a pas eu en réalité*, c'est que tel est le caractère de l'enseignement donné par l'évangéliste. »

C'est moi qui souligne : « qu'il n'a pas eu en réalité »,

et ce membre de phrase caractérise exactement la persistance dans les critiques eux-mêmes du défaut, ou plutôt de l'excès qu'ils reprochent, fort justement du reste, aux théologiens et aux exégètes. Quand M. Loisy signale le caractère ésotérique de l'enseignement rapporté par le quatrième évangile, il note simplement un fait, et que tout le monde peut constater ; mais que « l'enseignement de Jésus n'a pas eu en réalité ce caractère ésotérique », c'est une affirmation, non plus une constatation. Que Jésus, outre son enseignement au peuple, enseignement tout populaire et fort peu dogmatique, ait donné à ses disciples un enseignement plus profond, plus théorique, les Synoptiques eux-mêmes l'indiquent au contraire : « A vous, mes disciples, il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; aux autres, je parle en paraboles, et entend qui est capable d'entendre. — Luc, VIII, 10 et 8 ; Marc, IV, 11; Matthieu XIII, 13. — Que, parmi ses disciples eux-mêmes, il ait pour certaines manifestations choisi quelques-uns seulement, c'est également un fait noté par les trois premiers évangiles. — Matthieu, XVII, 1 ; Marc, IX, 1 ; Luc, IX, 28. — Personne ne peut affirmer que de certains « mystères du royaume de Dieu » l'enseignement n'ait pas été donné par Jésus à un seul disciple, qui seul était capable de comprendre, et qu'ainsi mis à part quelquefois pour des révélations spéciales, ce disciple fût regardé comme « celui que Jésus aimait » d'une affection plus particulière. Affirmer le contraire est idée préconçue et affirmation purement gratuite.

Le fait incontestable, c'est la transcendance et l'ésotérisme du quatrième Evangile. Que cette transcendance soit de l'Evangéliste, non pas du Maître, la source pre-

mière n'en sera pas moins le Logos, ou, si l'on veut l'Esprit de Dieu « Père des lumières ». Epître de Jacques, I, 17 — et le livre pourra donc être un livre sacré. Mais rien absolument ne prouve que Jean ne soit pas dans cet Evangile l'écho de Jésus autant que Matthieu ou Marc dans le leur. L'exclusivisme est le vice de toutes les Ecoles : les critiques ont pour premier devoir de tuer l'exclusivisme, et leur formule doit être : « Ceci n'empêche pas cela », vraie formule de l'universalisme, par conséquent du Catholicisme. Inutile de recommencer la même erreur sous une autre forme, lorsqu'on reproche, si justement, hélas ! aux théologiens d'avoir fait perdre à l'Eglise romaine les trois quarts des chrétiens, et bientôt l'autre quart, par le dogmatisme sans preuves et l'entêtement *a priori*.

Faut-il, pour compléter cette préface, que je donne une synthèse de la doctrine johannique ?

J'ai une telle aversion pour l'*a priori*, une telle peur de tomber moi-même dans le dogmatisme, un tel désir de provoquer l'étude et la réflexion personnelles, que je veux m'interdire ce genre de suggestion. Qui voudra connaître la doctrine du quatrième Evangile, qu'il lise et qu'il comprenne le quatrième Evangile : « *Qui legit intelligat* » comme dit « saint Matthieu », chapitre XXIV, v. 15. Ma traduction et mon commentaire pourront aider, je crois, à cette intelligence : c'est tout ce que je me suis proposé. Je serais bien allé au rebours de mon esprit et de ma volonté, si ma parole, un seul instant, semblait imposer, non pas proposer mon opinion.

Pour justifier aux yeux des orthodoxes ce respect de la liberté de penser, que je crois avoir conservé partout et que je prêcherai toujours, je veux seulement signaler

d'avance deux passages du quatrième Evangile où cette liberté se montre en toute indépendance, même de l'enseignement traditionnel et de l'affirmation canonique.

C'est bien en effet une affirmation biblique que « Dieu,ayant travaillé six jours à la création du monde, se reposa le septième jour et cessa tout travail, « *Requievit die septimo ab universo opere quod patrarat* » ; et c'est bien le motif que donne officiellement le judaïsme pour le repos imposé au jour du sabbat : « *Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum, quia in ipso cessaverat ab omni opere suo quod creavit Deus ut faceret.* » — Genèse, chapitre II, v 2 et 3. — Aux pharisiens qui lui opposent ce texte et cette institution, Jésus répond tranquillement dans le quatrième Evangile par une affirmation absolument contraire : « Mon Père travaille toujours, à présent encore ; et moi aussi, comme lui, *Pater meus usque modo operatur, et ego operor.* » — Jean, v, 17.

L'Exode, chapitre XXXIII, v. 11, dit non moins formellement que « Dieu parlait face à face avec Moïse, comme un homme parle avec son ami, *loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum.* » Après avoir rappelé tout exprès le nom de Moïse pour souligner la contradiction : « Personne jamais n'a vu Dieu », affirme l'évangéliste : « *Deum nemo vidit unquam.* » — Jean, chap. I, v. 18.

Ces deux citations, si nettement révolutionnaires au point de vue dogmatique, justifieront aussi, hélas ! tout ce que l'on peut dire de plus dur sur l'obstination absolument incurable du conservatisme théologique.

Voilà, depuis que le Nouveau Testament a formulé cette contradiction absolue des dires de l'Ancien Testa-

ment, dix-huit siècles bientôt que nous prétendons appartenir au Nouveau Testament : ouvrez n'importe quel catéchisme, lisez n'importe quelle Histoire Sainte, appuyés de toutes les approbations épiscopales et même papales, Histoires Saintes et Catéchismes ignorent absolument le Nouveau Testament et répètent fidèlement les dires de l'Ancien Testament : que « Dieu, ayant créé le monde en six jours, s'est reposé le septième jour », et que « Moïse a vu Dieu face à face dans le buisson ardent ».

Et c'est pourquoi je veux, en terminant cette préface, comme en achevant le Post-Scriptum, en appeler devant les chrétiens du XX[e] siècle à ce disciple préféré qui venait après Pierre à la suite de Jésus ressuscité, et dont Jésus dit à Pierre qui s'en offusquait : « Si je veux que celui-là demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

« L'heure vient du retour de Jésus, et de Jésus transfiguré par son ascension dans le monde des esprits. Qu'après avoir attendu, effacé derrière Pierre, cette venue du Verbe céleste, l'évangéliste du Verbe apparaisse donc, lui aussi, dans la lumière de l'esprit. et que le Christianisme spirituel triomphe enfin du Christianisme matériel !

C'est pour lui conférer, avec le droit, le pouvoir de cette réforme nécessaire, vainement implorée depuis des siècles par les génies et les saints de l'Eglise catholique et tristement dévoyée par les organisateurs de schisme, que le Concile de Rome a décerné au Souverain Pontife, avec l'infaillibilité doctrinale, l'autorité absolue.

Levez-vous donc, dans votre toute-puissance, ô Père

des Chrétiens, et, au nom de votre souveraineté dans l'Eglise, donnez officiellement congé aux théologiens d'hier et mission aux prophètes de demain ; proclamez le droit pour l'Esprit de nous apprendre jour à jour ce que Jésus lui-même ne pouvait pas nous enseigner lorsque nous étions incapables de le porter. — Jean, XVI, 12. Aux docteurs paralytiques qui notent d'hérésie et de protestantisme quiconque n'est pas, comme eux, figé dans un enseignement mort et des formes usées, signifiez nettement, vous, le Docteur toujours ancien et toujours nouveau, que ce sont eux les protestants, puisqu'ils protestent contre la Vie au nom de l'Inertie ; — que ce sont eux qui faussent, qui mutilent les textes, puisqu'ils traduisent IPSE par IDEM : « *Christus heri, hodie,* IPSE *est et in secula* » ; puisqu'ils suppriment le « PROFICIEBAT *sapientia et gratia apud Deum et homines* » : « Jésus progressait en science et en grâce devant Dieu et devant les hommes, dit le texte. — Luc, II, 52, et ils enseignent que Jésus avait, dès le sein de sa mère, la science et la vertu totales ; dites-leur que ce sont eux les hérétiques, puisqu'ils veulent faire du Catholicisme un particularisme, en lui donnant pour limites les bornes de leur cerveau, en vous imposant pour représentation de l'Eglise universelle un Sacré-Collège étroitement italien, où nulle des grandes nations catholiques n'a sa représentation proportionnelle, où plusieurs n'ont pas même un seul représentant.

Soyez pape, enfin, suprême Pontife, soyez pape, c'est-à-dire père, et père juste, qui refuse de sacrifier aucun droit, pas plus les droits de la liberté que les droits de la science. Le règne de la justice, ce n'est pas le règne des Sacrées Congrégations ni le régime des Concordats ;

c'est le règne de la science et le régime de la liberté : « *Et veritas liberavit vos* », dit notre Evangile. Et donc, au nom de la Vérité, laissez-nous la Liberté, pape de Rome ! Et le Verbe de Dieu alors ne vous dira pas : « Retire-toi de moi, Satan, parce que tu juges selon la sagesse humaine, non pas selon la sagesse de Dieu ! » — Marc, VIII, 33 ; — il vous dira : « C'est bien ! dans ta jeunesse, tu te mettais ta ceinture à ta guise et tu allais où tu voulais ; dans ta vieillesse, tu te laisses mettre ta ceinture par un autre, — par un autre qui est le Saint-Esprit, — et tu te laisses mener par lui là où tu ne voulais pas aller. » — Jean, XXI, 18. — « Tu as su entendre ce que l'Esprit dit aux Eglises : C'est bien, me voici ; je viens, et je ne donnerai pas ta couronne à un autre. » — Apocalypse, III, 13.

ALTA.

LES SÉRIES DE FORMES RÉGULIÈRES

Analyse des formules des trois séries fondamentales

La formule de la série tétraédrique se compose du binôme $(1 - {}^{n+1} 1) = 0$. Le développement relatif à la dimension n sera du degré $(n + 1)$. Au contraire, dans la formule des séries conjuguées de l'hexaèdre et de l'octaèdre, on ne prend que la puissance n. Le développement aura donc, pour une même dimension, un terme de moins que dans la série du tétraèdre. Par contre, on a toujours une unité complémentaire qui ajoute un terme à ceux que fournit le développement du binôme.

Si l'on rapproche les développements relatifs à la 3e dimension de la formule d'Euler, qui est :

$$\text{Sommets} + \text{Arêtes} + \text{Faces} - 2 = 0,$$

on verra que la constante 2 y est remplacée par deux unités distinctes : l'une correspond au polyèdre réalisé, l'autre se trouve placée dans la formule du tétraèdre avant le terme relatif aux sommets. Dans la série de l'hexaèdre, l'unité complémentaire est négative par rapport au premier terme, qui exprime les sommets ; il faut, si l'on veut observer la loi d'alternance des signes entre les termes, placer cette unité avant le terme des sommets et non après celui du polyèdre. Dans la série de l'octaèdre, c'est le 2e terme du développement du binôme qui exprime les sommets, l'unité complémentaire change de signe avec chaque dimension ; elle est de signe contraire au 1er terme pour les dimensions paires, de même signe pour les dimensions impaires. Cette alternance de signe attaché à une unité qui ne dépend pas du binôme développé, permet de la considérer comme exprimant $(-1)^{n \pm 1}$. Et par analogie dans la formule de l'hexaèdre qui est conjuguée à la précédente, l'unité complémentaire exprimera $(+1)^{n \pm 1}$. — Dans la série de l'octaèdre, cette unité complémentaire ne peut exprimer que la forme supérieure, en vertu de la loi d'alternance des signes. Le 1er terme du développement du binôme désigne, dans cette série, un élément placé en deçà des sommets. Dans la série de l'hexaèdre, l'unité complémentaire, étant toujours positive, est forcément placée, nous l'avons vu, avant les sommets ; c'est elle qui est relative à cet élément en deçà du point.

La formule du tétraèdre renferme également un terme relatif à cet élément : il est comme, pour l'octaèdre, le 1er terme du binôme développé ; mais le dernier terme exprimant la forme réalisée est fourni dans cette série, comme dans celle de l'hexaèdre, par le binôme développé.

Tableau du développement explicite des binômes des 3 séries fondamentales [1]

(S = sommet ; A = arêtes ; F = face ; V = volume ; K = forme à 4 dimensions ; n = ordre dimensionnel)

Série Tétraédrique $(1 - 1)^{n \times 1} = 0$

$n = 0$	$(1-1)^1 = 1 - 1.S$	$= 0$
$n = 1$	$(1-1)^2 = 1^2 - (2 \times 1 \times 1 = 2)\,S + 1^2\,A$	$= 0$
$n = 2$	$(1-1)^3 = 1^3 - (3.\,1_2.\,1 = 3)\,S + (3.1.1^2 = 3)\,A - 1^3\,F$	$= 0$
$n = 3$	$(1-1)^4 = 1^4 - (4.\,1^3.\,1 = 4)\,S + (6.1^2.1^2 = 6)\,A - (4.\,1.\,1_3 = 4)\,F + 1.\,V$	$= 0$
$n = 4$	$(1-1)^5 = 1^5 - (5.\,1^4.\,1 = 5)\,S + (10.1_3.1^2 = 10)\,A - (10.1_2.1^3 = 10)\,F + (5.1.\,1^4 = 5)\,V - 1^5 K$	$= 0$

Série hexaédrique $1 - (2-1)^n = 0 \qquad = 1^{n+1} - (2-1)^n = 0$

$n = 0$	$[1] - (2\text{-}1)_0 = [1] - (2 - 1 = 1) -$	$= 0$
$n = 1$	$[1] - (2\text{-}1)_1 = [1] - (2)\,S \quad - 1\,A$	$= 0$
$n = 2$	$[1] - (2\text{-}1)^2 = [1] - (2^2 = 4)\,S - (2.\,2.\,1 = 4)\,A + 1^2\,F \quad 1;$	$= 0$
$n = 3$	$[1] - (2\text{-}1)_3 = [1] - (2^3 = 8)\,S - (3.\,2_2\,1 = 12)\,A + (3.\,2.\,1^2 = 6)\,F - 1^3\,V$	$= 0$
$n = 4$	$[1] - (2\text{-}1)^4 = [1] - (2^4 = 16)\,S - (4.\,2^3 1 = 32)\,A + (6.2^2.1^2.1 = 24)\,F - (4.2.1^3 = 8)\,V + 1^2\,K$	$= 0$

Série octaédrique $\pm 1 - (1\text{-}2)^n = 0 \quad = (-1)^{n+1} - (1\text{-}2)^n = 0$

$n = 0$	$(1-2)^0 \pm [1] = 1^0 -$	$- [1]\,S = 0$
$n = 1$	$(1-2)^1 \pm [1] = 1^1 - 2\,S$	$+ [1]\,A = 0$
$n = 2$	$(1-2)^2 \pm [1] = 1_2 - (2.\,1.\,2 = 4)\,S + (2^2 = 4)\,A$	$- [1]\,F = 0$
$n = 3$	$(1-2)_3 \pm [1] = 1^3 - (3.\,1^2.\,2 = 6)\,S + (3.\,1,\,2^2 = 12)\,A. - (2_3 = 8)\,F$	$+ [1]\,V = 0$
$n = 4$	$(1-2)^4 \pm [1] = 1^4 - (4.\,1^3.\,2 = 8)\,S + (6.1^2.2^2 = 24)\,A - (4\,1.2^3 = 32)\,F + (2^4 = 16)\,V$	$- [1]\,K = 0$

(1) Ces séries étant illimitées, on pourrait poursuivre indéfiniment leur développement.

Cet élément en deçà du point apparaît donc dans les 3 séries , mais avec une origine différente. Dans la série hexaédrique,il paraît isolé du développement genétique de la forme. Dans la série octaédrique,c'est la forme supérieure qui semble se superposer aux éléments des dimensions inférieures sans en provenir. Seule la série tétraédrique semble également liée à la forme réalisée et à l'élément qui est en deçà des sommets. Cet élément en deçà du point qu'on peut considérer comme le centre autour duquel rayonnent les sommets apparaît donc comme un soubassement sans lien genétique par rapport à la série hexaédrique.Au contraire, il se révèle comme la racine des deux autres. D'autre part, la série octaédrique semble incapable d'individualiser ses productions ; la formé réalisée n'y apparaît que comme le schéma résultant de la disposition des éléments inférieurs. Cette série semble exprimer des formes vides, virtuelles, et cela confirme nos déductions précédentes, faisant dériver l'octaèdre,non du carré, mais de la croix perpendiculaire.

La constante 2, caractéristique de la 3e dimension, et se dédoublant comme nous l'avons vu, n'existe pas dans la 2e dimension et disparaît dans la 4e dimension. Cela s'explique : les formules ont un terme de plus,et, comme le signe change chaque fois, l'unité initiale est de signe opposé à l'unité qui exprime le polyèdre, d'où annulation réciproque ; la formule générale de toutes les formes régulières de la 4e dimension est donc :

Sommets — Arêtes + Faces — Polyèdres = 0.

Les deux moitiés de formules sont égales on a toujours Sommets — Arêtes = Faces — Polyèdres.

L'alternance de signe correspondant à une propriété géométrique montre que la génération des dimensions résulte d'un principe d'oscillation, ou plus générale ment d'opposition. C'est cette opposition qui, considérée au point de vue des relations spatiales entre des individus, se nomme distance. Ceci montre que tout espace ayant un nombre pair de dimensions doit avoir un certain caractère de neutralité, tel que ses formes constituent des systèmes, pour ainsi dire saturés ; tandis que les formes à dimensions impaires paraissent être des sortes de radicaux, leur équilibre ne se réalisant qu'en vertu d'un élément situé en deçà des sommets.

Nous retrouvons là, pour la 3e dimension le caractère condensateur déjà remarqué précédemment.

De plus, on peut remarquer que, dans chaque série, pour la 4e dimension, les nombres des divers éléments sont multiples de ceux des sommets. Cela semble indiquer une éclosion particulière qui donnerait la 4e dimension comme un degré d'équilibre et de saturation particulier dans le développement des formes.

Ces propriétés distinctives de la 3e et de la 4e dimension s'appliquent également aux suites de l'icosaèdre et du dodécaèdre que nous n'avons pas encore étudiées.

Soit N , la suite naturelle des nombres entiers 1, 2, 3, 4, etc.

S, la suite des sommes de ces nombres, 1+2] +3] + 4], etc.

T, la suite des sommes de ces sommes (nombres triangulaires), tels que 1 + (1 + 2)] + (1 + 2 + 3)] + (1 + 2 + 3 + 4)].

Q, la suite des sommes des nombres triangulaires. U, W, etc., les suites successives formées en poursuivant ce processus. En disposant ces séries suivant le tableau ci-dessous, chaque rangée horizontale donnera dans leur ordre les coefficients d'une puissance du binôme (1—1)], relatifs à la série tétraédrique. Ces mêmes coefficients nous serviront à établir les termes des séries hexaédriques et octaédrique.

Tableau des séries de nombres constituant les coefficients du développement des puissances du binôme (1—1).

$$1-1$$
$$1-N+1$$
$$1-N+S-1$$
$$1-N+S-T+1$$
$$1-N+S-T+Q-1$$
$$1-N+S-T+Q-U+1$$

Dans chacune des trois séries fondamentales de formes régulières, une forme a n dimensions prend tous ses coefficients dans la même rangée. Faisons abstraction des coefficients extrêmes, qui sont égaux à l'unité, et qui s'appliquent aux termes ne contenant que l'une des deux unités fondamentales du binôme radical, élevé à une certaine puissance. Le premier coefficient sera alors tiré de la série N, le deuxième de la série S, le troisième de la série T, suivant les lois bien connues du binôme de Newton.

On peut donc figurer les coefficients d'une forme quelconque par la formule générale $N - S + T - Q + U - W$, etc.; mais, chaque rangée étant symétrique, on retrouve un même nombre dans la même rangée pour deux séries également éloignées du terme médian,

Donc, la formule précédente équivaut, par exemple, avec 5 coefficients, à celle-ci : N — S + T — S + N ; avec 6 coefficients, à celle-là : N — S + T — T + S—N.

Pour la même raison, le 2e nombre de la série N est identique au 1er nombre de la série S ; le 3e de la série N au 1er de la série T, etc. Chaque nombre apparaît donc aux deux extrémités d'une même rangée : les nombres qui figurent dans les termes intermédiaires figurent en outre une ou deux fois, suivant qu'il s'agit d'une rangée d'ordre pair ou d'ordre impair. (Nous considérons la 1re rangée comme formée par l'entre-croisement des deux unités; la 2e répond alors au nombre 2 et au carré du binôme (1—1)].

Les formules des trois séries fondamentales reposent, comme on l'a vu, sur le développement d'un binôme constitué par une différence. Or la différence est, ainsi que le fait ressortir le calcul de Grassmann, l'expression spatiale de la distance, c'est-à-dire de la séparation entre des éléments de l'espace, par opposition au produit, qui est l'expression de l'étendue occupée par un élément. C'est donc le principe de la distance et de l'algorithme sommation qui se révèle comme le substratum passif des formes régulières. Mais ces formes seront réalisées par l'élévation aux puissances (algorithme graduation), qui est l'expression par excellence de l'intensification. La combinaison de ces deux principes opposés à des degrés divers se manifeste par l'algorithme reproduction, qui, s'alliant aux deux autres, formera tous les termes des développements. En effet, chaque terme du développement contient un produit formé 1° des deux termes du binôme originaire, avec des expo-

sants croissant et décroissant en sens inverse, et donnant pour chaque terme une somme constante et égale au degré du polynôme ; 2° d'un coefficient qui exprime la somme des combinaisons 1 a 1, 2 a 2, 3 a 3, *m* a *m* des *m* premiers nombres (*m* étant le degré du polynôme). Or ce degré est déterminé par le nombre des dimensions Il lui est égal, pour les séries hexaédriques et octaédriques ; il l'excède d'une unité pour la série tétraédrique.

Ainsi, les formes régulières de ces trois séries sont engendrées par trois principes : deux polaires, représentés par les termes du binôme, déterminés par l'opposition individualiste de distance et universalisés par l'élévation aux puissances ; l'autre, intermédiaire, issu du principe des dimensions, principe défini par la combinaison du contraste et de la continuité spatiale, comme nous l'avons vu.

Les deux termes du binôme originaire, avec leur élévation à des puissances croissant en sens inverse, représentent deux systèmes de liaisons d'influence opposées, l'un ayant son maximum d'intensité dans l'isolement des éléments inétendus et ponctuels, l'autre au contraire ayant son maximum dans les éléments les plus concrets et réalisant le summum d'étendue. Dans chaque ordre dimensionnel, les formes régulières de ces trois séries (c'est-à-dire les formes rectilinéaires et anguleuses, mais centrées et ayant tous leurs éléments de même ordre égaux entre eux)(1) sont donc réalisées par ces deux courants inverses d'influence, qui équilibrent le principe de la distance et de la discontinuité avec celui

---

(1) Hypoténuses d'angles droits opposés par le sommet.

de la grandeur et de la continuité. La transition de la discontinuité à la continuité est opérée par les coefficients, puisque leur série représente successivement la somme des *m* premiers nombres, puis la somme de leurs produits 2 a 2, puis celle de leurs produits 3 a 3, etc.; enfin,le produit général des *m* premiers nombres; autrement dit la combinaison graduelle des dimensions d'abord isolées.

La série tétraédrique est exprimée complètement par le seul développement de son binôme (1—1), dont la résultante sera toujours zéro. Et l'on sait que telle est la condition de toute forme fermée.

Le binôme des deux autres séries qui est $\pm$ (2 — 1) ne donne pas ce résultat : pour obtenir les formes fermées de ces deux séries,il faut donc ajouter au développement de ce binôme les puissances de $\pm$ 1 avec un signe tel que la résultante soit toujours zéro. Ainsi, le binôme de ces séries conjuguées, considéré isolément, ne représente pas des formes fermées.Remarquons que, l'un de ses termes étant le double de l'autre, il y a asymétrie dans l'opposition des deux systèmes de liaison, l'un tendant à vider l'espace et à isoler les éléments, l'autre tendant à remplir l'étendue et à réunir les éléments. L'équilibre de ces deux séries ne vient pas du jeu pur et simple de l'opposition binaire; il nécessite l'intervention des puissances de l'unité indépendante, c'est ainsi un équilibre quaternaire. On peut concevoir le binôme de ces deux séries comme exprimant : sous sa forme positive (2 — 1), c'est-à-dire dans la série hexaédrique, le parallélisme ; et, sous sa forme, négative, (1 — 2), c'est-à-dire dans la série octaédrique, l'antiparal-

lélisme déterminé par l'entre-croisement crucial des perpendiculaires (1). L'unité indépendante, toujours positive dans la série hexaédrique, et toujours de signe contraire au terme des sommets, qui est alternativement positif et négatif, combat leur isolement,et transforme en élément concret la distance maintenue par le parallélisme. Cette unité indépendante, alternativement positive et négative dans la série octaédrique, et toujours de signe contraire au dernier terme qui exprime l'élément enveloppe de la forme,rend concrète la forme qui est vide d'après la genèse de cette série. Elle ramène toujours à la limitation définie la tendance de cette série, dont les formes tendent à se retourner sur elles-mêmes (1).

On remarquera que la série tétraédrique, la seule qui tire son équilibre du développement de son binôme, doit cette prérogative à l'anticipation dont elle jouit par rapport aux dimensions. En effet, son binôme est toujours élevé à la puissance $(n + 1)$, la dimension étant n. Elle tire donc le pouvoir de se clore elle-même de ce qu'elle sort de l'ordre ponctuel. Au contraire, les deux autres séries ne naissent que dans la 1re dimension, et proviennent donc du principe de translation. Elles ne peuvent donc centraliser que par l'intervention d'une influence étrangère. Et il est à remarquer que le binôme tétraédrique, élevé au carré, c'est-à-dire au degré qui correspond pour lui à la 1re dimension donne $(1 - 2 + 1)$, c'est-à-dire exactement la formule des deux autres séries dans la 2e dimension. Les trois formules indiquent

(1) On peut se représenter cette tendance d'une façon schématique par le contreparallélogramme

pour la 1re dimension un centre, deux sommets et une ligne. Mais, dans la ligne tétraédrique, les sommets sont également liés au centre et à la ligne ; dans la ligne hexaédrique, ils ne sont liés qu'à la ligne ; dans la ligne octaédrique, qu'au centre. Ainsi, le principe centralisateur et le principe d'expansion paraissent synthétisés dans la série tétraédrique ; c'est sans doute pour cela que cette série est sa propre conjuguée, et que tous les termes de ses développements sont symétriques par rapport au terme central. Au contraire, dans les deux autres séries, dont l'une est conjuguée à l'autre, en sorte qu'elles s'expriment toutes deux par la même formule lue dans les deux sens opposés, le principe centralisateur et le principe expansif sont seulement juxtaposés; l'un d'eux reste étranger au principe intermédiaire ou dimensionnel, l'autre s'y combine.

Le binôme $(1-1)$ constitue l'apport commun du principe dimensionnel, qui correspond à l'algorithme des combinaisons ou des factorielles incomplètes.

On remarquera : 1° que la série tétraédrique partant de la dimension $(n-1)$ prend dans chaque dimension pour coefficients la rangée qui suit immédiatement celle qui s'applique aux deux autres séries, toutes deux originaires de la 1re dimension. Ainsi, la 3e dimension de la série tétraédrique est donnée par la rangée (4. 6. 4), celle des deux autres séries par la rangée (3. 3). — La série octaédrique prend pour les sommets, arêtes, faces, etc, les termes du rang oblique immédiatement précédent à celui qui s'applique aux deux autres séries : cela provient de la situation inverse de l'élément indépendant occupé dans la série octaédrique et dans la

série hexaédrique. Enfin, pour les séries hexaédriques et octaédrique, un des termes extrêmes est exprimé par 2^n, qui multiplie le coefficient $(+1)^n$ ou $(-1)^n$, constituant les deux rangées obliques extrêmes, qui viennent s'entre-croiser au sommet pour former le binôme type $(1-1)^n$. — L'analyse précédemment faite des formules des 3 séries nous dispense d'insister sur la signification de ces différences que nous avons déjà examinées.

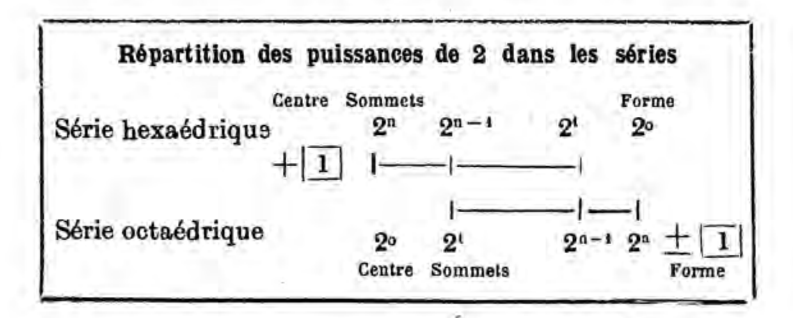
Si l'on dépouille les formules des séries hexa et octaédriques du facteur 2 avec ses diverses puissances, il reste le développement du binôme $(1-1)$. Pour la 3e dimension, on aurait $(1-1)^3$ (tandis que, dans la série tétraédrique, elle correspond à $(1-1)^4$. Cela donnera donc l'une des deux figures suivantes :

1° 1 centre, 3 sommets, 3 arêtes, 1 face, pas de volume ; 2° Pas de centre, 1 sommet, 3 arêtes, 3 faces, 1 volume. La 1re est un triangle, la 2e trièdre.

Le facteur 2, avec ses diverses puissances, multiplie les nombres et donne un octaèdre avec le triangle, un hexaèdre avec le trièdre. Et, comme $(1-1)^3$ ne donne que 4 termes et que les polyèdres en comportent 5, il reste un terme qui est fourni par l'unité indépendante $(\pm 1)^n$, qui représentera le centre pour la série hexaédrique, la forme pour la série octaédrique. Cette unité rompt la symétrie qui existe entre les deux séries obtenues en faisant croître les puissances de 2 en sens opposés dans l'un et dans l'autre.

Ces 2 séries manifestent l'influence d'un 4e principe, celui des puissances successives de 2, se superposant aux deux principes du vide et du plein exprimé par le binôme, et du principe dimensionnel manifesté par les

coefficients du développement. Cette intervention du 2 équivaut, au point de vue de la génération des formes, à élever d'un degré l'effet du développement du binôme, car deux points constituent une ligne, et ainsi, tout élément ponctuel se trouve transformé en élément linéaire.



Liaison de la génération continue et de la génération discontinue

L'application des formules combinatoires à la génération des polyèdres montre dans cette génération l'application géométrique d'une grande loi qui domine l'algorithmie, et sur laquelle est basée toute la théorie des équations. Cette loi, dont Wronski a seul, je crois, mis en évidence l'importance philosophique, est que toute génération par sommation correspond à une génération équivalente, par graduation et réciproquement. Autrement dit, on peut toujours poser :

« $A_0 + A_1 x + A_2 x^2 + \text{etc.} + A_\omega x^\omega$
$= (x+a)\ (x+a_2)\ (x+a_3)\ldots\ (x+a_\omega)$

dans lesquelles les ω quantités A_0 A_1 A_2, déter-

minent les « quantités $a_1 a_2 a_3 \ldots a_\omega$ quelle que soit la valeur arbitraire de x, et réciproquement. » (1).

Dans une telle génération, le coefficient A répond aux nombres de la série S ou sommes des nombres consécutifs. Tous les nombres de cette série répondent au demi-produits de 2 nombres consécutifs, dont la formule est $\frac{n(n-1)}{2}$; de la sorte qu'en donnant à n toutes les valeurs entières, on obtient tous les termes de la série S.

De la même manière, la série T correspond à la formule $\frac{n(n-1)(n-2)}{1 \times 2}$, etc. Et ainsi, les séries sont équivalentes aux factorielles; autrement dit, les diverses superpositions de la sommation aux diverses combinaisons de la graduation. Nous n'avons pas ici à nous étendre sur ce principe. Il s'agit simplement de montrer comment les polyèdres le traduisent géométriquement. Cela met en évidence l'équivalence de deux modes de génération géométrique, l'un par substructions, l'autre par coordinations. Le premier manifeste l'élément de contraste établi par les directions ; le second, l'élément de continuité apporté par les étendues qui relient les directions. A l'algorithme de la sommation et des séries correspondra la génération par directions, par intersections ; à l'algorithme de la graduation et des factorielles correspondra la génération par translations combinées plus ou moins à la rotation.

La liaison des deux algorithmes fondamentaux montre que l'on peut construire tous les éléments géométriques,

---

(1) DE MONTFERRIER. — *Encyclopédie mathématique,* d'après les principes de la philosophie des mathématiques de Hœné Wronski (t. II).

soit par superposition de plusieurs éléments, soit par transport d'un élément d'ordre inférieur (1).

Pour nous en tenir aux degrés les plus simples des algorithmes de sommation et de graduation dans leur forme universelle, considérons simplement les sommes Σm et les produits $m\,!$ des nombres consécutifs en partant de l'unité.

La formule générale $\Sigma m = (1 + 2 + 3 + 4... + m)$, dont les diverses valeurs constituent la série S, indique que chaque ordre dimensionnel nouveau apporte autant d'éléments de l'espèce considérée qu'il y a d'ordres précédents.

Ainsi, le 4e ordre ajoutera 4 éléments aux 6 qui proviennent de la réunion des 3 ordres précédents, réunion opérée de la même manière.

On voit que c'est là une généralisation du processus sommation, dont le type élémentaire consistait dans l'addition d'un seul élément dans chaque ordre nouveau. Ce processus Σm est réalisé par les seconds termes de la série tétraédrique, le premier étant celui de l'addition élémentaire. Les 3es termes donneraient la série T, qui représente la généralisation du processus Σm considéré alors comme élémentaire.

La série octaédrique et la série hexaédrique doublent le processus Σm, la première pour ses sommets, la seconde pour ses éléments enveloppes. Tous les autres termes développent la même loi de duplication

---

(1) Les principes métaphysiques qui se font jour ici sont de la plus haute importance. Nous ne pouvons nous en occuper incidemment réservant ce sujet pour plus tard.



au moyen des puissances successives de 2. Et enfin, dans leur terme extrême (2^n), ces séries apportent autant d'éléments que la précédente dimension en contenait.

Considéré au point de vue de l'algorithme Σm, le triangle équilatéral apparaît comme formé par la synthèse d'un sommet et d'une base, et ainsi de suite pour toute la série tétraédrique.

L'octaèdre rattaché au triangle par ses arêtes apparaît comme formé par 4 triangles parallèles deux à deux, les 8 autres faces étant déterminées par les précédentes. La formule est ici $2^2 \times 3$ (le 3 de la série S). Bien que le nombre 6 figure aussi dans la série S au rang suivant, les sommets de l'octaèdre ne sont pas obtenus ici par l'algorithme $\Sigma m_3 = 1 + 2 + 3$, mais par $2^1 \times 3$ (le 3 de la série N), ce qui représente une génération par 2 moitiés symétriques de deux groupes de trois points donnés simultanément et non, comme pour les arêtes, par l'opposition du point à la ligne.

Les faces de l'hexaèdre 2×3 (le 3 de la série S provenant de l'algorithme $\Sigma m_2 = (1 + 2) \times 2$, donc de 2 groupes de 3 faces contiguës formant un trièdre, et non de 3 faces reliées 2 à 2 par une arête (ce qui donnerait 8 arêtes et n'en laisserait que 2 pour le complément).

Il serait fastidieux de prolonger ces analyses. Il suffit de montrer comment, à chaque algorithme capable de réaliser les nombres relatifs aux formes qui nous occupent, correspond un processus géométrique qui met en évidence une propriété des figures.

L'algorithme des factorielles se trouve, par rapport

à l'élévation aux puissances ou graduation élémentaire, dans le même rapport que l'algorithme des sommes relativement à l'addition de l'unité. Or l'élévation aux puissances s'exprime géométriquement par la reproduction continue de l'élément qui sert de base, parallèlement à lui-même, et se prolongeant, suivant la direction perpendiculaire, sur une étendue égale à celle de la base. Dans la génération des formes régulières dont nous nous occupons, la ligne est considérée comme déterminant deux sommets par ses extrémités. Le développement des puissances de la ligne en fonction des sommets est donc le développement des puissances de 2. Mais il ne faut pas oublier que si, dans une ligne, on considérait en outre comme sommet le point milieu, la série hexaédrique se développerait suivant les puissances de 3, en comptant comme sommets tous les éléments médians.

Dans la série octaédrique, l'élévation aux puissances s'applique aux éléments d'ordre (n — 1), ce qui correspond aux faces pour l'octaèdre. Il y a, dans cette génération, une hétérogénéité qui introduit dans la géométrie la notion de quantité complexe d'une manière analogue à ce qui arrive en algèbre. Il faut donc considérer les faces de l'octaèdre, et généralement les éléments d'ordre (n — 1) dans cette série, comme formés par un processus régressif, autrement dit comme les racines d'une base, et géométriquement comme les projections des éléments d'ordre n dans la dimension (n — 1). Ainsi, les faces de l'octaèdre seraient les intersections des volumes d'une forme à 4 dimensions qui prolonge la série octaèdrique. Cela confirme encore le caractère que nous avons reconnu à cette série d'après

sa formule, dans laquelle la forme réalisée ne provient pas du développement du binôme, qui ne donne qu'une charpente. De la même manière, la croix perpendiculaire sera la projection des faces dans un plan également incliné sur chacune d'elles.

D'après ces observations, l'algorithme des factorielles appliqué aux sommets devra exprimer le développement d'une forme parallèlement à elle-même en se dilatant ou en se contractant en même temps jusqu'à ce que l'étendue de la base soit réalisée suivant cette direction oblique.

Ainsi, la ligne à 2 sommets engendrera un trapèze. Remarquons ici la distinction à établir entre l'algorithme des factorielles et la simple multiplication de facteurs inégaux. Cette dernière donnerait les formes rectangulaires, parce qu'on y considère les facteurs comme n'étant produits par aucune loi commune, et leur combinaison, comme l'unification de deux éléments étrangers. Dans les factorielles, au contraire, tous les facteurs résultent du développement de la même loi, loi qui consiste dans la variation appliquée à la base de l'algorithme des puissances. Ainsi, les factorielles appliquées aux sommets auront pour schéma le rayonnement et pour germe infinitésimal l'angle aigu ou obtus.

Il en résulte que toute factorielle en se développant doit amener la clôture d'une suite de formes, quand l'angle dépasse 0° ou 180°. Mais on pourrait alors concevoir le prolongement de ces suites par des formes retournées dont la convexité se porterait à l'intérieur, et vice versa, formes qui seraient inscriptibles dans la pseudo-sphère.

La première factorielle se réduit à l'unité. Cette unité

peut provenir d'un amas de quantités ; elle exprime l'unification d'une collectivité, unification nécessaire au développement de toute graduation. Donc, si l'on part de la 1re dimension, celle-ci ne contiendra qu'un seul sommet et non une ligne. — Dans la 2e dimension, celle des surfaces, il y aura 2 sommets, donc seulement une ligne. Mais cette ligne est considérée en fonction de la 2e dimension, elle exprime donc un élément empiétant virtuellement sur la 2e dimension, et cela correspond au module de la ligne complexe : $m = \sqrt{a^2 + b^2}$, contraction dans la 1re dimension d'une ligne brisée. Le point placé dans la dimension linéaire est alors le point complexe, germe de l'angle droit. Les 2 sommets réalisés dans la 2e dimension sont donc ceux qui terminent une même arête de l'octaèdre sera réalisé dans la 3e dimension. Donc, à ce point de vue, l'octaèdre est engendré par rayonnement autour des 2 sommets.

Dans la 4e dimension, c'est le 24-édroïde qui fait suite à l'octaèdre au point de vue des factorielles appliquées aux sommets, et non les formes de la série octaédrique. Appliqué aux éléments d'ordre (n — 1), l'algorithme des factorielles donnera, pour la 2e dimension, deux arêtes opposées de l'hexaèdre ; dans la 3e dimension, il répondra aux faces de l'hexaèdre. La génération est ici régressive, et les faces sont les plans d'intersection des volumes enveloppant une forme à 4 dimensions, qui n'appartient pas à la série hexaédrique, mais qui est encore le 24-édroïde. Le 24-édroïde répond à l'algorithme factorielle par ses 2 termes extrêmes, sommets et volumes. Il prolonge donc à ce point de vue l'octaè-

dre pour les sommets, l'hexaèdre pour les éléments d'ordre (n — 1). Sa formule est symétrique comme celle de la série tétraédrique. La voici :

24 sommets — 96 arêtes + 96 faces triangulaires — 24 octaèdres.

Chaque sommet donne naissance à 8 arêtes, si dans la 4e dimension toute arête ne réunit que 2 sommets ; chaque sommet appartient à 12 faces, chaque arête est commune à 3 faces, chaque sommet touche à 6 octaèdres, chaque arête appartient à 3 octaèdres ; chaque face à 2 octaèdres (1).

Aucune forme de la 5e dimension ne continue cette suite.

Le 24-édroïde synthétise ainsi les deux polyèdres conjugués : octaèdre et hexaèdre dans la 4e dimension. Le quaternaire apparaît prépondérant dans cette forme, car 24 est la 4e factorielle, et 96 = 24 × 4.

Dérivant de l'octaèdre quant à ses éléments (triangles octaèdres) il procède de l'hexaèdre par leur distribution.

---

(1)

(Arêtes) $\left\{ \frac{24\,S \times 8\,A}{2} = 96 \right.$

Faces (triangulaires) $\left\{ \begin{array}{l} \frac{24\,S \times 12\,F}{3} = 96 \\ \frac{96\,A \times 3\,F}{3} = 96 \end{array} \right.$

Volumes (octaèdres) $\left\{ \begin{array}{l} \frac{24\,S \times 6\,V}{6} = 24 \\ \frac{96\,A \times 3\,V}{12} = 24 \\ \frac{96\,F \times 2\,V}{8} = 24 \end{array} \right.$

Le 24 édroïde réunit le principe de la perpendicularité appliqué aux axes et aux enveloppes. Il réalise donc dans toute sa plénitude le contraste simultané. Le caractère quaternaire du contraste simultané paraît expliquer pourquoi la suite du 24-édroïde ne se prolonge pas dans la 5e dimension. Le cycle de quatre dimensions semble épuiser le principe du contraste simultané, comme le cycle de 4 angles droits l'épuise dans la 2e. Ce qui fait différer le cycle quaternaire dimensionnel du cycle quaternaire plan, c'est que, dans le premier, les 4 directions perpendiculaires sont unilatérales; dans le second, elles sont bilatérales. Dans le cycle plan, la centralisation ponctuelle persiste; dans le cycle dimensionnel, le centre se dédouble en 2 points virtuels qu'on peut assimiler aux deux points de l'infini *i. j*, de la géométrie projective. Cela montre l'épanouissement terminal de la centralisation quaternaire.

Le Nombre Six

S'il existe toujours une fonction de factorielles (généralement fractionnaire) correspondant à une sommation quelconque obtenue par les séries S T Q U, etc., il n'y a, par contre, qu'un seul nombre qui réponde à la fois au développement sommatoire élémentaire des nombres consécutifs partant de l'unité et à la factorielle élémentaire constituée par le produit des mêmes nombres ; autrement dit, un seul nombre satisfait à l'égalité :

$$1 + 2 + 3 + ... + n = 1 \times 2 \times 3 \times .. \times n \text{ (soit à } \Sigma n = n!)$$

Ce nombre est 6 et répond à n = 3.

Le nombre 6, somme et factorielle des 3 premiers nombres, figure en 3e dimension dans les 3 séries fondamentales de polyèdres. Il est le seul nombre qui figure à la fois à ce double titre dans la même dimension. Comme coefficient de la 4e puissance du binôme, autrement dit, comme somme des 3 premiers nombres, il répond aux arêtes du tétraèdre, élément intermédiaire de cette forme. Dans les deux autres séries, il apparaît comme double de 3, et ne se rattache, dans la réalisation des sommets de l'octaèdre et des faces de l'hexaèdre, que d'une manière plus ou moins indirecte à la série S, ainsi que cela a été vu. Son lien avec l'algorithme des factorielles est également indirect dans ces 3 cas, puisqu'on a soit $1 + 2 + 3$, soit $2 (1 + 2)$, soit $2 (1 \times 3)$ et jamais $1 \times 2 \times 3$.

Malgré cela, la coïncidence remarquable qui s'accomplit ici manifeste le nombre 6 comme prépondérant dans l'établissement des formes régulières, autrement dit, dans le lien du processus divisionnel et discontinu avec l'homogénéité de forme.

Le nombre 6 relie la graduation continue à la sommation discontinue dant l'état le plus élémentaire de leurs modes universels ; il apparaît comme la réunion systématique des deux principes, l'un actif et unitaire, l'autre passif et plural, qui se manifestent dans toute création.

En 2e dimension (3° ordre ponctuel)), cette prépondérance est manifeste dans l'hexagone, dont le côté, étant égal au rayon du cercle, crée la division la moins discontinue dans la continuité circulaire. Cette division réalise, comme l'établit M. Ch. Henry, le contraste successif minimum. Autrement dit, elle représente, dans la simulta-

néité, ce qui fera le moins obstacle à la succession. C'est le nombre le plus apte à réaliser la stabilité mobile qui caractérise la Vie. C'est le nombre de l'harmonie des formes, le nombre de la beauté, Tiphereth ; car la Beauté est la synthèse du continu sensible et du discontinu conceptuel, de la variété dans l'unité, du mouvement au sein du repos !

Avec la 3e dimension (4e ordre ponctuel) et dans les séries hexaédrique et octaédrique, le nombre 6 est amené par le processus quaternaire de la perpendicularité, autrement dit, par le développement du contraste maximum simultané, qui tend à se rapprocher du contraste minimum successif. Dans ce processus apparaît le principe du retour du quaternaire vers le ternaire, manifesté ici par le triangle, face commune au tétraèdre et à l'octaèdre et par le trièdre, angle commun au tétraèdre et à l'hexaèdre. Le développement n'est donc pas arrêté, et la stablité du quaternaire, en se contractant dans le senaire, au lieu de s'élever à une nouvelle puissance, tire de lui la possibilité d'un développement indéfini. Mais, dans la 4e dimension, lorsque 6 et 4 se combinent sans contraction pour donner 24, la suite est close avec ce plein épanouissement, où les contrastes successifs se combinent aux simultanés, et les contrastes maximum aux contrastes minimum.

F. Warrain.

DEUXIÈME PARTIE

CE QUE DIT LE SPHINX

I

Le ciel est dramatique, et tout le couchant brûle,
Imbriqué par le soir de reflets de métal,
Lentement, vers Suez, serpente le canal,
Et le désert, devant son eau calme, recule.

Une haleine de feu dans l'espace circule.
L'âme limpide, ainsi qu'un vase de cristal,
S'emplit de la beauté du monde oriental :
Extase, ouvre ton aile, au seuil du crépuscule !

Parmi le rouge éclat du soleil qui s'éteint,
Des files de chameaux qui passent au lointain
Sculptent sur l'infini de noirs hiéroglyphes.

L'atmosphère embrasée apaise son ardeur,
Et le sphinx de Chéops, en deuil de ses pontifes,
Estompe à l'horizon sa magnétique horreur.

II

« De tous les dieux, je suis l'ancêtre; sous mon front,
« Que l'océan des jours bat de sa vaine écume,
« Trône un mystère en qui l'univers se résume,
« Je connais l'au-delà des siècles qui viendront.

« Les sables du désert avant moi passeront,
« Et je verrai rouler comme un bloc de bitume,
« Dans l'éther épaissi par une lourde brume,
« Le soleil d'aujourd'hui dont je subis l'affront.

« De l'animalité de mes contours énormes,
« Je fais surgir la plus triomphante des formes :
« Le visage de l'homme empli d'éternité.

« Egypte, c'est sur moi que ta gloire se fonde !
« J'exprime l'absolu par l'immobilité,
« Et mon rêve impassible est l'assise du monde. »

Alfred Droin.

ALGER : ÉTAMPES

On distribue dans les rues d'Alger et de Mustapha le prospectus suivant :

DESTINÉE

Mme SIANAMOZA, Voyante, Somnambule, consulte sur tous les événements de la vie par la Chiromancie, l'Astrologie et la Graphologie. Donne sages avis, bons conseils. Réussite, honorabilité, discrétion.

Consultations tous les jours et par correspondance

PRIX MODÉRÉS

6, rue du Divan (entrée à côté du café de la Lyre).

Mme Sianamoza, avant d'ouvrir son divan, rue du Divan, s'est appelée *Ninon*. C'est elle qui, aidée de Mlle Marthe B... et de Mlle Aïcha, a imaginé les représentations de la villa Carmen, auxquelles Mme la générale Noël et l'ingénieux ingénieur D... ont su donner un si remarquable retentissement.

Sianamoza est donc une nouvelle incarnation de Ninon, et ce phénomène sera sans doute compté, par la revue de M. Delanne, au bénéfice de la science spirite. Toutefois, constatons que les habitudes de la magi-

cienne ont changé ; car, si Sianamoza prend des « prix modérés », on sait que les expériences de « Ninon » ont coûté cher à M. Charles Richet.

Tout cela fait pitié. Poussons la nôtre jusqu'à ne pas relever le style symptomatique de l'annonce, lequel est commun, dans toutes les parties du monde, aux diseuses de bonne aventure, et aux sages-femmes spéciales pour jeunes filles du grand monde qui ont quelque chose à faire disparaître.

***

Ce que Samanah, Devah, Mme Flaubert et l'hyène Pezon n'ont point fait, un simple journaliste y est parvenu. M. l'abbé Delarue est retrouvé, et, avec lui, l'institutrice de Châtenay, que l'on ne cherchait point. Cette aventure se terminerait à la façon assez ordinaire dont se terminent les aventures des jongleurs et des amoureux, si M. le devin Devah, furieux d'avoir mangé des briques inutiles et sucé de vains cailloux sur la route de Chalo-Saint-Mars, n'affirmait pas que, bien que M. Delarue soit vivant à Bruxelles, il n'en a pas moins été assassiné aux environs d'Etampes.

Que disait-on que la magie périclitait ? C'est bien le contraire. Le professeur Devah continue ses recherches, et affirme les mener à bien. Voilà une belle affaire de retrouver le cadavre d'un mort! Les Hindous de la plaine Monceau font mieux. Il n'y a pas eu de mort ; mais M. Devah retrouvera quand même le cadavre.

Si, après cela, les spirites à la Courier et les occultistes à la manque ne sont point satisfaits, ils seront vraiment bien difficiles.

John M. Lee.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

La *Crise religieuse,* étudiée d'une façon très documentée, en ce qui concerne l'autoritarisme du pontife romain, et les luttes historiques de la papauté avec les Conciles au sujet de l'infaillibilité canonique, se termine par une conclusion trop sage et trop *gnostique,* pour que nous n'ayons pas un vif plaisir à la transcrire ici:

« L'Eglise chrétienne peut vivre partout d'elle-même. Il fut des temps où la papauté n'existait pas, et pendant longtemps, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Constantinople eurent des Patriarches et jouirent, comme Eglises, de leur autonomie. C'est à l'ombre de la grande Rome païenne que les évêques romains réussirent à établir leur suprématie.

« Une autonomie de l'Eglise de France n'est donc pas une utopie irréalisable, ni une hérésie au point de vue de la foi. Nous dirons même que cela devient de plus en plus une nécessité absolue pour tous ceux des fidèles qui sentent qu'on peut et qu'on doit rester français tout en étant chrétien.

« Pense-t-on que la foi serait moins vive et moins digne avec un Patriarche français indépendant, à Paris, assisté d'un synode composé d'un certain nombre de membres du clergé chargés de régir les affaires ecclésiastiques de France et nommés par une assemblée générale élue, sorte de concile permanent,se réunissant à des époques déterminées.

« L'esprit français, qui, en politique, sait si peu supporter la tyrannie, est-il donc façonné d'une autre manière au point de vue religieux ? Va-t-il s'abandonner à un syndicat romain qui prend ses auxiliaires et ses alliances parmi tous ceux qui rêvent notre asservissement et la disparition de notre nationalité sous ses différents aspects ? »

Revue de l'Hypnotisme.

Elle relate une expérience faite par M. Fabius Champville avec un sujet hypnotique, Mme Berthe. Nous extrayons pour nos lecteurs les conclusions de cet article :

« La somnambule Berthe a prédit, relativement à l'escapé Berthon, des faits qui ont quelque rapport avec la vérité :

« Elle a annoncé qu'il vivait des briquets trouvés sur ses camarades morts (ce qui est vrai) ;

« Qu'il ne souffrait pas de la soif (ce qui est vrai aussi);

« Qu'il souffrait surtout et avant tout du froid (ce qui est vrai) ;

« Qu'il était tombé à l'eau (elle a même dit qu'il s'y noyait : il a seulement failli se noyer. »

Leo CAIE.

30 — Novembre 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO....... **Un franc**

Abonnements:

France.	Un An......	12 Fr.	Union postale.	Un An ..	15 Fr.
—	Six Mois. ...	7 Fr.	—	Six Mois.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION

5, rue du Pont-de-Lodi

PARIS

VENTE ET DÉPOT

Lucien BODIN

Libraire Éditeur

5, rue Christine — PARIS



Bibliothèque de La VOIE
PARIS (VI)
5, rue du Pont-de-Lodi.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTE

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

Préface par MATGIOI

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS

DE LA

GNOSE

Par **T. SIMON,** év. de Tyr et d'Orient,
Et **T. THEOPHANE,** év. de Versailles,

Avec des notes documentaires
Par **T. SYNESIUS,** Patriarche Gnostique.

(Voir la notice page 94)

cation. — Des sciences secrètes relèvent les phénomènes intermédiaires : l'extériorisation humaine, les lois des Epoques, les puissances, les influences et les pouvoirs, la divination, la mort heureuse.

A cette nomenclature, il convient d'ajouter une série de sciences expérimentales, qui, pour n'être pas absolument *sacrées*, ressortent cependant du domaine des enseignements taoïstes, et ne sont connues et pratiquées, dans leur ensemble et leurs détails, que par les adeptes du Tao parvenus à de certains grades. Elles sont, en somme, la conséquence matérielle des enseignements secrets, et elles sont prisées moins haut que ces enseignements dont elles découlent, bien qu'elles soient d'une sorte plus extraordinaire, plus imprévue et, pour le vulgaire, plus admirable.

Elles se comportent sur les plans de l'expérimentalisme, de la philosophie (1), de l'hiératique et de l'occultisme.

Ces sciences, que les savants protègent encore de leurs inerties puissantes, s'éclairent de gloses et d'acroamatiques. Filles du génie spécial de l'Extrême-Orient, leur nom seul est connu en Occident, et on n'y a qu'une faible idée des principes qui y sont exposés, et des théories qui en découlent. Elles n'ont pas plus cours en Europe que n'ont cours en Chine les combinaisons des bromures amorphes, les lois sur les biens paraphernaux,

(1) Nous n'en parlerons point ici, ayant épuisé le sujet dans la *Voie métaphysique*.

ou les théories de Joule sur le potentiel électrique. Elles englobent le cycle entier des connaissances humaines.

En *expérimentalisme*, c'est la *Pathogénie* qui, refusant de voir, dans le mal matériel extérieur, la cause efficiente des maladies, décompose l'être humain en ses éléments normaux, suivant les règles pathologiques et découvre l'ingressus morbide, le personnalise et l'isole avant même qu'il ait agi, et le présente ainsi, sans voiles, aux coups d'une médication énergique. C'est l'*étiologie*, échelle immense de la nosologie terrestre, reconstituée en ses degrés véritables par de patients constructeurs, classant les maladies suivant la valeur absolue de leurs causes, et non pas suivant la gravité variable de leurs manifestations. C'est la *thérapeutique déductive* et la pharmaceutique appliquées suivant les logiques conséquences des théorèmes pathogéniques, désormais inébranlables : C'est la *manigraphie* et la *Kinésithérapie*, science double des folies aberratives de l'âme et du corps, fondées sur d'autres bases que celles que nous leur donnons, ne laissant plus rien au hasard des expériences, et permettant d'agir aussi infailliblement qu'à la suite d'un raisonnement syllogistique ; c'est la *noogène* admise dans tous les cas, le *contrastimulisme* et la *métathèse*, pratiqués à sa suite avec une parfaite sûreté de diagnostic.

En *philosophie*, c'est la psychologie des sept éléments, normaux de l'homme, l'élucidation des phénomènes ensitifs et sentimentaux, et le problème humain poussé qu'à la détermination de sa divine inconnue ; c'est la

logique traditionnelle, et la démonstration de l'inutilité de toute théodicée ; c'est la morale réduite à l'universelle pitié.

En *métaphysique*, c'est l'*idéogénie*, l'*ontologie*, l'*acrotisme* (1).

En *hiératique*, c'est l'*iconologie*, science des schémas sacrés, où, en dehors et par dessus les livres, sommeille l'intelligence des Arcanes ; c'est la *mathésiologie* contemplative, où le disciple autodidacte gravit enfin lui-même les derniers échelons du savoir ; c'est le *ritualisme* strict et profond ; c'est le *sidersime*, science raisonnée des astres, dont le mouvement nous entraîne, et dont l'attraction mystérieuse commande à nôs destins.

En *occultisme* enfin, ce sont les *sciences métaposcopiques*, élevées de l'empirisme ou elles se traînent d'ordinaire, jusqu'à la valeur de traits visibles d'une influence cachée, déductives et non inductives, conséquentielles et non hypothétiques : c'est la *mégalanthropogénésie*, art perdu de nos contemporains, qui procréent comme ils mangent, boivent et jouent aux cartes, art qui transmue un éréthisme passager en un acte réfléchi, dont les imbéciles eux-mêmes n'osent plus sourire. C'est l'*obstétrique suggestive* ; c'est la *généthliaque divinatoire* ; c'est l'*herméneutique* des hiérogrammes et de l'idéographie sigillaire. C'est toute la *pneumatologie*, cette science étrange des rapports entre les mondes et les êtres, dimorphisme psychique, au seuil duquel hésite

(1) C. La Voie Métaphysique.

la myopie de Bernheim et ricane la négation de Charcot. Enfin, c'est la *thaumatologie*, l'art de faire naturellement des *miracles* et de pouvoir, à force d'avoir commandé à soi-même, commander à la nature et aux autres, suivant les lois les plus secrètes, et au moyen de forces errantes, dont le dynamisme ignoré se soumet parfois à la volonté des clairvoyants ; c'est ce sombre pouvoir que taisent ses dépositaires, et dont est le dernier héritier, sans doute, cet empire qui met au champ de ses monnaies, au chef de ses étendards et au fronton de ses temples, le Dragon ailé, maître omniscient des chemins de la droite et de la gauche.

***

Ces sciences hiératiques et occultes feront l'objet du dernier volume que j'aurai écrit sur la race jaune, et dont mes amis publieront, après moi, le texte déjà composé, sous cet exergue : *L'Ame des Sages*. Je donnerai ici, avec quelques détails, l'enseignement d'une science dangereuse, la Toxicologie, et celui d'une science ésotérique, la Pathogénie. Ces deux matières sont, jusqu'ici, parfaitement inconnues ; et, bien qu'elles ne soient pas parmi les plus secrètes et extraordinaires, elles suffiront amplement à faire deviner le tréfonds de l'âme jaune, et les pensées qui s'y agitent, hors de l'atteinte et de la compréhension des blancs.

LA TOXICOLOGIE

Il semble que, en ayant progressé dans le détail, la toxicologie moderne ait beaucoup perdu. En effet, les substances toxiques minérales sont rares, comme matières premières, dans la nature ; elles sont généralement des composés, des préparations chimiques d'un dosage connu, d'une infaillibilité de résultat indéniable. Il n'y a donc plus que des fabricants de toxiques ; et, si chacun ne peut être, à son gré, empoisonneur, c'est — outre que les gendarmes sont à craindre — que les droguistes et pharmaciens n'ont pas le droit de vendre tous les corps simples usités dans la préparation des toxiques. Contre l'emploi journalier des poisons, nous n'avons, comme préservatif, que la grande dificulté matérielle ; tout est connu, et il suffit à un homme, pour être réputé toxicologue, d'avoir assez d'argent pour se composer un laboratoire, et la connivence d'un pharmacien ou d'un chimiste besogneux. On conviendra que, dans ces conditions, la toxicologie vulgarisée n'offre aucun intérêt, et que la toxicologie antique peut être considérée comme une science morte.

Où sont les secrets qui faisaient, des simples productions de la nature, des armes invisibles aux mains de Cléopâtre et de Néron ? On embarrasserait fort aujourd'hui le plus savant de nos toxicologues si on lui demandait la formule du poison subtil, immédiat et invisible qui a foudroyé Britannicus.

Cependant, même dans les régions tempérées de l'Occident, le soleil et la terre suffisent encore à produire autour de nous les végétaux mortels ; la nature est une inépuisable source de toxiques. Il est à peine compréhensible, même en faisant la part de leur orgueil, que les chercheurs modernes aient ainsi méprisé la plus redoutable et la plus étendue des branches de la toxicologie ; le savant, devant ses cornues, ne songe guère aux préparations des fourneaux de Canidie, et il n'a pas de lippe assez méprisante pour ce qu'il appelle *« des bouillons de sorcières »*. Malgré ce mépris, les grands empoisonneurs, qui étaient aussi de grands savants, appartiennent à d'autres époques. Ceux-là n'ignoraient aucun des secrets de la nature, et ils ne se les transmettaient que par les traditions orales, tant ils étaient sûrs de leur dangereuse efficacité. Ils les transmettaient entourés de leurres, cachés de symboles, de façon que la vérité ne pût tomber dans le domaine commun. Aujourd'hui, tout cela est tourné en dérision, précisément à cause des voiles prudents dont ces savants ont entouré leurs découvertes; cependant, le datura est un des plus communs arbustes, et la plante de Van Helmont fleurit toujours dans nos jardins, incapable désormais d'aucun crime et d'aucune influence.

Cependant, les toxiques végétaux sont après la mort, les plus insaisissables. A l'occasion d'une autopsie célèbre, le docteur Brouardel, qui fut un des croyants de cette science, aujourd'hui éborgnée, n'affirmait-il pas qu'il connaissait tous les poisons, et que, parmi eux,

il n'y en avait qu'un seul de conséquences invisibles ? Cette déclaration est un simple aveu d'ignorance, et le commencement du *mea culpa* dû aux Ancêtres.

La pharmacopée occidentale toxique renferme donc aujourd'hui soit des poisons déterminables, qui d'eux-mêmes appellent leur antidote, ou des poisons si peu dissimulables qu'ils ne peuvent plus servir qu'à un suicide. Si les poisons végétaux étaient connus, l'affirmation du docteur Brouardel ne pourrait plus être énoncée.

Les végétaux renferment, en effet, les toxiques qui, n'ayant ni saveur, ni odeur, ni couleur, peuvent être absorbés le plus facilement parmi les aliments ou autrement, sans que celui qui les absorbe s'en puisse apercevoir. Parmi ceux-là, d'aucuns sont foudroyants, d'autres sont lents ; ceux qui sont lents ne procurent que des douleurs sourdes et générales, dont le siège est si indéfinissable, qu'on ne sait à quel organe porter remède ; que l'on sait bien être empoisonné, mais que l'on ne peut absolument pas diagnostiquer le poison, et qu'il faut alors administrer tous les antidotes, ce qui est la plus sûre manière de s'empoisonner.

Ou bien, lorsque les douleurs proviennent, bien déterminées et caractéristiques, le poison a déjà fait son œuvre, et l'antidote arriverait trop tard, de telle sorte qu'il faudrait connaître à l'avance que l'on va être empoisonné. D'autres poisons enfin n'ont d'autre effet extérieur que d'endormir le patient d'un sommeil profond ; le travail du toxique s'opère pendant le sommeil, et l'intoxiqué meurt sans s'être réveillé.

Parmi ces poisons, la plupart donnent une mort d'apparence naturelle, tant dans les sensations ultimes éprouvées que dans la position des membres et des organes après la mort, que dans la conservation d'abord, la dégénérescence ensuite, toutes deux normales, des tissus, si bien que l'homme, mort sans maladies ni souffrances aucunes, peut, avec une apparence valable de raison, en Extrême-Orient, passer pour être mort empoisonné. Devant ces apparences douteuses, l'observateur hésite, et la conclusion ne se peut tirer avec certitude.

Mais, si tous ces poisons végétaux si divers, dont le passage, même momentané, affecte l'organisme, laissent déjà le praticien indécis, que dire de ces poisons lents qu'on croit perdus et qui ne sont qu'ignorés, qui n'agissent que trois, quatre et cinq jours après l'absorption, et dont l'action, une fois commencée, se poursuit avec une rapidité foudroyante ? Que dire de leur puissance imprévue ? Où trouver la main qui les a versés ? Que dire surtout de ces stupéfiants — la plus terrible des armes naturelles — qui ne sont pas véritablement des poisons, mais tantôt des compresseurs et tantôt des extincteurs ? Que dire de ces substances qui, ingurgitées ou seulement absorbées par les pores, ou par une seule aspiration dans le sommeil, causent, soit un arrêt subit du sang, soit un rétrécissement des artères, soit une contraction et une paralysie du cœur, et cela sans qu'aucune trace de leur passage soit visible, de telle sorte que le patient semble mort d'une congestion, d'une suffocation ou d'une rupture d'anévrisme ? De

telle sorte que rien, ni dans l'ingestion, ni dans la maladie, ni dans la mort, ni dans l'autopsie, ne puisse révéler l'existence ni la nature d'un toxique quelconque ?

Ces substances existent, qui peuvent produire des disparitions subites et multiples, et si elles ne sont pas souvent mises en œuvre, c'est que le clairvoyant, que a eu la science de les préparer, a obtenu par son travail même la sagesse de ne pas s'en servir. Mais il est tellement vrai que leur emploi s'est manifesté et se manifeste encore, qu'on a cru voir des interventions surnaturelles là où il n'y avait que la main criminelle d'un coupable, ou consciente d'un justicier, et que, aujourd'hui encore, quand les Chinois du peuple éprouvent des désordres physiques ou mentaux inexplicables, peu de temps après avoir quitté les pays élevés, ils attribuent aux races montagnardes la puissance d'appeler sur eux les esprits mauvais, et ils prennent pour des phénomènes intermédiaires les toxicogénoses de ces poisons subtils et ignorés.

La prudence avec laquelle en Orient cette science dangereuse a été communiquée seulement à un petit nombre d'esprits, dont les études antérieures assuraient la grandeur de caractère, doit être retenue. Elle n'a jamais été jusqu'à l'enfantillage des cachotteries vulgaires, ni jusqu'à ce degré où l'occultation devient nuisible. En effet, beaucoup de plantes donnent, en certaines de leurs parties, des toxiques et, en d'autres parties, des médicaments certains ou des produits utiles ; d'autres, qui sont partout nuisibles, ne le sont qu'en certaines quantités et sous certaines

conditions; autrement, elles forment des éléments appréciables de la thérapeutique. Il en est d'autres dont l'usage est tellement commun, que ce serait puérilité de n'en pas parler, et que, au contraire, la détermination absolue ne peut laisser, à celui qui s'en servira désormais, l'excuse de l'ignorance. Enfin, il en est quelques-unes qui sont si répandues sur la surface du sol, qu'il est de toute prudence, et même du devoir strict, d'en préserver les ignorants et le peuple.

Parmi les poisons dits *rares*, il en est toute une classe dont l'odeur ou la saveur sont si prononcées, qu'il est impossible de les dissimuler en les adjoignant à quoi que ce soit. Ceux qui les emploient ne sauraient donc s'en servir que contre eux-mêmes, et en toute connaissance de cause. Dans ces conditions, il est inutile d'en cacher l'existence et les propriétés, car ceux qui désirent en finir avec la vie trouveront toujours assez de moyens d'y mettre un terme, pour que l'indication de ces toxiques spéciaux ne soit pas déclarée inconsidérée.

Les toxiques subtils, fugitifs, insaisissables, insapides et inodores, qu'ils soient d'effet immédiat ou retardé, sont donc les seuls dont il faille taire au peuple les propriétés et les préparations. Dans cet ordre de pensées, la toxicologie orientale possède une doctrine, un enseignement et un formulaire doubles. Dans la pharmacopée raisonnée, dans les livres d'hygiène, dans les traités scientifiques, sont mentionnés, discutés et analysés tous les toxiques dont l'ingestion doit être forcément reconnue ; quelques-uns sont au dernier degré dangereux.

Enfin, les poisons cachés sont sans odeur, couleur ni saveur, d'ingestion et de travail interne impossibles à remarquer, ne laissant aucune trace sur le corps et dans la nécropsie. La doctrine entière de ces poisons n'est exposée nulle part ; les Phap,qui en possèdent la tradition, devaient ne la communiquer oralement qu'à deux ou trois disciples dont ils sont sûrs, et auxquels ils destinent leur succession. C'est ainsi que cette science, qui pourrait, par sa vulgarisation, devenir un instrument terrible dans un pays où les végétaux mortels poussent par forêts entières, demeure, inconnue de tous, l'apanage de quelques âmes, qui sont satisfaites de leur seul savoir théorique, et de quelques caractères, qu ne sauraient employer leur dangereuse puissance qu'à de nobles actions.

Il faut ajouter cependant que, si telle est actuellement l'état de la toxicologie secrète dans les plaines de Chine et d'Indo-Chine, certaines peuplades Thaï semblent avoir pénétré le secret de deux végétaux mortels — dont la nature extrait elle-même les toxiques sous leurs yeux — et, n'en connaissant pas bien toute la valeur, s'en servent assez grossièrement sans avoir jamais calculé l'intensité de l'effort ni l'importance de la découverte.

Avec toutes les précautions prises pour dissimuler ce qu'il y a de latent, pour vulgariser au contraire ce qu'il y a de connu, ou seulement de soupçonné — et cela de façon à enlever tout prétexte aux fraudes criminelles — nous devons considérer que la toxicologie de l'Extrême-Orient a atteint dès longtemps son apogée,

et qu'elle le garde soigneusement. En vrais disciples de Laotseu, les Phap redoutent à la fois la divulgation au peuple par trop de clarté, et l'oubli chez les sages par trop de mutisme. En retenant, dans la préparation de chaque poison, une circonstance principale dont l'ignorance compromet la réussite de l'expérience, ils obéissent à la circonspection hiératique ; et, en publiant le nom des substances, en démontrant leur mise en valeur possible, ils rendent témoignage au discernement de ces savants et antiques chercheurs, qui, parmi les ruines des peuples et des empires, ont donné l'asile de leurs temples et de leurs cerveaux à tant de sciences oubliées.

***

A vrai dire, l'enseignement toxicologique n'existe donc pas ; il n'y a ni professeurs, ni élèves, ni laboratoires. Les poisons, cités et traités dans les livres, font intégrante partie de la thérapeutique ordinaire et également de l'enseignement traditionnel, semi-oral, semi-écrit, que les Thaythuoc les plus renommés font à quelques disciples, choisis par eux dans leurs propres familles. Les autres toxiques comportent certaines applications, et surtout un enseignement oral, que les traditions du rite de Laotseu ne permettent pas de faire en son entier ; les pharmacologies sont là-dessus muettes : les docteurs les plus habiles n'en disent rien.

Au point de vue politique, il existe en Indo-Chine des édits qui interdisent la vulgarisation de la prépa-

ration des toxiques. (Luatle, livre VII, 2e partie, ch. III. Livre III, section XVI.) En Chine, leur préparation n'est indiquée que sommairement dans les lois, mais très restrictivement. (Tcheouly, liv. v, §§ 1er à 12. Livre XXXVII, § 86.) Mais il n'est pas une seule loi qui interdise la vente des matières premières, et cela est très bien vu, puisque les bois et les fleuves offrent à qui veut ces matières premières, et qu'elles sont parfaitement inoffensives aux mains de ceux qui ignorent leur préparation et leur adaptation spéciales.

La toxicologie orientale est donc l'apanage scientifique d'une classe d'hommes très restreinte, qui sont initiés à la fois aux arcanes des prêtres, au déchiffrement des Phan-ac, au sens secret des traditions, et enfin au pharmaco-dynamisme, d'après lequel les médicaments de la thérapeutique courante sont, suivant le cas, appliqués aux sept parties matérielles et immatérielles dont l'homme est formé. Cette simple énumération indique quelle puissance de travail et quel esprit synthétique nécessite la connaissance de la toxicologie hiératique.

Ce n'est pas tout cependant, et cette puissance d'assimilation doit être doublée d'une puissance égale de pénétration personnelle ; ici, en effet, plus que partout ailleurs, est observée cette prudente maxime du Tao : « Celui qui sait dix ne doit enseigner que neuf. » Par suite, l'enseignement même des Tongsang, lorsqu'on est arrivé à pouvoir se le procurer, est forcément incomplet ; il faut que le disciple, pour passer maître apprenne ou trouve de lui-même les derniers arcanes scientifiques ; car les savants jugent avec raison que,

si, après avoir connu par la tradition les neuf dixièmes du savoir, le disciple n'est pas capable de découvrir par lui-même le dernier dixième, c'est qu'il n'est pas, psychiquement et intellectuellement, digne de la sagesse entière ; c'est qu'il serait donc dangereux de suppléer à son effort par un dévoilement complet et spontané qui pourrait l'éblouir et l'entraîner hors de la Voie à des théories incertaines ou à des applications injustes.

La réserve gardée par les maîtres est donc le dernier et suprême éloge qu'on puisse faire à leur circonspection ; et, tandis que des esprits superficiels, impatientés de l'effort qu'on leur impose, prétendent voir, dans ce refus de la dernière heure, un aveu d'impuissance finale, il faut, au contraire, y voir et y saluer la double conception, véritablement géniale, qui relève le disciple à ses propres yeux en lui faisant acquérir la science par un dernier effort personnel et créateur, et qui contraint précisément le savant, pour obtenir la connaissance absolue, à donner la preuve de son aptitude à la recevoir à la concevoir, à la transmettre plus tard, et à l'appliquer s'il le faut, conformément à la volonté des sages Ancêtres.

***

Après tout ce qui précède, il serait insoutenable et ridicule d'affirmer que la doctrine toxicologique Orientale peut être comprise et résumée dans un livre occidental. Puisque les Orientaux des diverses races ne se communiquent pas, même dans les classes les plus éle-

vées, les secrets de cette science redoutée, à plus forte raison n'en font-ils jamais part à un blanc, à un rouge ou à un noir, à un Occidental, si orientalisé qu'il soit, même ayant acquis chez eux des degrés de science et de puissance effectives. Les Tongsang nous ont bien affirmé l'entière vérité de ce qu'ils nous ont dit ; ils nous ont même complaisamment, ou par reconnaissance de que ques services rendus, laissé entrevoir les buts lointains de leurs travaux ; ils ont, comme par mégarde, soulevé à nos yeux, qu'ils savaient aussi respectueux qu'intéressés, des voiles qui sont généralement baissés. Mais jamais ils n'ont essayé de nous faire croire qu'ils avaient dit tout ce qu'ils savaient ; leur réticences au contraire, sont demeurées formelles, et ils ont donné à entendre qu'ils ne révéleraient jamais ce qu'on ne leur avait pas révélé à eux-mêmes, ce qu'un travail et un vouloir puissants seuls avaient pu leur donner. Les Européens ne peuvent avoir, avec leurs faibles moyens d'induction, la prétention de pénétrer si loin dans une science qui n'est ni de leurs mœurs, ni de leur pays, ni de leur langue, qui n'a ni leur logique, ni leurs moyens de détermination, ni la marche coutumière de leurs investigations. On s'en tiendra donc à ce qui a été « *dit* », à ce dont nous avons reconnu maintes fois l'étroite exactitude, et jamais nous ne nous laisserons égarer dans des conclusions que notre sentiment de la race et de son génie voudrait nous faire donner à d'indiscutables abstractions. Imitant la réserve des maîtres, tout bon résumé, s'étendant sur les propriétés et sur les effets véridiques des toxiques, devra taire, dans le

moyen de leur réalisation, une des circonstances principales de l'œuvre, de telle sorte que ces armes dangereuses restent toujours aux mains des ignorants, c'est-à-dire des coupables potentiels, comme des distractions inoffensives.

LES TREIZE POISONS SECRETS

Caisui

Euphorbiacée de 4 à 5 mètres de haut, tient du mancenillier, de l'upa et d'une variété de liane coca. La feuille est en pointe unique, comme la jeune feuille de laurier, d'un vert noir et brillant sur le dessus ; un peu plus clair dessous; fibre très dure. Le tronc est élancé; dans toute sa croissance, il atteint un diamètre de 0 m. 60. L'écorce est lisse et grise, comme celle du platane. Au-dessous de l'arbre et dans le rayon de son ombre, il ne pousse ni plante, ni herbe, ni fleur. Son apparence ne le fait guère distinguer que de près. En été, il porte de très petites fleurs blanchâtres, au pistil jaune, attachées directement à la branche, les unes en face des autres. La sève est blanche et noircit à l'air en séchant.

Manière de préparer le poison. — On fend l'écorce du côté du soleil, et au moment de la grande chaleur, car la sève est toujours emmagasinée de ce côté; fentes dans le sens longitudinal. On recueille dans des soucoupes de terre ou d'émail ; on laisse à l'air ; en dix heures,

la sève devient, de liquide, sèche, et de blanche, sépia foncé.

On dilue dans de la salive de mammifère (préférablement homme ou cochon ou chien), jusqu'à tenue pâteuse ; on barbouille alors du mélange l'objet ou la pointe à empoisonner.

Effet produit. — L'ingestion ne tue pas, mais gonfle toutes les articulations et cause des désordres cérébraux profonds.

La piqûre, à n'importe quel endroit du corps, même superficielle, tue en un maximum de 5 minutes ; elle développe une soif extrême ; si on boit, la mort est encore accélérée ; à mesure que le poison s'étend, le sang se vicie, la peau verdit le long du voyage artériel. La mort survient, stupéfiante et corruptrice ; le sang vicié provoque le tétanos; l'arrêt des fonctions provoque l'asphyxie ; le mourant bave ; l'œil se vitrifie et se renverse. Après la mort, les membres gardent la position naturelle ; la figure est verdâtre ou bleuâtre. Le poison Sui marche dans le corps avec la vitesse de la fourmi.

Contrepoison. — Caidudu, roseau très mince, de 10 mètres de hauteur, similaire du jeune bambou ; la feuille tient au tronc par une tige épaisse et creuse ; la feuille est dentelée en étoile et large comme une palme ; elle est veloutée, vert pâle, couvertes de côtes grosses et rayonnantes ; la couleur du roseau est blanc jaunâtre.

Traitement. — Si on est piqué à un membre, lier de suite l'artère, éviter quelque boisson que ce soit ; mâ-

cher la tige centrale du Caidudu et sucer la sève qui en découle ; mettre de l'écorce pilée et mâchée à l'orifice de la blessure ; il se produit ainsi, dans le membre piqué et isolé par la ligature, une hémorragie abondante.

Garder le pansement cinq heures ; le remplacer par un autre, et ainsi de suite pendant sept jours. Pendant ces sept jours, ne pas boire d'alcool ; au bout de 48 heures de traitement, la mort est évitée sûrement, et on peut boire de l'eau. Pendant le traitement, grande lassitude, sommeil presque invincible ; on peut s'y laisser aller. Parfois, le délire survient ; c'est un signe presque certain de mort.

Le contrepoison doit être appliqué immédiatement, sous peine de mort. On peut toujours en porter sur soi, le roseau sec ayant les mêmes propriétés que celui fraîchement coupé.

Le poison Sui est surtout employé à la pointe des petits piquets à l'entrée des villages, ou à la pointe des flèches. Dans ce dernier cas, il est mis dans un petit cône de cuivre imperceptible, qui est à la pointe de la flèche ; la flèche retirée de la plaie et paraissant non empoisonnée, le cône demeure en contact avec le sang et fait son œuvre. Donc, débrider et fouiller les plaies des flèches.

On recommande de casser avec la main et de ne pas pas couper le caidudu : le contact du fer du couteau corrompt la sève et en amoindrit les facultés.

Le caidudu se rencontre dans toute l'Indo-Chine, dans le Delta et même au bord de la mer ; le caisui se rencontre dans les montagnes et les forêts vierges ; il

y en a dans le Bavi, du côté de la plaine de Vienmong et dans le Rungday, mais en très petite quantité ; il ne se rencontre nulle part ailleurs dans le Delta ; il se plaît surtout aux altitudes moyennes (800 à 1.200 m.)

Caingon

Arbuste d'environ 5 mètres d'altitude, atteignant à peine un diamètre de 0 m. 50 ; écorce rugueuse et blanchâtre ; feuilles en tout semblables à celles de l'arbre à laque, mais plus épaisses ; les branches sont assez fortes. La fleur vient aux environs du troisième mois et dure 15 jours ; elle est jaune pur, très petite, et est attachée comme celle du caisui.

Le fruit, tout petit, vert, vient en grappes serrées ; le feuillage est assez fourni ; de loin, l'arbre paraît complètement noir, plus noir même que le caivai (arbre à litchi). Il ne pousse rien à son ombre ; les abeilles, mouches et insectes s'en éloignent.

Préparation du poison. — On prend les plus petites feuilles ; on les met dans l'eau et on les bat dans l'eau froide, qui devient vert foncé au bout de dix minutes ; mais il faut prendre une grande quantité de feuilles pour peu d'eau. Cette décoction est aussi amère que la quinine, mais n'a pas d'odeur ; mélangée au thé, elle perd son amertume et fait ressembler le breuvage à du thé trop fort. Cinq gouttes dans une tasse à café française donnent la mort.

Au bout de deux heures, maux de ventre, grande excitation nerveuse qui empêche le corps de demeurer tran-

quille ; les articulations éprouvent de la gêne; maux de cœur non suivis d'effets. Dix heures après l'ingestion, la mort vient, le visage restant naturel, l'œil reposé. La mort semble naturelle ; la marche du mal n'a rien d'effrayant : elle ressemble, à s'y méprendre, aux prodrômes de l'accès de fièvre ordinaire, après une digestion. Dans les membres inférieurs, grande lassitude, qui fait coucher le malade et accélère l'effet du poison.

Contrepoison. — Traitement. — Il n'y a d'autre contrepoison qu'un vomitif énergique, le Dauxanh, petit pois naturel du nord de l'Annam ; le manger cru. Un poignée de dauxanh est le vomitif le plus usité et le plus efficace contre tous les poisons ingurgités; le vomissement commence au bout d'une demi-heure. Après le dauxanh, boire le Camthao, infusion de racine de réglisse.

Le caingon se trouve dans toutes les montagnes et forêts à l'état sauvage ; il est très répandu. C'est le plus commun de tous les poisons. Il n'y en a pas dans les plaines. Le dauxanh existe dans tous les jardins ; une fois cuit, il sert à l'alimentation journalière du peuple.

Nhenngon

Fruit du caingôn, arbre qui ne croît qu'en Chine; les propriétés médicinales du fruit l'ont fait admettre dans les pharmacopées de l'Indo-Chine, où il est employé contre la gale. A l'état sec, il est blanc, assez rugueux, petit, ressemble au fruit arabe surnommé le cacahouët, et au fruit annamite culach, mais il est plus blanc que

ce dernier. Il est agréable à manger. Si par mégarde, on mange un morceau du fruit vert, la peau se gonfle; de cloches, et le malade subit absolument l'empoisonnement par les moules.

Pour le traitement de la gale, réduire en poudre, infuser dans l'huile ; frotter avec le mélange une fois par vingt-quatre heures : le malade guérit en quinze jours.

Préparation du poison.—Réduire en poudre, mouiller dans le cognac ou l'eau-de-vie de riz ; faire sécher au soleil. Mouiller et sécher cinq fois de suite. Puis, dessécher complètement au feu. Le produit a toute l'apparence de la farine ; en mettre la valeur d'un gramme dans les aliments. Il s'y dissout, ne leur communique ni goût ni odeur, et passe inaperçu.

Au bout de trois quarts d'heure d'ingestion, lassitude générale des os et des articulations ; le malade se couche très fatigué ; il ne souffre pas, mais, abattu, il s'endort et ne se réveille pas. La mort survient en douze heures. Elle semble toute naturelle; aucuns symptômes ne précèdent, n'accompagnent ni ne suivent. L'autopsie ne donne aucune trace.

Le seul moyen de reconnaître cet empoisonnement est de mettre un lingot d'argent ou une pièce neuve dans la bouche du malade. Si le poison est le nhenngôn, la pièce noircit complètement en trois ou quatre minutes. Mais il n'existe pas d'autre moyen de le reconnaître.

Contrepoison. — Manger crue, de la racine de réglisse, en grande quantité ; les autres contrepoisons ne sont

pas supportés par l'estomac. Mais si ce réglisse — CAMTHAO — n'est pas absorbé quatre heures au plus après l'ingestion du poison, la mort est inévitable ; il faut se traiter dès la première lassitude. Après le camthao, boire de l'eau, où on aura jeté des parcelles métalliques, étain de préférence.

Le nghenngôn corrode les parois de l'estomac ; une grande chaleur interne se développe ; mais, quand ce symptôme se produit, il est déjà trop tard pour porter remède.

C'est un des poisons les plus subtils et les moins reconnaissables : il faut se défier de sa présence à l'avance ; car, lorsqu'on l'a déterminée seulement aux symptômes, on ne peut échapper à la mort.

On peut acheter le nghenngôn dans toutes les pharmacies indigènes ; il n'est pas cher, et l'usage courant qu'on en fait pour la gale empêche le pharmacien d'hésiter à en livrer à première réquisition.

Caithi

Grand arbre, très gros, d'une hauteur moyenne de 20 mètres ; c'est un bois dur, jaune, très lisse, dont on fait des intérieurs de chambre dans les palais du roi, et les sceaux des fonctionnaires. L'écorce est cassante et noirâtre. La feuille est large de deux doigts, longue et pointue, vert clair, un peu dure ; la fleur est cruciale, jaune, de la surface d'une sapèque ordinaire ; elle croît à la fin du sixième mois et dure quinze jours. Le fruit est gros come une orange, jaune, d'une odeur lente et

pénétrante, analogue à celle du coing indigène ; le fruit est à compartiments ; la chair est globuleuse et contient quatre noyaux blancs très durs. Au goût, saveur de la pomme acide et pas mûre. (L'évêque Taberd confond cet arbre avec le Diospyros ebenaster.)

Cet arbre possède deux originalités singulières : quoique renfermant un poison violent, on peut manger le fruit sans être le moins du monde incommodé, et c'est une nourriture facile pour les pauvres gens.

De plus, si l'on prend les plus grandes et vieilles feuilles de l'arbre, qu'on les laisse sécher naturellement et que l'on mêle des débris de ces feuilles sèches au tabac, celui qui fume est saisi de vents flatueux, bruyants et irrésistibles, et dont le débordement dure trois à quatre heures. Les jovialités villageoises sont coutumières de cette farce, qui est sans danger pour l'organisme du fumeur

Préparation du poison — On prend les petites feuilles jeunes et on les hache ; avec quelques condiments, viande fumée ou piments, elles ont l'aspect et le goût de la salade vulgaire des indigènes ; pour un effet, il faut en manger plusieurs feuilles.

Douze heures après l'absorption, le patient ressent des maux de ventre continus et très pénibles ; survient un mouvement diarrhéique, alternant avec de lourdes somnolences. Salivation abondante. Cet état dure 48 heures et se termine par la mort, qui est immédiatement précédée de quelques vertiges, semblables à ceux de l'ivresse.

Contrepoison. — Le seul contrepoison est un vomitif puissant, quel qu'il soit, administré à l'apparition du premier symptôme, qu'il faut savoir distinguer immédiatement. Si le vomitif est absorbé trop tard ou ne fait pas rejeter tout le toxique, il n'y a point de remède. Aucun antidote administré pendant les symptômes n'a d'efficacité. C'est ce qui rend ce poison des plus dangereux, car, lorsque le premier symptôme se produit, la digestion a déjà introduit un peu du toxique dans l'organisme d'une façon définitive.

Cet arbre pousse dans toute l'Indo-Chine à l'état libre ; il est cultivé dans tous les jardins fruitiers.

Caithanmat

C'est un arbre très grand et très gros, à l'écorce lisse et blanche. Sa feuille est semblable à une petite feuille de chêne, vert jaunâtre et très molle. La fleur, minuscule, vient par touffes et est jaune paille ; elle pousse au 5e mois et dure trois semaines. Elle donne un très petit fruit vert en même arrangement qu'elle, et contenant un suc gélatineux; les Annamites disent : « Semblable à la morve. »

Préparation du poison. — Il s'obtient en prenant une certaine quantité de fruits de l'arbre. On extrait la partie la plus liquide du suc, qui est d'une couleur vert clair. Ce liquide, mêlé au thé, dans la proportion du quart, n'altère pas la couleur du breuvage, et lui donne un goût pimenté, analogue à celui du thé au gingembre, ou à forte base de badiane. Deux à trois jours après

l'ingestion, une fièvre intense se déclare, avec accompagnement de délire, et tous les symptômes de la fièvre cérébrale. Les accès se succèdent rapidement et la quinine n'a aucun effet sur eux. Vers le dixième jour, la raison disparaît ; trois jours au maximum après le premier symptôme, un accès de délire emporte le patient. L'œil est désorbité et blanc ; les membres sont crispés et tordus ; la figure est toute rouge, et cette coloration ne disparaît qu'après la mort.

Contrepoison. — Prendre de l'extrait de bétel écrasé ou déjà mâché. L'avaler en guise de vomitif, puis manger une forte quantité de sucre de canne. Après les vomissements, boire du camthao en grande quantité. Ce contrepoison agit très longtemps après l'ingestion du poison, et même six heures après le premier accès de délire.

C'est un des poisons les plus secrets de l'Indo-Chine ; il est employé surtout par les Mans et les Thôs, et c'est là le secret de la grande puissance que le peuple leur attribue de faire mourir les gens à distance par le regard, et plusieurs jours après.

L'arbre est très commun dans les montagnes, spécialement au Thanhoadao, dans toute la haute vallée du fleuve Rouge jusqu'à Laokai, et sur toute la rivière Noire, qui est, du reste, la patrie des poisons. L'arbre perd ses feuilles tous les ans ; elles tombent à terre et sont roulées peu à peu dans les arroyos. Elles leur communiquent leur puissance délétère, et c'est à cela qu'est due la morbidité, par les fièvres, des régions montagneuses, et *à nulle autre cause.*

Comme précaution, ne jamais acheter de poisson dans les régions Muongs ; les habitants empoisonnent ainsi l'eau des barrages pour prendre plus facilement le poisson.

Caisuan

Arbre ressemblant à l'arbre à laque, mais beaucoup plus grand. Fruit gros comme un gland. Il y en a deux espèces : le SUANTRANG, à l'écorce lisse et blanche, qu'on fait macérer dans l'eau ; le breuvage constitue un bon vermifuge. Le SUANTHIA, à l'écorce rouge, celui-là dangereux.

Préparation du poison. — L'écorce, macérée dans l'eau chaude, donne un breuvage ayant l'aspect du thé, mais d'une excessive amertume. Il faut en boire la valeur d'une tasse à café française. Maux de cœur non suivis d'effet ; cessation de tout appétit ; la mort survient en trois jours.

Le caisuan est un arbre des plus répandus, soit en plaine, soit en montagne. Mais ce poison ne s'emploie jamais, car le breuvage est d'une telle amertume que rien ne peut la dissimuler. Aussi, malgré ses qualités toxiques, l'arbre n'est pas classé comme dangereux.

Vongan

Ecorce d'un arbre qui ne pousse que dans la Chine septentrionale. Séchée, elle est noire. Elle se vend dans les pharmacies pour la guérison, par l'usage externe, de certains eczémas d'assez rare nature.

Préparation du poison. — Faire macérer l'écorce dans l'eau-de-vie et faire sécher au feu ; répéter cinq fois l'opération. Sécher une dernière fois complètement et réduire en poudre. Cette poudre est jaune foncé, et a une légère odeur d'amandes grillées. Deux pincées dans un breuvage, ou mieux sur un plat assaisonné, ne lui donnent ni saveur ni odeur déterminantes, et suffisent à l'empoisonnement.

Six heures après l'ingestion, léger délire, soif ardente. Après avoir bu, fatigue générale, qui se détend dans un repos que la mort termine.

Apparence de mort ordinaire. Il n'y a pas de symptômes maladifs. L'empoisonnement, comme celui par le nghenngôn, ne se peut reconnaître que par le noircissement, dans la bouche, de l'or ou de l'argent.

Contrepoison. — Mêmes substances, préparation et traitement que dans l'empoisonnement par le nghenngôn.

Le vongan agit un peu moins vite que le nghenngôn, et se vend moins facilement dans les pharmacies.

Phuthu

Tubercule de la grosseur d'une patate, analogue à la gousse de la betterave. Ne pousse qu'en Chine. Se trouve dans les pharmacies indigènes. Une infusion de parties égales de thé, de phutu et de camthao, soulage dans les coliques néphrétiques et même dans la première atteinte du choléra.

Ce tubercule est blanc jaunâtre ; on le vend entouré

de sel ou dans une saumure pour le préserver de l'air et de la pourriture.

Préparation du poison. — Dessaler le tubercule et le sécher à la chaleur obscure jusqu'à craquement sous la pression du doigt. Réduire en poudre, qui n'a ni saveur ni odeur. En verser dans les aliments la valeur d'une nèfle ordinaire. Une plus petite quantité provoque une folie passagère.

Six heures après l'ingestion, délire et déraison allant en augmentant. Le sang circule avec violence, cause aux extrémités des démangeaisons lancinantes, puis noircit et s'épaissit. Aucune fièvre ne se produit. La mort survient, sans que le délire ait cessé, au bout de deux jours et demi à trois jours. La figure est rouge et brûlante. Les membres sont souples. Les articulations jouent. L'œil reste ouvert et naturel.

Contrepoison. — Prendre une décoction épaisse de camthao : ce contrepoison est efficace, si on le prend dès le premier délire. Noyer le toxique par ces infusions, jusqu'à disparition de la vésanie et des vertiges.

Cayson

C'est l'arbre à laque, dont la sève, Ngua, est un poison.

Préparation du poison. — Prendre la laque vierge par le même procédé que pour la teinture. En petite quantite, c'est un vermifuge. Vu la consistance de la sève, il faut glisser la laque dans le cœur des bananes pour y remplacer les longs filaments noirs qui s'y trou-

vent généralement. Mais il en faut prendre une grande quantité pour amener la mort, et de plus, la laque est d'une amertume considérable.

Il n'y a guère moyen de cacher ce poison. Aussi n'est-il ni employé ni classé.

Naongoc

Poisson des hautes rivières, long de 25 centimètres Peau visqueuse comme celle de l'anguille. Dos plat et rouge. Ventre blanc et rebondi. Tête plate, large de deux doigts. Au toucher, il semble gonfler.

Préparation du poison. — Prendre le foie de ce poisson, le sécher, le réduire en poudre et en saupoudrer une nourriture solide quelconque. Cette poudre a l'od eur et la saveur de la viande de poulet cuit. La moitié d'un foie suffit à l'empoisonnement.

Douze heures après l'absorption, on est pris d'un invincible sommeil, durant lequel la mort vient doucement. La figure devient pâle, puis verdâtre. Le corps est naturel. L'œil se creuse, puis se ferme. Ce poison est des plus dangereux, car, à moins d'un soupçon préalable, il est impossible de reconnaître à temps l'empoisonnement.

Des édits interdisent la pêche de ce poisson. Si l'on en prend un par hasard, on doit le rejeter à l'eau devant témoins. Mais ces édits ne sont pas même publiés, la presque totalité du peuple ignorant les propriétés de ce poisson et n'en mangeant pas à cause de son aspect répugnant et de la mauvaise odeur de sa chair.

Pris à temps, un puissant vomitif écarte le danger. Ce poisson ne peut se pêcher qu'à l'appât. L'espèce est assez rare, et se répand dans les eaux courantes à l'époque des hautes eaux. A d'autres moments, il demeure au fond des étangs et rivières, d'où il ne remonte pas à la surface.

Ca duoi

Poison analogue à la raie, mais plus petit. La chair s'en mange parfaitement. A la queue du poisson se trouve un fort cartilage armé de pointes. Ces pointes sont vénéneuses. En faisant deux ou trois, piqûres, on obtient une plaie de même aspect que celle produite par la morsure d'un petit serpent. Le membre piqué gonfle instantanément, mais seul. Fièvre intense. Faute de soins, la mort survient deux jours après la piqûre.

Traitement.— Attacher de suite l'artère et conserver exactement la ligature pendant 24 heures. Débrider la plaie, brûler la surface. Boire du camthao et administrer les remèdes ordinaires de la fièvre.

Le ca duo'i ne se trouve pas dans la mer ; il y en a dans toutes les rivières à courant moyen, et l'espèce en est assez répandue. Un édit ordonne, sitôt qu'un duo'i est pris, de couper la queue et de la rejeter à l'eau. Le duo'i se tient toujours contre le bord des cours d'eau et tâche à s'enfoncer dans la vase, comme font certains crabes. On le prend dans des paniers, parmi la terre et le sable, et on le tue à coups de bâton.

Coc

Crapaud à peau rugueuse et boutonneuse, énorme (genre crapaud buffle). Son dos a la taille et la forme d'une soucoupe renversée. Les enfants dont la rate est trop développée ou dont l'estomac fonctionne mal (maladie coutumière aux petits indo-chinois) se soulagent en mangeant des cuisses de crapaud cuites.

Préparation du poison. — Prendre le foie du coc, le sécher, le réduire en poudre. Il a la couleur du foie de poulet, une odeur et une saveur douces et agréables. Il faut un foie entier pour empoisonner un homme. Le sommeil vient invincible, à l'heure ordinaire. La mort comme pour le naongnoc, survient au bout de huit jours de sommeil. La mort a toute l'apparence de la mort naturel e.

Contrepoison. — Voir le contrepoison du naongnoc

Ce genre de crapaud existe en grande quantité partout, même sous le sol battu des maisons, dont il recherche la chaleur en hiver. Les plaies annamites et les ulcères de même nature se guérissent rapidement par une application d'huile végétale où a macéré la cendre du coc.

La dent du crapaud est, par elle-même, un poison. La piqûre faite avec une dent enlevée depuis longtemps produit un gonflement du membre piqué. Pour qu'un empoisonnement mortel et, en certains cas, le tétanos ne s'ensuivent pas, employer le traitement contre les piqûres de serpent ou de queue de ca duo'i.

Luo'n homang

Le luo'n est absolument notre anguille. Le luo'n hômang est une anguille dont le seul signe distinctif est de pouvoir tenir le cou et la tête perpendiculairement au corps ; les autres sont inoffensives.

La soupe d'anguilles étant un mets très apprécié, il suffit d'y glisser, parmi les anguilles ordinaires, un homang. La mort s'ensuit. Trois ou quatre heures après l'ingestion, vertiges du mal de mer, envies de vomir non suivies d'effet. Lorsque les envies de vomir cessent le patient, fatigué, se couche et meurt dans son sommeil. La mort a l'aspect naturel.

Le hômang n'est pas très commun dans les eaux stagnantes: malgré tout, et bien que le hômang, pêché par hasard, doive, d'après les édits être remis à l'eau, s'abstenir des soupes et des... pâtés d'anguilles. Rien à la vue, au goût, ni à l'odeur ne décèle la présence du hômang dans un plat.

Contrepoison. — Un simple vomitif suffit, s'il vient avant la digestion.

Gian

Tous les luo'n sont exclusivement fluviaux. Le gian homang est de la famille des serpents, rampe à terre ce que ne fait pas le luo'n hômang, et a sa description marquée en ophiologie.

MATGIOI.

LA LÉGENDE D'ÉDEN

Notre confrère italien Ignazio Guidi écrivait, il y a quelques années, une remarquable étude pour déterminer géographiquement la position exacte du Paradis terrestre.

D'autres chercheurs s'étaient fixé cette tâche, bien avant lui, depuis Mandreville et Marco Polo jusqu'à ce Flamand qui prétendait que l'*Eden* ne pouvait se trouver qu'à *Heddin*, son pays ; jusqu'à ce Basque qui affirmait que l'escualdunae était la langue parlée par Adam, et — conséquence inéluctable — le Paradis se trouvait en Navarre ; jusqu'à ce voyageur qui affirmait — la géographie en main — que l'Eden était au Klondike (1).

(1) Il s'agit de l'explorateur Jésup.

Tous ces écrivains étaient pétris de bonnes intentions et de bonne foi ; néanmoins, ils n'ont rien prouvé M. Guidi, dont nous admirons la science, n'a pas mieux réussi.

Scientifiquement, géologiquement et raisonnablement, la terre n'était pas fertile partout, évidemment, mais elle ne pouvait pas non plus être aride, sauf dans cet endroit appelé *Paradis*.

Religieusement, et sans attaquer le livre admirable de Moïse, mais, au contraire, en le lisant comme il doit être lu, on voit que le *Paradis biblique* n'était pas de ce monde, mais bien une merveilleuse allégorie comme tout le reste du Pentateuque, rédigé par l'écrivain et législateur hébreu en figures pour n'être connu que de quelques initiés et en imposer au peuple rebelle et *au cou roide* qu'il voulait transformer en grande nation.

La première faute commise a été de considérer les livres de Moïse comme une *révélation*, alors qu'ils étaient bel et bien une *revoilation*, une foi *voilée* (*revelatio*). Il fallait donc deviner ce que Moïse avait voulu dire, et non croire ce qu'il disait.

Le second écueil a été de se fier au latin d'abord et à des traductions grecques ensuite, d'une langue qui ne se parlait plus, ou tout au moins qui s'était corrompue autant que le latin de la décadence et du moyen âge.

Enfin, en troisième lieu, il faut se dire que la langue parlée jusqu'à Babel était unique pour tous les hommes, et devait être le chaldéen (l'hébreu d'Abraham et de Moïse). Inéluctablement, ce chaldéen devait

l'écrire surtout en hiéroglyphes, en symboles, avec d'autant plus de raison que Moïse sortait de chez les Egyptiens, dont il avait fréquenté les prêtres et parlé leur langue savante, écrit leur écriture symbolique.

Ceci admis, examinons donc ce que le grand législateur (dont les ouvrages font encore acte de foi en chrétienté) entendait par le Paradis terrestre.

***

Voyons d'abord la signification du mot *Eden :*

Eden, Edem, signifient en hébreu *volupté* (*paradisium voluptatis*) et étymologiquement, *dans la substance de l'air,* ce qui nous éloigne déjà de la vallée de douleurs où nous devons couler nos jours, grands et villains. Mais *Eden* signifierait-il *Paradis terrestre* que ce lieu devait être partout, la terre n'ayant pas eu de suite les saisons connues aujourd'hui par suite de l'écliptique.

Un certain auteur, dont j'ignore le nom, écrivit en 1765, à Londres, un livre intitulé la *Vérité,* où, sous une forme un peu abstraite, il exprimait une opinion qui n'était pas si loin de la vérité géologique et climatérique.

« Le jardin merveilleux, dit-il, situé dans le pays d'Edem, désigne la terre entière et ne nous présentait l'aspect d'un jardin que par les arbres et les plantes qu'elle avait *poussés* hors de la surface. »

Et il ajoutait plus loin :

« Si Moïse a joint, pour mieux colorer la position de son paradis terrestre, que c'était vers les parties orientales de ce pays fictif, c'est que l'air devait donner nais

sance à tout ce que la terre produit ; il y a nécessairement,dans la substance, certaines parties qui deviennent orientales pour le jardinier universel de notre globe.»

Sans nous écarter de la géographie biblique, nous pouvons cependant la passer au crible de la métaphysique. Essayons.

Nul n'ignore que le Paradis était arrosé par un fleuve qui avait qnatre sources. «*Et un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là il se divisait et formait quatre bras. Le nom du premier est Pishon ; c'est celui qui entoure le pays de Havilah, où se trouve l'or. Et l'or de ce pays est bon. Là se trouve le bdellion* (1) *et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Guihon; c'est celui qui entoure tout le pays de Koush. Le nom du troisième fleuve est Hiddakel ; c'est celui qui coule à l'orient de la Syrie. Et le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate.* »

Or, toute cette géographie biblique dit-elle bien ce qu'elle veut dire, et la toponomastique de Moïse n'est-elle pas une énigme que déchiffraient seuls les prêtres de la nouvelle religion ?

N'oublions pas que Moïse avait étudié chez les Egyptiens, que les Hébreux étaient un rameau chaldéen (*Abraham était d'Ur, en Chaldée,* dit encore la Bible), et que Chaldéens et Egyptiens avaient la même institution d'écritures, figurées et symboliques à la fois.

---

(1) Sorte de figuier jaune.

En disant que le fleuve sortant d'Eden était formé par quatre sources, le grand législateur n'a-t-il pas voulu dire que la vie était provoquée et entretenue par quatre principes, quatre voies *vitales*, où l'Esprit de Dieu animait sa créature, l'être pensant, au moyen de quatre éléments, ces quatre éléments primitifs selon la science d'autrefois : l'eau, l'air, la terre et le feu. La réunion de ces quatre éléments, *voies vitales* dans la confabulation mosaïste, fleuves dans l'interprétation théologique sont : le *Phison* (*Phase*), dont le nom syriaque a été traduit en latin par *Per salvens*, et représente l'*Elément-feu*, le Vulcain des anciens, ou tout au moins son lieutenant, car *Vulcain* (de l'arabe *Vu-El-Khan*) est le principe du Dieu et du Feu suprêmes, le seul vrai Dieu.

Cet *Elément-Feu*, qui fut l'artisan de notre globe selon l'astronomie, pouvait être considéré de même par les premiers hommes,que n'avaient pas encore divisés les religions et les idolâtries.Cet *Elément-Feu* est bien la source de santé et de vie, et, pour cette raison même, ne pouvait manquer d'arroser le *jardin de délices*, la *terre de bénédiction*, soulignée *intentionnellement* par l'or d'Havilah, que Moïse assure *être bon*.

Or remarquons qui cet *or* n'a rien de commun avec le vil métal, source de tant de maux,si cher aux diggers, aux orfèvres et aux usuriers. Cet or est *l'or-vif* des alchimistes chaldéens, mot qui désignait tout simplement l'emblème du feu et du soleil, dont il évoquait — par rapport à *l'or-métal* — la couleur. Cet *or-vif* était la véritable *pierre philosophale* des premiers disciples

d'Hermès, confondue plus tard par certains « souffleurs » du moyen âge avec l'or monnayable.. qu'ils n'ont jamais pu créer d'ailleurs Cet *or d'Havilah*, cité par Moïse, symbolise donc l'*Elément-Feu*, mais aussi par extension, et comme conséquence immédiate, la quintessence de tout ce qu'il y a de meilleur sur terre, l'*Esprit vital* de la Création.

La deuxième source est *Guihon* (Guéhon) : ce *Guihon* (l'Impétueux), que les géographes ont voulu — bien à tort — assimiler à l'Araxe, a été traduit dans le texte latin par *Vestis-Terra* et par *Vestiens-Terram.* Sous cette forme, ce ne peut être que l'*Elément-Air*, et comme le signe « Tout » représente le cintre, c'est-à-dire l'horizon, et mieux encore la Terre, le *Géhon* n'est que la substance courante, enveloppant la Terre, et par extension le principe germinatif universel sans lequel la Terre ne pouvait produire. En un mot, c'est l'atmosphère dont les caresses entretiennent et provoquent l'*élémentation* de notre globe.

Dans les premières bibles, c'est-à-dire dans celles que les historiens latins n'avaient pas encore *tripatouillées,* Moïse dit que le Guihon circule tout autour de l'*Ethiopie,* et non pas de *Kush :* bien que ce mot désigne à peu près le même pays — géographiquement — la signification est tout autre.

D'ailleurs, si l'Ethiopie de Moïse avait été l'Ethiopie de Ménélick, elle n'aurait pas été arrosée par le Tigre ; il faut donc lire autre chose qu'une désignation géographique ; il faut lire *Visage ardent et brillant.*

Or, Moïse pouvait-il mieux désigner le soleil? Et, dès

lors, si le Ghhon circule autour du soleil, nous n'avons plus affaire à un fleuve, mais à l'air lui-même, autrement dit l'espace dans lequel roule et se meut l'astre de notre univers. Donc, le Guéhon est bien l'*air*, et par là la deuxième voie vitale, l'élément qui anime et entretient les plantes et tout ce qui vit.

Examinons maintenant les deux autres sources.

La troisième, Hiddékel (ou le Tigre) — *Tigris* — symbolise tout simplement la terre, ou plus exactement les *Etres jouissant de la vie* (la voix et la Force des atomes, en syriaque) et, pour entendement terrestre, les *mortels*, puisque pour mourir, il faut nécessairement avoir, au préalable, reçu la *Vie*.

Le dernier fleuve d'Eden s'appelait l'*Euphrate* (ou le *fleuve qui croît*), dont les latins ont fait *vivificantem occludens* : il symbolise, de par son nom, l'Eau, le seul élément qui puisse combattre le Feu, adoucir l'Air et fertiliser la Terre, en lui facilitant la germination ; en un mot, c'est l'Elément qui vivifie la nature, et il est dit *occlusus* parce qu'il est aussi l'Elément visiblement renfermé dans la substance.



Peut-être le lecteur nous attend-il au détour de l'*Arbre du Bien et du Mal*, afin de savoir si nous pourrons nous en tirer aussi facilement. Mais nous pouvons assurer déjà que, si le Paradis terrestre est un symbole, l'Arbre en est forcément un autre, puisque, en métaphysique, tout se tient et tout s'enchaîne.

En outre, nous fuirons d'autant moins la discussion que cet *Arbre du Bien et du Mal* est le « clou » de l'affaire et le principal « personnage » du 1er chapitre de la Genèse.

Débarrassés des préjugés de la scolastique, qui plonge les Ecritures dans le chaos en voulant les éclairer, examinons le texte de la Genèse avec l'Esprit qui présida à sa rédaction, quand Moïse l'écrivit — en termes sobres exprimant beaucoup de choses en peu de caractères — ce livre sublime qui devait transmettre aux futurités les faits principaux de l'histoire du monde.



Pour mieux combattre Isis (le Soleil), Hermès créa Typhon, qui devint Saturne chez les Phéniciens; Typhon quitta la Terre à la tête des géants Titans, pour arracher le pouvoir créateur au Ciel, et Saturne — effet de tempérament de peuples — dévora ses enfants à mesure qu'ils venaient au monde, pour jouir seul du pouvoir dérobé à son père le Ciel, après l'avoir frappé d'un coup de faux.

Chez les Hébreux, Adam mange du *fruit défendu* pour s'élever, lui aussi — comme Typhon, comme Saturne — jusqu'à l'Esprit créateur et pour lui dérober sa science. Pour arriver à ses fins, il accomplit cet acte de comestion qui est reproché éternellement à la race humaine, mais qui lui permit de *créer* et d'*animer* à son tour, puisqu'il eut Caïn et Abel. D'abord, que signifie le mot Adam, mot que nous trouvons, non seule-

ment en hébreu, mais encore en arabe, en hindoustani et dans presque toutes les langues qui issirent du chaldéen ? L'*Adimo* des Hindous a pour compagne *Eva*, et ce dernier nom, comme Eve, signifie la *Vie*.

Adam signifie le *Roux*. Or ceci est parfaitement d'accord avec l'anthropologie et l'ethnographie, qui veulent que l'humanité ait été rouge — comme les fauves — avant d'être blonde, puis brune.

Mais *Adam* veut dire aussi l'*Elément-Terre*, et c'est en lui que le législateur hébreu a voulu synthétiser le principe de vie (ce que dit aussi la Bible, d'ailleurs) par l'adjonction d'un arbre, en même temps qu'il introduisait dans son scenario le principe *génitif*, le principe de science et de marche en avant sous la forme obligatoire du *serpent*, considérée ainsi chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Gaulois, les Phéniciens, les Quichas et chez tous les peuples issus du grand rameau chaldéen.

Mon auteur inconnu de la *Vérité* s'accorde avec M. Ed. Levistre (*Origine des lettres et des Tifinarg'h*), et bien d'autres philologues, pour dire que les anciens représentaient le serpent sous la forme du 5 (l'H hébreu et l'E grec), qui était en même temps le 5 tifinarg'h ou caractère primitif employé par l'Humanité Ce 5 symbolisait aussi la main, la main qui prend..., la science, bien entendu ; ce 5 représente enfin l'*Esprit qui serpente* dans la substance céleste, et pour cela même, il incitait Eve à se substanter de la précieuse matière.

5 était encore le symbole d'Osiris Ammon, l'Esprit

universel de la matière chez les Egyptiens, et c'est au 5e jour que la Bible fixe la première création d'êtres animés — les poissons et les oiseaux. — Donc, puisque le chiffre 5 — qui représente le serpent — ne symbolise que des créations, il était naturel que le serpent forçât nos premiers parents à se nourrir de l'Arbre du Bien et du Mal, c'est-à-dire de la science de création, ce qui rendait en effet Adam et Eve — dans leur sphère — égaux à Dieu. « Vous serez comme des dieux et vous ne mourrez point. »

Ce n'est pas tout. Kabbalistiquement, le chiffre 5 a encore une autre signification : 5 est composé de O (globe) chéfé de l'*esprit fort* des Grecs, c'est-à-dire le *globe touché par le souffle de vie;* quoi qu'en disent les mythologistes grecs, qui font d'Osiris un fils de Jupiter, Osiris est antérieur à ce dieu dont il prit le nom chez les Phéniciens. Or, Jupiter fit Zeus, puis Dieu, ce qui exprime l'idée de la *création* dans toute sa force, et nous ne pouvons qu'admirer Moïse qui revoila le tout sous la figure kabalistique du serpent: il fallait être ignorant comme le furent les premiers Pères de l'Eglise pour ne pas lire entre les lignes, et prendre ce serpent dogmatique pour un vulgaire ophidien.

Remarquez encore, lecteurs, que le serpent — même accusé par la Genèse d'être l'*animal* le plus rusé de la création — est le plus intelligent des êtres créés par Dieu, c'est-à-dire un Esprit ; où l'on a vu un reptile, il fallait voir la science où l'*homme devait fatalement s'abreuver* sous peine de rester une bête brute, la science qui devait animer la terre et en faire un séjour habitable.

En un mot, le serpent n'est qu'une métaphore de l'immortel Moïse, et il en est de même de l'arbre de la science du bien et du mal.

Si nous revenons à *Adam*, que les latins ont rendu par *homo, homme*, il faut le traduire par *unio, in unum congero*, soit un monceau, une existence amoncelée, un amas de poussière, ce qui s'applique aussi bien à Adam, tiré du limon de la terre, qu'au limon lui-même. Mais en admettant un instant qu'il s'agisse bien d'Adam, l'être pensant, il est incontestable que Dieu ne peut pétrir son limon qu'avec un peu d'eau, afin de le rendre malléable ; et *Adam* personnifie ainsi l'*Eau terrestre*, sans laquelle rien ne peut germer ici-bas. Il personnifie encore — avant l'homme — le *Fluide essentiel* et, mot à mot, la *Matrice du genre humain*. (La Bible ne dit-elle pas : *Et Dieu LE créa mâle et femelle ?*)

Principe terrestre, *Adam* est donc le Saturne des Phéniciens ; fluide essentiel, il devient Rhéa ; mais, afin de mieux effacer la source égyptienne de leurs dogmes, les Hébreux avaient simplifié les incarnations du Dieu unique : là où les poètes multipliaient les créations, l'Hébreu, futur commerçant, économisait déjà le temps.

Eve, c'est la *Vie*, dit la Genèse ; mais n'avons-nous pas dit que la Terre ne pouvait recevoir l'alimentation que par l'*Eau* ? De suite, on devine qu'*Eve tirée des côtes d'Adam* signifie l'Eau surgie du sein du globe pour venir conjuguer la création, grâce à son élémentation. Eve se traduit par *vivificans* et demande un rapprochement qui démontre de quelle façon merveilleuse et poétique Moïse a exposé le phénomène météorologi-

que concourant à la propagation de la vie. Ne voyons-nous pas chaque matin la rosée s'élever du sol, s'amonceler en nuages et retomber en pluie ? C'est-à-dire qu'*Eve* (le principe Eau) est une conséquence naturelle d'*Adam*, le *principe Terre*, et c'est pourquoi la Genèse nous dit qu'Eve fut extraite d'une côte d'Adam durant le sommeil de celui-ci.

Mais le Paradis ne serait qu'incomplètement expliqué, si nous ne suivions pas Adam et Ève après leur *péché*.

Voici les paroles que Moïse met dans la bouche du Serpent, et les chrétiens les ont acceptées telles sans réfléchir qu'un pareil serpent était bizarre et relevait plus d'Esope, de La Fontaine ou de Perrault que des Saintes Ecritures.

Dieu avait d'abord dit à ses créatures : « Vous n'en mangerez point de peur que vous ne mourriez !... » Ce qui voulait dire que le Créateur avait élaboré le monde en plein chaos, et laissait au temps le soin de l'évolution et des conjugaisons naturelles.

Et voici les paroles que Moïse place dans la bouche du serpent : « Vous ne mourrez nullement, mais Dieu sait que, lorsque vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

La vie, transmise de génération en génération depuis que la nature existe, explique ces paroles adressées au *sol* et à l'*eau*, c'est-à-dire au *fluide essentiel* et à la *vivification*, pour respecter le texte même de l'Ancien Testament.

De fait, les hommes ne mourront qu'avec notre vieux globe terraqué. « Mais vos yeux seront ouverts aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit », dit encore le serpent.

N'est-il pas vrai qu'une fois la comestion accomplie, Adam et Eve connurent tous les mystères de la création, et, pouvant créer, ils devinrent — dans leur sphère terrestre — ce qu'était Dieu dans sa sphère céleste.

Avec un peu de réflexion, la Bible devient très claire : certes, Adam mangeant la pomme est plus poétique que Saturne dévorant tous ses enfants mâles ; mais il ne faut pas oublier que Saturne était d'extraction phénicienne, c'est-à-dire d'une race ayant élevé l'horrible à la hauteur d'une institution. En tout cas, les deux symboles sont adéquats: tous deux veulent que l'Homme ait ravi le pouvoir de créer et, par fiction — révérence parler — les moyens génitaux du Ciel.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner ce que Moïse entendait par l'*expulsion de nos premiers parents du jardin d'Eden.*

Observons d'abord que l'Eglise dit elle-même : *Beati spiritu pauperes...* Ce qui signifie que l'animal a moins de tracas que l'homme qui pense, l'aliéné moins de préoccupations que l'homme sain ; il est déjà facile de voir qu'Adam et Eve, connaissant l'amour — le bien et le mal — en un mot, s'étant instruits, allaient avoir plus de tracas que lorsqu'ils étaient encore plongés dans l'ignorance de toutes choses (c'est l'histoire de l'homme pubère). Et, l'Eden étant un *lieu de délices*, celles-ci ne pouvaient plus virtuellement exister dès

que ses habitants étaient susceptibles de penser et de réfléchir.

Mais poussons plus loin la dévoilation du dogme mosaïste.

En métaphysique — et même en chimie — tout s'enchaîne ; tout principe qui se conjugue avec un autre, se dépouille d'un fragment de ses éléments propres. Ainsi donc, après leur union, Adam (l'élément Terre) et Eve (l'élément Eau) étaient forcément impurs (l'Ecriture dit *nus*) en tant que principes. Pour choisir un exemple plus prosaïque, nous dirons qu'en mélangeant du limon et de l'eau, nous obtiendrons une sorte de vase ; laissons décanter et séparons le limon de l'eau, le premier n'en aura pas moins perdu une partie de sa siccité, et la seconde, une partie de sa limpidité. Ils ont fait échange entre eux de leurs vertus personnelles; et, à moins de poursuivre la décantation avec le soin et la patience d'un chimiste — on ne pourra jamais restituer à ces principes leur pureté première.

Voilà ce qu'il faut entendre par la *nudité* de nos premiers parents, c'est-à-dire qu'ils étaient dépouillés de leur pureté originelle.

Mais allons toujours plus loin dans le déchiffrage des mystères bibliques conservés jusqu'à nous par des traducteurs inexperts et souvent tendancieux.

Quelles sont les feuilles dont Adam et Eve se couvrent, aussitôt qu'ils ont reconnu la gravité de leur faute ? Les feuilles de figuier. Or pourquoi Moïse a-t-il choisi le figuier plutôt que le cèdre ou tout autre arbre biblique ? Tout simplement parce que le figuier est un

arbre toujours vert, et qu'Adam et Eve, principes terrestres et aqueux conjugués s'élèvent en vapeurs vers le ciel pour dérober l'Esprit créateur, et ensuite pour retomber en rosée, en pluie, pour fertiliser la Terre (autre incarnation de nos parents), qui se couvrira de verdure luxuriante.

N'allez pas ailleurs chercher l'explication de la fable de la ceinture en feuilles de figuier.

Quant aux peines terribles que Dieu prononça contre Adam et Eve, ces peines légendaires dont on a bercé notre enfance et apeuré notre première conscience, ces peines étaient une conséquence fatale et inéluctable de ce qui précède : elles étaient inévitables pour qui se connaît en sociologie.

« Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous « les animaux et toutes les bêtes de la terre, tu ramperas « sur le ventre et tu mangeras la terre tous les jours de « ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme ; « elle te brisera la tête, et tu chercheras à la mordre au « talon. »

Ainsi parla l'Eternel, s'adressant au serpent. Mais ces paroles divines ont besoin d'être expliquées, afin d'être acceptées et surtout comprises. Jamais on n'a vu la femme avoir une vocation spéciale pour écraser la tête des serpents; elle cherche plutôt son salut dans la fuite. De son côté, le serpent ne mord pas le talon d'une femme de préférence à celui d'un homme, et fait plus souvent son déjeuner d'un animal ; le serpent ne se nourrit pas de terre, et j'en connais qui, loin de ramper, escalade gaillardement les rocs escarpés, ou

nage comme un poisson, témoin le *soucourouhyou* du Brésil, qui déjeune d'un veau ou d'un poulain.

L'erreur de ce verset serait imputable aux traducteurs latins, qui ont déjà dit : *Tu seras maudit* (*maledictus*) ; le mot hébreu signifie plutôt *amputé, découpé par le bas* et, par extension, *eunuque*. Il ne peut plus être — on le voit - question de *malédiction*. Mais Moïse, ayant calqué son dogme sur les païens (le serpent en est la preuve), sur les païens de Chaldée, reconnaissant à la fois un seul Dieu s'incarnant dans plusieurs autres, ne pouvait que rééditer ce qu'avait enfanté le génie de ces peuples.Le serpent, c'est l'Esprit céleste qui *serpente*,et pour avoir voulu dérober le pouvoir divin, il est, *amputé* comme le Ciel avait été amputé par Saturne,Osiris par Typhon, Prométhée par le Vautour ; en un mot, loin d'être l'exécration de la nature, le serpent représente la nature elle-même, et c'est pour cette raison qu'il incita l'homme à reproduire son espèce, c'est-à-dire à faire œuvre de nature — et tous les animaux et les plantes aussi. l'*Esprit* de la nature fut donc véritablement *amputé*, sectionné, puisque tout ce qui vit, tout ce qui respire en possède un fragment.

Supposons maintenant ce serpent (esprit animateur) dans un grain de blé semé en terre : on le voit d'abord *rampant*, ou plutôt *couché sur le ventre* avant de germer ; nous n'insisterons pas davantage, laissant au lecteur le soin de traduire lui-même la phrase : « *Tu mangeras la terre tous les jours de ta vie.* » Quant à *l'inimitié de la femme* (l'Eau, esprit vivifiant, et le Serpent, esprit céleste, pur feu), c'est un fait admis par tout le monde

parce que constaté, et point n'était besoin de la faute édénique pour établir que l'*eau* et le *feu* sont les ennemis nés l'un de l'autre. De plus, si le feu donne la vie, il donne aussi la mort (c'est là l'attribut n'appartenant qu'à Dieu), et, de par ce fait même, il est l'ennemi, du moins l'opposé de l'Esprit vivifiant d'*Eve*, pour parler le langage biblique.

« *Elle te brisera la tête.* » En effet, notre grain de blé est amolli par Eve, esprit aqueux, qui lui *crève la tête* pour livrer passage au germe ou *esprit céleste*. « *Et tu chercheras à lui mordre le talon* ». C'est la figure complémentaire, puisque le grain de blé perce la terre pour vivre au grand air et s'épanouir au grand soleil. Et, puisque Moïse met le pied d'Eve sur la tête du serpent, celui-ci ne peut que lui mordre le talon.

Bref, toute la Genèse n'étant qu'allégorie, le Paradis terrestre ne peut être lui-même qu'une allégorie, et nous nous arrêtons sur ce chapitre, croyant avoir suffisamment démontré l'irréalité de l'Eden, irréalité proclamée avant nous par les premiers docteurs chrétiens, voire par certains Pères de l'Eglise. Ils ont assuré avant nous qu'il fallait bien se garder de prendre à la lettre les magnifiques tableaux de Moïse.

Si nous nous adressons aux docteurs profanes, nous voyons également dans *l'origine de tous les cultes* de Dupuis la même prudence :

« Quant à ceux, disait-il, qui consentent à reconnaître « dans Christ un Dieu réparateur, et qui ne peuvent « cependant se résoudre à admettre l'aventure d'A- « dam, d'Eve et du Serpent, et la chute nécessitée par

« la réparation, nous les invitons à se disculper du re-
« proche d'inconséquence. En effet, si la faute n'est
« pas réelle, que devient la Réparation? Ou si les faits
« se sont passés autrement que le texte de la Genèse
« ne l'annonce, quelle confiance donner à un auteur
« qui trompe dès les premières pages, et dont l'ouvrage
« sert pourtant de base à la religion des chrétiens ?

Quant aux docteurs hébreux, ils conviennent eux-mêmes que les livres attribués à Moïse sont écrits dans le style allégorique, et qu'ils veulent dire souvent le contraire de ce qu'ils disent. Nous n'aurions pas osé aller si loin. Mainsonide, savant rabbin, dit : « On ne
« doit pas prendre ici textuellement à la lettre ce qui
« est écrit dans les livres de la création, ni en avoir les
« idées qu'en a le commun des mortels ; autrement,
« nos anciens Sages ne nous auraient pas recom-
« mandé avec autant de soin d'en cacher le sens et de ne
« point lever *le voile allégorique* qui cache les vérités
« qu'il contient (1).
« Pris à la lettre, cet ouvrage donne les idées les plus
« absurdes et les plus extravagantes de la Divinité.
« Quiconque en devinera le vrai sens doit bien se gar-
« der de le divulguer. »

Ce que nous avons fait pourtant, car il fallait avant tout convaincre le lecteur que le Paradis n'avait jamais existé.

---

(1) Il est difficile de traduire la Bible de Moïse, celle-ci ayant été travestie sans respect par Esdras.

Néanmoins, le lecteur aura déduit ce qu'il fallait déduire de cette étude,et comprendra que,si la recherche du Paradis est intéressante en tant qu'exercice géographique, elle n'est rien de plus qu'un exercice. Si l'on se conforme à l'interprétation des Livres Saints, nous verrons que le *Jardin de délices* est un X, et les quatre fleuves cités dans la Genèse arrosent aujourd'hui un pays qui est tout l'envers d'un paradis, avec des massacres périodiques d'Arméniens et des exploits sanglants de brigands Kurdes. Ce Paradis est plutôt un Enfer.

C'est pourquoi, lorsque nous voyons des explorateurs partir à la recherche de l'Eden biblique, ou que nous les voyons revenir avec la prétention de l'avoir retrouvé, nous ne pouvons que sourire de leur douce croyance — ou de leur confiance en eux-mêmes.

C'est aussi pourquoi nous croyons avoir écrit une œuvre utile en tentant de démontrer par A ∓ B l'impossibilité absolue d'un Paradis,puisqu'il fut créé de toutes pièces par Moïse, puisque les Hébreux furent seuls à en parler, et puisqu'enfin,si le Paradis avait existé, si Adam et Eve n'avaient pas *mangé la pomme*, le monde n'existerait pas, et que cette absence d'univers tuait dans l'œuf l'œuvre de la création et jusqu'à l'existence de Dieu lui-même.

Gaston Bertrand.

LES SÉRIES DE FORMES RÉGULIÈRES

Généralisation des formes régulières

L'étude précédente montre que les hypergéométries construites d'après la considération seule des dimensions sont loin de représenter toutes les possibilités réalisables dans les espaces d'ordre supérieur. Il faudrait étudier parallèlement d'abord toutes les formes comme susceptibles de provenir des puissances du point, en un mot poursuivre le calcul de Grassmann au delà du 4e ordre et supprimer la restriction qu'il a opposée aux produits progressifs. Il y aurait aussi à généraliser encore la théorie des quaternions pour étudier le développement des formes en fonction des puissances de la surface. Il y aurait encore à découvrir un calcul basé sur les puissances du volume et à le développer.

Il faut donc bien observer que la condition de figures régulières ne représente que le cas particulier de l'expansion linéaire subordonnée à la centralisation ponctuelle. Et il est fort probable que le développement des figures régulières symétriques par rapport à un axe, dont le type primordial est, dans la 2e dimension, le rectangle et, dans la 3e, les prismes à bases polygonales régulières, se développe suivant d'autres lois.

Nous laissons également de côté les figures à symétrie réduite, telles que le triangle isocèle, le rectangle, etc., que l'on peut considérer comme des figures régulières altérées par des coefficients appliqués à leurs diverses puissances, ou par des exposants fractionnaires

Nous omettons encore tous les modes de génération par mouvement continu d'un élément, modes qui s'éloignent de la conception dimensionnelle et de l'élément contraste dont l'espace tire sa permanence, modes qui se rattachent au contraire à l'élément rythme, qui synthétise les distances au moyen du temps.

Il faut encore remarquer que le développement de chacune des formes régulières ne représente pas la même fonction vis-à-vis de l'élément spatial qui lui sert de base. Au point de vue dimensionnel ou hexaédrique, chaque dimension peut être considérée comme une puissance de la ligne pure et simple.

Mais une même figure peut être considérée comme une fonction complexe (une résultante) ou comme une fonction simple d'autre origine. Tel le carré, qui, dans la série hexaédrique, représente la 2e puissance de la ligne, tandis que, dans la série octaédrique, il joue un rôle tout différent.

La seule multiplicité des racines de même ordre dès qu'on introduit dans les fonctions les quantités dites imaginaires, c'est-à-dire la considération de qualité (et c'est ici le seul élément qui soit en jeu, puisque, dans les formes régulières, tous les éléments de même ordre sont égaux) suffit, pour montrer la pluralité de relations qui peut unir entre eux deux éléments. Un point peut être la racine bicarrée de la surface engendrée par l'intermédiaire d'une ligne obtenue d'après la série hexaédrique ; d'autre part, un point être la racine cubique de la surface, d'après la série tétraédrique. Ces deux points diffèrent quant à leur source et quant au potentiel de leur développement, mais rien ne les distingue en eux-mêmes.

Nous rencontrons ici une application de ce principe métaphysique qu'un même effet peut provenir de diverses causes; mais cette identité n'est qu'apparente et relative à un point de vue abstrait, à une zone restreinte de perception : elle s'évanouit dès qu'on peut saisir les relations antécédentes et conséquentes, ou qu'on peut pénétrer la matière de l'objet et découvrir sa substance.

L'évolution du point à travers les formes régulières ne nous donne que les lois de l'alliance entre l'influence centralisatrice du point et l'influence translative de la ligne. La géométrie sphérique donnerait les lois de la puissance centralisatrice pure. Il est à croire que l'essence de la surface, celle du volume, etc., considérées dans toute leur pureté, donnent aussi des développements de formes dont les lois nous échappent.

La construction dimensionnelle ou hexaédrique indéfinie correspond aux puissances de la ligne, c'est-à-dire à la translation combinée cependant au principe de la rotation. Elle représente une sorte de modalité euclidienne au 2e degré, c'est-à-dire : au sein de l'espace euclidien, elle correspond à l'état de neutralité que cet espace tout entier exprime par rapport aux deux autres. Les formes régulières en fonction du point représentent, dans l'espace euclidien, l'influence convergente ; il y aurait à étudier les formes régulières en fonction de la surface, qui se rattachent probablement à l'influence divergente.

Eléments complexes et diagonaux

D'une manière générale, la notion d'élément complexe consiste à classer un objet dans une espèce dont il outrepasse les conditions. Pour y parvenir, il faut, ou bien substituer à l'objet donné un autre objet qui en procède, et qui soit réduit aux conditions de l'espèce donnée, ou bien modifier la notion de l'espèce en élargissant les conditions qui la déterminent. En géométrie, l'élément complexe est celui qu'on définit en fonction d'un ordre dimensionnel qui lui est inférieur. Ainsi, la dimension linéaire est caractérisée par l'unité de direction ; tout angle la déborde et amène l'ordre des surfaces. Mais, si l'on fait abstraction de l'étendue superficielle inévitablement déterminée par l'ensemble de deux lignes qui se coupent, pour ne considérer que le parcours brisé et purement linéair qui détermine

l'angle, il est clair que les éléments constitutifs (côtés) peuvent, chacun isolément, être contenus dans la dimension linéaire, et qu'ils n'empiètent sur la dimension surface qu'à raison d'une disposition ne résultant pas de la nature des lignes, mais émanée d'un principe étranger. On considère alors cette disposition comme une relation accidentelle, et, ne prenant l'ensemble des éléments que comme collection d'objets de même nature, on considère la ligne brisée comme contenue tout entière dans la première dimension, en élargissant la notion de dimension linéaire. Ou bien on substitue à la ligne complexe la représentation qui en résulte dans la dimension linéaire à raison de sa disposition. Cette représentation efface en partie les caractères de la ligne brisée, et restreint, en général, sa longueur. C'est sa projection en un sens général, son module, si on choisit pour ligne droite celle qui passe par les extrémités de la ligne brisée.

C'est aux éléments complexes que nous avons rattaché l'octaèdre, en le faisant procéder non du carré, mais de la croix perpendiculaire, et dans la 1re dimension, en le tirant de la ligne complexe à angle droit, représentée soit par les deux côtés de cet angle, soit par l'hypoténuse du triangle rectangle isocèle. Généralisant ce principe, tous les éléments périphériques ou enveloppants des formes de la série octaédrique sont considérés comme les projections d'angles au centre de divers ordres formés par des axes perpendiculaires entre eux. Le principe génétique de cette série consiste dans une cons-

truction axiale, les éléments périphériques n'étant que le résultat de ces axes ; il en résulte un caractère de vacuité et de schématisme que nous avons déjà remarqué.

Entre les deux principes polaires de génération axiale et de génération périphérique se place le principe intermédiaire de génération diagonale. Toute diagonale peut, en effet, être considérée comme la projection d'une ligne brisée. Elle est l'expression modulaire d'une ligne complexe qui correspond à une racine $m^{ième}$ de (— 1). La ligne complexe trigonométrique basée sur la projection perpendiculaire est le cas le plus simple du genre.

Généralisant cette notion, on peut concevoir des éléments diagonaux, axiaux, ou périphériques, de divers ordres : plans, volumes, etc. Le caractère général des éléments diagonaux sera toujours de substituer un élément rectiligne à un élément complexe ou angulaire, et d'abaisser ainsi l'ordre dimensionnel Les éléments axiaux et périphériques sont les cas-limites des éléments diagonaux Les premiers divisent la forme en parties égales ; les seconds ne la divisent pas. Les autres éléments diagonaux divisent la figure inégalement ; mais s'il s'agit d'une forme régulière, les éléments diagonaux établis dans leur ordre consécutif reviennent au point de départ après un certain nombre de cycles, et circonscrivent ainsi des formes étoilées régulières, reliant les sommets non voisins par les voies les plus courtes. Les formes étoilées sont donc la manifestation du principe diagonal. Leur genèse s'accomplit,

non par émission rayonnante et simultanée du centre, mais par un parcours périphérique successif, quoique réversible. Le principe diagonal rattache ainsi l'espace au temps. Le nombre des cycles qui détermine les formes étoilées possibles, introduit de plus dans l'espace les données du nombre et du rythme.

Les figures rayonnantes symétriques autour d'un point dont la croix perpendiculaire est le premier représentant, sont les symboles des forces, des directions, des concepts et de la spiritualité manifestée dans l'espace. Les figures convexes, au contraire, sont des symboles de matérialité, de capacité, d'étendue résistante et soustraite à l'idée, qui n'entre en contact avec la matière que par cette limitation réciproque qui est la forme. Or les figures étoilées sont intermédiaires avec les deux espèces précédentes. Elles se construisent, non par émission du centre, non par expansion de l'unité immatérielle, mais par enveloppement comme les figures connexes ; elles tendent au maximum de périphérie avec minimum de capacité et à la jonction des points extrêmes par les plus courts chemins. Toute diagonale exprime ainsi une tendance de la matière vers la spiritualité, et toute forme étoilée manifeste l'imitation par la matière de la radiation immatérielle. C'est la matière attirée par l'unité spirituelle, mais toujours écartée par la force de rotation et assujettie à circuler.

A l'élément projetant ou diagonal correspond un élément projeté complexe, empiétant sur l'ordre dimen-

sionnel supérieur. L'angulaison contenue dans l'élément projeté manifeste la tendance centralisatrice. L'élément complexe est le fondement des formes gauches. Eléments complexes, formes gauches et formes étoilées tendent, les unes et les autres, à enfermer une plus grande périphérie dans une moindre capacité. Elles représentent les deux faces d'un même processus : la forme gauche en exprime la tendance, la forme étoilée en marque la réalisation. Les formes gauches conservent la convexité, la tendance attractive, les formes étoilées deviennent rayonnantes et expansives. Le règne végétal représente le cas d'extrême limite des formes étoilées, car le centre y a disparu ; le noyau résultant de la formation cyclique par parcours périphérique ne s'y trouve plus, la formation purement axiale autour du centre y est même dépassée et remplacée par la ramification, processus qui correspond à un transport continuel du centre de figure.

Les formes des animaux supérieurs sont généralement gauches. Dans l'animal qui est fortement individualisé, la tendance centralisatrice persiste et s'accentue, mais en cherchant économie de volume et facilité de mouvement, avec maximum d'étendue convexe. La structure gauche de toute l'enveloppe humaine est ce qui fait surestimer le volume de l'homme. L'élève sculpteur s'en rend bien compte, car il est porté à donner une épaisseur à des contours qui sont formés par des génératrices purement linéaires, et dont l'épaisseur est presque toujours nulle.

Le carré posé sur l'angle, qui est le plan de symétrie de l'octaèdre et l'octaèdre lui-même n'ont d'autres diagonales que les axes ou diamètres ; mais, comme les sommets non diamétralement opposés sont voisins, les diagonales axiales s'y confondent avec les arêtes. Néanmoins le carré posé sur l'angle et l'octaèdre peuvent être considérés comme la limite, comme le seuil de l'intervention du principe diagonal dans les polygones et dans les polyèdres.

L'hexaèdre ne possède pas le même caractère, car il donne des carrés par ses sections médianes, mais non par ses plans diagonaux. C'est avec le quinaire, nombre symbolique de la vie et de l'orientation au sein de l'espace, qu'apparaissent, dans le pentagone, le dodécaèdre et l'icosaèdre, les diagonales non axiales.

L'icosaèdre a 6 axes (ou diagonales diamétrales) et 30 autres diagonales, qui forment des systèmes de pyramides à bases pentagonales, de la même manière que les arêtes. En effet, si l'on prend pour axe le diamètre qui joint deux sommets opposés, considérés comme pôles, les dix autres sommets se répartiront autour des pôles sur deux plans parallèles et équidistants des sommets extrêmes. Ces plans diagonaux formeront 2 pentagones, les sommets de l'un se trouvant sur les méridiens qui se projettent sur le milieu des côtés de l'autre. Et, en joignant les sommets d'un des pentagones au sommet de l'autre, on obtient un décagone gauche formé par une ligne brisée dont les éléments s'inclinent les uns sur les autres à 60°, et qui partage

le polyèdre en deux moitiés symétriques par une surface gauche, pour ainsi dire équatoriale. Les triangles équilatéraux formés par les diagonales engendrent, par leur intersection, l'icosaèdre de 7e espèce (c'est-à-dire le polyèdre obtenu au moyen de 7 cycles ou de 7 fois la projection sur la sphère circonscrite). Les pentagones bases des pyramides engendrent, par leur intersection, deux dodécaèdres de 3e espèce, l'un à face convexe l'autre à la face étoilée, suivant que l'on prend ces sec tions pentagonales comme pentagones convexes ou comme pentagones étoilés. Ces deux polyèdres établissent une transition entre les formes étoilées et les formes convexes.

L'icosaèdre présente des rapports assez étroits avec l'octaèdre,et paraît correspondre à des conditions plus complexes du même principe. Mais le degré de complexité du principe manifesté par l'icosaèdre s'accroît encore,si l'on considère le plan diagonal pour ainsi dire méridien,passant par les sommets pris pour pôles. On obtient alors un hexagone régulier gauche dont 4 côtés sont bifurqués, en ce sens que l'on peut, *ad libitum*, faire passer l'intersection par un côté ou par l'autre. Deux arêtes opposées de cet hexagone gauche, par exemple les arêtes 1 et 4, sont situées dans le même plan passant par l'axe des pôles. On pourra choisir les arêtes 5 et 6, soit du même côté de ce plan que les arêtes 2 et 3, soit du côté opposé, en sorte que l'intersection méridienne type consiste en une surface dont la portion qui sort du plan fondamental (l'élément gauche) se dédouble. On peut en exprimer le schéma

par la figure ◊, sorte de cteis, se reliant aussi aux lettres Y et λ, V, Y et Λ, qui toutes évoquent le même ordre de principe, celui d'un dédoublement, d'une sorte d'éclosion qui dilate l'espace et tend à faire sortir une dimension entre deux autres. On pressent tous les mystères qui sont encore cachés dans l'essence géométrique de ces polyèdres ; et les rapprochements de ces symboles avec la genèse géométrique doivent aider à pénétrer certains principes fondamentaux du kosmos. Le développement genétique de l'espace (et par conséquent de tous les degrés de complexité d'existence phénoménale dont il est le schéma élémentaire) s'opère ici par un procédé nouveau. Ce n'est plus l'intensification potentielle de l'algorithme puissance qui superpose l'essence à elle-même, mais l'éclosion, la manifestation irradiée sortant de la virtualité, matrice mystérieuse dont l'obscur pouvoir nous échappe, et que nous confondons aisément avec le néant.

Le dodécaèdre possède quatre espèces de diagonales et 5 ordres de plans diagonaux. D'abord la jonction des 3 sommets voisins d'un sommet pris pour pôle donne des tétraèdres non réguliers mais à base triangulaire équilatérale. D'où 30 arêtes en tout.

2° La jonction aux sommets éloignés des faces contiguës au sommet polaire donne 5 diagonales qui sont les diagonales même des faces (côté du pentagone étoilé). En tout 50 diagonales de ce type. Réunies au pôle, elles forment 3 triangles équilatéraux autour de lui ; mais la

base de la figure est un hexagone formé alternativement par une arête et par une diagonale des faces. Les 3 triangles ainsi formés n'ont pas de côté commun. Si l'on joint deux à deux les sommets de l'hexagone précité, on obtient un triangle équilatéral;

3° La jonction du sommet polaire aux sommets les plus proches des faces les plus éloignées donne 5 diagonales. (En tout 50 diagonales de ce type.) On forme, en les joignant aux pôles et entre voisines, 6 triangles équilatéraux qui servent à former deux tétraèdres réguliers ;

4° La jonction du pôle à l'extrémité des 3 arêtes issues du pôle opposé donne 3 diagonales. De là, pyramide triangulaire allongée à base équilatérale. (En tout 30 diagonales de ce type.) Si l'on joint deux des sommets précités au pôle dont nous sommes partis, au moyen des diagonales des faces on obtient 3 pentagones réguliers convexes qui n'ont pas d'arêtes communes. Mais, si on prend les pentagones étoilés correspondants, on obtient un angle trièdre et leur ensemble donne le dodécaèdre étoilé de 7e espèce.

5° Enfin les sommets s'opposent deux à deux aux extrémités de 10 diamètres

Le dodécaèdre est intersecté par un décagone gauche, dont le plan de symétrie est parallèle aux deux faces opposées. Les arêtes de ce décagone sont inclinées entre elles de 108°. L'ondulation est ici moins accentuée que dans l'icosaèdre. On peut le diviser aussi en dodécagone gauche ayant 8 côtés bifurqués, et 4 simples situés 2 à 2 dans le même plan, l'un des plans étant per-

pendiculaire à l'autre. On aura le schéma ci-contre, répendant au processus méridien ou dodécagonal avec le tracé plein ; et avec le tracé ondulé, le schéma équatorial ou dodécagonal représentant les demi-tracés de ces figures (1). Le demi-dodécagone est ici le schéma exagéré de la colonne vertébrale, et généralement de toutes les courbures résistantes à la pression. Il rappelle aussi le serpent qui dresse la tête. Bifurqué, il forme un 8 surmonté d'une tige. Et si, au lieu du dodécagone entier on prend le dodécagone entier, la figure affectera la forme d'un bulbe avec étranglement terminé par une queue. Cela semble marquer la vibration extrême tendant à se subdiviser. On se rapproche ici du premier stade d'évolution de la graine végétale et de la forme générale des animaux supérieurs caractérisés par deux segments principaux et un dernier relativement atrophié.

---

(1) Fig.



Relations des suites limitées avec le binôme fondamental

Il est difficile de découvrir d'une façon très sûre la loi qui règle les suites du dodécaèdre et de l'icosaèdre, car ces suites se bornent chacune à deux termes : un polyèdre et une forme à 4 dimensions. Les nombres dont il faut rechercher la provenance sont 12, 30 et 20 pour les polyèdres ; 120, 720, 1.200 et 600 pour les formes à 4 dimensions ; ils ne contiennent que les facteurs premiers, 2, 3, 5. On ne pourra donc les faire correspondre à aucune puissance du binôme excédant la 6e, car au delà apparaissent des facteurs étrangers. D'autre part il est impossible d'obtenir les formules cherchées par une seule rangée horizontale du binôme fondamental (1 — 1), multipliée par les puissances d'un facteur constant comme on l'a fait pour les séries hexaédrique et octaédrique. Mais on peut, en combinant les divers coefficients fournis par les 6 premières ou même les 5 premières puissances du binôme, obtenir tous ces nombres. On y parvient de plusieurs manières, qui chacune doivent correspondre à un procédé de construction géométrique.

Les polyèdres et les formes à 4 dimensions de ces suites, semblent former chaque ordre d'éléments (sommets, lignes, arêtes, faces, volumes), non par la multiplication pure et simple de ces éléments pris, chacun dans l'ordre spatial qui leur correspond, mais par réac

tion réciproque entre 2 et 3 ordres voisins au minimum, 4 et 5 au maximum. Par exemple, les arêtes d'une même face proviendront de l'intersection de plusieurs plans et non d'une simple distribution opérée dans le plan de la face. Elles se rencontreront dans un même plan, mais leur provenance impliquera pluralité de plan. Chaque élément plan sera ainsi le fragment d'un élément complexe. Nous avons rencontré, en effet, comme sections principales de l'icosaèdre et du dodécaèdre des polygones gauches, c'est-à-dire des éléments surfaces qui ne peuvent être contenus dans le plan et qui pénètrent dans la 3e dimension. Le nombre 20 cependant se trouve directement dans la rangée de la 6e puissance du binôme, et on peut aussi former 120 et 720 au moyen de cette seule rangée. Mais cette rangée correspond à l'ordre dimensionnel le plus élevé qui entre en jeu, et qui implique 5 ordres inférieurs des figures qui n'en contiennent que 3, 4 ou 5 ; par conséquent, la provenance est encore complexe.

La 6e puissance du binôme (1 — 1) représente les bornes des influences intervenantes dans les formes régulières à 3 et 4 dimensions. On pourrait même s'en tenir à la 5e puissance. C'est cette 5e puissance qui règle les formes à 4 dimensions de la série tétraédrique. Le multiplicateur 2, avec ses puissances, fait correspondre les degrés du binôme au degré des dimensions pour les 2 autres séries. Ici, il semble, au contraire, qu'il s'opère une régression. Ainsi, la multiplication des termes pris entre les 3e, 4e et 5e puissances donne des formes à 3 dimensions seulement; mais ces formes

peuvent s'obtenir en pénétrant dans les 2e et 6e puissances simultanément. C'est toujours la 4e puissance du binôme qui figure la zone moyenne. Remonter jusqu'à la 2e puissance revient à décomposer les résultats de la 3e ; autrement dit, à substituer, par exemple, à des figures à 2 dimensions les lignes qui les constituent. S'avancer jusqu'à la 6e puissance équivaut à considérer les figures de la 3e comme des projections d'éléments distribués dans un milieu à 5 dimensions.

Comme la plupart des facteurs numériques se répètent 2 et 3 fois dans les diverses séries N, S, T, Q; etc., les mêmes constructions numériques sont susceptibles de plusieurs procédés géométriques, et cela augmente encore le nombre des modes générateurs. Ainsi, 30 obtenu par $3_N \times 10_T$ peut être considéré comme provenant de $3_N \times 10_S$; de $3_S \times 10_S$; de $3_N \times 10_T$, ou de $_S \times 10_r$; autrement dit, 3 sommets empruntés à une figure relative à la 2e dimension combinée à 10 arêtes ou à 10 faces réparties dans les 3 dimensions, ou 3 arêtes prises dans une figure à 2 dimensions, combinées à 10 arêtes ou à 10 faces réparties dans les 3 dimensions. La formation de 30 par 5,6 ou par 2, 3, 5 donnerait aussi plusieurs solutions.

Faisant $n = 3$ pour l'icosaèdre et le dodécaèdre, on peut établir les formules suivantes sous forme de factorielles.

On a

12 =	30 =	20 =	120 =
3.4	3.10	5.4	1.2.3.4.5
2.6	6.5	2.10	4.5.6
	2.3.5		3.4.10
			2.6.10
			2.4.15
			6.20

720 =	1200 =	600 =
1.2.3.4.5.6	1.2.3.4.5.2.5	1.2.3.4.5.5
2.3.6.20	3.4.5.4.5	2.5.6.10
2.4.6.15	2.4.6.5.6	4.5.6.5
2.10.6.6	4.15.20	2.20.15
6.4.5.6	2.6.10.10	5.6.20
6.20.6	6.10.20	4.10.15
		6.10.10

Faisant n = 3 pour l'icosaèdre et le dodécaèdre, on peut établir les formules suivantes sous forme de factorielles :

$$12 = \overset{N.}{3} \cdot \overset{N.}{4} = n(n+1) \qquad 30 = \overset{N.}{3} \cdot \overset{S}{10} = n\frac{(n+1)(n+2)}{2} \qquad 20 = \overset{N.}{5} \cdot \overset{N}{4} \quad (n+1)(n+2)$$

$$12 = \overset{N.}{3} \cdot \overset{N.}{4} \quad n(n+1) \qquad 30 = \overset{N.}{2} \cdot \overset{S.}{3} \cdot \overset{N}{5} \quad (n-1)\frac{[n(n+1)]}{2}(n+2) \qquad 20 = \overset{N.}{2} \cdot \overset{T}{10} \quad (n-1)\frac{n(n+1)(n+2)}{6}$$

Faisant n = 4 pour le 120 et le 600 édroïde on aura :

$$120 = \overset{N.}{4} \cdot \overset{N.}{5} \cdot \overset{N}{6} \quad n(n+1)(n+2) \qquad 720 = \overset{N.}{4} \cdot \overset{N.}{5} \cdot \overset{N.}{6} \cdot \overset{S.}{6} \quad n(n+1)(n+2)\frac{n(n-1)}{2}$$

$$1200 = \overset{N.}{3} \cdot \overset{N.}{4} \cdot \overset{S.}{10} \cdot \overset{T.}{10} \quad (n-1)\,n\,\frac{(n+1)n}{2}\,\frac{(n+1)n(n-1)}{6}$$

$$600 = \overset{N.}{2} \cdot \overset{S.}{6} \cdot \overset{T.}{10} \cdot \overset{Q.}{5} \quad (n-2)\,\frac{n(n-1)}{2}\,\frac{(n-1)n(n+1)}{6}\,\frac{(n+1)n(n-1)(n-2)}{24}$$

On peut donner comme formule pour l'icosaèdre et le dodécaèdre en fonction des nombres sommes.

$$\overset{6}{}\qquad \overset{15}{}\qquad \overset{10}{}$$

$$= 2\,[\Sigma_{n_2} - \Sigma_{n_3} + \Sigma n_4] - [2] = 0\;.\ \text{On}\ 2 = n\,!_2$$

donc $n_2\,!\,[\Sigma_{n_2} - \Sigma_{n_5} + \Sigma_{n_4} - (1)] = 0.$

On peut encore les présenter ainsi :

$$\begin{array}{l} \quad 12 \qquad\qquad 30 \qquad\qquad 20 \\ \text{ou}\left\{\begin{array}{l} 4\,\Sigma_{n_3} - 2\,\Sigma_{n_3}\Sigma_{n_2}^{2} + 4\,\Sigma_{n^2} - [2] \\ 2\,\Sigma_{n_3} \qquad \Sigma_{n_3}\Sigma_{n_3^2} + 2\,\Sigma_{n_4} - [2] \end{array}\right. \end{array}$$

ou encore :

$$\begin{array}{l} 12 \qquad\qquad 30 \qquad\qquad 20 \\ 2\,\Sigma_{n_3} - 2\,\Sigma_{n_2}\Sigma_2^2 + (\Sigma_{n_2}^{2} + \Sigma_{n_3}) - [2] \\ \Sigma_{n_4} + 2 - \Sigma_{n_4^2} + 2\,\Sigma_{n_4} - [2]. \end{array}$$

Cette dernière formule rattacherait l'icosaèdre et le dodécaèdre à l'octaèdre et à l'hexaèdre, qu'on peut exprimer ainsi :

$$\begin{array}{l} 6 \qquad\quad 12 \qquad\quad 8 \\ \Sigma_{n_2} - 2\,\Sigma_{n_3} + \Sigma_{n_3} + 2 - [2] = 0. \end{array}$$

Pour le 120 et le 600 édroïde, voilà quelques formules intéressantes :

$$\begin{array}{cccc} 120 & 720 & 1200 & 600 \\ 12\times 10 & 20\times 36 & 12\times 100 & 20\times 30 \end{array}$$

$$\left.\begin{array}{c} 4\,\Sigma_{n_2} \\ \parallel \\ 2\,\Sigma_{n_3} \end{array}\right\} n_4 \qquad \begin{array}{c} 4\,\Sigma_{n_2}^{2} \\ \parallel \\ 2\,\Sigma_{n_4} \end{array}\left|\begin{array}{c} \Sigma_{n_3^3} \\ \\ [\Sigma n_3]^2 \end{array}\right. \qquad \left.\begin{array}{c} 4\,\Sigma_{n_2^2} \\ \parallel \\ 2\,\Sigma_{n_3} \end{array}\right\}\begin{array}{c} \Sigma_{n_4^3} \\ \parallel \\ [\Sigma_{n_4}]^2 \end{array} \qquad \left.\begin{array}{c} 4\,\Sigma_{n_3^2} \\ \parallel \\ 2\,\Sigma_{n_4} \end{array}\right\}\Sigma_{n_4^3}$$

$$\begin{array}{cccc} 12\times 10 & 4\times 6\times 30 & 4\times 10\times 30 & 4\times 5\times 30 \end{array}$$

$$4\,\Sigma_{n^2}\Sigma_{n_4} \quad \left(\begin{array}{ll} 4\,\Sigma_{n_3}\Sigma_{n_4}^{2} & 4\,\Sigma_{n_4}\Sigma_{n_4^2} \\ 4\times 3\times 6\times 10 & 4\times 5\times 6\times 10 \\ 4\,\Sigma_{n_2}\Sigma_{n_3}\Sigma_{n_4} & 4\,\Sigma_{n_2^2}\Sigma_{n_3}\Sigma_{n_4} \end{array}\right) 4\,\Sigma_{n_2}^{2}\Sigma_{n_4^2}$$

En mettant en facteur commun les factorielles $(n+1)! = 120$ ou $n! = 24$ on a :

$$\frac{120}{(n+1)!}\left[1 - \Sigma_{n_3} + \Sigma_{n_4} - \Sigma^{2}_{n_2}\right]$$

$$\frac{24}{n!}\left[\Sigma^{2}_{n_2} - \Sigma^{2}_{n_3} + \Sigma^{2}_{n}\,\Sigma_{n^4} - [\Sigma^{2}_{n_2}]^{2}\right]$$

Et enfin en mettant en facteur commun le nombre triangulaire 10

$$\begin{array}{ll} 20 & \quad 6 \; - \; 36 \; + \quad 60 \quad - \; 30 \\ Tn_4 & \left[\Sigma_{n_3} - \Sigma^{3}_{n_2} + \Sigma_{n_2}\,\Sigma_{n_4} + \Sigma^{2}_{n_4}\right] \end{array}$$

Par tous ces caractères, les suites de l'icosaèdre et du dodécaèdre se distinguent nettement des 3 séries illimitées. Celles-ci se construisent par substruction des diverses dimensions et, dans chaque dimension, par combinaison des éléments, suivant l'ordre des dimensions, la 2e se formant au moyen des éléments de la 1re, etc. Ici, au contraire, on constate une redistribution entre éléments empruntés à plusieurs ordres dimensionnels, se combinant entre eux, se condensant et se liant par des relations multiples et réciproques. Il y a là le schéma originaire fourni par l'espace pur (cette matrice de l'évolution), des tendances à la différenciation et à la sélection, tendances éveillées par la clôture du milieu où entrent en jeu diverses forces. Et il est très remarquable que ces formes géométriques correspondent, d'une part, aux schémas élémentaires des structures organiques, ainsi que nous l'avons déjà observé ; d'autre part, à l'introduction du nombre 5,

caractéristique de la vie individualisée, dans les doctrines ésotériques.

Les formules très nombreuses qu'on pourrait établir d'après les combinaisons que nous venons de signaler, et qu'il serait fastidieux d'analyser, montrent comment les suites de l'icosaèdre et du dodécaèdre peuvent se construire par des combinaisons d'éléments tirés du système tétraédrique ; mais elles ne révèlent pas le principe genétique de ces formations, n'indiquent en rien la règle nécessaire pour les obtenir, et n'expliquent pas la cause de la limitation de ces suites à la 4e dimension. Il faudrait donc découvrir la formule typique qui exprime le processus, réalisant pleinement et exclusivement la construction de ces suites, et indiquant leur source.

Nous espérons, dans ce qui va suivre, approcher de la solution de ce problème, dont on va remarquer l'importance métaphysique.

Prenant pour unité le potentiel du développement géométrique par les formes régulières à travers l'espace, et supposant que ce potentiel, primitivement condensé dans un centre, va projeter les sommets à travers l'espace en dépensant son énergie, on peut concevoir une foule de manières dont ce fractionnement d'énergie peut s'opérer (1). On suppose une série de

(1) Nous ne préjugeons rien dans la nature de cette énergie : on peut la considérer soit comme une force plastique, soit comme une puissance cérébrale de construire les concepts de division spatiale et de subjectivité suivant le degré de réalité, de matérialité ou de spiritualité qu'on attribue à l'espace.

divisions successives, dont chacune corresponde à un ordre dimensionnel. Cela posé, examinons quel mode doit correspondre à la genèse des sommets du dodécaèdre et de l'icosaèdre.

L'icosaèdre a pour section principale dans le sens équatorial un décagone gauche, et dans le sens méridien, un hexagone gauche avec 4 arêtes bifurquées. Le dodécaèdre a pour section principale équatoriale un décagone gauche et, dans le sens méridien, un décagone gauche avec 8 arêtes bifurquées. Or l'hexagone inscrit a son côté égal au rayon, soit à l'unité ; mais on peut exprimer le rayon en fonctions trigonométriques de l'angle au centre de l'hexagone, soit de 60° ; il est égal à la somme de la quantité complexe ;

$$\cos. 60 + \sin. 60 \sqrt{-1}.$$

c'est-à-dire à :

$$\frac{1}{2} \pm \frac{\sqrt{-3}}{2}$$

Or cette quantité est égale aux deux racines cubiques imaginaires de — 1. Cette valeur exprime en même temps le côté du triangle équilatéral construit sur le côté de l'hexagone. Le signe — du radical donnera le triangle conjugué de celui donné par le signe +. Ces triangles exprimeront l'arête de l'icosaèdre en fonction du cercle construit sur elle pour rayon, et non en fonction de la sphère circonscrite à l'icosaèdre.

D'autre part, le décagone inscrit dans un cercle de rayon unité a pour côté

$$\frac{1 \pm \sqrt{\quad}}{2}$$

suivant qu'on prend le décagone étoilé (+) ou le décagone convexe (—). La première de ces valeurs répond au double cosinus de l'angle au centre du décagone convexe (36°) (ou en le changeant de signe du pentagone étoilé), la seconde au double cosinus de l'angle au centre du pentagone convexe (72°) (ou, en le changeant de signe, du décagone étoilé). Cette quantité

$$\frac{\pm\sqrt{5}}{2}$$

est encore le double de la partie réelle des racines imaginaires 5ᵉ de — 1.

On saisit en même temps la différence qui caractérise l'hexagone et le décagone exprimés en fonction des angles au centre ; autrement dit, en fonction de la division périphérique de l'espace, sous l'influence centralisatrice. Cette analogie et cette différence vont se retrouver dans toute la genèse des suites qui nous occupent. Les formations de sommets qui découlent de l'hexagone et de l'icosaèdre auront toujours le caractère de lignes complexes, formées d'un élément réel et d'un élément imaginaire ; elles se rapprocheront des formations de a série octaédrique ; mais, tandis que les quantités complexes de la série octaédrique découlent de la perpendicularité et, par conséquent, du constraste maximum simultané (et des racines imaginaires carrées et bicarrées de l'unité négative qui leur correspondent), la suite icosaédrique découle de l'angle de 60° ; autrement dit, du contraste minimum successif (et des racines imaginaires cubiques et 6ᵉ de l'unité négative). Le

schéma hexagonal de l'icosaèdre est donc axial et non périphérique ; il se compose de 3 axes non situés dans le même plan : leur ensemble réalise une quantité doublement imaginaire. Mais comme il est démontré que les éléments doublement imaginaires deviennent réels, les éléments simplement imaginaires conserveront seul ce caractère.

Les formations de sommets du décagone et du dodécaèdre ne contiennent que des cosinus ; autrement dit, les parties réelles des quantités complexes qui les déterminent. Leurs combinaisons ne se traduira pas par des rotations d'axes, mais par des translations de ligne à travers la dimension nouvelle, suivant le processus des factorielles. De plus, il faut remarquer que les deux sections méridiennes et équatoriales du dodécaèdre sont l'une et l'autre décagonales, ce qui amènera dans les deux facteurs la caractéristique spéciale au décagone de $(1 \pm \sqrt{5})$. Au contraire, dans l'icosaèdre, une section décagonale est combinée à une section hexagonale, donc aussi les caractéristiques distinctes de ces polygones. Cette différence se manifestera par la loi de croissance différente des facteurs 3 et 5, comme nous le verrons tout à l'heure.

Les racines cubiques imaginaires de l'unité sont les racines de l'équation

$$x^2 + x + 1^2 = 0.$$

La partie réelle des racines imaginaires 5[e] de l'unité sont, si on les multiplie par 2, les racines de l'équation

$$x^2 + x - 1^2 = 0.$$

Ces deux équations expriment l'une et l'autre la partage de l'unité en moyenne et extrême raison. La seconde répond au cas où la quantité à partager est réelle, car on a

$$x^2 = (1 - x) \times 1.$$

Elle donne pour solution

$$\frac{-1 \pm \sqrt{}}{2}$$

L'une de ces solutions est plus petite que l'unité ; l'autre, plus grande. Géométriquement, on porte la première dans le sens positif, la deuxième dans le sens négatif, à partir de l'origine. Si, dans cette équation, le signe du 2ᵉ terme (terme en x) était négatif, la 2ᵉ solution se porterait dans le sens positif. Dans tout ce qui va suivre, dans les 2 équations ci-dessus, nous considérerons, pour simplifier, ce second terme comme positif ; mais retenons que la possibilité de changer son signe nous permettra toujours d'obtenir les termes des formules que nous cherchons à établir avec le signe convenable.

La première équation répond au cas où la quantité à partager est imaginaire. En effet elle donne

$$x^2 + x = -1^2$$

et -1^2 ne peut provenir que d'une quantité imaginaire. Les solutions sont

$$\frac{-1 \pm \sqrt{-3}}{2},$$

soit les racines imaginaires de l'unité. Elles s'expriment géométriquement par les côtés d'un triangle isocèle de 120° au sommet, ayant pour axe la droite à partager, pour apothème, la moitié de cette droite.

Ces quatre quantités

$$\frac{-1 \pm \sqrt{5}}{2}, \quad \frac{-1 \pm \sqrt{-3}}{2}.$$

exprimant des sinus et des cosinus, leurs numérateurs exprimeront les quantités doubles, donc des cordes. En multipliant 2 à 2 ces numérateurs, nous obtiendrons des quantités exprimant une figure embrassant les 4 quadrants du cercle. Ces numérateurs répondent aux équations du partage en moyenne et extrême raison dans laquelle on attribuerait à la quantité à partager la valeur 2. Les équations deviendraient alors $x^2 + 2x \pm 4 = o$.

Cela posé, faisons les produits deux à deux, d'une part, des expressions réelles, d'autre part des expressions imaginaires. Nous aurons :

$(\sqrt{5} - 1)(\sqrt{5} + 1) = (\sqrt{5})^2 - 1^2 = 5 - 1 = 4$

$(-1 + \sqrt{-3})(-1 - \sqrt{-3}) = +1^2 - (\sqrt{-3})^2 =$
$1^2 - (-3)^1 = 1^2 + 3 = 4$

Si nous considérons, comme nous l'avons indiqué, le partage en moyenne et en extrême raison comme s'accomplissant d'abord dans la 1re dimension, on voit que chaque racine réelle répondra à l'établissement d'un point sur une ligne réelle, soit dans la 1re dimension, et chaque racine réelle à l'établissement d'un point sur une ligne complexe, empiétant donc dans la 2e dimension. Mais les deux produits distincts des racines donneront dans les deux cas une quantité réelle. Ce produit est naturellement du second degré ; il est égal à l'unité partagée, mais élevée à la seconde puissance, et traduite en élément-surface réalisé. Cet élément sera

délimité par 4 points qui, résultant de deux facteurs inégaux, devront former les sommets de 2 rectangles ou de deux contre-rectangles-plans. Ces deux figures différeront naturellement l'une de l'autre par leurs proportions.

Or, le dodécaèdre et l'icosaèdre ont l'un et l'autre 4 sommets dans un même plan, et ces sommets sont donnés par les deux arêtes opposées ; la section passant par ces arêtes passe par le centre et donne des rectangles ou des contre-rectangles suivant qu'on envisage les périmètres ou les diagonales (1). L'octaèdre et l'hexaèdre ont aussi 4 sommets dans un même plan, mais ces 4 sommets donnent une section carrée et les formules les obtiennent soit par 2^2, soit par 2×2.

En construisant 3 contre-rectangles ayant pour axes 3 diamètres perpendiculaires de la sphère, l'icosaèdre se trouve déterminé par 6 arêtes opposant chacune une ligne à un sommet. Ce schéma rappelle ainsi celui de l'octaèdre et met en évidence une analogie de plus

---

(1) Il faut bien observer ici que toutes les quantités expriment des proportions de distribution d'une énergie, et que les opérations par lesquelles on les obtient révèlent les modes de distribution géométrique de cette énergie. Il ne faudrait pas prendre ces quantités comme exprimant des longueurs en fonction du rayon de la sphère circonscrite. Sans doute ces longueurs découlent du mode de distribution de cette énergie et par conséquent des équations dont nous nous servons mais la détermination de ces relations ne nous occupe pas ici, et le rapport existant entre les deux racines constructives des rectangles n'est pas égal à celui des longueurs des côtés.

entre ces deux polyèdres. La formule des sommets de l'icosaèdre sera 3 (3 × 1) ; nous choisissons (3 ×1) pour exprimer 4, parce qu'il répond au processus hexagonal propre à l'icosaèdre.

On déterminera le dodécaèdre par 5 rectangles (ou contre-rectangles) qui réaliseront 10 arêtes non contiguës. Chaque rectangle formera, avec ses deux voisins, un dièdre de 72°, et avec son opposé un dièdre droit. Leur ensemble formera une sorte de moulin partageant en 5 dièdres égaux le cycle hélicoïdal de la sphère. Cette structure paraît correspondre aux schémas des tourbillons, considérés comme la source de la matière atomique : elle se prête à la rotation spiraloïde et sphéroïdale à la fois. La formule adoptée pour les sommets du dodécaèdre sera 5 (5 — 1) ; nous exprimons 4 par (5 — 1) parce qu'il répond au processus décagonal, plus intimement lié au dodécaèdre qu'à l'icosaèdre.

F. Warrain.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

Extrait d'une étude sur Rodin, par *V. de Saint-Point.*

Tout être est infini, car les moments de son mouvement sont innombrables. Et, puisque tout moment peut être éternisé dans l'œuvre d'art, le rôle de l'artiste, imbu de cette conception de la beauté, est de découvrir soit le mouvement initial de chaque sentiment — tout sentiment est une révélation synthétique de l'être tout entier — l'*image atomique du mouvement,* pourrait-on dire, correspondant à un sentiment, soit une résultante de plusieurs mouvements, un état presque définitif de la vie intérieure révélée par la forme.



Rodin est le grand initié de ces *images atomiques du mouvement* et de ces *états presque définitifs* de l'âme, Son art n'exprime jamais une figuration de repos, donc ne communique jamais une impression de calme, une émotion de détente. Il a généralisé la valeur sentimentale de la physionomie à toutes les lignes du corps ; il a donné la mobilité des yeux aux plus menus creux produits par le jeu des muscles et des nerfs du corps, Ici, son art devient magique, miraculeux, car le secret du procédé demeure inconnu, non seulement au contemplateur, mais aussi au créateur. En lui, on retrouve l'amour du mouvement, qui, dans nos cavernes préhistoriques, caractérisa l'art merveilleux des primitifs chamois et de rennes, ce t art étrange qui saisit à la course les plus extraordinaires attitudes des animaux.

***

Le Mercure de France.

Conclusion du bel article de M. *Charles Morice* sur Eugène Carrière :

« Pour l'artiste, les formes évoquent des idées, des sensations et des sentiments ; pour le poète, les sensations , les idées, les sentiments évoquent des formes.» Voyez qu'il ne s'y trompait pas.Mais il pensait que des points de départ et d'arrivée différents n'interdisent point à l'artiste et au poète une collaboration large. Il pensait que la déchéance de la doctrine idéaliste atteint également le poète et l'artiste, que tous deux doivent procéder par d'harmoniques transpositions du

physique au moral, et, je le répète, le sens des proportions se confondait chez lui avec le sens des analogies et des correspondances. Les deux plans de la nature, matériel et spirituel, n'en font qu'un pour lui. Il faut que l'homme se comprenne et comprenne les choses : il les retrouvera en lui, il se retrouvera en eux. Tout ce qui passe n'est que symbole, écrit Gœthe. Tout ce qui se voit n'est que signe. Comme les traits de l'homme sont les signes de son être caché, de son caractère, ainsi l'homme lui-même, et même l'homme caché, n'est que le signe d'une réalité plus profonde où tous les éléments se rencontrent et ne font qu'un. La recherche de cette unité légitime seule notre présence et nos efforts ; la découverte de cette unité fait la gloire d'un homme, d'un temps.

Dans la même Revue, *Léon Sorg*, que nous connûmes jadis à Nancy, avec Stanislas de Guaita et Maurice Barrès, et qui vient de mourir après avoir passé sa vie dans les Indes françaises, donne d'intéressantes explications sur les prestidigitations des fakirs, dans son « *Yoghisme dévoilé* ». Et il indique les solutions naturelles des truqueurs qui en imposèrent, de près à Mme Blavatsky, et de loin à M. Papus. Regrettons que ces propagandistes et vulgarisateurs aient, par ignorance, confondu le Yoghisme et le fakirisme La *yoga* est une chose sérieuse menant à de profonds résultats ; le fakirisme est une œuvre de forains et de bateleurs. Sachons faire la juste différence entre une méthode scientifique pour progresser, et un moyen empirique et grossier pour gagner de l'argent.

Revue de philosophie.

Intéressant article de M. *Gardair*, réfutant M. Sertillanges, dont l'opinion s'était fait jour dans un article intitulé : Agnosticisme ou anthropomorphisme. Voici la conclusion de M. Gardair :

M. Sertillanges me conseille de lire Kant ou Renouvier, ou simplement l'article de M Dessoulavy relatif au Dieu fini de M Schiller, où se trouvent des arguments « formidables ». Volontiers, si j'en ai le temps, je m'occuperai de réfuter ces arguments, qui ne sont peut-être pas si terribles ; mais je ne voudrais pas, pour en triompher plus facilement, sacrifier une partie de la vérité. Pour ce qui est de Kant et de Renouvier, je les ai quelque peu lus tous les deux; je les ai même comparés et jugés dans un article intitulé : *Criticisme et Néo-criticisme,* où j'ai déjà exprimé ma conviction sur la portée des principes rationnels et essayé même de formuler à nouveau la preuve de l'Etre premier et parfait par le principe leibnitzien de raison suffisante appliqué à la contingence de l'univers. Ceux qui ont lu cet article ne s'étonneront pas si je dis que les opinions de M. Sertillanges ont quelque affinité avec celles de Renouvier et de Kant. Renouvier, on le sait, prétend, pour ce qui dépasse les constatations empiriques, remplacer la connaissance, selon lui, toujours plus ou moins contestable, par une *croyance rationnelle*, où une foi naturelle complète et fixe l'adhésion de l'esprit sous l'influence des éléments humains de passion et de volonté. De son côté, M. Sertillanges, au moins au sujet de Dieu, semble assimiler la science à la croyance, et déclare même for-

mellement que l'Etre premier est pour nous l'inconnaissable tout pur, bien qu'il nous soit naturel de croire en Lui. De Kant, M. Sertillanges semble avoir hérité une tendance à limiter la portée de la connaissance humaine aux objets soumis à notre expérience et à penser que, si au delà nous posons naturellement une Cause première, c'est que les objets que nous observons nous paraissent, dans leur indigence, avoir besoin d'être en rapport avec quelque chose d'extérieur qui les explique, mais dont nous ne pouvons rien savoir, pas même si la notion d'être lui est applicable. Je ne veux cependant pas dire que M. Sertillanges adopte sans réserves le kantisme ni le néo-criticisme; mais je lui reproche de ne pas réagir assez fortement contre ces systèmes, et de donner peut-être à ses lecteurs la tentation de contester la valeur des principes rationnels, pour tout ce qui outrepasserait les bornes de l'expérience humaine. De là au scepticisme sur Dieu, la pente est facile ; et faire douter de Dieu est un mauvais moyen pour engager à vivre de lui.



Les Nouveaux horizons.

M. *Marsault*, avocat à Alger, envoie à cette Revue le résumé de ses critiques concernant l'affaire de la villa Carmen, critiques qu'il avait exposées dans une lettre fort longue, adressée à la *Voie*. Au reçu de cette lettre, nous avions été trouver le professeur Richet ; c'est à la suite de notre visite que M. Richet nous fit les intéressantes déclarations que nous avons, en leur temps,

publiées dans la *Voie*. Il est inutile d'y revenir. Il y a eu, à la villa Carmen, des dupeurs et des dupes. Nous connaissons les dupeurs, et M. Marsault les précise d'une façon définitive. Nous connaissons aussi les dupes. Mais ce que M. Richet, dans sa déclaration, fait ressortir avec véhémence, c'est qu'il n'entend pas être rangé parmi les uns non plus que parmi les autres. Et c'est la morale de cette trop simple aventure.

***

Revue du spiritisme.

Ce qui vient d'être dit plus haut s'applique à cette Revue, bien qu'elle cherche à faire démontrer la vraisemblance des faits d'Alger par un médecin qui habite Bordeaux. Comme dans les batailles douteuses du premier Empire marchait la garde impériale, la garde spirite a donné pour le compte de la villa Carmen. Mais elle n'a pas gagné la bataille.



Bulletin de la Société de Nancy.

M. *Cordier*, continue sa série sur les grandes religions ; il étudie l'*antique religion égyptienne*, et nous y trouvons une preuve nouvelle de cette vérité que toutes les religions sont sorties de la même source, et que cette source n'est autre que l'antique et universelle initiation. Il conviendrait de lire entièrement ce travail remarquable et succinct ; nous en donnons simple-

ment un passage où nos lecteurs reconnaîtront les théories chères à la *Voie* :

« De même que la Nheit-Isis de Saïs symbolisait la divinité en soi, considérée, si l'on peut dire, dans son Ipséité absolue et abstraite, de même l'Isis foulant aux pieds le serpent Apoph symbolisait la divinité dans son action éternelle et permanente. Or cette action a pour condition nécessaire l'opposition perpétuelle de deux forces résidant en Dieu, mais de condition différente : l'une active, représentée par Isis, l'autre passive, représentée par Apoph.

« L'opposition de ces deux forces produisait la force créatrice divine qui engendrait d'une façon *continue* et spécifiait toutes les formes des choses, spirituelles ou matérielles, et constituait ainsi la vie même de l'univers. En sorte que cette vie de l'univers coexistant éternellement avec la vie de Dieu ne pouvait être conçue en dehors de celle-ci, comme la vie de Dieu ne pouvait être conçue en dehors de la vie de l'univers. En d'autres termes, ces deux vies, quoique *non confondues*, étaient pourtant *inséparables*. Et, de fait, l'esprit de l'homme terrestre est ainsi construit qu'il ne peut concevoir l'une sans concevoir immédiatement l'autre.

« Tel était l'enseignement de la doctrine secrète.

« Et qu'on n'imagine pas l'infirmer ou le réfuter en lui infligeant l'épithète de *panthéiste*,dont abusent les philosophes chrétiens et l'apolégétique ecclésiastique,quand ils sont acculés à une impasse par les arguments ou le simple exposé de la doctrine initiatique.

« Du moment où notre esprit,quand il médite,observe

et réfléchit, est obligé de concevoir Dieu comme la raison d'être, le principe et la source de toutes choses, il faut bien admettre que toutes choses sont *en Dieu* d'une certaine façon et sous certains rapports, que nous ne discernons pas, il est vrai, dans leurs détails et leur analyse, mais dont nous pouvons légitimement affirmer l'existence. Et, réciproquement, il faut admettre aussi que Dieu est, d'une certaine façon et sous certains rapports, *en toutes choses*, puisque toutes émanent de lui directement ou indirectement.

« Qu'on appelle ou non cela du panthéisme, peu importe ! Car, en dehors de ce panthéisme-là, l'esprit de l'homme ne peut que tomber dans l'anthropomorphisme ou choir dans la négation. Cétait, du reste, le panthéisme de saint Paul quand il disait : « *In Deo, vivimus movemur et sumus.* » Les docteurs ecclésiastiques feraient peut-être bien de ne pas l'oublier. »

Citons également la curieuse conclusion de M. Cordier, par laquelle il établit la filiation directe de la ville de Paris avec l'Isis égyptienne, sans passer par l'Is légendaire, qui tient tant au cœur des Bretons, et qui fit la gloire musicale de M. Lalo :

« A la suite de la conquête romaine, quand l'Egypte vaincue ne fut plus qu'une province des Césars, le culte d'Isis, quoique déchu de son ancienne splendeur, se répandit dans tout l'Empire. Il pénétra dans tous les pays que baigne la Méditerranée, et nous en avons aujourd'hui encore la trace vivante dans notre capitale : Paris.

« Vous connaissez tous les armes de la grande ville.

Sur son écusson est gravé un vaisseau qui flotte sur la mer, avec cette inscription latine : ***Fluctuat nec mergitur.*** Il flotte et ne sombre pas.

« Or ce vaisseau n'est autre chose que le vaisseau symbolique de la déesse Isis. Les *Parisiens* (*Parisii*) demeurent sans s'en douter les fils d'Isis. *Paris* est, en effet, un nom d'origine égyptienne. Il vient de Bar-Isis, qui signifie mot à mot : le vaisseau ou la barque d'Isis. Par la simple transformation si fréquente du *b* en *p* et par l'élision des deux lettres finales *is*, *Bar-Isis* est devenu *Paris*. A plusieurs reprises, d'ailleurs, on a trouvé dans des fouilles faites à différentes époques dans l'île de la cité, dans l'antique *Lutèce* des Gaulois, des statuettes d'Isis ou des débris de sculptures dont le caractère égyptien est incontestable.

« Ainsi Paris, après deux mille ans, a beau avoir pour patronne chrétienne sainte Geneviève, il n'en conserve pas moins sur son front glorieux le sceau sacré de la divine Isis, comme un témoignage des ruines du passé, et peut-être comme un signe des résurrections futures.

« Ajoutons que la devise : ***Fluctuat nec mergitur,*** placée sous la barque d'Isis comme un défi aux puissances destructives des abîmes de la mer, fait songer à ce mot de l'Eglise romaine : « Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre moi. »

***

L'Echo du Merveilleux.

Nous lui empruntons la description de l'amulette

que Pascal porta dans ses vêtements depuis l'accident du pont de Neuilly jusqu'à sa mort.

✝

L'an de grâce 1654.
Lundi,28 novembre,jour de saint Clément,pape et martyr
et autres au martyrologe.
Veille de saint Chrysogone, martyr et autres.
Depuis environ dix heures et demie du soir, jusques
environ minuit et demi.

Feu

Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob.
Non des philosophes et des savants.
Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.
Dieux de Jésus-Christ.—Deum meum et Deum vestrum.
Ton Dieu sera mon Dieu.
Oubli du monde et de tout hormis Dieu.
Il ne se trouve que par des voies enseignées dans l'Evangile
Grandeur de l'âme humaine.
Père juste,le monde ne t'a point connu,mais je t'ai connu.
Joie, joie, joie, pleurs de joie. — Je m'en suis séparé.
Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ
Mon Dieu me quitteriez-vous ?
Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Cette vie est la vie éternelle : qu'ils te connaissent seul
vrai Dieu et celui que tu as envoyé J.-C.
Jésus-Christ, Jésus-Christ.
Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Evangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre

Non obliviscar sermones tuos. Amen·

Dans le numéro du 1er novembre, M. *Gaston Méry* donne le compte rendu d'une séance ayant eu lieu chez lui le 11 octobre: il a présidé lui-même à l'installation, et s'est entouré des plus grandes précautions scientifiques. Nous extrayons du récit de ces phénomènes les lignes suivantes :

Ce fut quelques instants après la matérialisation de Charlotte Chazarain, lorsque apparut une forme enfantine, en tout semblable à celle qui s'était présentée au cours de la séance précédente, mais peut-être, à ce qu'il me sembla, un peu plus petite.

D'abord, elle se montra, dans l'entre-bâillement des rideaux, dont les bords étaient en quelque sorte collés à sa robe blanche. Elle avançait et reculait, comme une souris qui hésite à sortir de son trou. Elle dit d'une voix frêle : « Papa..., maman. » On lui demanda son nom. Elle répondit : « Joseph ». Elle dit aussi un autre nom qu'on ne distingua point.

A ce nom « Joseph », un monsieur et une dame, à l'autre bout du salon, se levèrent

Je vis alors ceci :

Comme si, réellement, dans les deux personnes qui étaient debout, le mignon fantôme avait reconnu son

père et sa mère, il s'élança, abandonnant soudain les bords du rideau, et vint jusqu'à ma hauteur, les bras tendus. Là, comme s'il avait butté ou glissé sur le parquet, il tomba — et, telle une bulle qui crève, disparut.

Cette petite scène, dont je ne perdis aucun détail, ne dut être bien vue que de quatre ou cinq personnes. Les autres n'aperçurent sans doute qu'une forme vague.

Mais, moi, j'eus un serrement de cœur. L'idée que ce père et cette mère avaient peut-être reconnu la voix de leur enfant et qu'au moment même où cette émotion les étreignait, la forme apparue s'évanouissait, me causa je ne sais quel frisson, quel navrement. C'était à pleurer, si on croyait le phénomène réel ; à hurler de colère, si on le supposait truqué... mais truqué, comment? Miller était là, à quarante centimètres de moi, assis bien tranquille, mêlant ses réflexions à celles des assistants. Ses mains étaient posées à plat sur ses genoux.

M. Méry nous promet en conclusion l'explication des phénomènes constatés par lui. Nous en donnerons un compte rendu.

***

La Lumière.

Extrait d'une courte étude sur l'*Extase*, par *Fabre des Essarts.*

« Ceux à qui cet état est inconnu, dit Plotin, peuvent s'en faire quelque idée par les amours d'ici-bas. Mais les amours de ce monde ne s'adressent qu'à des objets mortels et à des fantômes. Là-haut seulement est le véritable amour. Là, il n'y a plus rien de ce qui aime

et de ce qui est aimé. Ils ne sont plus deux,tous deux ne sont qu'un. »

« Tous les Alexandrins reconnaissent que l'extase dépasse la raison, mais qu'elle n'en est pas moins le principe de toute certitude. C'est en nous identifiant avec l'Un que nous entrons en possession directe de la vérité. Tout autre genre de ma thèse laisse subsister la dualité du sujet et de l'objet, du connaissant et du connu, et n'exclut pas, par conséquent, la possibilité du doute. Dans l'extase,l'âme ne reçoit pas la connaissance, elle la possède intuitivement ; elle est coparticipante de l'Un, qui est la source de toute science, ou plutôt qui est lui-même la science intégrale.

« Comment parvient-on à cet état idéal ?

« Par la suppression de toutes les fonctions intellectuelles, par le repos et le néant de l'Intelligence, répond Porphyre.

« Pour découvrir l'Un, affirme Plotin, il faut ouvrir les yeux de l'Ame et fermer ceux du corps. Il ne faut pas chercher la lumière divine, mais l'attendre dans le silence et la résignation. Elle viendra à son heure. »

***

Reçu en outre :

Revues de langue française : *La Résurrection, l'Etincelle, la Vie nouvelle.*

Revue de langue allemande : *Neue metaphysische Rundschau,* excellente Revue psychique et philosophique encore récente. Sommaire : Die Vogelgesprache,

AVIS

Prochainement, nous publierons, avec une préface spéciale et des notes documentaires, les ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE, par S. G. SIMON, évêque de Tyr et d'Orient, et par S. G. THÉOPHANE, évêque de Versailles.

Les notes documentaires, colligées par le patriarche SYNÉSIUS, indiquent le lien rattachant étroitement la Gnose moderne à la Gnose de Valentin et des Pères de l'Eglise gnostique primitive.

Les ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE constituent le catéchisme indispensable à tous les postulants gnostiques et aux titulaires du premier grade, qui désirent gravir les échelons suivants de la hiérarchie, et accéder à l'étude personnelle de la vérité.

(Voir la notice page 94)

PREMIERE PARTIE

LES SEPT ÉLEMENTS DE L'HOMME

ET LA PATHOGENIE CHINOISE

Toute la thérapeutique de l'Extrême-Orient est directement issue des dogmes de la plus ancenne étude. Dans la croyance bouddhique, dans le taoïsme mystique, dans le lointain et métaphysique Yiking, il n'y a qu'une seule et irréductible affirmation sur le septénaire d'éléments premiers qui forment le composé humain. Sous des noms différents, leur nature subsiste identique, et l'universalité de cette croyance épandue a influé

sur toutes les sciences d'origine seconde nées aux époques ultérieures, dans les cerveaux faits au module de ce premier et infrangible principe.

Dans une union étroite, qui est un gage de la vérité, se corroborent, à des plans différents, s'étayent et s'entr'aident la science hiératique, la foi populaire et les déterminations physiologiques.

Les Extrêmes-Orientaux ont excellemment vu que la science de la conservation du corps ne pouvait trouver sa voie qu'en s'éclairant du flambeau allumé par les sciences intellectuelles, et que le premier devoir d'une science expérimentale était de prendre, en principe axiomal, la déduction logique des sciences rationnelles.

Il n'appartient qu'à des présomptueux de vouloir déterminer les vérités du plan spirituel par les sensibilités du plan animique, et celles-ci par l'empirisme du plan corporel. Une aussi bizarre opinion provient évidemment d'un acquisition mal coordonnée de concepts, d'un amoncellement incohérent de principes dans un esprit qui éclate à les vouloir contenir tous, d'une pose à faux en un cerveau de données expérimentales probables, auxquelles la vanité, commune aux imparfaits, prête gratuitement la puissance des évideaces ou des démonstrations rationnelles.

La science pure et première doit avoir comme conséquence les différents savoirs que l'homme découvre par la suite, en application, aux degrés différents et aux situations diverses des corps, des principes éternels.

Mais, de même qu'un corollaire ne peut prétendre à régenter le théorème, de même les sciences secondes ne peuvent prétendre à rien sur ou contre les sciences premières ; et, si la physiologie ou la thérapeutique semblent soudain s'insurger contre la métaphysique ou la psychologie, — il n'en faut pas douter un instant, — c'est que l'expérimentale fut mauvaise, et que l'empirisme est à recommencer.

Telle est la base des sciences d'observation de l'Extrême-Orient : il ne faut pas chercher ailleurs la cause du pouvoir physique extraordinaire de ses savants et de la merveilleuse perspicacité de leurs expérimentations.

En pathologie, ils ont fait la plus délicate application et la plus savante interprétation de leurs doctrines. Conscients que les maladies, telles qu'elles nous apparaissent, sont de simples effets, que les causes de ces maladies dans des organes spéciaux ne sont que des suites immédiates de la cause véritable, ils ont cherché l'origine de tout mal, au plan supérieur, dans l'un des principes essentiels de l'homme, afin de pouvoir, une fois la source morbide découverte, la tarir d'un seul coup par le remède approprié, non plus à la conséquence tangible, mais à la cause primordiale, souvent obscure, toujours cachée.

Et ils ont établi, à ce sujet, les principes d'une science véritablement originale — dont le nom, seul existant en Occident, n'a pour ainsi dire plus de bon sens à nos oreilles — la Pathogénie, qui est, au sens strict du mot, de l'acrotisme nosologique.

***

En expérimentalisme, disent les Chinois, les simplifications sont plus souvent des mélanges que des réductions et ne conduisent ainsi qu'à la confusion. Voici donc leur théorie :

Le corps (*xuong*, substances organiques) et le sang (*maû*, véhicule de la vie animale) constituent les éléments inférieurs de l'homme. Le *Wun* ou volonté céleste qui tient le composé humain en son intégrité (se rappeler Paracelse), parcelle divine qui est en nous, et l'entendement (*Tinh*) qui est, non pas la faculté de raison, mais la faculté des associations d'idées, constituent les éléments supérieurs. Voilà le *corps* et l'*âme* dont l'union fait l'homme. Or, le sang, si pur, si globulé qu'il soit, ne peut servir à entretenir l'existence physique, s'il n'est à la fois agile, chaud et vibrant : l'association d'idées ne peut prendre apparence en notre diction sans une communication intime avec le corps : il existe donc forcément en nous une faculté de chaleur, de mouvement, de lumière, qui est en dehors de toute physiologie et au-dessous de tout entendement. Cette faculté a trois modalités de révélation et d'œuvres bien distinctes ; et il convient de lui laisser sa triple détermination, si on ne veut pas errer — en cet invisible et, par suite, difficile domaine — au moment de la spécialisation.

Or les éléments supérieurs, venant de la volonté Une et de ses conséquences, ne peuvent être affectés *essentiellement* d'uacun mal.

Or, les éléments *inférieurs* ne peuvent être directement attaqués que par des effluves *extérieurs*, destructifs ou délétères, c'est-à-dire que leurs seules affections ne peuvent se traduire que par une perte de quantité ou un changement de qualité. Les deux seules maladies *essentielles* des inférieurs sont donc la corruption et l'anémie, deux maladies visibles, et dont les prognoses, le traitement et la guérison ne sortent pas de l'empirisme habituel.

Donc, toutes les maladies, qu'elles portent sur l'un quelconque des éléments humains (sauf le septième, qui est inattaquable et ne peut provoquer qu'un seul état, la mort subite, qui n'est pas une maladie, de par la dissociation d'avec les autres éléments), toutes les maladies ont leur cause primordiale en l'un des trois intermédiaires qui réunissent les molécules corporelles aux facultés de l'entendement (lesquelles ne sauraient se toucher dans leur coexistence, sans l'adjuvant de moyens d'un autre plan). Le mouvement, le souffle et la lumière sont donc, à cause même de leur ténuité essentielle, les premiers éléments en butte aux influences morbides, les portes par lesquelles le mal s'introduit dans le composé que nous sommes.

La pathogénie orientale consiste donc, après un diagnostic psychologique, à déterminer, parmi ces portes, celle qui aurait été ouverte et brisée, afin que la thérapeutique puisse directement la refermer ou la reconstruire.

Ces considérations une fois admises comme étant des conséquences étroites des psychologies et des métaphysiques, quel raisonnement s'impose ?

C'est, dans le cas de la maladie prise à temps dans un corps non atteint de misère physiologique, de négliger l'effet visible, quelque terrifiant qu'il semble, pour remonter à la cause essentielle, cachée, obscure, mais seule efficiente du mal, et de l'attaquer exclusivement. C'est le rejet absolu de tout empirisme expérimental, de toute médication externe, de tous topiques ; c'est, dans le domaine pratique, l'exclusion de tous les succédanés, et la réduction de la pharmacopée à quelques principes régénérateurs et révulsifs, d'application adéquate à la découverte des causes déterminantes du mal. C'est la classification de la nosologie en quelques têtes de chapitres spécialisées.

C'est surtout la lutte psychique et intellectuelle contre le mal coïncidant et s'alliant intimement avec la lutte matérielle contre la maladie conséquentielle ; c'est, d'après la détermination exacte de l'ingressus morbide dans l'élément humain spécialisé, la tonification, l'exaspération, le réveil, ou, suivant le cas, le ralentissement, la réfrigération, l'appauvrissement dudit élément, en tout cas son retour à son influence coutumière dans le composé humain. C'est le rigide traitement, au plan animique comme au plan corporel, de la cause véritable ; c'est la réduction du mal produit dans l'élément principe, la répression du désordre porté dans la localisation physique de ce principe, indépendamment du processus suivi dans les différents organes par le développement de la maladie.

C'est dire que, basée sur les indices d'une pathogénie soigneuse, la thérapeutique n'est plus qu'un

corollaire matériel d'une science d'observation psychique ; que ce corollaire, à perdre toute son envergure expérimentale,perd en même temps ses chances hasardeuses et ses facilités à l'erreur ; et que, dégagée de toutes les faussetées que traînent avec elles des observations mal faites, ou des constatations de symptômes étrangers dus à des circonstances extérieures inconnues de l'observateur, la médecine n'est plus qu'une application logique d'une psychologie physiologique d'une considérable valeur, et gagne en précision ce qu'elle semble perdre en initiative.

Il est néanmoins bon d'ajouter que le traitement par remède direct, à l'exclusion des succédanés, suppose l'emploi des révulsifs et des toxiques les plus puissants, capables de révolutionner l'organisme humain ; que ce traitement implique l'usage, sans aucun lénitif ni tempérament, de quantités déterminées durant des périodes déterminées ; il faut ajouter que la puissance de cette médication nécessite, chez tous les autres éléments du composé humain, une force vitale, une énergie suffisante pour résister à son action, et produire des effets réflexes dont bénéficiera l'élément atteint et traité. Il faut donc au sujet force et jeunesse, et de plus une santé générale, qui suppose que le mal a été traité aussitôt reconnu, et que la diathèse, en cas d'hérédité,a été saisie dès l'âge le plus tendre. Nous conclurons donc immédiatement que, si les accidents subits, les affections graves, les cas même désespérés rencontrent, dans l'application de la pathogénie à la thérapeutique, des chances de guérison véritablement

extraordinaires et inconnues aux Occidentaux, au contraire, les malades invétérés, les vieillards, les anémiés et les diathésiques d'ascendance non traitée, sont peu susceptibles de guérison, parce que la thérapeutique n'admet pas ou ignore les succédanés capables d'adoucissement et de soulagement, et que les malades ne supporteraient pas les médications violentes capables seules de refréner le mal.

Qu'une localisation des éléments vitaux semble dès lors nécessaire, cela n'est pas douteux ; mais cette localisation — absolument théorique — ne sert, comme point de départ, dans la pathogénie, que comme sert la supposition d'une valeur de x dans la discussion d'une équation algébrique ; prise à elle seule, la supposition est gratuite et contestable ; mais c'est une base hypothétique nécessaire, d'où part le raisonnement pour suivre la filière des positions possibles, leur assigner des valeurs concordantes, et revenir alors à l'x initial, indéterminé, mais à qui la définition de toutes les valeurs voisines ne laisse plus qu'une seule place à prendre, qui est sa véritable place. Ainsi a-t-il été raisonné dans la disposition des éléments vitaux à travers les organes ; et faut-il même admettre un renversement normal de l'hypothèse primitive en certains cas psychologiques, physiologiques, ou même pathologiques, dès l'avance prévus : exactement comme, au passage insensible d'une valeur par une ligne de démarcation désignée dans la *courbe des valeurs*, la valeur correspondante de l'inconnue bondit soudain de *plus l'infini* à *moins l'infini*.

⁂

Le *Khi* ou souffle (voir la doctrine des stoïciens), véhicule de la vie générale, est le facteur qui paraît le plus important dans cette organisation, ou, en tout cas, celui dont la valeur quantitative paraît le plus considérable.

Les trois éléments dissolubles étant en potentialité d'animation vitale, les trois éléments immortels étant en potentialité de localisation temporaire, le *Khi* vient, de sa complexité, enchaîner et réunir des éléments d'essences diverses et de propriétés disparates. En effet, le *Khi* a ceci de commun avec les dissolubles qu'il meurt, et ceci de commun avec les immortels qu'il ne se dissout pas, et qu'il se réunit, par une immédiate résurrection, à ces immortels, pour constituer un nouveau mode d'existence. Tel est le mécanisme de la naissance ; tel est par inversion le mécanisme de la mort.

Le *Khi* (souffle de vie) dont l'entrée en jeu cause directement la vie dans l'organisme humain, trouve deux mouvements à déterminer, un dans les supérieurs, un dans les inférieurs ; ces deux mouvements s'appliquent à deux spécialités, l'une physique et matérielle, l'autre hyperphysique et intellectuelle ; ces essences ces éléments, ces mouvements, constituent le jeu de l'organisme, qui s'appelle l'existence humaine normale.

Du côté physique, le *Khi*, allant droit aux poumons, organes de la combustion et de la régénération des combustibles, atteint le sang, qui se meut et forme, sous son impulsion, le nodus sanguin (inférieur) schématisé sous la forme d'un tourbillon ou d'un plexus.

Du côté psychique, le *Khi* rencontre l'élément immortel *Thân* (lumière et conséquentiellement chaleur). Il s'unit immédiatement à lui de la façon la plus indissoluble (cela est naturel, puisque le *Khi*, sujet aux résurrections, est plus attiré du côté des immortels que du côté des dissolubles) et forme avec lui le nodus psychique, lequel se répand dans tout l'être, mais a sa spéciale locallsation dans le cœur : le *Thân*, quand il est seul, n'est pas localisé. Mais il faut remarquer que l'isolement du *Thân* est une potentialité, et non un état.

L'un à l'autre réunis, le *Thân* et le *Khi* deviennent l'unique *Thânkhi* (fluide ou corps astral) : il se répand autour des éléments immortels ; il affecte le *Tinh* (association des idées) et y produit le nodus intellectuel, localisation passagère dans le cerveau. Je dis « passagère », parce qu'il est admis en Orient qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un cerveau pour avoir des associations d'idées.

Comme il est inutile — et même dangereux, dit le *Phan Khoa-Tu*, — de vouloir affecter le *Wun* (qui n'est qu'une manifestation) et le lier à des éléments humains, il ne reste qu'à expliquer l'action du mouvement sur les organes tangibles qui forment le « corps » humain.

Or il existe ici une application spéciale du principe de l'*Am-duong* (1) (principe double, physiologique-

(1) L'Am-doung, principe double créateur de la métaphysique de *Fohi*, est le fondement de la philosophie métaphysique chinoise. On en retrouve des applications dans toutes les branches de toutes les sciences, et cette théorie est posée en principe axiomal et quasi divin.

ment chaud et froid, sec et humide). Une superficielle expérimentation établit que le corps humain, par son dégagement , tant de calorique que d'humeur, participe au double principe.

Toute sécrétion, tout dégagement suppose un mouvement intérieur ; d'où le Rein est considéré comme un foyer de mouvement, puisqu'il est sécréteur des humidités corporelles ; par suite, il sert, dans la marche des éléments inférieurs, comme d'une sorte d'intermédiaire. Son nom même l'atteste (*Than-thuy :* rein humide). C'est le correspondant à l'*Am* du principe double.

D'autre part, la chaleur doit avoir aussi son mcuvement spécial ; et ce mouvement doit avoir un siège. Le *Thân* (chaleur) se meut avec *Khi* et ne peut commencer son mcuvement sans lui ; cependant, il a son mouvement propre : donc, par l'analogie chère aux Orientaux, et pour satisfaire au *Duong* du principe double, il existe, localisé en face du *Thanthuy*, un *Thanhoa* (mouvement de la chaleur), lequel attache le *Thân* au sort du *Khi*.

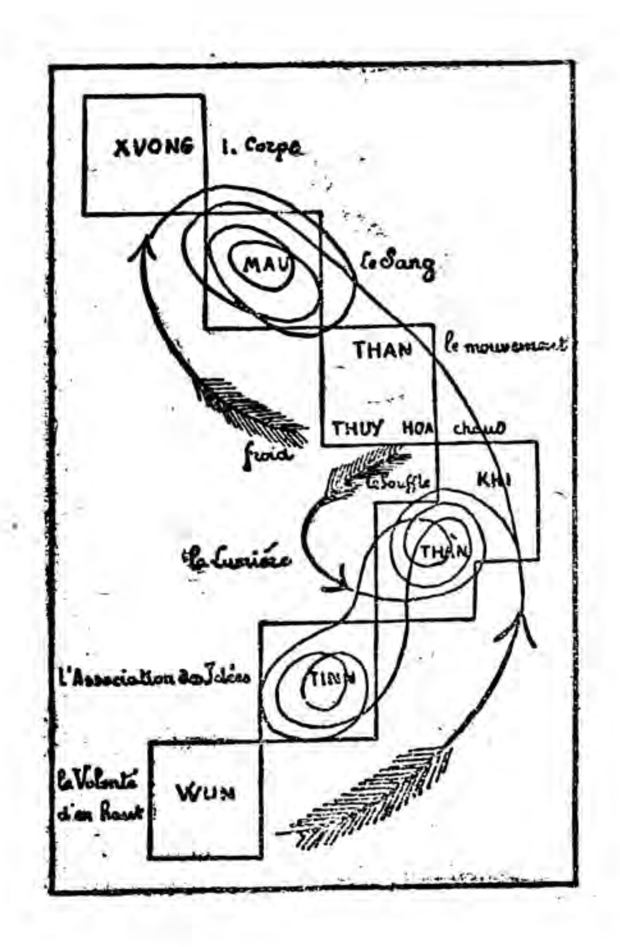
Ainsi, entrée normale du *Khi :* sa division immédiate ; une quantité proportionnelle au *Thân* s'attachant à ce *Thân* pour former le nodus psychique ; et ce Psychique actionnant l'intellectuel (localisation : le cœur, le cerveau) ; le reste du *Khi* actionnant le sang, et formant le nodus corporel (localisation : les poumons), le principe *Am-Duong* reliant par l'*Am* les inférieurs par un mouvement réactif (localisation : le Rein) et poussant, par le *Duong*, le *Thân* vers sa voie normale

(localisation indéfinie: par analogie on place l'*Am* dans le rein gauche, et le *Duong* dans le rein droit; mais il n'y a à cela d'autres causes que la raison toute gratuite de l'amour de la symétrie: telle est la forme de l'action vitale sur le composé humain en état normal et de bonne santé. Rappelons encore une fois que la localisation physiologique à un point de départ hypothétique, et seulement vraisemblable, dans les spécialisations des différents cas morbides, dont le processus peut changer rationnellement la marche ordinaire, et le réduire à la seule valeur d'une pétition de principe.

On voit par là quelle expérience physiologique une telle science exige du thérapeute,au cours de la pratique, et combien un véritable savant des sciences expérimentales, pour diagnostiquer sûrement, doit être un philosophe, plus encore qu'un médecin.

***

Etablissons ici le schéma de la vie normale, ainsi que le présage le précédent exposé : on reconnaîtra, à la disposition des sept éléments,leurs relations respectives dans le composé humain, et leurs tendances parallèles et de sens contraires; on remarquera l'étroite union du *Thân* et du *Khi*, l'indication des influences et la valeur des trois nodus à l'état de santé. On remarquera enfin (et l'on donne parfois ceci comme preuve que les doctrines chinoises ne sont pas panthéistiques) la solitude de l'élément supérieur, dont la présence lie entre eux les six éléments, mais qui n'est lié à aucun d'eux que par sa volonté propre ; et, à l'autre extrémité du composé, on remarquera aussi la situation concor-



XVONG
l. Corps
MAU
le Sang
THAN
le mouvement
THUY
HOA
chaud
froid
le Souffle
KHI
la Lumière
THÀN
L'Association des Idées
TINH
la Volonté
d'en Haut
WUN

dante du dernier élément, qui est affecté par le composé, mais non relié à lui : fait singulier, dont on extrait, en psychologie orientale, les théories les plus audacieuses, l'une d'entre elles étant celle-ci : que l'homme n'a pas besoin, pour vivre, de l'apparence humaine que nous appelons corps.

Ce schéma est l'origine graphique de toute la représentation de la pathogénie. Car, à l'inspection des prognoses d'une maladie, le thérapeute se reportera à ce shcéma, et, appliquant l'observation expérimentale de telle ou telle souffrance (manque ou pléthore de l'économie organique), en déduira d'abord le nodus affecté, puis le Moteur, ou le Calorique, ou le Lumineux, entravé, diminué, ou augmenté, puis l'entrée morbide originelle, enfin l'élément du composé humain qui se trouve spécialement attaqué. Et, de cette longue inspection psychologique, découle seulement son diagnostic, lequel sera souvent différent de celui qu'ilaurait donné au seul examen superficiel des prognoses.

Tous les états normaux de la vie humaine sont ainsi réduisibles en schémas, presque toujours concordants avec les données empiriques. La règle pour les établir est analogue à celle par laquelle on établit les schémas morbides. Partant du schéma de la Vie, on observe, au moyen des symptômes, la caractéristique du nouvel état normal par où passe le composé humain. On observe l'élément spécialement intéressé par le changement d'état, celui dont les fonctions deviennent différentes, par ralentissement, diminution ou augmentation. La logique conduit, par analogie, à l'impression

éprouvée par l'élément et par les moteurs correspondants: une déduction stricte mène à l'immédiate conséquence dans l'organisme général. Et, si la conséquence est bien déduite, le schéma doit la traduire, sans aucune restriction, dans un graphique, non pas symbolique, mais directement commentateur.

Etablissons dès lors, sur les mêmes raisonnements, les schémas des deux états normaux de l'homme sain, en dehors de l'état de vie habituelle, l'état de sommeil et l'état de mort.

En l'état de sommeil naturel (se rappeler ici l'influence de la volonté sur les diverses sortes de sommeil), le ralentissement de la circulation du sang, l'indépendance rendue à l'association des idées, et même à l'idée simple, sont les deux symptômes caractéristiques, physique et intellectuel. Le schéma traduit de suite ces deux différences.

Les conséquences sautent immédiatement aux yeux, et graphiquement. Le *Khi* localisé dans les poumons (cette portion prend le nom de *Khiphoi*) étant moins considérable, — et la preuve en est que le sang, auquel il correspond, subit un mouvement ralenti, — il s'ensuit que la quantité de *Khi* qui s'applique au *Thân* (avec localisation au cœur) est augmentée d'autant ; et l'union, appelée *Thânkhi*, est, non pas plus étroite, mais plus active et plus subtile.

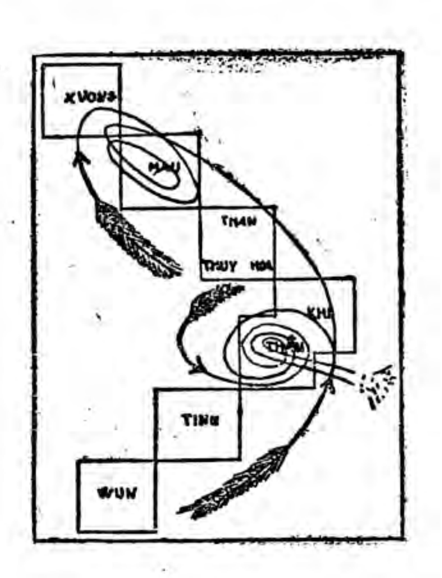
D'autre part, la fonction normale intellectuelle du *Thânkhi* (actionnement de l'élément *Tinh*, dans l'intérieur du composé humain) lui échappe, puisque l'indépendance du *Tinh* est un des deux symptômes du

sommeil. Donc, le *Thânkhi*, n'ayant plus de fonctions, *sort de sa localisation*. Le schéma de suite l'indique (car un élément ne peut être localisé que pour un but immédiat ; le but se dérobant, la cause de la localisation cesse, et l'élément *subtil*, reprenant son caractère d'ubiquité, perd sa localisation).

Le *Thânkhi* quitte donc l'homme endormi ; et, comme il n'est pas lié au *Tinh*, il n'est plus doué de volonté, ne va pas où il veut, et se trouve indépendant du dormeur : il est soumis aux influences du temps, du lieu, de l'espace.

Ce schéma donne l'explication de tous les rêves, — et même de ces sortes d'hallucinations qu'on attribue au souvenir d'une chose vue, à une mémoire obscure du passé, à une préoccupation du possible, ou à une prévision (dans la littérale étymologie du terme) de l'avenir.

Cet éloignement du *Thânkhi* donne la raison du danger que l'on court à un réveil brusque, qui rappelle violemment au dormeur le *Thankhi* lointain, parfois intéressé ailleurs, à un point tel que sa rentrée violente peut causer une catastrophe intérieure. Ce fait physiologique est d'ailleurs connu depuis longtemps, depuis le bon Montaigne lui-même,qui recommandait qu'on éveillât les adolescents au son d'une musique très douce. L'explication du désordre possible est toute physique : le réveil brusque cause aux éléments inférieurs et au *Khiphoi*, la surprise de l'éveil physique précédant l'éveil intellectuel. (Et on peut se rendre compte de ce fait en observant que, au réveil, on éprouve


THAN
THUY HOA
TINH

une sensation avant d'être capable d'un sentiment, et, *a fortiori*, d'un raisonnement : par exemple, en ressent la piqûre d'une épingle avant de percevoir que c'est une épingle qui pique, et que c'est une personne qui tient l'épingle). Or l'éveil physique, si le *Thânkhi* n'est pas rentré, appelle le *Thânkhi* ; et, par suite, le moment, très imperceptible, qui sépare l'éveil physique de l'éveil total, est un moment de déséquilibre général, provenant d'un manque de l'intellectuel.

Or toute surprise violente (comme celle d'un éveil brutal) cause une diastole et une systole également violentes, correspondant à un rétrécissement ou à un engorgement passager des artères au voisinage immédiat du cœur. Ce phénomène a lieu justement au moment où le *Thânkhi*, brusquement rappelé, veut réintégrer sa localisation physiologique. Il se trouve donc arrêté dans sa voie normale par un obstacle physique.

Or la non-rentrée du *Thânkhi* dans le composé humain serait la mort ; comme elle n'est pas prévue, et que *Wun* assiste toujours à cette existence, que sa présence contraint, *Thânkhi* est tenu de forcer sa localisation normale, ou d'en trouver une autre ; dans ce second cas, comme *Thânkhi* est formé d'un *immortel*, il va à la localisation immédiatement *supérieure* à la sienne, le cerveau, localisation de *Tinh*. Le cerveau se trouve donc en proie à une chaleur et à un mouvement inusités (prodromes de la méningite et des fièvres pernicieuses). Tels sont les délires, migraines, attaques de nerfs, désespoirs et larmes incoercibles, etc., des personnes réveillées en sursaut.

La doctrine des *Tinhdzuoc* va même plus loin : elle affirme que le *Thânkhi* est doué de facultés de perceptions spéciales ; sans quoi, dit-elle, on peut imaginer une volonté ou un hasard constants assez puissants pour forcer les *Thânkhi* de deux hommes endormis, à changer, en réintégrant les corps opposés, les personnalités humaines des dormeurs : elle admet que, dans le rappel du *Thânkhi* par le réveil, celui-ci ne peut se tromper de lui-même, et reconnaît psychiquement le composé dont il fait partie.

Poussant à la conséquence, les *Tinhdzuoc* admettent comme pernicieux le changement fait à un corps, pendant le sommeil par une cause extérieure, comme, par exemple, le changement d'habits et la teinture du visage : spécialement ils déclarent que la teinture en noir du visage d'un jaune ou d'un blanc endormi, en cas qu'on le réveille brusquement, conduit inévitablement au délire et à la folie passagère. J'ai connu des *Thay-Thuoc* (docteurs) qui affirment avoir vu une chose semblable. En tout cas, la transformation artificielle de la couleur d'un homme pendant son sommeil est un crime prévu par la glose des Lois Traditionnelles (mais non pas par les Lois Rituelles) et condamné à l'exil de première catégorie.

***

Le schéma des léthargies (état de rapport, catalepsie ou hypnose profonde, car ces différents états sont obtenus par des influences extérieures dont l'action

se superpose en un schéma identique) indique bien que la léthargie est un *sommeil aggravé*. En effet, le symptôme du ralentissement de la circulation vient jusqu'à l arrêt complet chez les léthargiques. Le symptôme de l'indépendance de l'intellect va jusqu'à l'emprise de cet intellect par une volonté étrangère, amie ou ennemie (ce que les hypnoses démontrent tous les jours pratiquement). Le schéma traduit ces symptomes et en tire les déductions logiques.

L'influence du *Thânthuy* sur le sang étant arrêtée, la localisation d'une partie du *Khi* dans les poumons (*Khiphoi*) n'a plus d'utilité pratique ni de raison d'être ; donc elle disparaît. Tout le *Khi* se reporte donc sympathiquement vers le *Thân*. (En effet, le léthargique est insensible, et va jusqu'à présenter toutes les apparences de la mort.) D'autre part, le *Thân* est excité outre mesure par le *Khi* tout entier, qui l'affecte avec une valeur et une intensité supérieures aux normales. Il y a donc augmentation de mouvement et de chaleur ; et le *Thânkhi* forme, au lieu d'un, deux plexus ; d'ailleurs l'effet réflexe analogique veut que la disparition du nodus sanguin se répercute dans l'appartion d'un nodus nouveau, dans les éléments supérieurs graphiquement opposés.

Le premier nodus A, semblable à celui du schéma du sommeil, tourbillonne sur lui-même, et, n'ayant plus de raison de se localiser, s'extériorise dans les mêmes conditions que pendant le sommeil. Le nodus B, de valeur équivalente, comme quantité de mouvement, à la valeur normale du *Khiphoi*, se rend dans

Tinh, suivant sa normalité, l'affecte, et l'excite à sa fonction. Mais *Tinh* ne peut se manifester corporellement, puisqu'il ne peut agir sur les éléments inférieurs que par l'intermédiaire du nodus A, qui est extériorisé. La localisation du nodus B en *Tinh* est par suite inutile ; donc ce nodus aussi s'extériorise, *entraînant avec lui la faculté de concevoir et d'associer les idées* dont il s'est revêtu. Dès lors, la présence de *Wun* reste la seule raison de l'existence, laquelle n'a plus de manifestation ; si longtemps que dure cet état, la vie humaine n'est pas menacée.

Mais il faut remarquer que, du moment où le nodus B a emporté *Tinh* dans son voyage extérieur, le dédoublement psychique et intellectuel est accompli, et encore dans les conditions les plus mauvaises pour le composé humain. En effet, *Tinh* ne pouvait plus se servir des éléments inférieurs ; mais sa présence au-dessus de ces éléments empêchait toute volonté ou force extérieures de s'en servir ; à présent les corps (*Xuong* et *Maû*) abandonnés sont à la merci d'une volonté clairvoyante, et même d'une force naturelle passant là fortuitement. On pourrait voir la vérité de cette affirmation tout orientale le jour où l'on ferait sur des léthargiques profonds des expériences raisonnées d'électricité ou d'un dynamisme dosé quelconque.

Telle est l'explication du fait aujourd'hui avéré, et pour lequel le bûcher n'était pas de trop jadis : que la volonté de l'hypnotiseur s'introduit dans les éléments de l'hypnotisé, les tient sous sa domination et comme

à son service. Mais c'est là que gît la responsabilité des expérimentateurs, qui sont souvent doués de plus de curiosité que de volonté, et qui, ignorant encore bien des choses, ne prévoient ni ne pressentent l'approche de forces extérieures égales ou supérieures à leur volonté même, attirées par le phénomène anormal produit, et s'emparant, grâce à leur valeur, d'un ou de plusieurs des éléments humains abandonnés.

Quant au *Thânkhi* et au *Tinh*, ils ne sont sujets qu'à la volonté assez forte pour réglementer leur vol capricieux. Ils peuvent donc être assez facilement saisis par l'opérateur, qui provoque leur sortie, et est par suite prévenu de leur passage ; il peut donc leur imposer sa volonté. Grâce à la ténuité,à la subtilité de ces éléments immortels, il peut les envoyer au loin, les rappeler : il peut se servir de leurs qualités spéciales pour connaître par eux ce qu'il ne pourrait connaître par lui-même, par exemple pour percevoir ce qui existe déjà, mais que, à cause de la rudesse de nos organes et de l'imperfection des notions de temps et d'espace, nous disons devoir exister seulement dans le futur. L'opérateur est ainsi maître du corps et de l'esprit du sujet. (Il n'est pas maître du composé humain ni de sa vie : car il ne peut provoquer directement la mort du sujet,*au moins dans le cas spécial qui nous occupe.*) Et là, sa responsabilité est beaucoup plus grande que dans la seule possession du corps. En effet, l'expérimentateur devrait, avant d'envoyer les éléments supérieurs du sujet en un lieu ou temps quelconques, connaître par avance toutes les forces vives errantes qui

s'opposeront au voyage que ces éléments effectuent à son commandement. Car une force supérieure à celle du metteur en mouvement peut arrêter les éléments dans leur course ; et, comme ceux-ci ne sont jamais maîtres de leur conduite, ils se brisent à cette arbrière imprévue. A un autre plan, ces éléments peuvent — étant donné surtout le domaine qu'on leur fait explorer d'habitude — rencontrer une volonté savante ou dégagée de nos formes imparfaites, qui, bien supérieure à la volonté de l'opérateur, se saisit elle-même de ces éléments voyageurs (ceci arrive dans les pays où l'hypnotisme est en honneur, et arrivera certainement un jour ou l'autre en Occident, lorsqu'on aura vulgarisé les pratiques expérimentées assez à la légère depuis quelques années), les applique à des desseins spéciaux, et, ignorant ou dédaignant leur origine, les remet, après s'en être servie,à l'aventure,désorientés, aveuglés, aussi incapables de retrouver le composé d'où ils sont sortis que l'opérateur premier est incapable de les remettre en sa puissance. Il est inutile d'énumérer les catastrophes qui peuvent résulter d'une éventualité semblable.

Dans ces conditions léthargiques, le réveil imprévu ou sans précautions est fatal. C'est un fait partout reconnu, et je n'ai pas besoin de rappeler que les accidents surviennent quand de mauvais plaisants ou des ignorants réveillent en sursaut de simples somnambules.

Ce schéma n'offre plus guère qu'un cas à l'examen, cas qui soulève un coin des voiles de l'un des plus

graves et obscurs problèmes : c'est le cas du savant qui a acquis assez de volonté, de savoir, de puissance sur lui-même pour pouvoir, après s'être mis lui-même en état léthargique, développer consciencieusement hors de lui, une somme de personnalité suffisante pour entrer en possession de ses éléments supérieurs indépendamment des inférieurs, et pouvoir ainsi lui-même, à l'aide de lui-même, franchir les bornes de la nature imparfaite et se trouver en un état psychique supérieur. Malgré les recherches jusqu'à aujourd'hui opérées, une telle proposition serait de suite rangée par les Occidentaux parmi les hypothèses irréalisables; cependant, cette hypothèse est du domaine des vérités et des réalités : le fait arrive en Orient, non pas fréquemment, mais assez souvent pour n'être pas taxé de merveille.

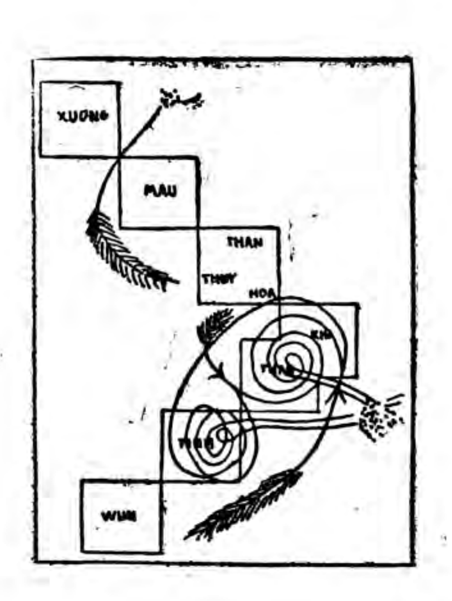
D'ailleurs, et sans tenter ici de rien établir, je ne fais qu'une technie didactique, tentant de démontrer la logique déductive de certains faits qui semblent extraordinaires, et qu'il serait extraordinaire, au contraire, de voir se produire sous un autre mode ou ne pas se produire du tout. Un cas comme celui que je viens de citer est une chose possible ; il n'a contre lui nulles barrières. En de telles conditions, évidemment difficiles à réaliser, le schéma montre que le danger pour l'opérateur qui s'opère lui-même est fort rare, mais que, lorsqu'il se présente, il est inévitable et mortel.

En effet, la force extériorisée des éléments humains est suffisante au but qui lui est proposé, car la volonté de l'homme connaît dès l'abord l'instrument psychique

dont il va se servir, et il évite de lui demander des choses inutiles ou dangereuses (parce que relativement inatteignables). Une raison du péril est donc évitée. Mais, si les éléments viennent à être rencontrés par une volonté supérieure, ou bien ils sont captés (et avec eux la volonté de l'endormi), ou bien la volonté de l'homme aux aguets voit le péril et, pour y échapper, se précipite rapidement, avec les éléments voyageurs, vers sa localisation corporelle. Et la rentrée violente des éléments, le contact brutal des supérieurs avec les inférieurs par un *Khi* tout émotionné et non rééquilibré, est propre à causer plus de catastrophes encore que le retour violent à la vie normale des endormis naturels, des somnambules et des cataleptiques.

Je n'ajouterai ici aucune considération. Je veux seulement montrer que les schémas pathogéniques du septénaire humain, schémas qui existent depuis près de cinq mille années, contiennent, en ce qui concerne les faits intermédiaires, le germe et les inéluctables conséquences des découvertes modernes, et que, en les pressant, un écrivain qui aurait assez de science et assez de temps en ferait jaillir des propositions et des corollaires encore insoupçonnés.

Le dernier schéma normal qui offre quelque intérêt est celui de la Mort. J'entends ici (comme le font les maîtres chinois) par Mort, la mort normale par usure, sans maladie mentale ni décomposante ; c'est-à-dire que, un instant avant les dissociations finales du composé humain, tous les éléments de ce corps composé ont leur valeur relative, leur mouvement, leur action


XUONG
MAU
THAN
THUY
HOA

rationnels. Dans ces conditions, le schéma de la mort dressé en Extrême-Orient va nous conduire à de singulières constatations, qui réjouiront les modernes psychiques. L'entrée en agonie enlève au corps une partie de sa sensibilité, à l'intelligence une partie de sa lucidité. A ces symptômes s'ajoutent un ralentissement de toutes les fonctions et un refroidissement général des organes. Mouvement, chaleur, lumière, diminuent proportionnellement jusqu'à la disparition, qui est la mort (dissociation des éléments par disparition du *Khi*).

Les diverses périodes de cette dissociation ressortent dans le schéma avec une singulière clarté ; il permet de voir à la fois quels éléments sont atteints les premiers, et aussi combien de temps la mort apparente peut durer sans amener la mort véritable, et enfin comment, tant que l'élément essentiel de la coordination n'a pas disparu, il est possible de rappeler à la vie un composé qui, atteint de tous côtés, n'a pas subi cependant la dissociation totale.

MATGIOI.

SUR LE NOM DIVIN

Cette notule n'a d'autre prétention que de produire au jour quelques observations personnelles, quelques simples trouvailles étymologiques ou subtiles hypothèses n'ayant qu'un rapport éloigné avec les savantes et doctrinaires affirmations des Fabre d'Olivet, des Eliphas Lévi, des Stanislas de Guaita et des Saint-Yves, sur le même sujet.

Le plan où nous nous plaçons est absolument différent de celui que ces maîtres ont choisi. Nous demandons en conséquence qu'on veuille bien ne point voir ici une intention d'irrespect à l'égard de leur haute science.

La lettre fondamentale, essentielle du nom divin est la lettre sémitique, qui s'allonge dans les alphabets européens et devient I, emblème phallique dans les deux cas, à cette différence près que l'hébreu le présente quiescent, et les autres alphabets, érigé. A elle seule,

cette lettre eût donc pu suffire pour désigner. Celui de qui tout procède et qui tout génère, et par qui est tout ce qui est.

Mais l'hébreu l'a fait suivre de trois lettres flottantes, qui, par le fait même des multiples interprétations vocales auxquelles elles peuvent donner lieu, s'adaptent admirablement à ce mystérieux monogramme, dont elles sont comme le nuageux piédestal, d'où l'*iod* s'élance, dans une sorte d'envol dominateur, ne touchant pas à la ligne de la terre, à laquelle les trois autres lettres demeurent pesamment attachées :

ה ו ה י

Des 22 lettres de l'alphabet hébraïque, l'*iod* est du reste la seule qui affecte cette position aérienne.

L'ה deux fois répété n'est qu'une pure aspiration à laquelle on peut donner la valeur de toutes les voyelles. Le ו lui-même, bien que correspondant généralement à notre *v*, peut aussi se transformer en voyelle. De là ces stupéfiantes variantes qui troublent si fort nos conceptions aryennes en matière alphabétique. *Iévé, Iavé, Iahvé, Iéva, Iao, Iéao, Iéouva. Iéovah*, etc., etc., etc.

En passant aux Grec Latins, le vocable hébraïque subit une très curieuse et très caractéristique adjonction. Nous voulons parler du Δ, symbole trinaire venant développer et compléter l'idée génératrice signifiée par l'*iod*.

Et nous avons ainsi les cas obliques de Ζεύς : Διός, Διί, Δία. Le Z du nominatif Ζεύς, lui-même n'est du

reste qu'une superfétation, qui n'exclut pas le Δι, puisque Z = ΔΣ ou ΣΔ. L'éolien fournit à ce même nominatif Δίς au lieu de Ζεύς.

Ce Δ ne fut peut-être primitivement qu'un symbole, sans valeur vocale, analogue à la croix dont nos vieux manuscrits aiment à faire précéder le nom du Sauveur.

Quant au mot θεός, il est évidemment bien proche parent du génitif Διός. Le Θ n'est ici autre chose qu'un Δ transformé par suite d'une analogie de prononciation du grec moderne, Δ et Θ ne différant pas plus l'un de l'autre que le *th* anglais doux du *th* anglais fort.

Du Θεός attique et surtout du Δεύς éolien, nous arrivons directement au *Deus* latin. Constatons en passant la conformité du signe Δ et du signe D, *D* n'étant qu'un triangle dont un des angles a été arrondi.

Ici une remarque intéressante se présente : le latin s'en tient à la source grecque pour créer le mot qui exprime l'idée métaphysique de la Divinité ; mais, quand le concept se précise, quand il s'agit de désigner le Dieu personnel, le Dieu anthropomorphe, maître de la foudre — l'*hominum atque Deum Rex* — le latin remonte à la racine hébraïque et lui emprunte son יהוה dont il fait *Jupiter* (*Jou Pater*) ; le ו se retrouve lui-même aux cas obliques, *Jovis, Jovi, Jovem, Jove.*

Autre remarque : les deux courants, hellénique et hébraïque, se confondent pour donner les mots *Divus, Divinus, Divinitas*, où nous retrouvons à la fois le Δ de Δίύς et le י de יהוה.

L'italien et l'espagnol sont de simples échos du latin *Divus*, avec suppression du *v* : *Dio, Dios*, à moins qu'on préfère les rattacher au grec.

Quant au français *Dieu*, il semble qu'il ait conservé un souvenir du ו, le *v* archaïque s'étant longtemps confondu graphiquement chez nous, comme chez les Romains, avec l'*u*, ansi que l'*i* avec le *j*.

Notons en passant le *Diex* de la langue médiévale Cet *x*, au lieu d'être l'*x* latin, ne serait-il pas ici le χ grec, présentant par ainsi la commémoration monogrammatique du mot Χριστός ? On sait qu'analogiquement nos pères écrivaient volontiers *Xhrestien* forme religieusement conservée par Saint-Yves dans son beau poème de *Jeanne d'Arc victorieuse* (1).

Restent les langues anglo-saxonnes.

Rappelons que, lorsque les kabbalistes veulent émettre le nom divin, ils énoncent simplement le nom des lettres, sans les agglutiner syllabiquement : *Iod-Hé-Vau-Hé.* Or, ' étant, comme nous l'avons dit, la lettre essentielle, son nom pouvait suffire dans certains cas pour désigner la Divinité. De là les deux points de départ adoptés par les divers peuples occidentaux pour nommer les habitants de la Palestine.

Judæi, Giudei, disent les latins et les italiens, c'est-à-dire les sectateurs de *Iod*. Une même intention a dirigé les Allemands dans la formation de leur *Iuter* (*t* pour *d* comme toujours).

(1) Et d'ung Roy très Xhrétien, sans nul pesché commestre,...
Jeanne d'Arc victorieuse, ch. XIX, Sabiel

Juifs, *Jews*, disent les Français et les Anglais, c'est-à-dire les sectateurs de *Iévé* (*j* et *w* = ו).

Cet *Iod* donne lieu au *God* des Anglais par le renforcement de l'*I* en *G*, comme il arrive pour la *jota* espagnole, qui prend nettement un son guttural.

Du *God* des Anglais, on passe directement au *Gott* des Allemands, qui, pour la circonstance, dénaturent plus fortement encore que d'ordinaire le *d*, en lui substituant un double *t*.

Maintenant, ce vocable type, *Iévé*, d'où sont dérivés les noms divins de la plupart des langues européennes, d'où est-il venu à Moïse ? Le tenait-il, comme on l'a prétendu, des sanctuaires de la vieille Egypte ? Qui peut le dire ?

Isis nous fournit bien ce fameux I initial — *Isis*, qui, encore que voilée, n'est autre que cette vierge de Lumière, « symbole inexpliqué de la Divinité », ainsi que nous l'apprennent les enseignements secrets de la Gnose. Mais il est certain qu'en Egypte le nom de l'Ineffable était tout autre, et que l'hiérogramme *Isis* est plutôt une préfiguration du nom du Sauveur, *Iésus*. Au reste, nous reviendrons ailleurs sur la parenté théogonique d'*Isis*, Vierge de Lumière, et de *Iésus*, le Messie vierge.

Les Mystères du septième Eon, dans l'Initiation gnostique, offrent au néophyte toutes les révélations qu'il peut désirer à ce sujet; mais il ne nous est point licite de lever ici le voile de ce très auguste Arcane.

FABRE DES ESSARTS.

L'ÉQUATION DE MOYENNE RAISON

L'analogie manifestée par les deux formes de l'équation du partage enmoyen ne et extrême raison n'est pas complète. La forme à racines imaginaires $x^2 + x + 1 = 0$ résulte de la divison de $(x^3 - 1)$ par $(x - 1)$ et donne les deux racines cubiques imaginaires de l'unité. La forme à racines réelles $x^2 + x - 1 = 0$ est la transformée en $z + \frac{1}{z}$ de l'équation $z^4 + z^3 + z^2 + z + 1 = 0$ qui résulte de la division de $(z^5 - 1)$ par $(z - 1)$, et qui donne les quatre racines imaginaires 5[e] de l'unité. Les racines de l'équation $x^2 + x - 1 = 0$ sont égales au double de la partie réelle (cosinus) de l'une de ces racines.

Voici ces racines :

$$\frac{1}{4}[\sqrt{5} - 1) + \sqrt{-1}\sqrt{10 + 2\sqrt{5}}] = \cos 72^\circ \pm \sin 72^\circ$$

$$\frac{1}{4}[(\sqrt{5} - 1) \pm \sqrt{-1}\sqrt{10 - 2\sqrt{5}}] = \cos 36^\circ \pm \sin 36^\circ$$

Or les radicaux peuvent s'écrire sous les formes :

$$\pm\sqrt{-1}\sqrt{2(5+\sqrt{5})}$$
$$\pm\sqrt{-1}\sqrt{2(5-\sqrt{5})} \quad .$$

On voit donc le lien différent que présentent l'équation à solutions imaginaires et l'équation à solutions réelles. La première donne les racines cubiques imaginaires tout entières. La seconde ne donne que le double de la partie réelle des racines 5e ; et le dodécaèdre peut être construit, soit par la partie réelle seule (voie de la moyenne raison et des décagones), soit par la partie imaginaire seule (voie des pentagones), qui se rattache indirectement aux moyennes raisons.

Cette voie unique pour l'icosaèdre, double pour le dodécaèdre, répond à la différence de structure du triangle, dont le côté se confond avec la diagonale, et du pentagone, qui peut être construit comme convexe ou comme étoilé.

La corrélation parfaite qui se rencontre par rapport à la moyenne raison dans la genèse des sommets de l'icosaèdre et du dodécaèdre ne provient donc pas d'une identité de loi. C'est plutôt un point de concours de deux lois qui sortent, il est vrai, d'un principe commun, mais qui en représentent, dès l'origine, des conditions qualitatives très différentes. Une corrélation de ce genre s'est rencontrée, en 2e dimension, entre les séries hexaédrique et octaédrique, toutes les deux repré-

sentées par 4 sommets formant un carré. Mais l'un de ces carrés est engendré par 2^2 et par déplacement parallèle d'une ligne, l'autre par 2×2 et par intersection de 2 axes perpendiculaires.

La différence d'origine entre l'icosaèdre et de dodécaèdre se décèlera de nouveau dans la 4e dimension.

En effet, pour obtenir les nombres 120 et 600 relatifs aux sommets du 600-édroïde, et du 120-édroïde deux voies sont ouvertes : 1° prendre pour multiplicande le nombre des sommets de l'icosaèdre et de l'octaèdre. On a alors :

$(3^2 + 3)(3^2 + 1) = 12 \times 10 = 120$ et

$(5^2 - 5)(5^2 + 5) = 20 \times 30 = 600$;

2° Prendre pour multiplicateur les facteurs $(3^2 + 1)$ et $(5^2 - 1)$ qui semble découler de la même loi de formation que $(3 + 1)$ et $(5 - 1)$. Et alors les multiplicandes seront pour le 120-édroïde, le nombre des sommets de l'icosaèdre, soit: $3 \times 4 = 12$; mais pour le 600-édroïde, au lieu de $5 \times 4 = 20$, on prendra $5^2 = 25$. On a alors les formules

$(3^2 + 3)(3^2 + 1) = 12 \times 10 = 120.$

$5^2 (5 - 1) = 25 \times 24 = 600.$

Dans les deux cas, la parfaite symétrie de formation manifestée dans la formation des sommets de l'icosaèdre et du dodécaèdre est altérée

La différence entre les solutions réelles et les solutions imaginaires de la moyenne raison, dans leur relation avec les racines imaginaires de l'unité, se manifeste encore sous une autre forme. Les solutions de l'équation

$x^2+x+1=0$ sont les deux racines cubiques imaginaires de l'unité. Les solutions de l'équation $x^2+x-1=0$ sont chacune égales à la somme d'une des racines imaginaires 5e avec son inverse. Voilà des quantités composées qui ne sont pas formées par la réunion d'un élément réel avec un élément imaginaire ni basé sur le contraste angulaire, mais qui sont constituées par la réunion d'une quantité plus grande que l'unité avec une quantité plus petite qu'elle. Cette opposition est celle du dedans au dehors. Elle répond encore à l'inversion géométrique. Nous ne pouvons incidemment aborder l'étude de cette relation si importante ; observons cependant qu'elle a pour résultat fréquent de transformer des figures fermées en figures ouvertes, et réciproquement. Et il est assez remarquable de trouver son apparition à la limite des formes régulières (le pentagone étant le polygone le plus élevé qui les permette).

Prendre l'inverse d'une quantité, par exemple 1/3 au lieu de 3, c'est substituer la division d'un tout en plusieurs partie à la construction d'un ensemble par l'unité. Nous verrons plus tard comment cette opération métaphysique est le lien des notions d'infini et de continuité. Signalons seulement qu'elle remplace l'expansion par l'élaboration divisionnelle et qu'elle substitue comme limite la continuité à l'infini. Les quantités complexes de la forme $z+\frac{1}{z}$ expriment donc l'équilibre entre une distribution interne et une construction externe : elles créent l'opposition du dedans au dehors par rapport à une enceinte. Et, chose à noter, ce prin-

cipe, dont on voit l'application immédiate à la vie individualisée, apparaît avec le quinaire, nombre caractéristique de cette modalité d'être. Car l'individu vivant doit sa conservation à l'équilibre sans cesse maintenu entre le monde intérieur et le monde extérieur, au moyen de cette zone intermédiaire qui constitue son corps et son affectivité. Et le problème de la moyenne raison ne peut se résoudre en formes individuelles (solutions réelles) que par cette polarisation d'*intus ad extra*, et non plus, comme dans l'universel (solutions imaginaires), par les contrastes successifs caractérisés par les angles de 60 et de 120°.

Solutions réelles

Les solutions réelles de la moyenne et extrême raison donnent 2 points situés, l'un sur la ligne partagée, l'autre sur son prolongement. Prendre le signe +, c'est chercher la moyenne raison par défaut et trouver en même temps par surcroît la solution par excès ; prendre le signe —, c'est suivre le but contraire. Ainsi, dans les deux cas, la fin proposée est unilatérale, mais la résolution du problème apporte l'autre solution comme contre-partie inévitable. (Pareille remarque s'appliquerait aux solutions imaginaires.)

Entre ses deux moyennes, la quantité à partager marque l'unité. Géométriquement et en fonction du principe centralisateur, les deux solutions sont les côtés du décagone étoilé et du décagone convexe par rapport au rayon du cercle circonscrit à ces deux polygones. Mais on peut

aussi considérer le rapport de l'une ou l'autre des solutions avec l'unité en question. L'équation $x^2 \pm ax - a^2 = o$ étant symétrique, on peut prendre à volonté pour unité ou pour moyennes x ou a. Il en résulte que, si l'unes des racines x_1 est la moyenne par excès de a, la racine correspondante a_1 sera la moyenne par défaut de x. Cette réciprocité répond à la construction géométrique des pentagones convexe et étoilé inscrits dans le même cercle; car, si l'on prend pour unité le côté du pentagone convexe, le côté du pentagone étoilé (qui est la diagonale du pentagone convexe) donne la moyenne raison par excès ; si l'on prend le côté du pentagone étoilé pour unité, le côté du pentagone convexe donne la moyenne raison par défaut. Les côtés des décagones convexe et étoilé répondent aux deux moyennes en fonction d'une unité intermédiaire qui est le rayon du cercle. Les pentagones donnent une forme pour ainsi dire contractée, binaire, réciproque de l'algorithme ; les décagones une forme développée ternaire explicite, synthétique.

Le pentagone représente l'expression optima des moyennes raisons sous forme réciproque dans la 2e dimension. En effet, cette figure donne, par toutes ses lignes et toutes les divisions qui résultent de leurs intersections, les rapports de cet algorithme, Les diagonales (côtés du pentagone étoilé) sont la moyenne raison par excès des côtés ; ceux-ci la moyenne raison par défaut des diagonales.

·Le pentagone convexe se décompose en 3 triangles

isocèles : 2 externes ayant pour base une diagonale, et pour côtés latéraux les côtés du pentagone ; un médian ayant pour base un côté du pentagone et pour côtés latéraux, deux diagonales. Les diagonales s'intersectent de manière que le plus grand segment est égal au côté du pentagone, et le plus petit à la moyenne raison par défaut du côté. On obtiendrait, par contre, la moyenne raison par excès de la diagonale, par la base du triangle formé en prolongeant 2 côtés du pentagone convexe issus d'un même sommet jusqu'à leur intersection avec le prolongement du côté opposé à ce sommet. Cette construction répétée sur les 5 côtés donne un nouveau pentagone étoilé orienté en sens inverse des précédents. De même, l'intersection des diagonales forme à l'intérieur du pentagone primitif un petit pentagone convexe orienté en sens inverse du primitif, donc comme le grand pentagone étoilé.

Le partage en moyenne et extrême raison introduit un nouveau genre de contraste. M. Ch. Henry a établi les lois des 2 contrastes les plus fondamentaux, l'un successif, marqué par les divisions ternaires, l'autre simultané, marqué par les divisions binaires et quater naires. Ces deux fonctions essentielles correspondent aux schémas les plus généraux du temps et de l'espace. Le partage en moyenne et extrême raison répond au contraste entre le dedans et le dehors, entre l'expansion et la concentration. Ce contraste est moins objectif que les précédents et correspond au schéma le plus élémentaire et le plus fondamental de la vie, la vibra-

tion. La vibration exprime en effet deux états extrêmes, l'un expansif, l'autre contracté, et un état neutre intermédiaire marquant le degré d'inertie. Ce cas répond au schéma décagonal. Mais il existe un grand nombre de cas où la fonction vibratoire devient pour ainsi dire hémiédrique, l'état d'inertie formant une limite et l'oscillation ne pouvant se produire que dans l'un des deux sens, soit en expansion, soit en contraction. (Cela répond au schéma pentagonal.) Les cristaux lévogyres et dextrogyres, propres surtout aux substances organiques, sont pour ainsi dire la préparation à cette hémiédrie de l'activité ; ils en donnent une image passive par rapport au quaternaire spatial. Mais l'hémiédrie de l'activité se manifeste au premier chef dans l'opposition des tissus élastiques aux tissus musculaires. Dans les tissus élastiques, l'état de repos s'oppose à une tension expansive ressemblant à une traction ; dans les tissus musculaires, au contraire, l'état de repos est voisin de la distension; l'état d'activité est une contraction ressemblant à une compression. Et, chose remarquable, les animaux supérieurs, chez qui l'individualité absorbante est très développée, possèdent la contraction musculaire et la flexion des appendices à un degré beaucoup plus intense en général que la distension, l'élasticité et l'extension des appendices. Or, nous l'avons vu, la moyenne raison répond au summum d'autonomie individuelle ; elle doit marquer non plus des maxima ou des minima de contraste, mais des optima.

Partant de ces données, quelle sera la représentation

géométrique normale du partage en moyenne et extrême raison ? Les solutions réelles sont portées sur la ligne considérée; il semble donc qu'une seule dimension suffit à l'expression géométrique de cet algorithme. Mais la construction des moyennes géométriques ne peut s'accomplir par les relations de lignes sans pénétrer dans la 2e dimension : la forme des racines de toute équation du 2e degré a pour corrélation géométrique une relation angulaire. Ainsi, si l'on veut trouver une donnée géométrique exprimant la nature de cette relation, et non pas seulement la notation métrique d'un rapport purement numérique, il faut pénétrer dans la 2e dimension.

L'individu linéaire ne peut découvrir cet optimum sans sortir de sa propre direction, sans pouvoir se placer en dehors de lui-même afin de prendre conscience de sa propre grandeur. Cette nécessité se rencontrait déjà à propos du contraste successif. L'idée de succession en effet paraît représentable avec une seule dimension ; mais l'idée de contraste implique comparaison et synthèse, donc un milieu où les éléments contrastants coexistent en simultanéité, milieu qui est la mémoire. Et c'est pourquoi M. Ch. Henry a recouru au cycle pour représenter les contrastes successifs.

Supposons donc que la longueur d'un segment pris pour unité exprime le terme de développement propre à une espèce d'individus. Et, pour fixer les idées, supposons que la forme linéaire soit le caractère essentiel de cette espèce d'individus vivants. Cet individu linéaire n'a d'abord pour évoluer que l'espace à une dimension

dont il occupe une partie. L'arrêt de son développement marque le point où la force expansive inhérente à l'individu est arrêtée par la résistance extérieure, résistance qui ne peut ici se concevoir que dans la direction invariable de la ligne et dans le sens négatif. La tendance de tout vivant étant en général un progrès indéfini, cet arrêt ne correspond pas en général à une finalité atteinte, mais à un obstacle qui empêche son accomplissement.

L'arrêt, en développant la conscience, transforme l'appétition indéfinie en tendance définie ; une fin déterminée et limitée apparaît comme devant concilier l'impossibilité d'avancer avec le besoin de se développer. De là la formation d'un idéal plus ou moins conscient auquel répondent les moyennes raisons. La solution par excès est un optimum expansif par refoulement des obstacles ; la solution par défaut est un optimum restrictif qui réfléchit la force et supprime la contrainte en cédant à l'obstacle et en opérant une condensation, grâce à laquelle l'individu, moins étendu mais plus résistant, bravera sans efforts les assauts du milieu. Cette dernière solution de la lutte pour l'existence est des plus remarquables et correspond à un précepte bien connu de l'ésotérisme : triompher en cédant. C'est la marche en arrière pour occuper une forte position.

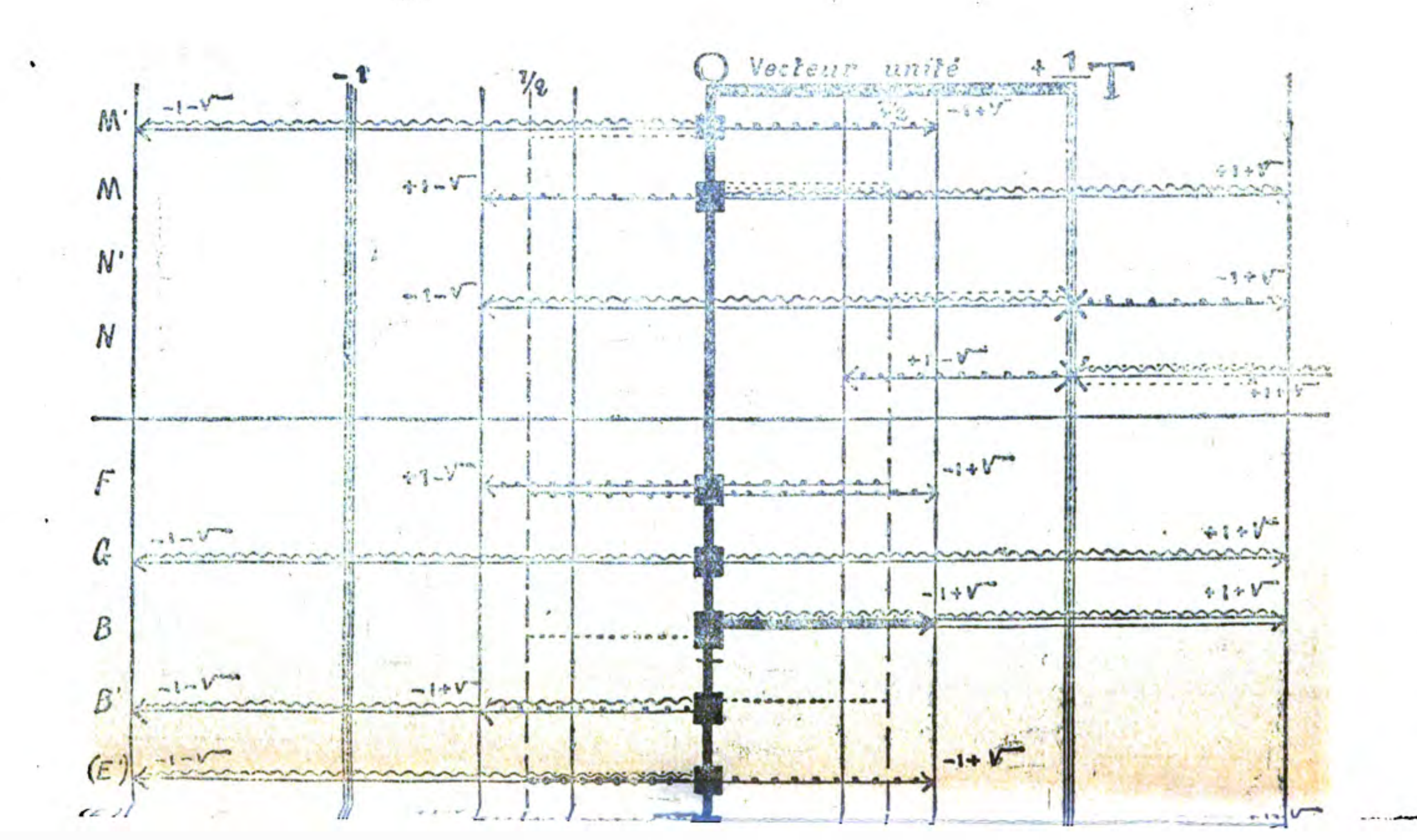
La double solution donnée par l'algorithme de la moyenne raison répond admirablement aux deux tendances polaires dont l'union harmonieuse constitue la vie heureuse, concentration et expansion. M. Griveau a énoncé une loi esthétique qui correspond parfaitement

à cette polarisation. Il a montré que la beauté ne réside pas dans le point neutre d'équilibre ; ce point ne peut être qu'un lieu de passage indifférent,ou, s'il est accentué, un point de rupture (1). Les pointsesthétiques sont situés de part et d'autre de ce centre, l'un réalisant un optimum d'énergie ou de condensation, l'autre un optimum d'inertie ou de détente, l'un de beauté mâle, l'autre de beauté femelle. Cette loi esthétique n'est que l'application des principes métaphysiques universels.

Les solutions réelles de la moyenne raison peuvent se répartir sur une droit indéfinie de plusieurs manières. Ces 2 solutions réelles se dédoublent en 4, de valeurs égales 2 à 2 et de sens contraire si l'on prend le 2e terme de l'équation tantôt avec le signe +, tantôt avec le signe —.

On peut ainsi indiquer une oscillation soit autour de l'origine soit autour du point extrême, symétrique ou asymétrique, suivant que l'on allie les 2 solutions par excès (ou par défaut ensemble), ou qu'on réunit une solution par excès à une solution par défaut. On peut encore porter l'une des solutions à partir de l'origine, à partir de l'extrémité, soit toutes 2 allant l'une au devant de l'autre et s'entrelaçant, soit toutes 2 se tournant le dos et laissant le segment vide. On peut encore les porter toutes 2 dans le même sens,soit la plus petite

(1) Ce principe extrêmement juste est la condamnation de nombreux partis décoratifs des styles Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.


O
Vecteur unité
+1
-1
1/2
M'
M
N'
N
F
G
B
B'
(E')
-1-√-
+1-√-
+1+√-
-1+√-

(E) $+1-\sqrt{\ }$

Mêmes combinaisons autour du point Terminal

(A) $-1+\sqrt{\ }$ $+1-\sqrt{\ }$

(A') $+1-\sqrt{\ }$ $-1+\sqrt{\ }$

(C') $-1-\sqrt{\ }$ $-1+\sqrt{\ }$

(C) $+1-\sqrt{\ }$ $+1+\sqrt{\ }$

(D) $\pm 1+\sqrt{\ }$

(D') $\pm 1+\sqrt{\ }$

$-1-\sqrt{\ }$ $-1+\sqrt{\ }$

$-1-\sqrt{\ }$ $-1+\sqrt{\ }$

SOLUTIONS RÉELLES DE LA MOYENNE RAISON

Les ...... sont les moyennes par défaut
Les par excès

Les symboles abrégés $\pm 1 \pm \sqrt{\ }$ répondent à .. $\pm \frac{1}{2} \pm \sqrt{\frac{5}{4}}$

en arrière courant après la plus grande, soit la plus grande en arrière débordant la plus petite, soit toutes 2 issues du même point dans la même direction. Toutes ces combinaisons schématisent les diverses attitudes de l'individu vis-à-vis des résistances extérieures, et tous les systèmes de réaction. (*Voir le tableau.*)

Nous ne retiendrons ici que les combinaisons qui se rapportent principalement à la tendance centralisatrice (puisqu'il s'agit d'obtenir les formes régulières), laissant de côté les combinaisons dispersives ou exclusivement extensives.

La combinaison (A) où les deux solutions par défaut sont, l'une portée de l'origine vers l'extrémité, et l'autre de l'extrémité vers l'origne, est symétrique autour du milieu du segment, et conduira directement à la construction du pentagone.

La combinaison (B) des deux solutions à radical positif, l'une par excès, l'autre par défaut, portées toutes les 2 depuis l'origine dans le sens positif, semble exprimer l'individu prenant son point d'appui dans ce qu'il a de plus originaire, de plus éloigné de l'obstacle et projetant 2 échelons, l'un d'avant-garde, l'autre de soutien. Elle donnera le pentagone convexe ayant pour côté la moyenne par excès, et empiétant sur le domaine extérieur au cercle ayant pour rayon l'unité ou la longueur du segment.

Dans la combinaison (C), on prend les deux solutions où le 2e terme de l'équation est négatif (ce qui donne + 1) ; la solution par excès est portée de l'origine, la solution par défaut de l'extrémité. Elles se croisent

en route, et donnent comme un refoulement partant de l'extrémité,et égal à la moyenne par excès. Ce type asymétrique donnera les décagones convexe et étoilé, et aboutira au dodécaèdre par une voie différente de celle que donnera la réunion de (A) et de (B).

La combinaison (C') donne un décagone étoilé. Elle est opposée à la précédente en ce qu'elle prend les 2 solutions répondant au 2e terme de l'équation pris positivement (ce qui donne — 1), mais analogue, en ce qu'elle porte la moyenne par excès à partir de l'origine et celle par défaut, à partir de l'extrémité, Cette combinaison montre un double courant dans la partie moyenne du développement.

Remarquons encore la combinaison symétrique F, dont le tracé exige symétriquement un aller (pointillé) jusqu'à $\pm\frac{1}{2}$ et un retour jusqu'à $\frac{\pm 1 \mp \sqrt{5}}{2}$ et répond au signe zodiacal du Cancer ♋.

Et aussi la combinaison symétrique (G) $\frac{+ 1 \pm \sqrt{5}}{2}$ et dont le tracé donne le schéma du globe ailé —o—. La première de ces combinaisons exprime la concentration, l'autre l'expansion, toutes deux statiques autour de l'origine.

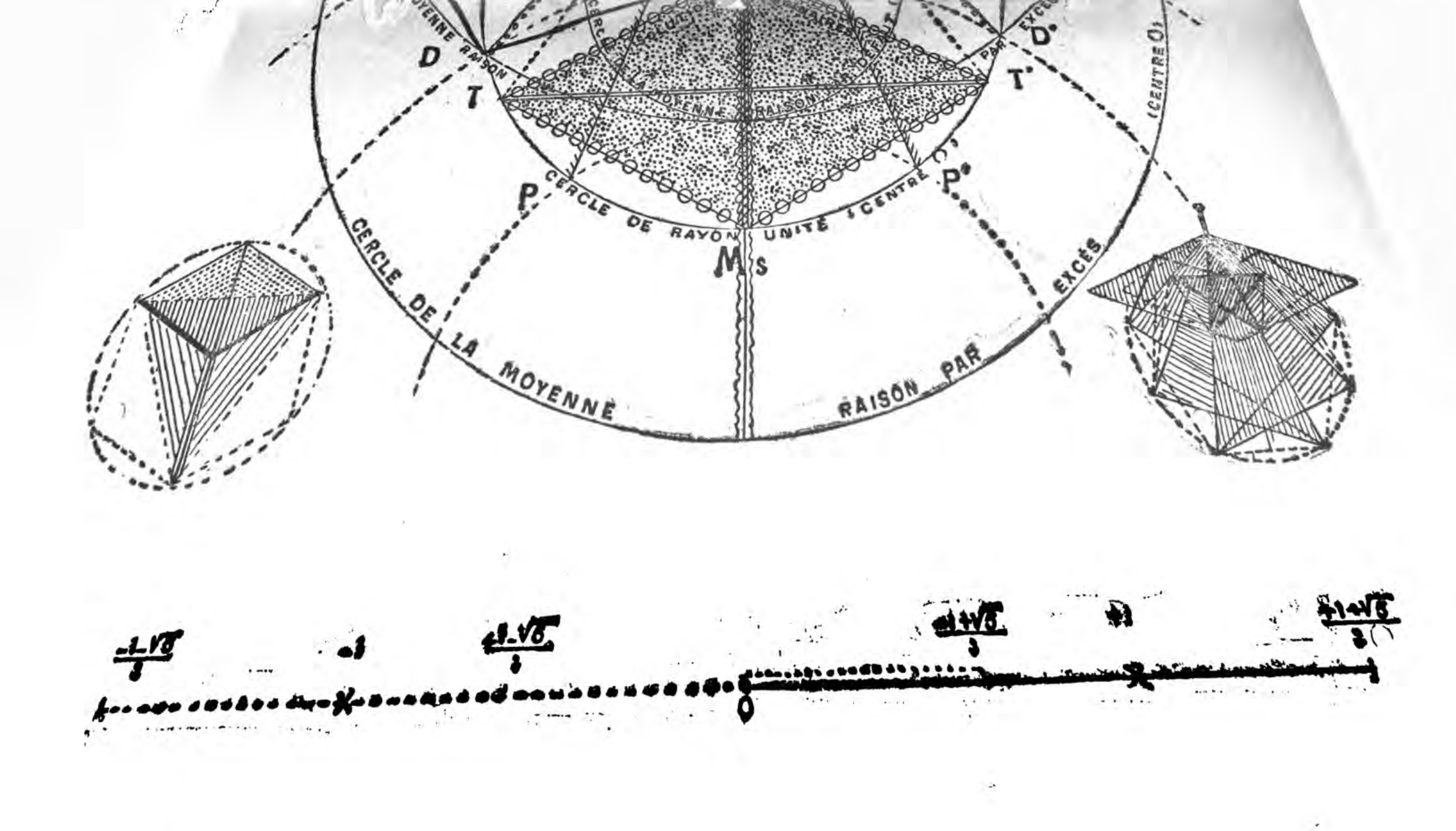
La solution A' indique la rupture de l'individu.

Construction géométrique de la suite dodécaédrique par les moyennes raisons

Nous avons supposé jusqu'ici l'individu enfermé dans la première dimension. Il y a trouvé deux situations

Fig. 1

CERCLE DE RAYON UNITE (CENTRE S)
CERCLE DE MOYENNE RAISON PAR DEFAUT (CENTRE S)
CERCLE DE
ENTRE S
M
E
E'
S
N
N'
d
d'
f
f'
n
m
p
p'
q
q'
O


CERCLE DE LA MOYENNE RAISON PAR EXCÈS
CERCLE DE RAYON UNITÉ (CENTRE O)
(CENTRE O)
MOYENNE RAISON
LA MOYENNE RAISON
PAR EXCÈS
D
T
P
M
S
P'
T'
D'
$\frac{-1-\sqrt{5}}{2}$
-1
$\frac{+1-\sqrt{5}}{2}$
0
$\frac{-1+\sqrt{5}}{2}$
+1
$\frac{+1+\sqrt{5}}{2}$

optima. Néanmoins, le développement qui exprime pour lui l'unité n'en reste pas moins un état neutre vers lequel il est amené à revenir, car les 2 points des moyennes représentent: l'un, un état de condensation, l'autre,un état d'expansion. Isolés, ces deux états mettent simplement la vie dans des situations favorables pour se maintenir dans le milieu donné, mais ne satisfont pas à la finalité de la vie, qui est le progrès. L'unité est l'élément neutre unissant les éléments être et savoir représentés par les deux moyennes : l'union de ces trois est nécessaire pour constituer une réalité. En fonction de la vie, ils représentent la vibration. Mais c'est la réalité élémentaire et conformément à la loi de création telle que l'explique Wronski, ces trois éléments tendent à se développer chacun en réalité indépendante et à coexister tous les trois. Telles sont les conditions auxquelles répondent l'accès d'un nouveau milieu où pourront se développer les éléments universels et transitifs. Si donc le plan s'ouvre au développement linéaire des moyennes, elles s'y distribueront en faisceaux autour du point origine et du point terminal, et tendront à se répéter indéfiniment pour s'épanouir en éléments universels; l'optimum de ces faisceaux consistera en réseau ne laissant pas d'interstices, si cela était possible. Mais en même temps les 2 pôles : être et savoir, expansion et concentration tendront, à se convertir l'un dans l'autre, et les 2 moyennes tendront à s'allier, les formations par défaut ayant pour base une moyenne par excès et réciproquement. De là, des figures fermées exprimant les éléments transitifs dont l'optimum sera réalisé par des pentagones réguliers.

L'oscillation d'aller et retour, caractéristique de la vibration linéaire, est ici remplacée par la vibration plus complexe d'expansion périphérique et de contraction, répondant aux deux forces fondamentales de l'univers. L'individu arrêté suivant sa direction primitive voit s'ouvrir un champ latéral.

Ici se présente un premier mode d'opération. Prendre son point d'appui sur l'origine O et l'extrémité S qui deviennent tous deux les supports de même nature, et de ces 2 points décrire 2 cycles de rayon unité. Ces cycles auront pour axe radical (ou corde commune) la perpendiculaire au milieu du segment O S (fig. 1). Des mêmes points, l'individu tracera 2 autres cycles ayant pour rayons, l'un la moyenne par excès, l'autre la moyenne par défaut. Ces cercles se couperont sur le même axe médian que les deux précédents. Les rayons menés aux points d'intersections de ces 3 couples de cercles donneront de chaque côté de l'axe, 3 triangles isocèles. Tous trois auront pour base commune le segment unité ; les deux triangles extrêmes auront leurs côtés latéraux formés par les moyennes raisons par excès et par défaut : le triangle intermédiaire est équilatéral; ses côtés latéraux donnent les solutions imaginaires.

Le côté latéral externe S N, triangle des moyennes par excès, rencontre en un seul et même point *d* le côté latéral interne O N du petit triangle prolongé, le cercle du rayon unité ayant O pour centre et le cercle, de la moyenne par défaut ayant S pour centre. Le point *q* remplit les conditions corrélatives pour le côté latéral interne O N.

La distance *d q* qui sépare ces 2 points est égale à la moyenne raison par défaut. Et ainsi, en prenant dans l'une des régions du plan formées par l'axe O S le petit triangle O m' S, et dans l'autre, le trapèze formé par le tracé symétrique de O *d q* S, on a un pentagone convexe ayant pour diagonale (côté du pentagone étoilé) ou axe transverse le segment origine et pour côté, la moyenne par défaut de cet axe.

De même,en prolongeant les côtés du triangle O m' S jusqu'aux intersections D et E avec les cercles de rayons unité et en joignant ces points à N, on a un grand pentagone convexe ayant pour côté la diagonale du pentagone précédemment construit. Son côté représente donc l'unité; sa diagonale (côté du pentagone étoilé) donne la moyenne par excès.

D'autre part, l'intersection du côté S N du triangle des moyennes par excès, avec le cercle de rayon unité et le centre O, donne le segment *S d*, côté latéral du trapèze qui fait partie du pentagone ayant pour côté la moyenne par défaut et qui, par conséquent, constitue le côté du décagone convexe inscrit dans le cercle de rayon unité et de centre O. Pareillement, S D,(prolongement du côté du triangle des moyennes par défaut jusqu'au cercle de rayon unité et de centre O), est le côté du décagone étoilé inscrit dans ce même cercle.

L'individu,de segment orienté suivant O S,est devenu axe transverse également appuyé sur O et sur S,qui ont perdu leur différence de nature. Mais la finalité essentielle au vivant et qui entraîne toujours une direc-

tion doit maintenant différencier les deux régions du plan séparées par le segment primitif. Il y a symétrie suivant cet axe transverse mais il y aura dissymétrie dans la direction perpendiculaire. Cette dissymétrie et l'orientation vers la région supérieure du plan, par exemple, peut se manifester suivant le mode de condensation ou suivant le mode d'expansion.

Dans le mode de condensation, il y aura formation du pentagone ayant pour côté la moyenne par défaut et placé de façon à réaliser dans la région supérieure le triangle isocèle O N S, et dans l'autre, le trapèze O q' d' S. Ainsi, d'un côté une pointe, de l'autre appui contre les 2 cercles de rayon unité, schéma bien typique de la progression en avant, qui évoque le 2e temps de la natation. Si, au lieu du pentagone convexe, on prend le pentagone étoilé qui a les mêmes sommets, on a d'une manière encore plus typique le schéma du vertébré, avec sa tête et ses quatre appendices, dans le 3e temps de la natation.

Dans le mode d'expansion, l'individu construit ce pentagone O S D E N dont le côté arrière est formé par le segment primitif. Ce segment n'est plus axe transverse, mais base

L'accès de l'individu dans la 2e dimension peut se produire suivant un autre mode. C'est celui où l'orientation O S persiste, et où la translation dans ce sens, étant empêchée, va se transformer en parcours cyclique autour du point origine O. Dans ce cas, l'individu distribue ses moyennes en suivant le cercle de rayon unité et de centre

O ; de là, des points d'arrêts découlant de l'algorithme des moyennes raisons. Ces moyennes se porteront en cordes issus de S ; elles représenteront la réflexion sur le cycle de l'impulsion primitive dans la direction O S. Il en résultera les deux décagones inscrits. Il y aura donc 10 points d'arrêts sur le cycle, et le pentagone construit m' O S q' d' prendra 10 positions successives, chaque position déplaçant l'angle au centre de 1/3, chaque diagonale issue du centre venant prendre la place de sa voisine. Il en résulte que le cycle complet sera couvert par 3 pentagones distincts et juxtaposés plus 1/3 d'angle au centre, ce qui donne, (en prenant pour unité d'angle celui qui correspond à un côté du décagone convexe), la formule $(3^2 + 1)$.

Ce mouvement en cycle entraîne donc un chevauchement ou bien un parcours incomplet. Aussi le mouvement cyclique tend à substituer aux deux pentagones ayant le segment primitif soit pour côté, soit pour diagonale, les pentagones inscrits dans les cercles unité et dans les cercles de moyenne raison, processus que nous examinerons plus loin.

D'autre part, le développement de la moyenne raison autour du segment unité par une série indéfinie de pentagones contigus est impossible. On peut grouper 5 pentagones autour du pentagone primitif, mais ils n'auront pas entre eux d'arêtes communes. Un réseau de pentagones laissera donc des interstices. Le groupement des 5 pentagones autour d'un pentagone central marque donc la limite du réseau continu pentagonal.

Le groupement des 2 pentagones O D N E S et

O N S *d' q'* s'appuie sur les 3 cycles, celui de l'unité et celui des 2 moyennes, et combine les 2 tendances à la condensation et à l'expansion.

La multiplication indéfinie des pentagones dans le plan est impossible : elle entraîne des chevauchements ou des lacunes. Porosité ou replis, telle est bien la loi qui s'impose au développement animal.

L'entrée en jeu de la 3e dimension donnera lieu également à un développement par concentration et à un développement par expansion suivant les mêmes tendances Dans le premier cas, le pentagone qui sert de point de départ représentera la section plane maximum. Le pentagone projettera ses moyennes par défaut, d'un côté, en pyramides, de l'autre côté, en forme prismatique, enfin, ses unités en diagonales. Nous verrons plus loin cette construction, qui donne l'icosaèdre.

Dans le second cas, appuyant sur le plan de base le pentagone ayant l'unité pour diagonale et sa moyenne par défaut pour côté, projetons dans la 3e dimension les 5 pentagones qui entourent le pentagone central, et de chaque sommet les moyennes par excès de l'unité, de manière à élever comme précédemment des triangles isocèles de ces 2 types sur chaque arête. Nous aurons le dodécaèdre tout entier. La sphère circonscrite sera déterminée *a posteriori* par cette construction. L'unité n'est pas tracée; elle est donnée par les diagonales des faces. Ce sont ses moyennes par excès et par défaut qui constituent : les premières les arêtes du dodécaèdre étoilé, les secondes, celles du dodécaèdre convexe.

Cette formation, dans laquelle tous les sommets sont reliés entre eux par les relations de moyenne raison, marque l'optimum à 3 dimensions de cet algorithme en fonction d'un centre. Il y a cependant encore deux lignes importantes de la figure qui, déterminées indirectement par les précédentes, ne répondent pas aux moyennes raisons. Ce sont les axes (diamètres de la sphère circonscrite) et les diagonales tropiques. Les diagonales tropiques sont celles qui relient les extrémités d'une ligne brisée de 3 arêtes ; les diagonales arctiques (arêtes du dodécaèdre étoilé) sont celles qui relient les extrémités d'une ligne brisée à 4 segments (les angles changeant chaque fois de sens). Or la diagonale polaire s'inscrit dans la demi-sphère avec l'arête et de même la diagonale polaire avec la diagonale de face. Le diamètre de la sphère est donc l'hypoténuse de 2 triangles rectangles donnant les relations suivantes :

1° $\overline{\text{Diamètre}}^2 = \overline{\text{arête}}^2 + \overline{\text{diagonale polaire}}^2$,

$$= \left(\frac{1-\sqrt{5}}{2}\right)^2 + \left(\frac{1+\sqrt{5}}{2}\right)^2 = \frac{1+5}{2} = 3$$

d'où le diamètre $= \sqrt{3}$ la diagonale des faces étant prise pour unité.

2° $\overline{\text{Diagonale tropique}}^2 = \overline{\text{diamètre}}^2 - \overline{\text{diagonale de face (unité)}}^2$

$$= \left(\frac{1+5}{2}\right) - \quad 1^2 \quad = 2$$

et la diagonale tropique $= \sqrt{2}$, la diagonale des faces étant prise pour unité.

Ces valeurs, extrêmement simples, comparées aux valeurs compliquées qu'on obtient quand on veut exprimer l'arête en fonction du rayon de la sphère circonscrite savoir $\left(\frac{\sqrt{15-\sqrt{3}}}{5}\right)$ ou réciproquement celle du rayon circonscrit en fonction de l'arête, savoir $\left(\frac{\sqrt{15+\sqrt{3}}}{4}\right)$ et bien d'autres encore, montrent que véritable unité genétique du dodécaèdre est bien la diagonale de la face.

Nous avons déterminé le pentagone par 2 lignes étant dans la relation de l'unité à l'une de ses moyennes raisons.

Une 3e ligne a été suggérée par cette relation : l'autre moyenne raison. Avec ces 3 lignes, l'unité et ses 2 moyennes, nous avons déterminé le dodécaèdre. Et cette détermination fait apparaître 2 nouvelles lignes qui introduisent dans ces polyèdres les relations du triangle équilatéral et du carré inscrits dans le cercle dont l'unité primitive était le rayon. Ces 5 lignes sont les seules distinctes qu'on puisse mener entre les sommets, et il est remarquable que la réalisation de l'optimum de la moyenne raison dans la 3e dimension rattache ce développement aux éléments fondamentaux des contrastes maximum successif et simultané, et introduise, dans le dodécaèdre le principe des deux autres seules figures planes qui interviennent dans les polyèdres.

Cette intégration dans l'autonomie individuelle des

racines des contrastes simultanés et successifs est suggestive au point de vue métaphysique. Elle montre, dans le développement de l'individu qui s'épure, se perfectionne et s'élève à travers les plans successifs d'existence, les principes fondamentaux de l'ordre cosmique, ceux du temps et de l'espace se fixant en lui. Ici, la fonction la plus importante appartient au contraste successif; car c'est le diamètre de la sphère qui l'exprime, et ainsi l'ordre temporel s'installe comme pivot de l'organisation individuelle. La relation d'espace, au contraire, croise les directions des arêtes pour multiplier leurs relations, mais les diagonales tropiques qui la représentent, apparaissent comme des figures secondaires. Elles parcourent les sommets de 3 en 3 à la manière du décagone gauche en serpentant, à l'intérieur des faces. C'est bien là le schéma de la motilité vivante dans sa forme rudimentaire. La relation d'espace apparaît donc ici comme dynamique et circulaire, celle du temps comme statique et axiale, et ainsi est mise en évidence une fonction importante de la vie : la transmutation du temps en espace et réciproquement.

Le dièdre du dodécaèdre a pour tangente — 2, nombre remarquable répondant au contraste minimum. Or la tangente par sa position vient buter perpendiculairement contre les plans du dièdre donnant à peu près cette figure . La limitation à l'ouverture du dièdre s'accomplit ici par une réaction perpendiculaire au rayon mobile et égale au diamètre, comme si, pour éclore au milieu à 3 dimensions, l'individu avait à lutter contre une pression normale représentée

par le diamètre du cycle dans lequel il était enfermé : ce qui transforme ce cycle en grand cercle d'une sphère. Là est peut-être le principe des angles pour nombre de formations vivantes (corolles de fleurs, polygone-enveloppe de certains profils animaux ou humains arris vés à leur complet développement).

Le dodécaèdre donne encore avec la sphère des relations approximatives (de 2 à 4 °/$_{\infty}$ près) :

1° Le pentagone face du dodécaèdre s'inscrit dans le cercle ayant pour rayon la moyenne raison par défaut du rayon de la sphère circonscrite au dodécaèdre; 2° la moyenne raison par excès du rayon de cette sphère est très voisine des diagonales tropiques du dodécaèdre, et aussi de l'arête du tétraèdre.

Une construction géométrique ne peut se fonder sur des égalités approximatives ; mais ces relations n'en n'ont pas moins une grande importance dans les applications physiques. Elles créent des régions très restreintes où se concentrent l'effet de plusieurs lois ; elles produisent ainsi par les voisinages des combinaisons d'objets et d'actions que les lois propres à chacun ne permettrait pas de prévoir. Les égalités approximatives ont en outre une grande importance en métaphysique ; elles semblent indiquer certaines conditions pour ainsi dire providentielles, répondant à ce que Wronski appelle le concours final d'un système et grâce auquel les éléments absolument hétérogènes se trouvent unis en vertu d'une nécessité supérieure. Il y a là un fait de l'ordre du tempérament

en musique, où le cycle des tonalités ne peut se clore que par des approximations ; et ces approximations, constituant l'enharmonie, rendent voisins et convertibles les tons genétiquement les plus éloignés.

Les 5 espèces de lignes qui relient les sommets du dodécaèdre vont déterminer la construction du 120-édroïde. Opérant de la même manière, nous prendrons les numérateurs des deux nouvelles valeurs obtenues (diamètre $= \frac{1+5}{2}$ et diagonale tropique $= \frac{5-1}{2}$) nous aurons les deux multiplicateurs du carré de 5 nécessaires pour obtenir 600.

Nous avons eu $20 = 5\ (\sqrt{5} - 1)\ (\sqrt{5} + 1) = 5 \times 4$,

Nous aurons $600 = 5^2\ (5 + 1)\ (5 - 1) = 25 \times 24$. (1)

La genèse de 20 par cette formule correspondait à élever sur les 5 sommets du pentagone la construction du côté du pentagone et de sa diagonale disposés comme nous l'avons vu. Ici, nous devons supposer une figure à 3 dimensions ayant 25 sommets, par exemple, formée par le système de chaque sommet du pentagone de base avec les 5 lignes de longueurs différentes auxquelles il donne naissance, et une distribution de 24 volumes euclidiens (corrélatif du plan dans la 4e dimension) parallèles. D'autre part, la genèse de 20 pour la même formule répondait au nombre maximum de sommets de dodécaèdre contenus dans un plan passant par le centre de la sphère. Par analogie, on aurait 25 groupes de volumes euclidiens diagonaux formés peut-être par 2 icosaèdres(?).

Construction géométrique de la suite décaédrique par les pentagones inscrits

L'équilibre quaternaire du pentagone ne peut être pleinement réalisé que par 2 pentagones opposés par les sommets, autrement dit par le décagone. Les deux décagones donnent les moyennes raison en fonction, non plus l'un de l'autre, mais en fonction du rayon circonscrit. Le décagone conduit ainsi à un autre mode de génération du dodécaèdre. Le pentagone enfermé dans le cycle est condamné au chevauchement ; hors du cycle, il ne peut construire un réseau indéfini. Le décagone, par une voie indirecte, transforme cette tendance à proliférer en centralisation autour de l'origine et en croissance des proportions.

Du point S, extrémité du rayon primitif pris pour unité, traçons les cordes égales aux moyennes raisons S *d*, S D ; ce sont les côtés des deux décagones inscrits. S *d*, côté du décagone convexe, réalisera les 10 sommets en un seul tour, S D côté du décagone étoilé en 3 tours : il saute de 3 en 3 sommets. A cette opération successive substituons l'opération simultanée qui tracerait symétriquement du point S les deux moyennes et le diamètre prolongeant S O, (naturellement évoqué par le rayon unité). On a immédiatement les sommets d D M_5 D' d' du décagone convexe outre le point S. Les sommets p P P' p' ne sont pas atteints ; mais une réaction tendant vers l'équilibre évoque immédiatement les cordes

qui joignent le point S à ces sommets, cordes bissectrices des angles formés par les cordes primitives. Les cordes S p S p' S P S P'sont les côtés des pentagones inscrits, convexe et étoilé. Elles suppléent ainsi, par réaction, au parcours successif, et rétablissent immédiatement l'équilibre rompu dans le premier tour de cycle accompli simultanément par les deux décagones, ou par leur tracé symétrique. Mais, une fois le cycle complètement jalonné par les deux décagones, les deux pentagones à leur tour détruisent l'équilibre puisqu'ils renforcent les sommets *p* P' P' *p* et S, tandis que les sommets *d* D M, S D' *d'* primitivement les plus forts sont maintenant les plus faibles. La fin de l'opération évoque donc la construction des pentagones qui joindront ces derniers sommets, et s'opposeront par les sommets aux pentagones primitifs.

C'est là une transformation de succession en simultanéité, un quaternaire substitué à un binaire. De plus, la construction décagonale ne peut se poursuivre simultanément par les 2 côtés sans amener un point d'arrêt en M S à l'extrémité du diamètre ; les pentagones opposés par le sommet réalisent la division décagonale simultanément par les 2 côtés plus rapidement et au moyen de deux cycles en sens inverse qui se croisent sans toucher aux mêmes sommets. On obtient ainsi un équilibre dans le mouvement cyclique. C'est le schéma du double courant de rotation qui, par les frottements, développe les électricités de divers ordres.

Les côtés des pentagones ainsi construits ne sont pas les moyennes raisons de la ligne primitive, mais ils ont

entre eux la relation réciproque de l'unité à l'une de ses moyennes raisons. Ils sont liés avec les moyennes du segment origine (autrement dit,avec les décagones inscrits dans le cercle ayant ce segment pour unité par une relation remarquable. Les côtés des pentagones (convexe et étoilé) sont respectivement les hypoténuses de triangles rectangles ayant pour 2e côté respectivement les côtés décagones (convexe et étoilé) et pour 3e côté commun le rayon (segment origine). Ainsi, ils représentent les modules d'une quantité complexe formée par l'unité avec chacune de ses moyennes. Par conséquent dans la genèse qui va suivre, les pentagones qui servent de point de départ représentent une existence réelle constituée par la résultante d'une individualité primitive située dans un autre milieu, avec ses moyennes raisons qui sont par rapport à elle dans le champ de l'idéalité. Le plan du cycle des pentagones inscrits représente donc un mode d'existence provenant de la somme d'une réalité plus reculée avec l'idéalité qui la complète.

Ce nouveau plan d'existence aboutit à une transformation de l'impulsion translative en fixation sur un cycle ayant son centre au point origine. Cela répond au cas où l'individu, au lieu de projeter ses moyennes sur les 2 cycles tracés de ses 2 points extrêmes, a voulu suivre à son point terminal la direction tangentielle au cycle ayant son centre à l'origine. La force attractive de ce centre originel substitue à cette émission tangentielle qui ne peut que disperser et désagréger l'individu, deux résultantes ayant leur origine au centre

et son extrémité à l'extrémité des tangentes égales aux moyennes raison. Ces résultantes sont égales aux côtés des pentagones inscrits dans le cycle de rayon unité. L'individu se trouve maintenant pris dans le filet du tourbillon cyclique. Le segment primitif O S dans la 1re dimension servait d'axe longitudinal et marquait la direction ; la construction précédemment étudiée transformait son rôle dans la 2e dimension : il devenait axe transverse, différenciant l'avant de l'arrière. Ici, au contraire, il devient rayon et différencie de nouveau l'origine de la terminaison, mais la translation est changée en rotation. Les grandeurs résultantes vont être portées sur le cycle et se substituer aux moyennes raisons du segment origine pour construire les pentagones. Nous avons déjà vu l'individu pentagonal ayant pour axe transverse le rayon du cycle, le parcourir en 10 étapes se chevauchant 3 par 3. Ici, il a son centre au centre du cycle et l'occupe tout entier. Il ne gravite plus autour du centre, mais pivote sur lui. Cet individu est plus grand que le précédent, plus fortement charpenté grâce à l'entrelac du couples des pentagones et du couple des décagones. Il est fixé, double dans sa polarisation et jouit d'une double giration en sens contraire qui donne l'équilibre au sein du mouvement. Peut-être est-ce le symbole de la formation des atomes et des corps célestes, ou celui du passage du protoplasme mobile à la cellule fixée, ou encore la transition de la vie nomade à la vie agricole et industrielle, et la transformation mentale qui remplace la curiosité par l'observation. C'est là une transformation dans le mode d'agir sans changement d'espèce.

On voit ici la relation du quinaire et du dénaire. 10 considéré comme 5 + 5 ne donne rien de plus que tous les nombres pairs, opposant une moitié à une autre et formant un arrêt, ou une rupture au point milieu ; mais 10 exprimé par un double pentagone montre au contraire le mouvement dans l'équilibre par 2 courants en sens contraires. C'est un schéma de l'origine de l'électricité et de la chaleur par le frottement.

Au point de vue des moyennes raisons le lien entre le quinaire et le dénaire est encore plus remarquable : le denaire apparaît comme l'éclosion en 3 éléments distincts d'une relation dont les 3 termes étaient enfermés en deux éléments reliés par réciprocité. C'est la transformation de l'existence phénoménale, qui repose uniquement sur une relation, en l'existence substantielle définie par les relations dont elle est le terme commun.

Mystères profonds sur lesquels les nombres et les figures jettent une lueur !

C'est à cette construction que se rapporte la formule des sommets du dodécaèdre par

$$(5+\sqrt{5})(5-\sqrt{5} = 5^2) - 5 = 20$$

Ces quantités sont les numérateurs des carrés des côtés des pentagones inscrits et en même temps du double de la partie imaginaire (sinus) des racines 5e de l'unité. D'autre part, les solutions de la moyenne raison représentant les côtés du décagone sont le double des parties réelles (cosinus) des mêmes racines. Et le

côté du pentagone convexe (étoilé) forme avec le côté du décagone étoilé (convexe) un triangle rectangle ayant le diamètre pour hypoténuse. Si les décagones sont pris pour cosinus ou partie réelle, les pentagones représentent l'élément sinus ou imaginaire d'une quantité module qui est le double de l'unité primitive.

L'élévation des expressions au carré répond à la synthèse de ces éléments imaginaires dans la 1re dimension. Elle indique une direction primitive perpendiculaire à la direction qui a donné les moyennes raisons du segment origine. Cette perpendicularité a pour effet de déplacer le centre de construction et d'augmenter son échelle. C'est une transposition de l'individualité opérée par le complémentaire idéal de ses tendances originaires, complément qui répond au contraste simultané. Et ainsi, l'individu sous l'influence de l'attraction du point originaire, tend à convertir son mode translatif d'évolution en mode statique polarisant la tendance primitive et opposant la masse à la propulsion. Les pentagones inscrits, qui occupent le cycle entier et embrassent à la fois la région réelle et la région imaginaire, représentent l'influence de l'élément négatif dans les solutions positives. Les solutions imaginaires seront la contre-partie distincte de ces solutions. Elles présenteront également plusieurs manières d'évoluer.

On passera des pentagones inscrits au dodécaèdre en conservant le même centre de figure. Le point O devient centre de la sphère. Les deux pentagones convexes opposés par le sommet se déplacent suivant un axe perpendiculaire au plan primitif et parallèlement à

eux-mêmes jusqu'à ce que les distances entre sommets voisins deviennent égales à la moyenne raison des côtés des pentagones. Les pentagones étoilés opéreront dans la sphère le tracé par diagonales, en pivotant sur le milieu de leur longueur. Ils donneront les deux faces parallèles extrêmes. Le dodécaèdre est ainsi formé par le procédé qui paraît le plus simple et qui, par conséquent, exprime le mieux l'essence de la figure.

La distribution des sommets se répartit sur 4 plans parallèles pentagonaux en 2 faces extrêmes, et 2 sections intermédiaires de diagonales des faces; les 10 sommets de la face et de la section diagonale d'un même hémisphère se trouvent sur les méridiens médians des faces de l'autre hémisphère. Le parallélisme du dodécaèdre lui donne quelque analogie genétique avec l'hexaèdre.

Le 120-édroïde devra se former en continuant le même procédé. Tandis que les facteur $(5 + \sqrt{5})$ $(5 - \sqrt{5})$ répondent à une combinaison des pentagones étoilés et convexes, $(5^2 \times 5)$ $(5 - 5)$ doivent correspondre à une combinaison des dodécaèdres étoilé et convexe. On déplacera ainsi parallèlement dans la 4[e] dimension les dodécaèdres convexes, et on fera pivoter, sur le volume euclidien servant de base, les dodécaèdres étoilés jusqu'à ce que l'on obtienne, entre les éléments, les longueurs des diagonales tropiques et du diamètre de la sphère. (Ces longueurs n'appraissent pas ici comme facteurs, pas plus que les moyennes raisons n'apparaissent dans la genèse du dodécaèdre par les pentagones inscrits.)

On peut se représenter la disposition des sommets

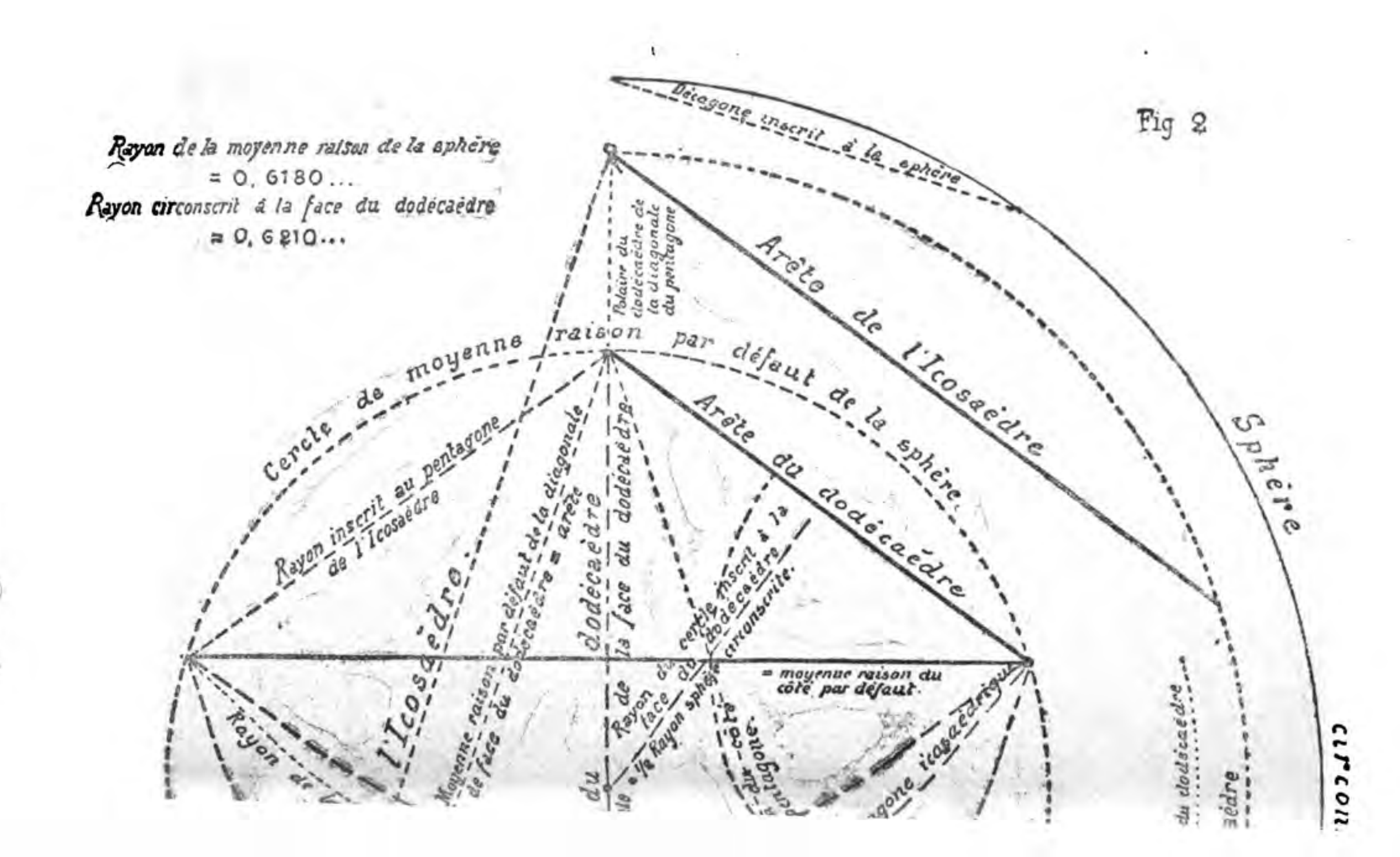
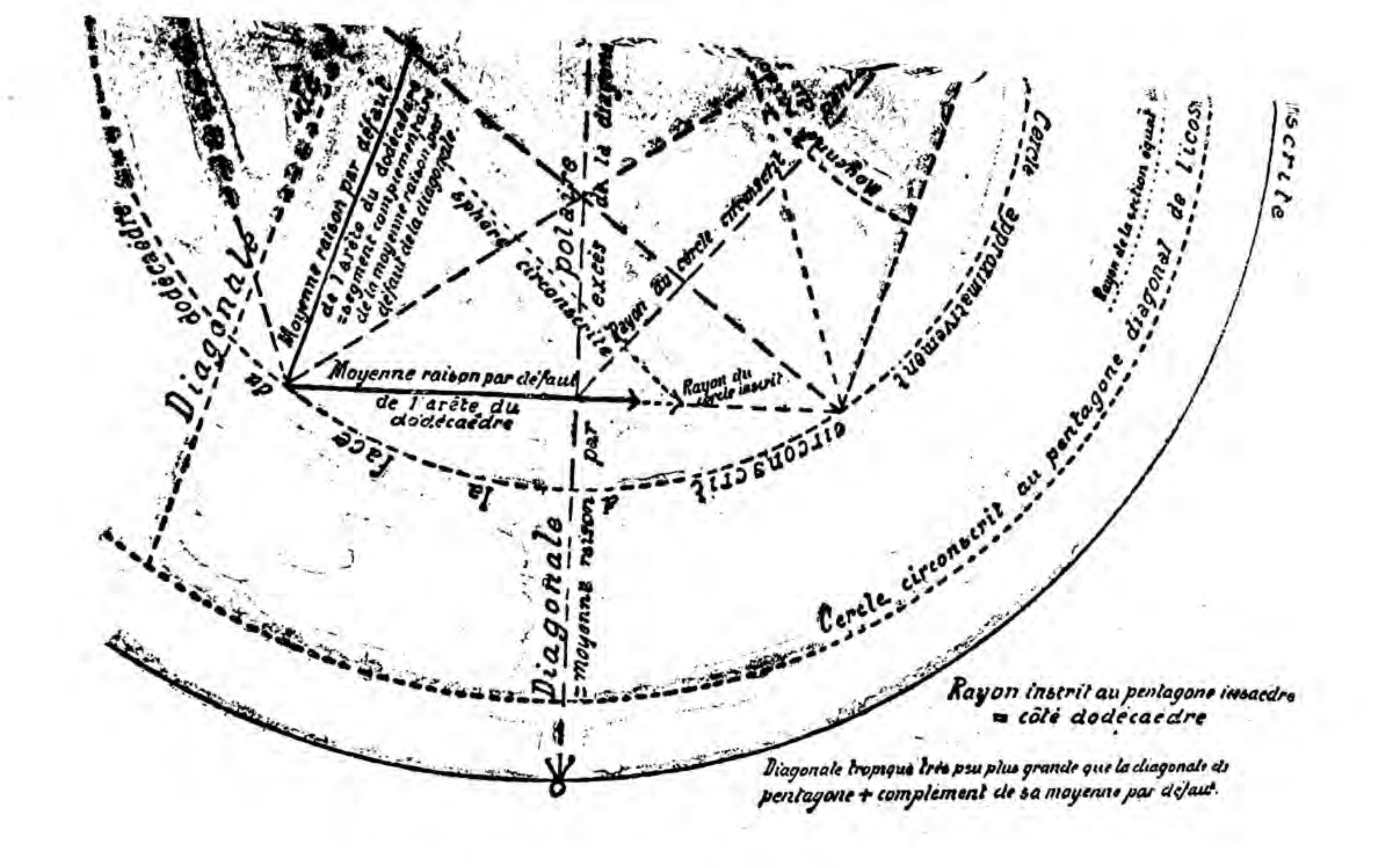


Fig 2
Rayon de la moyenne raison de la sphère
= 0, 6180...
Rayon circonscrit à la face du dodécaèdre
= 0, 6210...
Décagone inscrit à la sphère
Polaire du dodécaèdre de la diagonale du pentagone
Arête de l'Icosaèdre
Sphère
Cercle de moyenne raison par défaut de la sphère
Arête du dodécaèdre
Rayon inscrit au pentagone de l'Icosaèdre
l'Icosaèdre
Moyenne raison par défaut de la diagonale de face du dodécaèdre = arête
du dodécaèdre
de la face du dodécaèdre
Rayon du cercle inscrit à la face du dodécaèdre
= moyenne raison du côté par défaut
Rayon


Moyenne raison par défaut
de l'arête du dodécaèdre
Moyenne raison par défaut de l'arête du dodécaèdre
segment complémentaire de la moyenne raison par défaut de la diagonale
Rayon du cercle inscrit
Rayon du cercle circonscrit
sphère circonscrite
polaire
excès
Diagonale du dodécaèdre
face
circonscrit
Diagonale
moyenne raison par
Cercle approximativement
Cercle circonscrit au pentagone diagonal de l'icosaèdre
Rayon de la section équat.
Rayon inscrit au pentagone icosaèdre
= côté dodécaèdre
Diagonale tropique très peu plus grande que la diagonale du
pentagone + complément de sa moyenne par défaut.

répondant à $(5^1 \times (5^3 — 5)$ comme des dodécaèdres convexes servant de face, groupés de manière à donner des sections diamétrales euclidiennes aboutissant à deux faces opposées et contenant 30 sommets : par exemple, comme un groupe de 6 pyramides disposées sur 3 axes, ayant un centre commun au centre de l'hypersphère et pour base, chacune, un pentagone.

Enfin, concevant le facteur 30, non comme coefficient des sommets d'un dodécaèdre étoilé, mais comme nombre des arêtes, on peut concevoir le 120-édroïde comme obtenu en faisant éclore, autour de chaque arête prise comme axe, un dodécaèdre indépendant, les arêtes s'étant disjointes en tournant dans la 4e dimension. On aurait alors tous les sommets avec 30 dodécaèdres dont les intervalles constitueraient les 90 autres dodécaèdres.

F. Warrain.

INFLUENCES RÉCIPROQUES DU HASCHISCH SUR LE CORPS ET SUR L'ESPRIT

« L'homme est diversement ivre. »
VICTOR HUGO.

De ce que notre esprit est tout révolutionné par un grain de résine chanvrée, doit-il s'ensuivre un abaissement de son orgueil et une confirmation de la doctrine matérialiste ? Moins qu'il ne paraît tout d'abord. Comment, en effet, ne pas être taxé de matérialisme en soutenant que, pour la correction des caractères, les sommités d'une plante supplanteraient aisément les jeûnes les mortifications et les sermons du moralisme vieux jeu ; que, par l'absorption d'une drogue, l'homme s'élèvera aussi haut que s'il était porté sur les ailes de la prière ou du génie ? O fétichisme ! ô régression ! Il y aurait donc à l'adorer, cette dive pilule, dont les propriétés plus tangibles que celles des hosties sacrées, dispenseraient des entraînements pénibles et débilitants de

l'ascète. Il est donc vrai, m'écriai-je dans une de mes haschischinades, ô petitesse de la grandeur de l'homme, qu'on pourra acheter pour quelques centimes de lyrisme, que la vertu se vendra comme le vice, que la sérénité et la jovialité se confectionneront *secundum artem*. Dire que d'avaler une dose, c'est comme si l'on introduisait dans son individu un tabernacle avec des Égéries pour ses examens de conscience ! Quoi ! quelques centigrammes de haschischine épanouiraient autant que des baisers de vierge ! Quoi ! le pharmacien du coin donnerait plus de jouissance que les caresses les mieux modulées, plus de sagesse que les enseignements des sacerdotes, que les exemples des saints, avec des pastilles d'Armide, des granules de Nestor, des saccharolés de componction, des fioles de béatification, des tisanes de bénédiction, à base de Cannabis.

Ainsi, le comble du marivaudage consistera à dire : « Madame, vous me faites autant d'effet que 4 grammes d'extrait gras de chanvre indien » et, si, l'on nous demande quel a été le plus beau jour de notre vie, serons-nous tenus de répondre : « C'est celui où j'ai absorbé 15 grammes de dawasmeck ? »

Nous avons fait très grande la part de la force matérielle, de la vapeur végétale, en reconnaissant qu'elle modifie beaucoup et rapidement la personnalité ; mais, d'un autre côté, nous n'oublions pas la part à faire à la force morale. Nous la voyons même prédominante, puisqu'elle peut se passer de son aide végétal, tandis que celui-ci ne peut réussir sans elle. C'est, lui aussi, un mauvais maître et un bon serviteur.

Les variations des effets du haschisch, avons-nous dit après beaucoup d'autres, dépendent du tempérament d'un chacun ; mais, quand elles ont lieu chez le même individu, elles tiennent le plus souvent à des causes psychologiques. Il faut se féliciter doublement, lorsqu'il y a tolérance et bienfaisance à l'égard de certains agents naturels, et que cet avantage est réservé seulement aux moments où l'on est traversé par de bons courants spirituels. Les appétits et appétences répondent alors à des besoins particuliers des états médiumniques ou quasi médiumniques. S'ils sont de mauvaise nature, le conseiller végétal sera mauvais conseiller, et, au lieu d'être d'indication opportune, ces appétits et appétences qu'il suscite se changent en boulimies traîtresses.

Le haschischéen ne mécontentera pas le spiritualiste lorsqu'il dira confirmer les analogies, correspondances et influences réciproques mentionnées par de vieux adages qui existent entre l'alimentation, la médication du corps et celles de l'esprit. Chez lui, elles sont mieux distinguées et plus prononcées. Elles se prouvent mieux complémentaires l'une de l'autre. La nourriture de l'esprit fait partie de l'alimentation intégrale. On a beau dire : pas plus que les œufs, le lait ne sera considéré comme un aliment complet pour qui a soif de justice, d'amour et d'idéal. Dans un traité sur l'alimentation aristocratique, il y aurait à tenir compte des ondulations magnétiques de la câlinerie, des douces passes de la tendresse. Il est des effusions qui réparent, des baisers qui relèvent et réconfortent. On se nourrit de l'harmonie des sons, de la splendeur des spectacles. Une passion de

bon aloi est tonique. Qui dit saint dit sain. Pas de cordial comme la cordialité. Les beaux mirages ravitaillent, de même que les déceptions épuisent. De par ces réactions mutuelles, la nostalgie est une faim qui n'est pas satisfaite. Foi de haschischéen, le pain du déshonneur est indigeste — ou devrait l'être — et le vin n'est jamais généreux dans les consciences frelatées. Aux lueurs de la résine ardente, il apparaît mieux que les pensées radieuses dissipent la mauvaise humeur. Pour remédier à l'aigreur du caractère, pour empêcher qu'on ne se fasse du mauvais sang ou de la bile, il y aurait tout un codex de lénitifs, substitutifs, révulsifs à puiser dans la série des bons sentiments.

La confiance est stomachique, la certitude analeptique, la résignation antiphlogistique. Il est des fermes propos sthéniques, des convictions neurotropiques, des inspirations apéritives, des consolations sédatives, des *sursum corda* reconstituants, des exaltations purificatives, aussi sûrement qu'il est des apéritifs inspirateurs, des sédatifs consolateurs, des exaltatifs sublimants, etc., de par cette loi de la reversibilité, d'après laquelle l'esprit réfléchit sur le corps, et que le corps *réfléchit* à son tour sur l'esprit par ses absorptions et ses mouvements.

Dans les actions et les réactions qui ont lieu pendant les ivresses haschischéennes, on ne doit pas compter seulement la drogue et ses adjuvants. Les mouvements corporels que l'on fait ou qui vous sont communiqués sont aussi une source d'aliments, de médicaments et de modificatifs dont la connaissance fait partie de la

science et de l'art *cannabinologique*. L'action de l'influxiphore doit être aidée par celle de l'influxé, et celle du médicament par celle du médicamenté. Il y aura des actes, des exercices à prescrire en conformité avec les maladies à guérir ou à prévenir.

Dans les anciens mystères, les somas, les cycéons, les amritas et autres préparations sacrées avaient besoin, pour opérer la sanctification, d'être secondés par des rites, des prières, par des modes d'expression, des gestes externes en analogie avec les impressions, les gestes internes que sont les pensées.

Si les gestes sont beaux, par autosuggestion les pensées seront belles aussi. On a dit que toute idée est un mouvement commencé ou continué ; réciproquement, tout mouvement simulant une idée la provoque ou la renforce. Il en résulte que l'on devient toujours un peu ce qu'on imite, et que l'on a pour devoir de n'imiter que ce qui est imitable.

Ce devoir philosophique s'impose en devoir d'urgence chez le haschischéen, qui est obligé d'aviser au plus vite, lorsque les courants de son ivresse ne sont pas bons ; et, pour les changer aux moments où les moindres suggestions sont intensifiées au plus haut point, rien de rapidement efficace comme un mouvement, une posture, une attitude de circonstance.

Un enivré qui se comporte comme une personne raisonnable pour déguiser ses ivresses, par cela même les dissipe ou les assagit, dans une certaine mesure. Il peut même les ennoblir. Campanella, raconte-t-on, prenait les attitudes de ceux dont il voulait pénétrer les

pensées. S'il avait voulu leur ressembler moralement, il n'aurait eu qu'à continuer. Dans un *Mari malgré lui* (d'E. Nus), en jouant un rôle de mari par complaisance pour une dame, le temps d'un arrêt au buffet de la gare, un monsieur en devient sérieusement le fiancé avant la fin de l'acte. Je m'expliquerais presque qu'un acteur rechignât à se charger d'un rôle de traître, de crainte qu'il ne déteignît sur sa franchise. La conduite de jeune homme mal élevé qu'il simule ne tarde pas à répugner au jeune premier dans le *Château historique*, et ce serait un moindre péché d'affecter de nobles sentiments que l'on n'a pas ou pas assez. Que dis-je ? ce serait le contraire d'un péché, un devoir même, si c'était dans une bonne intention, pour les acquérir. « Il est des hypocrisies qui valent certaines vertus », a dit Balzac. « Que dis-je ? pourrait aussi ajouter son ombre, si les ombres pouvaient parler aussi bien que lui, il est même une sainte hypocrisie. » De là à faire l'éloge de l'hypocrisie en général il n'y aurait qu'un grand pas, et le paradoxe ne paraîtrait pas tellement énorme et le grand pas ne serait plus qu'un petit pas, si nous enlevions à ce mot aussi la mauvaise acception que ne fait pas préjuger son étymologie : *hypocrites*, personnage de théâtre, qui évoque une idée d'imitation ; et l'imitation ne doit pas être préjugée chose mauvaise, plutôt chose utile, si l'on n'imitait que ce qu'il faut, quand il faut et pour ce qu'il faut. La meilleure manière de réhabiliter la manifestation de sentiments louables que l'on n'a pas ou pas assez — ce qui est proprement l'hypocrisie — serait de la restreindre aux cas où il n'est pas néces-

saire que les sentiments manifestés soient soient tout à fait nôtres, pourvu qu'ils soient louables. C'est le cas de l'auteur dans un ouvrage qui, dit Lamartine, « est un livre où l'auteur veut paraître, non ce qu'il est, mais ce qu'il voudrait être ».

« Un beau masque vaut mieux qu'une vilaine face », a dit Théophile Gautier. Alors, où serait le mal si l'on enjolivait le masque mobile de la physionomie ? La figure s'en enjoliverait pour de bon à la longue. « On finit toujours par prendre le pli de son sourire », a dit Sainte-Beuve; donc, accoutumons-nous aux sourires aimables. « L'expression des nobles sentiments, si elle ne les fait pas naître, incline à les partager, a dit aussi M. Jules Lemaître. Donc, exprimons de nobles sentiments. Il y a donc hypocrisie et hypocrisie. Honneur, par conséquent, au franc hypocrite qui, ne s'en cachant pas, s'applique à se composer une physionomie, à affecter une conduite d'après un beau modèle, d'après son moi idéalisé, si vous voulez, mais non d'après son moi de tous les jours, qui n'est pas tous les jours intéressant.

S'il vous répugne de donner une bonne acception à ce mot mal famé d'hypocrisie, alors il en manque un de bonne acception pour la vertu qui consiste à imiter les bons sentiments dont on voudrait se pénétrer. Cette vertu, soit l'eucrisie ou la kalocrisie, serait même la première des vertus, la mère de beaucoup d'autres, et en particulier de la politesse.

La loi d'après laquelle on est influencé par ses attitudes, même artificielles, voulues, simulées, l'avoir appelée Loi St-Genest, du nom d'un acteur payen, qui, en

jouant un rôle de catéchumène, reçut le baptême pour de bon et subit peu après le martyre. Quel que soit son nom, on en reconnaît de plus en plus l'importance à en juger d'après les récents ouvrages de philosophes tels que William James, Alfred Fouillée, etc. « Pascal, dit celui-ci, avait entrevu la grande loi physiologique qui change les idées en forces et en actes, et réciproquement, les actes en forces et finalement en idées. Il prétend que l'application de cette loi donnerait la foi à qui en manquerait. Si nous avons intérêt à croire des choses qui choquent notre raison et notre nature, eh bien, les procédés mécaniques viendront à notre aide. La volonté formera l'habitude ; l'habitude formera la croyance. Nous agirons comme si nous avions la foi ; nous prendrons de l'eau bénite ; nous prosternerons notre corps, et peu à peu, notre âme elle-même sera prosternée ; nous aurons « préparé et incliné la machine ». A force de répéter *Credo*, on finit par croire que l'on croit, puis tout simplement par croire. »

« Michelet, écrit le même philosophe, avait remarqué, avec quelle pénétration ! qu'un tartufe réel par l'habitude de tromper en serait venu à se faire illusion à lui-même. Il eût pris sa corruption pour la perfection ; il eût été tartufe pour lui-même. »

On est allé plus loin. On a soutenu que, s'il jouait convenablement l'homme de bien, l'hypocrite se convertirait.. au bout de quelques générations. Il en faudrait moins d'une, si l'autoconversion n'était pas le résultat indirect, mais bien le but cherché dans l'art et la science de l'hypocrisie, bien entendu, d'une certaine hypocrisie.

De cette loi ou de ces lois sur la réversibilité, tirons une règle pratique. Quand nous nous sentirons entraînés à un acte répréhensible par une impulsion suspecte, faisons juste le contraire pour qu'elle ait moins tendance à revenir. Ah ! j'ai envie de « débiner » mon ami Alidor. Non seulement, je m'efforcerai de la dissimuler, cette envie de débiner, mais encore je contraindrai ma langue à se faire élogieuse malgré elle. D'abord, ce ne sera pas naturel ; ce sera hypocrite ; ce sera pénible comme un devoir de civilité. Puis, ce deviendra une habitude, puis, un plaisir, et l'artificiel artistique deviendra naturel. Pour belles qu'elles soient, les transformations n'en confirmeraient pas moins la loi. Elle se vérifierait tout de suite, hélas ! si on l'appliquait à réveiller les vieux instincts ataviques les moins recommandables. Essayez de poser pour le libidineux, le grognard, l'infatué, et vous verrez combien ce mauvais rôle déteindra vite sur votre être intérieur.

Si quelqu'un doit apprécier l'importance des lois de la réversibilité, c'est assurément le graphologue, qui distingue tant de signes de touche dans les mouvements de la main en train d'écrire Logiquement, en reproduisant ceux qui sont bien notés, on finirait par se rendre soi-même digne d'être bien noté.

Le regretté M Vacoutat, rédacteur de la *Grafologie*, que j'ai interrogé à ce sujet, n'a pas contesté le principe, lui non plus, pourvu, disait-il, que la simulation soit intégrale, permanente, pour le bon motif.

III

La dissimulation, elle aussi, peut trouver son excuse et sa réhabilitation devant le haschischéen

La dissimulation est mal nommée et devrait s'appeler plutôt *a* (manque) *crisie* (action de montrer), manque de démonstration puisque, en dissimulant, on ne montre pas, ce qui n'est pas la même chose que montrer, en sens différent. Si l'on ne doit jamais dire autre chose que de la vérité, il n'est pas toujours bon de dire la vérité. La dissimulation est sœur de la pudeur, qui nous fait taire sur nos infériorités, comme sur nos supériorités. En empêchant les premières de se manifester, on contribue à leur atrophie ; et ce ne devrait pas être un paradoxe téméraire que de voir une vertu de circonstance dans le pouvoir de savoir se taire, d'inhiber ou maîtriser ses expansions suspectes. Et, pour les bonnes expansions, il est souvent prudent aussi de les contenir, de ne pas se confier, se livrer à tout le monde. J'avouerais que je ne suis pas converti à la doctrine de la maison de verre que Rabelais formulait : « vivre à fenêtre ouverte », lors même que je la supposerais mise en pratique dan quelque pays de l'utopie. Soit en Symbolie ou en Arcanie ou en quelque Paraterre ou Parachthone, on a pensé qu'on se corrigerait de bien de vilenies si on les croyait transparentes, et cette opinion y a laissé perpétuer une cérémonie rappelant les confessions publiques des premiers chrétiens, dans lesquelles, en pleine église, ils dévoilaient le fond de leur conscience : obligation qui portait à combattre ses mauvais penchants pour

ne pas avoir à en faire l'aveu. Et il est impossible, pour les parachthoniens de les dissimuler à ses frères, dès que l'on s'est décidé à s'introduire dans la salle de Candaule, où l'on ne se contente pas de rendre visibles les organes internes comme dans la salle Raentjens. On y tient à la disposition des communiants une pâte verdâtre composée d'extrait de cancanum, de chenevis, de bec de perroquet, d'oreille de midas, d'herbe qui fait parler. Et cette pâte a la propriété de rendre expansif malgré soi. Elle aurait rendu bavard Guillaume le Taciturne.

Malgré ce genre de leçons données par des planètes aînées, je ne raffolerais pas d'un système qui nous rendrait lisibles dans nos moindres ratures intérieures.

Si le don des lucidités n'était que l'apanage de quelques supériorités, qui seules auraient jour sur notre intérieur et nos dessous, la loi serait d'une bonne sanction pour l'optimisme. Ce serait un motif de plus pour se bien conduire, si l'on se figurait être toujours devant des invisibles yeux, si l'on se disait : « Il y a les instantanés que l'on voit, et il y a les instantanés que l'on ne voit pas. Je suis toujours l'aperçu, le connu dans les coins de quelqu'un. » On peut ajouter que déjà sur la Terre, c'est plus fréquent qu'on ne pense, d'être dévisagé, deviné par des esprits pénétrants. Seulement, si le quelqu'un qui aurait eu jour sur nous est un grossier inférieur, il serait ennuyeux de savoir à sa merci notre ange intérieur en même temps que notre bête ou nos bêtes intérieures. Voyez-vous nos plus intimes pudeurs livrées aux regards du premier goujat venu ! Et que Dieu fait bien ce qu'il fait, ajouterait l'optimiste Dr Garus, en

ajournant le don des pénétrations mutuelles de conscience.

On alléguera Valérius Publicola. Avouez cependant que cet illustre consul n'avait pas été élevé sur le genou des comtesses. Il avait grand air sous la tente, ce sans-culotte du *de Viris* ; et la tente, quasi maison de verre du troupier, ne favorise guère les délicatesses de la haute vie. Les Romains étaient exemplaires sur les champs de bataille, je ne dis pas. Ils faisaient très bien aussi sur les chaises curules, mais pas si bien sur les chaises de la vie privée, et madame la baronne l'aurait regardé à plusieurs fois, avant de recevoir dans ses salons l'homme qui montre tout. Aussi notre estime pour *le monsieur qui a tout sur la main* n'est pas sans réserve. Nous sommes porté à croire que, pour longtemps encore, il ne sera pas bon d'être trahi devant quiconque tiendrait à avoir fenêtre sur votre for le plus secret.

Faut-il tout montrer ? Faut-il tout dire ? Non, serait disposé à répondre le haschischéen, qui est souvent amené à cacher ses états anormaux, à contenir ses réflexes et ses gestes. Il croit tenir dans ses mains des vérités dont la vulgarisation ne doit pas être précipitée, mais subir l'épreuve des longues quarantaines ; et il sait, par expérience, combien de misères menacent l'utopiste qui a crié trop tôt : *eureka*. Pour mon compte, pas mal de tracasseries m'eussent été évitées, si je m'étais plus tôt donné ce conseil d'être sobre de confidences. J'étais bien bon de me soumettre à tant de permissions et de critiques pour me mettre à l'écart dans les... chanvres du Seigneur ? tandis qu'il m'était si facile de trouver des pré-

textes pour satisfaire mes besoins intermittents de solitude et de libres espacements dans mes tentatives (1).

IV

Ainsi, trois facteurs principaux interviennent dans la conversion et le perfectionnement des effets du haschisch :

1° Le haschisch ;

2° L'intelligence, le tempérament et le caractère ;

3° Les mouvements à la fois matériel et spirituel du corps,lorsqu'ils sont en harmonie avec les idées à faire naître ou à favoriser ; de là l'étude simultanée de ces trois facteurs, qui s'imposait.

Dans un ouvrage d'agronomie pénétré d'esprit philosophique, le regretté M. Toubeau faisait voir combien la culture intensive, grâce à de nouveaux procédés scientifiques,pouvait accélérer dans les plantes les phases de leur croissance. Il les voyait pousser à vue d'œil sous des projections électriques,et donner des fruits plusieurs fois par an. C'est confirmer un rapprochement de plus entre les organisations végétales et les cérébrales dont les productions ne sont pas non plus à termes, fixes,en différence avec ce qui se passe dans les animales.

---

(1) Un autre paradoxe découlant des précédents consisterait dans une réhabilitation partielle de l'hypocondrie, qui est une exagération dans l'art de savoir s'écouter, lequel, grâce aux indications mieux nuancées de notre creuset organique et aux appétences plus lucides de notre corps, éclairera mieux sur notre dedans biologique que les cruautés sanctifiées de la vivisection.

Vous auriez beau sortir de la cuisse de Jupiter, ou bien encore de l'alcôve (où le dauphin s'accomplit), même pour les royales grossesses, il faut les neuf mois habituels et aussi, pour devenir adulte, le même temps proportionnel que pour les autres mortels, tandis que pour le développement de l'esprit et ses genèses, les phases en seront, sinon transgressables, au moins plus rapides, et les lois de leur histoire naturelle seront modifiées par la science et l'art de la conduite. Un de nos paradoxes est donc que leur application intelligente et en concordance hâterait les améliorations morales, et ferait avancer le progrès à toute électricité ou à toutes vapeurs, y compris la végétale.

Dès lors, bien des maximes décourageantes recevraient un démenti. Il ne serait plus si vrai de dire : « L'homme peut plus sur sa laideur que sur sa beauté. » « Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse, ne saurait devenir galant ; « il faut trois générations pour faire un gentleman », « proverbe anglais », ni surtout « chassez le naturel, il revient au galop », affirmation qui serait la négation même de toute perfectibilité, si elle était trop prise au pied de la lettre. Oui, le naturel chassé reviendra d'abord au galop ; mais, à force d'être rechassé, il ne reviendra plus qu'au trot, puis au pas, puis plus du tout. Alors, ne nous croyons pas esclaves de notre naturel, quand il est mauvais ; remplaçons-le au besoin par du bon artificiel, qui finira par devenir un autre naturel, qui, celui-là, ne sera pas à combattre mais à favoriser.

JULES GIRAUD.

DEUXIÈME PARTIE

ETHIQUE

La première sagesse est d'avoir une idée
Pour laquelle souffrir, pour laquelle mourir,
De regarder passer le monde sans frémir,
Sous l'insulte de la canaille embourgeoisée.

La seconde sagesse est d'être un chevalier :
Pour éperons la vérité, pour oriflamme
Un pan de l'idéal, et la beauté pour dame,
L'hiératique chimère pour destrier.

La troisième sagesse est, en passant, de faire
De beaux vers, comme on chante en cueillant une fleur,
D'avoir la lance au poing, l'enthousiasme au cœur,
Et, dans l'âme, un amour auguste, qu'il faut taire.

La suprême sagesse a pour nom pauvreté :
Etre un ascète intonse et fanatique, un moine
Fantastique, rêvant devant un ciel idoine
Aux émerveillements de la mysticité !

Etre pauvre, être chaste, avoir une cellule
En une tour dont l'océan battrait le bas,
Le cœur parti vers des ailleurs, vers des là-bas,
Dispersé selon le charme du crépuscule.

La science de la nature est plus subtile
Que celle de la terre et que celle du ciel ;
Si tu veux la connaître, abandonne la ville
Et porte, mon disciple, un bourdon éternel.

Si tu veux pénétrer l'origine des choses,
Le caillou du chemin ou la fleur du sentier,
Et percevoir la croix qui vit au cœur des roses,
Sois pauvre, mon disciple, et pauvre tout entier.

Si tu veux t'arrêter au sein de la campagne,
Et jeter librement ta voix à l'horizon,
Avoir à tes côtés la Pitié pour compagne,
Vends tes biens, mon disciple, et quitte ta maison.

Si tu veux, sans souci du temps ni de l'espace,
T'instruire des secrets de ce grand univers,
Et connaître d'où vient telle femme qui passe,
Parle en vers, mon disciple, uniquement en vers.

Si tu veux, dans le temps de ton pèlerinage,
Mériter qu'on t'accueille et te donne à manger
Apprends à te tenir comme un enfant bien sage !
Prends garde, mon disciple, à ne rien déranger.

Fais-toi, dans l'univers, le plus petit possible ;
Observe de ton cœur la règle et les raisons,
Et, pour savoir combien la nature est sensible,
Prêche aux enfants, prêche aux oiseaux, prêche aux [poissons.

Ernest Gaubert.

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

Un excellent article historique « *De l'hérésie au schisme* inspiré par la crise religieuse française,et l'établissement des « cultuelles ».

Un autre excellent article, de M. Touchard, sur l'intolérance religieuse au XVII[e] siècle,dont voici un extrait :

Révocation de l'Edit de Nantes. Vendredi 19 *octobre* 1685. — Il y a deux jours que le Roi ordonna à tous les huguenots établis à Paris,depuis un an,d'en sortir incessamment, et l'on vient d'apprendre que M. le Chancelier a scellé ce matin la *Cassation de l'Edit de Nantes ;* tous les temples seront abattus, celui de Charenton interdit. Dimanche et lundi, on doit publier partout la révocation de l'édit de Nantes ; les secrétaires d'Etat ont envoyé des courriers dans toutes les provinces de eur département, afin que la publication se fasse le

même jour dans toute la France. Outre la cassation de l'édit de Nantes de 1598, on cassa l'édit de Nîmes de 1629, et tous les édits et déclarations donnés en faveur de la religion prétendue réformée, ordre à tous les ministres de sortir du royaume dans les quinze jours;les enfants qui naîtront seront baptisés et élevés dans la religion catholique ; ceux qui sont sortis du royaume ont quatre mois pour y rentrer, faute de quoi leur bien est confisqué ; ceux qui demeureront en France jouiront de leur bien, sans être troublés sous prétexte de religion.

***

Mercure de France.

Les opinions de M. Léon Sorg sur le *Yoghisme*, que nous avons quelque peu critiquées le mois dernier, semblent se perfectionner sous les enseignements d'un Swami, qui n'est pas un inconnu pour les chercheurs européens ; chaque âme, dit le swami, est potentiellement divine : le but est de manifester cette divinité intime, en contrôlant la nature extérieure et intérieure

Faites cela par l'action, l'adoration,le contrôle psychique, ou la philosophie, par un ou plusieurs de ces moyens et soyez libres.

Voilà toute la religion. Les doctrines, les dogmes, les rituels, les livres, les temples, les formes ne sont que des détails secondaires.

Or la science du Yoga a précisément pour objet de permettre à chaque homme de renouveler soi-même l'expérience faite par les fondateurs de religion,de découvrir les vérités suprêmes.

Cultiver et affranchir le moi, l'amener à la perfection, en un mot y réaliser le divin, tel est donc en résumé l'objet du Yoga, qui, en effet, signifie littéralement union (avec Dieu).

L'huître qui contient la perle précieuse n'a elle-même que peu de valeur ; la coquille est inutile à celui qui a trouvé la perle. Aisni, les cérémonies et les rites ne sont pas nécessaires à celui qui a atteint la vérité suprême, Dieu.

De même que l'on peut monter sur le toit d'une maison au moyen d'une échelle, d'un bambou, d'un escalier ou d'une corde, ainsi les voies et moyens d'approcher Dieu sont divers et chaque religion en enseigne un.

***

Les Nouveaux Horizons.

Un article de M. Sage, où le médium Miller, de San-Francisco, se trouve fort maltraité. Miller aurait soigneusement évité toute espèce de contrôle sérieux,ce qui réduit, pour l'auteur, ses expériences à néant.

Tout cela est pitoyable et irritant, parce que,derrière toute cette sottise et toute cette coquinerie,il y a probablement des faits de la plus haute importance pour l'humanité. Derrière cette mare à grenouilles puante, y a de belles et bonnes terres capables de porter des moissons ; mais il faudrait avoir une bonne fois le courage de dessécher le marais.

Enfin, M. Miller a repris le chemin de San-Francisco. Je lui conseille d'être prudent: il pourrait mal finir.

Certes, il n'a pas à craindre la police d'un Kaiser. comme Anna Rothe. Mais j'ai ouï dire que par là-bas, en Californie,s'était formée une société pour mettre à mal les thaumaturges de pacotille ; elle aurait déjà mis à mal, en effet, plusieurs admirations de M. le professeur Reichel. Si M. Miller tombait entre les mains de cette société, il pourrait lui en cuire. Quand là-bas on se mêle de lyncher le monde, on y va bon jeu bon argent.

Mais enfin, si ce garçon est prudent, et si quelque tremblement de terre malencontreux ne le supprime pas, il ira loin : il y a en lui l'étoffe d'un futur milliardaire.

***

Echo du Merveilleux.

Un article sur la *Nature du spiritisme* nous montre que le docteur Lapponi, médecin des papes Léon XIII et Pie X, est partisan de certaines théories spirites. Voilà un état d'esprit curieux à enregistrer pour un familier du Vatican.

***

Revue de l'hypnotisme.

Un excellent article du docteur Paul Joire donnant des procédés techniques de la suggestion hypnotique à distance.

Reçu en outre :

Revues de langue française : *La Résurrection, La Vie nouvelle, La Lumière.*

Revue de langue italienne : *Luce è umbra*, avec son nouveau fascicule, « *Il neo-idealismo* ».

Revues de langue espagnole : *El Siglio espirito, La Revista teosofica.*

Revue de langue russe :
Rebus.

LEO CAIE.

DIVERS

Nous avons reçu de M. G. Delanne une lettre que nous insérons, afin de faire, une fois pour toutes, satisfaction à sa violente amour de la réclame :

1o Je n'ai pas de commanditaires, et je le regrette, car la tâche est assez lourde de soutenir de ses deniers une œuvre comme ma *Revue*, qui exige de gros sacrifices pécuniaires.

2o Votre collaborateur, s'il était moins aveuglé par sa passion de dénigrement systématique, aurait pu se renseigner à Nancy au sujet de l'article publié par l'*Etoile de l'Est* sur la conférence que j'ai faite en cette ville. Il aurait appris que je suis tout à fait étranger à la rédaction de cet article, et que, si c'est « une chanson admirable », elle n'est pas de mon fait. Je laisse à d'autres l'emploi de pareils procédés.

3e M. Maxwell, dans son étude sur la villa Carmen, ne dit pas que la lumière était insuffisante, puisqu'il signale,

au contraire, qu'elle permettait de voir les mouvements des assistants.

4e Enfin, ma revue n'a jamais publié de réclame en faveur de personne et ne commencera pas par Mme Sianamosa, *alias* Ninon, dont l'attitude suspecte à une des séances de la villa Carmen a été signalée par moi.

G. DELANNE.

Nous faisons nos excuses à nos lecteurs, qui sont des hommes sérieux, d'avoir été contraints de les entretenir encore de ces vieilles et inutiles choses. Rassurons-les en leur disant que c'est la dernière fois. Désormais, *La Voie* ignorera M. Delanne, ses écrits et ses entreprises

LA DIRECTION.



